

Université de Montréal

Survivances de Sarah Kofman

par

Marie-Joëlle St-Louis Savoie

Département des littératures de langue française
Faculté des arts et des sciences

Thèse présentée à la Faculté des arts et des sciences en vue de l'obtention
du grade de Ph. D. en littératures de langue française

Octobre 2012

© Marie-Joëlle St-Louis Savoie, 2012

RÉSUMÉ

Cette thèse propose une analyse de la question de la survivance – notion ayant retenu l’attention de penseurs issus de différentes disciplines tels que Janine Altounian, Jacques Derrida et Georges Didi-Huberman – dans l’œuvre de Sarah Kofman, plus particulièrement dans son récit autobiographique intitulé *Rue Ordener, rue Labat*, paru en 1994.

Quatre grandes orientations guident ce travail dont l’approche théorique se situe à la croisée de la littérature, de la philosophie, de la psychanalyse, de l’histoire (tant sociale que de l’art) et du juridique. Premièrement, nous nous intéressons à ce qu’implique non seulement le fait d’« échapper à la mort », en observant les moyens mis en œuvre pour y parvenir, mais aussi celui de « continuer à vivre » après l’événement de la Shoah. Deuxièmement, nous étudions les différentes manifestations de « la survivance active de l’enfant en nous » (J.-B. Pontalis) de même que celle de « l’objet perdu » dans le travail de deuil impossible, encore autrement « interminable », qui a pris corps dans l’œuvre de Sarah Kofman. Troisièmement, nous abordons la « survivance » au sens du *Nachleben* d’Aby Warburg et repérons la trace des autres écrits de la philosophe, elliptiquement condensés dans son récit par la reprise de thèmes, le retour de sujets antérieurement évoqués. Quatrièmement, nous interrogeons la locution pronominal « se survivre » et la portée de ses compléments : « dans son œuvre », « dans son témoignage », « dans les mémoires ».

Parmi les points qui sont analysés en profondeur dans les chapitres de cette thèse, notons les motifs du ressentiment, du double tragique, du pardon et de l'oubli, de la « disgrâce », de la honte et de la culpabilité, ainsi que les différentes modalités de la survivance – la capacité d'adaptation et le rôle des mères, la lecture, le rire, les arts visuels – mises en œuvre par Sarah Kofman. Dans cette « œuvre-vie » (Pleshette DeArmitt), ce corpus singulier et unique, il s'est toujours agi de ceci, quoi qu'il lui en coûtât : « affirmer sans cesse la survie », selon l'expression de Derrida.

Mots clés : Sarah Kofman ; Philosophie française ; Littérature française ; Survivance ; Deuxième Guerre mondiale, Shoah (1939-1945) ; Judéité ; Récit autobiographique ; Enfance ; Ressentiment ; Culpabilité.

ABSTRACT

This thesis considers the notion of survival—a concept that has attracted the attention of thinkers from various disciplines, from Janine Altounian to Jacques Derrida and Georges Didi-Huberman—in the work of Sarah Kofman, and specifically in her autobiography, *Rue Ordener, rue Labat*, which came out in 1994.

Four lines of inquiry guide this work, whose theoretical approach lies at the crossroads of literature, philosophy, psychoanalysis, and history (both social history and art history), and which, in the central chapter, addresses the legal sphere as well. We begin by looking not only into what it means to “escape death,” (including the attempts to achieve such a goal), but also into the drive to “live on” after the event of the Shoah. Secondly, we study various manifestations of the “active survival of the inner child” (J.-B. Pontalis), as well as the manifestations of the “lost object” in the work of impossible mourning, equally “interminable,” as it takes shape in Kofman’s works. Thirdly, we address the question of “survival” in the sense of Aby Warburg’s *Nachleben* (a concept studied by Georges Didi-Huberman) and find traces of other writings by Kofman, elliptically condensed in her autobiography, which takes up themes and revisits subjects previously touched upon in her writings. Fourthly, we question the pronominal French locution “*se survivre*” (to outlive, to outlast) and the scope of its complements: “in his/her work,” “in his/her testimonial,” “in memories”—all drawn together in Kofman’s work in an exemplary manner.

Among the points analyzed in depth in the chapters of this thesis are the motifs of resentment, the tragic double, forgiveness and forgetting, “disgrace,” shame and guilt, as well as various modalities of survival—the adaptation ability and the role of mothers, reading, laughter, the visual arts—all used by Kofman. This “LifeWork” (Pleshett DeArmitt), this singular and unique corpus, has always been about “ceaselessly affirming survival,” in the words of Jacques Derrida—no matter how high the price.

Keywords: Sarah Kofman; French Philosophy; French Literature; Survival; World War II, Shoah (1939-1945); Jewish Identity; Autobiography; Childhood; Resentment; Guilt.

TABLE DES MATIÈRES

Résumé	iii
Abstract	v
Table des matières	vii
Liste des sigles	ix
Remerciements	x
Introduction	1
Chapitre 1	
Raconter « ça »	21
1.1 Le rapport au corps	26
1.2 Confessions	35
1.3 L'innommable	39
Chapitre 2	
Remarques sur le ressentiment : Jeanne et Sarah	45
2.1 Étymologie	47
2.2 Mémoire et oubli	57
2.3 Anesthésie	65
Chapitre 3	
La figure du double tragique : Hélène et Clytemnestre	73
3.1 La question du double	75
3.2 Séparations et disparitions	83
3.3 D'une impossible idylle	89
Chapitre 4	
<i>Das Geschehene ungeschehen zu machen</i> : lecture comparative de Jean Améry et de Sarah Kofman	97
4.1 Le souverain, le droit de grâce et la « réconciliation nationale »	100

4.2	Volontés d'« annulation »	109
4.3	Disgrâces	118
4.4	Le pardon, l'oubli et la négation	125
Chapitre 5		
	Culpabilité et honte : la mauvaise conscience dans le récit	132
5.1	La culpabilité	140
5.2	La honte	151
Chapitre 6		
	Survivre : « <i>Fortleben, living on</i> , continuer à vivre »	161
6.1	Le rapport aux « mères »	163
6.2	La lecture	174
6.3	Le rire	184
Chapitre 7		
	Anatomie de la survie : les arts visuels	193
7.1	Le regard	200
7.2	Les mains	206
7.3	Les visages	216
	Conclusion	225
	Bibliographie	239

LISTE DES SIGLES

(On trouvera les références complètes dans la « Bibliographie ».)

- A* *Autobiogriffures – Du chat Murr d’Hoffman*, 1984 [1976].
- AM* « Au-delà de la mélancolie », *Libération*, 23-24 juin 1990.
- CO* *Camera Obscura. De l’idéologie*, 1973.
- CS* *Comment s’en sortir ?*, 1983.
- EI* *Explosion I. De l’« Ecce Homo » de Nietzsche*, 1992.
- EII* *Explosion II. Les enfants de Nietzsche*, 1993.
- EA* *L’Enfance de l’art*, 1985 [1970].
- IB* *L’Imposture de la beauté*, 1995.
- LD* *Lectures de Derrida*, 1984.
- MC* « La mort conjurée », *La Part de l’Œil*, 1995.
- MJ* *Le Mépris des Juifs. Nietzsche, les Juifs, l’antisémitisme*, 1994.
- NSP* *Nietzsche et la scène philosophique*, 1986 [1979].
- P* *Pourquoi rit-on ? Freud et le mot d’esprit*, 1986.
- PS* *Paroles suffoquées*, 1987.
- R* *Rue Ordener, rue Labat*, 1994.
- S* *Séductions. De Sartre à Héraclite*, 1990.
- SD* « Shoah (ou la Dis-Grâce) », *Les Nouveaux Cahiers*, hiver 1988-1989.
- T* « Tombeau pour un nom propre », *Les Cahiers du Griff*, 1997.

REMERCIEMENTS

Je tiens d'abord à exprimer ma gratitude à ma directrice de thèse, madame Ginette Michaud, pour sa grande générosité, ses lectures très attentives et ses commentaires stimulants. Son aide lors de l'élaboration et la rédaction de ce travail fut non seulement bénéfique, mais absolument inestimable. Je veux aussi la remercier de la confiance qu'elle m'a témoignée par le biais des responsabilités qu'elle me permit d'assumer au cours des dernières années.

J'adresse également mes remerciements aux gens de mon entourage, particulièrement à mes parents, pour les encouragements prodigués, l'intérêt manifesté et le soutien apporté.

J'éprouve une reconnaissance toute spéciale envers Frédéric Rondeau pour sa patience inépuisable, son écoute et ses lectures, ses conseils avisés et sa complicité.

Enfin, je tiens à remercier le Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture (FQRSC) et le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH) pour leur appui financier.

INTRODUCTION

Survivre, vivre plus, vivre au-delà de ce qu'il est permis, possible, supportable de vivre ? Vivre au-delà de ce qui devait faire mourir, de ce qui a dû faire et qui réellement a fait mourir ? Vivre plus que la vie-la-mort, vivre une vie survivante, survivace, survitale ?

JEAN-LUC NANCY, *À plus d'un titre*.

Préférez toujours la vie et affirmez sans cesse la survie...

JACQUES DERRIDA, *Derniers mots écrits*.

Les livres [...] font advenir [l'auteur] à lui-même et lui assurent, avec la leur, sa propre survie.

SARAH KOFMAN, *Explosions II*.

Avant d'entreprendre la rédaction de son autobiographie, intitulée *Rue Ordener, rue Labat*, Sarah Kofman s'est longuement intéressée à celle de Nietzsche, *Ecce Homo*, à laquelle elle consacra deux importants volumes, *Explosion I* et *II*, parus en 1992 et en 1993. Dans ce travail, la philosophe attire à plusieurs reprises l'attention du lecteur sur l'importance de l'affirmation de la vie dans la pensée de celui dont, tout au long de la sienne, elle aura étudié l'œuvre patiemment, attentivement, incessamment. Dans le

deuxième tome d'*Explosion*, Sarah Kofman écrit, à propos du principe de conduite nietzschéen qu'est « l'*amor fati* : celui-ci réaffirme une seconde fois (comme pour y applaudir) ce qui de toute façon existe, et fait partie nécessairement de la vie, la souffrance, la maladie, la mort¹ ». Dans une même perspective, Sarah Kofman nous signale que, d'après Nietzsche, « en [Zarathoustra] comme en Dionysos, s'allient [...] la vision de la réalité la plus terrible et la pensée la plus abysmale qui dit un oui immense et illimité, veut le retour éternel de cette même réalité dans ce qu'elle a de terrible et d'effrayant sans en faire un argument contre l'existence, en tombant dans le pessimisme et le nihilisme » (*EII*, 283). Mentionnons enfin que la philosophe poursuit en soulignant que, selon Nietzsche, « [a]u contraire, c'est, pour ce type "dionysien", une raison de plus d'affirmer la vie et d'en vouloir le retour éternel ; de se transformer soi-même en ce "oui" éternel dit à toutes choses, en un *amen* illimité, *qui sait bénir la vie au moment même de la quitter* » (*EII*, 283 ; nous soulignons).

Au printemps 2004, quelques mois seulement avant sa mort, le philosophe Jacques Derrida – dont Sarah Kofman avait fait la connaissance alors qu'elle suivait son séminaire à l'École normale supérieure et qui était devenu un ami proche – accorda à Jean Birnbaum un long entretien. Celui-ci parut dans l'édition du 19 août du journal *Le Monde* et fut publié en livre l'année suivante sous le titre *Apprendre à vivre enfin*. Le dialogue entre les deux hommes se termine par un aveu profondément émouvant de

¹ Sarah Kofman, *Explosion II. Les enfants de Nietzsche*, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 1993, p. 104. Dorénavant désigné par le sigle *EII*, suivi du numéro de la page. Sur Nietzsche et l'*amor fati* dans les deux volumes d'*Explosion*, voir aussi Michael Naas, « *Fire Walls: Sarah Kofman's Pyrotechnics* », dans *Sarah Kofman's Corpus*, Tina Chanter et Pleshette DeArmitt (éds), Albany (NY), State University of New York Press, 2008, p. 49-74, plus particulièrement, p. 63-67. Nous poursuivons et relançons l'analyse de cette question à partir de son article suggestif.

Derrida : « Quand je me rappelle ma vie, j'ai tendance à penser que *j'ai eu cette chance d'aimer même les moments malheureux de ma vie, et de les bénir. Presque tous, à une exception près*. Quand je me rappelle les moments heureux, *je les bénis aussi, bien sûr*, en même temps ils me précipitent vers la pensée de la mort, vers la mort, parce que c'est passé, fini...² ». Cet « aussi, bien sûr » paraît pour le moins surprenant lorsqu'appliqué aux moments heureux, comme si seuls les épisodes malheureux valaient la peine d'être retenus pour bénédiction (retournement mal/bien). Cependant, dans les pages qui suivent, nous verrons qu'il eût sans doute été absolument inconcevable pour Sarah Kofman d'exprimer, à la fin de sa vie, sa reconnaissance pour tout ce qui lui était arrivé. Contrairement à Derrida, nous pouvons toutefois – sans savoir s'il s'agit là d'une « exception » – identifier la cause de cette impossibilité. En effet, dans le deuxième chapitre de *Rue Ordener, rue Labat*, la narratrice raconte l'arrestation de son père lors de la rafle du Vélodrome d'Hiver. Si elle admire certes le courage et l'abnégation de ce dernier, elle aura néanmoins toujours souffert de ce qu'elle ressentit au départ comme un « abandon » :

Le 16 juillet 1942, mon père savait qu'il allait être « ramassé ». Le bruit en avait couru, une grande rafle se préparait pour ce jour-là. Rabbin d'une petite synagogue de la rue Duc dans le XVIII^e arrondissement, il était parti très tôt de la maison amener le plus de Juifs possible et les engager à se planquer au plus vite.

Puis il était rentré et attendait : s'il s'était lui-même caché, il le redoutait, sa femme et ses six enfants en bas âge (trois filles et trois garçons de deux à douze ans) auraient été pris à sa place.

Il attendait et priait Dieu qu'on vienne le prendre pourvu que sa femme et ses enfants soient sauvés. [...]

Quatre heures de l'après-midi. L'on frappe. Ma mère ouvre. Un flic, sourire gêné, interroge :

² Jacques Derrida, *Apprendre à vivre enfin. Entretien avec Jean Birnbaum*, Paris, Galilée et *Le Monde*, coll. « La philosophie en effet », 2005, p. 55. Nous soulignons.

« Monsieur le rabbin Bereck Kofman ?
– Il n’est pas là, dit ma mère. Il est à la synagogue. »
Le flic n’insiste pas. Il s’apprête à repartir. Mon père sort alors d’une chambre où il s’était allongé et dit :
« Si, je suis là. Prenez-moi ! [...] »
[...]
Nous nous retrouvons tous les six dans la rue, serrés les uns contre les autres, sanglotant très fort et hurlant.
En lisant la première fois dans une tragédie grecque les lamentations bien connues « ô popoï, popoï, popoï » je ne puis m’empêcher de penser à cette scène de mon enfance où six enfants, abandonnés de leur père, purent seulement crier en suffoquant, et avec la certitude qu’ils ne le reverraient jamais plus : « ô papa, papa, papa »³.

La guerre et la déportation du père auront occasionné les malheurs dont l’auteure, assez pudiquement, fait le récit dans *Rue Ordener, rue Labat*. Ainsi, la lecture de ce texte autobiographique soulève-t-elle des questions auxquelles nous tenterons de répondre dans cette thèse : comment continuer d’affirmer la vie après avoir affronté une telle épreuve ? Comment, malgré les mises en garde nietzschéennes, faire autrement que d’éprouver du ressentiment ? Quelles stratégies Sarah Kofman aura-t-elle mises en œuvre afin de survivre aux persécutions antisémites ainsi qu’à leurs conséquences douloureuses ?

Nous devons souligner que le constat de l’importance de la survie dans la pensée de la philosophe avait déjà été formulé par Françoise Proust dans un hommage posthume qu’elle lui rendit publiquement en 1996 et qui fut publié, avec d’autres, en

³ Sarah Kofman, *Rue Ordener, rue Labat*, Paris, Galilée, coll. « Lignes fictives », 1994, p. 11-14. L’auteure souligne. Dorénavant désigné par le sigle *R*, suivi du numéro de la page. Au sujet de la guerre, Michael Naas souligne que « *Sarah Kofman had to endure the eternal return of this traumatic past, a nightly and often nightmarish visitation that would reopen the wounds that had been partially healed during the day by the practices of writing and philosophy, her way [...] of trying to make the intolerable tolerable* ». (« *Fire Walls: Sarah Kofman’s Pyrotechnics* », dans *Sarah Kofman’s Corpus*, *op. cit.*, p. 49.)

1997 dans un numéro hors série des *Cahiers du Grif* : « Toute la philosophie de Sarah Kofman est une philosophie de la vie, de la vie reçue et donnée, de la survie⁴. » Sur ce point, Françoise Proust apporte la précision suivante : « Encore faut-il sans cesse extraire, extirper les forces de vie des gangues, des poids et des polices qui les enfouissent, les détournent, les épuisent ; encore faut-il ensuite les retourner contre les forces de la mort (mélancolie, détresse, angoisse, souffrance, maladie) qui sans cesse menacent et rôdent⁵. » Cette dimension de l'œuvre de Sarah Kofman n'ayant pas fait, à ce jour, l'objet d'une étude approfondie, nous nous proposons d'en examiner les différentes modalités dans son unique récit autobiographique, tout en tenant compte de l'ensemble de ses écrits. Étudier la survie implique d'ailleurs nécessairement de réfléchir à la vie car, comme le souligne Jacques Derrida : « La survivance, c'est la vie au-delà de la vie, la vie plus que la vie [...] la survie, ce n'est pas simplement ce qui reste, c'est la vie la plus intense possible⁶ ». C'est ainsi que, dans cette thèse, nous nous intéresserons à l'ensemble des termes de la « série préfixée⁷ » : « survivre »,

⁴ Françoise Proust, « Impasses et passes », *Les Cahiers du Grif* (Paris, Descartes & Cie), hors série n° 3, « Sarah Kofman », 1997, p. 5.

⁵ *Ibid.* Françoise Proust précise : « Or l'opération (ou les opérations) de conversion et de retournement de la vie contre la mort n'est autre que la philosophie, comme elle l'a appris de son maître aimé Nietzsche. » (*Idem.*) Nous posons toutefois l'hypothèse que, dans le cas de Sarah Kofman, cette « opération » ne fut pas toujours réalisable.

⁶ J. Derrida, *Apprendre à vivre enfin. Entretien avec Jean Birnbaum*, op. cit., p. 54-55.

⁷ Afin d'expliquer en partie ce que nous entendrons par « survivre », il semble utile de commencer en reprenant la définition fournie dans l'entrée lexicale « Vivre » du *Dictionnaire historique de la langue française* : « Le préfixé **SURVIVRE** v., “demeurer en vie après qqn”, est d'abord transitif (1080), puis construit avec à (1538, *survivre à qqn*). < Il signifie ensuite (1499) “continuer à vivre pendant un certain temps”, spécialement “après la perte de qqch. de précieux” (1580). Cette valeur, qui équivaut à “se prolonger”, s'applique par figure aux œuvres et réalisations humaines (1559), aux idées et aux sentiments, d'abord comme transitif (v. 1580), puis dans *survivre à qqch.* (1667). < Le pronominal *se survivre* a le sens figuré de “conserver une influence après sa mort” (1694, *se survivre à soi-même* ; 1788, *se survivre dans ses ouvrages*), puis de “perdre l'usage de ses facultés naturelles avant la mort” (1694, *se survivre à soi-même* ; XIX^e s., *se survivre*). ♦ Le dérivé **SURVIVANT**, ANTE est attesté comme n. m. au XII^e s. (1119), puis comme adj. en 1538. Il s'emploie en droit, surtout comme nom masculin (*le dernier survivant*) et dans la langue générale (*les survivants d'une catastrophe, d'un accident*, etc.), et aussi au figuré (*les survivants d'une époque, du romantisme...* ; 1851, Lamartine ; adj.

« survivant », « survivance » et « survie » (l’affixe placé au début de chacun de ces quatre mots indique le degré de force, l’excès, la démesure, l’immodération qui sont à l’œuvre dans la vie, le vivant).

Rappelons brièvement que, sous sa forme transitive indirecte, le verbe « survivre » peut, entre autres, désigner le fait de « [d]emeurer en vie, vivre après la mort de (qqn)⁸ », de « [v]ivre encore après (un temps révolu, une chose passée, disparue)⁹ », de « continuer à vivre après une chose insupportable (perte, chagrin, humiliation, etc.)¹⁰ » ou d’« [é]chapper à (une mort violente et collective)¹¹ ». Attachons-nous d’abord à ce dernier sens puisqu’il est étroitement lié à ceux qui le précèdent et que son rapport avec le contenu de *Rue Ordener, rue Labat* – dans lequel Sarah Kofman revient sur les années où elle vécut cachée ainsi que sur celles qui suivirent – paraît le plus immédiatement évident. Dans un ouvrage intitulé *La Survivance. Traduire le trauma collectif*, la psychanalyste Janine Altounian – dont le père survécut au génocide arménien – suggère d’

1870). ♦ *Survivant* a servi à former **SURVIVANCE** n. f. qui a désigné en droit (1549) le privilège de succéder à une personne après sa mort. Le mot signifie ensuite (1770) “existence après la mort” et “progéniture” (XIX^e s., G. Sand), et se dit du fait de subsister après qqn ou qqch. (1845). <> À cette série préfixée correspond *survie* → *vie*. » (Alain Rey (dir.), tome 3 (Pr-Z), Paris, Dictionnaires Le Robert, 1998 pour la présente édition en petit format [1992], p. 4099-4100. Les italiques et les caractères gras sont dans le texte.) Dans l’entrée « Vie », nous retrouvons la définition suivante de « survie » : « n. f., réfection (1670) de *sourvie* (1604), s’emploie d’abord en droit pour “état d’une personne qui survit à qqn”, notamment dans des expressions comme *gains de survie* (1688). <> Il est passé dans l’usage courant pour désigner le fait de survivre, d’abord au figuré (1850), puis à propos de la vie après la mort dans les croyances religieuses (1907). Par extension, il équivaut à “immortalité” en parlant d’une œuvre. » (*Ibid.*, p. 4065. Les italiques sont dans le texte.)

⁸ *Le Grand Robert de la langue française*, version électronique, deuxième édition dirigée par Alain Rey du *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française* de Paul Robert, Paris, Le Robert/Bureau van Dijk. *Electronic publishing*, 2011.

⁹ *Idem.*

¹⁰ *Idem.*

¹¹ *Idem.*

appeler « survivance » la stratégie inconsciente que les survivants d'une catastrophe collective et leurs descendants mettent réciproquement en place, pour construire sur pilotis les bases précaires d'une vie possible parmi les « normalement » vivants du monde où ils ont échoué. [...] La survivance serait en quelque sorte l'art de traduire et de réensemencer des restes chez ceux dont l'adhésion spontanée aux illusions culturelles qui enveloppent le goût et le désir de vivre est devenu dérisoire¹².

Nous partageons avec Janine Altounian, le projet d'analyser – dans notre cas, dans l'œuvre de Sarah Kofman – « cette sorte de phénoménologie de la survivance à l'intersection de l'histoire collective et de l'histoire psychique¹³ ». Parmi les principaux enjeux relatifs à la Deuxième Guerre mondiale qui seront abordés dans cette thèse, signalons celui des enfants cachés, du pardon et de l'oubli, du négationnisme, de la mémoire¹⁴ des disparus, de la culpabilité des survivants. Afin de mieux comprendre chacune de ces thématiques, nous recourrons notamment aux travaux de Giorgio Agamben, Esther Cohen, Katy Hazan, Serge Klarsfeld, Jean-Michel Rey, Henry Rousso, Susan Rubin Suleiman et Régine Waintrater. En raison de la « situatio[n] extrêm[e] dont il cherche à rendre compte¹⁵ », nous pourrions inclure *Rue Ordener, rue Labat* dans le corpus des textes que Christiane Kègle regroupe sous l'appellation de « récits de survivance » et qu'elle définit de la façon suivante :

¹² Janine Altounian, *La Survivance. Traduire le trauma collectif*, préface de Pierre Fédida, postface de René Kaës, Paris, Dunod, coll. « Inconscient et culture », 2000, p. 1-2.

¹³ *Ibid.*, p. 4.

¹⁴ L'étude de la mémoire, soutient Susan Rubin Suleiman, « – with its attendant concepts of trauma, testimony, monuments, specters, nostalgia, forgetting, forgiveness, and repression, among others – has proliferated across the disciplines in the past two decades » (*Crises of Memory and the Second World War*, Cambridge (Massachusetts), Londres, Harvard University Press, 2006, p. 5).

¹⁵ Christiane Kègle, « Introduction », dans *Les Récits de survivance. Modalités génériques et structures d'adaptation au réel*, C. Kègle (dir.), avec la collaboration de Richard Godin et la participation de Claudie Gagné, Karine Fortin et Émilie Martz Kuhn, Québec, Les Presses de l'Université Laval, coll. « Mémoire et survivance », 2007, p. 6. Mentionnons que des collaborateurs de cet ouvrage font référence (en partie) à la définition d'Altounian précédemment citée : Christiane Kègle et Claudie Gagné, Nellie Hogikyan, Joceline Chabot et Richard Godin, Raymond Lemieux.

ils correspondent à des productions narratives ayant une fonction testimoniale et des résonances identitaires liées à l'épreuve de la perte. Ces récits font appel au travail de la mémoire afin de reconstruire, en s'appuyant sur l'expérience du temps, ce qui a été perdu, déposé sous forme de traces dans le langage. Ils cherchent à édifier des passerelles entre le présent et un passé plus ou moins lointain. Ils s'enracinent dans le vécu expérientiel ou sensoriel d'un sujet récitant, puisent leurs matériaux dans le legs des morts¹⁶.

L'appellation « récits de survivance » a l'avantage d'être une catégorie relativement englobante. Dans la perspective d'un classement générique, Régine Waintrater établit la distinction suivante entre « témoignage » et « récit autobiographique » :

Genre à part, à mi-chemin entre la littérature de fiction et l'autobiographie, le témoignage est un récit qui conjugue une réflexion du sujet sur sa vie et la description d'événements auxquels il a été mêlé, qui font du narrateur un témoin. Il s'inscrit dans une tradition de littérature personnelle qui remonte à saint Augustin, Jean-Jacques Rousseau et les mémorialistes, et se situe toujours aux confins de la littérature. Le témoin peut arriver au récit de sa propre initiative ou sur l'instigation d'un tiers, chercheur, éditeur ou journaliste. Mais contrairement à ce qui se passe pour l'autobiographie, qui procède généralement d'une confession spontanée, le témoin est amené au témoignage par sa participation à un événement extérieur sur l'intérêt duquel le groupe social s'est prononcé. Tous deux peuvent être l'expression d'un besoin personnel, mais pour ce qui est du témoignage, il y a presque toujours un élément de demande sociale, un horizon d'attente [...]¹⁷.

Selon Waintrater, ce qui différencie le témoignage de l'autobiographie est « [l]'exigence de vérité¹⁸ » auquel le premier est soumis, mais que la seconde n'est pas forcément tenue de respecter. Sarah Kofman écrit quant à elle dans *Autobiogriffures* que « [t]oute autobiographie est mensongère, écrite qu'elle est dans l'illusion

¹⁶ *Ibid.*, p. 9.

¹⁷ Régine Waintrater, *Sortir du génocide. Témoignage et survivance*, Paris, Payot & Rivages, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2011, p. 23-24.

¹⁸ *Ibid.*, p. 25.

rétroactive et à des fins d'idéalisation¹⁹ ». Il nous semble que *Rue Ordener, rue Labat* relève à la fois des deux catégories puisqu'il possède certains caractères du témoignage, celui d'un enfant caché pendant la guerre, et de l'autobiographie, genre auquel Sarah Kofman s'est intéressée dans quelques-uns de ses essais. Notons de surcroît que, dans « Derniers, premiers mots », Jean-Bertrand Pontalis affirme que « [l']autobiographie apparaît souvent comme une nécrologie anticipée, comme geste ultime d'appropriation de soi, et par là peut-être comme un moyen de discréditer ce que les survivants penseront et diront de vous, de conjurer le risque qu'ils n'en pensent rien²⁰ ». Cette éventualité, nous le verrons, eût été insupportable à Sarah Kofman.

Une réflexion sur la « survivance » exige aussi que nous prenions en compte le concept du même nom (*Nachleben*) utilisé par l'historien de l'art Aby Warburg, puis étudié par Georges Didi-Huberman dans *L'Image survivante*, pour désigner « la ténacité des formes dans le temps²¹ », « l'indestructibilité des traces²² », les « manifestations symptomales autant que fantomales²³ ». Signalons que Sarah Kofman soutient, dans les *Lectures de Derrida*, que « [t]out texte est ouvert sur un autre texte, toute écriture réfère à une autre écriture, est toujours déjà entamée, entaillée²⁴ ». Partant de ces constatations (vestiges, ouverture), nous estimons que *Rue Ordener, rue*

¹⁹ Sarah Kofman, *Autobiogriffures – Du chat Murr d'Hoffman*, Paris, Galilée, coll. « Débats », 1984 [1976], p. 99. Dorénavant désigné par le sigle *A*, suivi du numéro de la page.

²⁰ Jean-Bertrand Pontalis, « Derniers, premiers mots », dans *Perdre de vue*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1988, p. 339.

²¹ Georges Didi-Huberman, *L'Image survivante. Histoire de l'art et temps des fantômes selon Aby Warburg*, Paris, Minuit, coll. « Paradoxe », 2002, p. 428.

²² *Ibid.*, p. 158.

²³ *Ibid.*, p. 59.

²⁴ Sarah Kofman, *Lectures de Derrida*, Paris, Galilée, coll. « Débats », 1984, p. 17. Dorénavant désigné par le sigle *LD*, suivi du numéro de la page.

Labat constitue un récit de survivances, non seulement parce que des éléments autobiographiques précédemment exposés par Sarah Kofman – notamment dans « Sacrée nourriture », « Tombeau pour un nom propre », *Comment s'en sortir ?* et *Paroles suffoquées* – y sont réécrits, réélaborés, mais aussi parce que, comme le souligne Jacques Derrida, il faut

prendre en compte, chaque fois que nous évoquons un thème ou un motif dans l'œuvre de Sarah Kofman, l'enchevêtrement des fils qui tissent et déplacent l'insistance d'un motif dans la longue série de livres nombreux, chacun très différent, mais chacun portant en lui-même la référence métonymique à tous les autres dans ce qui est une sorte de quasi-système ouvert, un réseau cohérent mais sans clôture, à la fois conséquent et structurellement interminable, sérialité inachevée-inachevable²⁵.

Au sujet du récit autobiographique de la philosophe, Ginette Michaud considère qu'« on voit mieux aujourd'hui comment de *L'Enfance de l'art* à l'art de l'enfance dans *Rue Ordener, rue Labat* l'intervalle fut bref, presque une ellipse²⁶ ». Or, ainsi que l'observe Georges Didi-Huberman, pour Aby Warburg : « L'intervalle structure le *Nachleben* de l'intérieur : c'est, en effet, tout ce qui se passe entre le *Nach* – l'"après" ou le "d'après" – et son *Leben*, ce "vivre" passé auquel il donne une existence différée, différente. C'est ce qui relie deux moments disjoints du temps et fait de l'un la mémoire de l'autre²⁷. »

²⁵ J. Derrida, « [sans titre] », *Les Cahiers du Griff*, hors série n° 3, « Sarah Kofman », 1997, p. 148-149. Ce passage a aussi été cité en partie par Ginette Michaud dans « Sarah Kofman : lire ce que l'œuvre rapporte à la vie », *Spirale* (Montréal), n° 160, mai-juin 1998, p. 3.

²⁶ *Ibid.*, p. 4.

²⁷ G. Didi-Huberman, *L'Image survivante*, *op. cit.*, p. 504.

Si Aby Warburg ne fait pas partie des références théoriques sollicitées par Sarah Kofman, Georges Didi-Huberman nous fait remarquer que la « survivance » warburgienne est indissociable de la philosophie de Nietzsche (éternel retour, généalogie, inactualité) et de la psychanalyse de Freud (surdéterminations, refoulements, symptômes, réminiscences, etc.). Dans les dernières pages du deuxième volume d'*Explosion*, la philosophe confiait au sujet de ces penseurs :

Freud et Nietzsche, ces deux « génies » rivaux que j'ai toujours eu besoin de tenir ensemble pour qu'aucun d'eux ne l'emportât définitivement sur l'autre ni sur « moi » : jouant sans cesse en « moi » de l'un et de l'autre, et de l'un contre l'autre, je les empêche tous deux d'avoir la maîtrise (lisant Freud, je le lis avec la troisième oreille nietzschéenne, lisant Nietzsche, je l'entends de ma quatrième oreille freudienne). C'est peut-être ce qui fait la spécificité de ma lecture : au plus près du texte de Nietzsche, je le féconde pourtant et le déplace légèrement grâce à mon écoute freudienne, que le texte et rien que le texte pourtant autorise et contient, comme par avance, en lui. (*EII*, 371-372)²⁸

Indéniablement, dans une perspective freudienne, la survivance à l'œuvre dans *Rue Ordener, rue Labat* est aussi celle de l'enfant dans l'adulte. Il paraît en ce sens très significatif que la période couverte dans le récit se termine plus ou moins avec la fin de l'adolescence de la narratrice, comme si, rétrospectivement, ces années étaient les seules à avoir réellement compté pour elle. Dans un essai intitulé « La chambre des enfants », Jean-Bertrand Pontalis écrit :

²⁸ Soulignons que Michael Naas fait lui aussi référence à ce passage (« *Fire Walls: Sarah Kofman's Pyrotechnics* », dans *Sarah Kofman's Corpus*, *op. cit.*, p. 66.) S'intéressant notamment aux similitudes entre Warburg, Freud et Nietzsche, Georges Didi-Huberman maintient qu'ils partagent tous les trois l'assurance que « ce qui survit dans une culture est *le plus refoulé*, le plus obscur, le plus lointain et le plus tenace, de cette culture. *Le plus mort* en un sens, parce que le plus enterré et le plus fantomal ; *le plus vivant* tout aussi bien, parce que le plus mouvant, le plus proche, le plus pulsionnel. Telle est bien l'étrange dialectique du *Nachleben*. » (G. Didi-Huberman, *L'Image survivante*, *op. cit.*, p. 154. L'auteur souligne.)

la psychanalyse n'est-elle pas en son principe même, dans sa théorie comme dans sa pratique, animée tout entière par la croyance toujours confirmée que ce que nous appelons « adulte » – d'ailleurs avec de plus en plus de réticence – est de part en part modelé par les conflits, les traumatismes, les fantasmes, les désirs de l'enfant. Régression, fixation, répétition, refoulement, transfert, pas un concept freudien qui ne fasse appel à la survivance active de l'enfant en nous. Et pas un analyste qui, sous la plainte actuelle de son patient, ne cherche à entendre la détresse de l'enfant et sa jouissance secrète²⁹.

La lecture de *Rue Ordener, rue Labat* nous amènera également à examiner la place des disparus chez le survivant. Dans *Le Deuil impossible nécessaire*, Nicolas Lévesque demande : « Une version psychanalytique du deuil ne devrait-elle pas s'articuler, de manière essentielle, autour de l'idée de survivance de l'objet perdu³⁰ » ? Car si la mort d'un proche nous laisse inconsolable, « la mémoire s'emploie à agencer autrement les traces du disparu³¹ ». Il suffit, pour illustrer ce phénomène, de donner l'exemple du rêve de Sarah Kofman dans lequel elle vit son père – fumeur à qui, autrefois, elle « aimai[t] aller [...] acheter [...] le papier “zigzag” dans lequel il roulait ses cigarettes » (R, 18) – lui apparaître en rêve « sous la figure d'un ivrogne qui traversait la rue en zigzaguant » (R, 18). Nous savons que l'un des sens du mot « survie » est celui de « Vie après la mort (dans les croyances religieuses)³² ». Même si nous ne pouvons raisonnablement fonder l'espoir d'une résurrection, Nicolas Lévesque note que, « [d]e la croyance à la réincarnation des disparus, la pensée psychanalytique conservera néanmoins un trait essentiel : l'idée du *retour*, de la répétition³³ ».

²⁹ J.-B. Pontalis, « La chambre des enfants », dans *Perdre de vue*, *op. cit.*, p. 221-222.

³⁰ Nicolas Lévesque, *Le Deuil impossible nécessaire. Essai sur la perte, la trace et la culture*, Québec, Éditions Nota Bene, coll. « Nouveaux essais Spirale », 2005, p. 28.

³¹ *Ibid.*

³² *Le Grand Robert de la langue française*, *op. cit.*, n. p.

³³ N. Lévesque, *Le Deuil impossible nécessaire*, *op. cit.*, p. 28-29. L'auteur souligne.

Mais si, sous sa forme pronominale, le verbe « survivre » – nous l’avons constaté – peut signifier « Vivre encore, continuer à être, se perpétuer dans un être, dans la mémoire..., après sa mort³⁴ », il s’emploie aussi avec les compléments « dans son œuvre » et « dans ses écrits ». À ce propos, Jacques Derrida déclarait, dans l’entretien avec Jean Birnbaum : « Au moment où je laisse (publier) “mon” livre (personne ne m’y oblige), je deviens, apparaissant-disparaissant, comme ce spectre inéducable qui n’aura jamais appris à vivre. La trace que je laisse me signifie à la fois ma mort, à venir ou déjà advenue, et l’espérance qu’elle me survive. Ce n’est pas une ambition d’immortalité, c’est structurel³⁵. » Expriment une certaine inquiétude quant à l’avenir de son œuvre et à l’intérêt qu’elle suscitera (ou non, car il envisage aussi sérieusement cette possibilité) chez les générations futures, le philosophe s’interroge :

Qui va hériter, et comment ? Y aura-t-il même des héritiers ? C’est une question qu’on peut se poser aujourd’hui plus que jamais. [...] Les gens de ma « génération », et *a fortiori* des plus anciennes, avaient été habitués à un certain rythme historique : on croyait savoir que telle œuvre pouvait ou non survivre, en fonction de ses qualités, pendant un, deux, voire comme Platon, vingt-cinq siècles. Disparaître, puis renaître. Mais aujourd’hui, l’accélération des modalités de l’archivage, mais aussi l’usure et la destruction, transforment la structure et la temporalité, la durée de l’héritage. Pour la pensée, la question de la survie prend désormais des formes absolument imprévisibles. À mon âge, je suis prêt aux hypothèses les plus contradictoires à ce sujet : j’ai simultanément, je vous prie de me croire, le *double sentiment* que, d’un côté, pour le dire en souriant et immodestement, on n’a pas commencé à me lire, que s’il y a, certes, beaucoup de très bons lecteurs (quelques dizaines au monde, peut-être [...]), au fond, c’est plus tard que tout cela a une chance d’apparaître ; mais aussi bien que, d’un autre côté, simultanément donc, quinze jours ou un mois après ma mort, *il ne restera plus rien*. Sauf ce qui est gardé par le dépôt légal en bibliothèque. Je vous le jure, je crois sincèrement et simultanément à ces deux hypothèses³⁶.

³⁴ *Le Grand Robert de la langue française, op. cit.*, n.p.

³⁵ J. Derrida, *Apprendre à vivre enfin, op. cit.*, p. 33.

³⁶ *Ibid.*, p. 34-35. Derrida souligne.

Si elle compte plusieurs excellents lecteurs, l'œuvre de Sarah Kofman a été relativement peu commentée au regard du nombre de livres qui la composent. En France, en 1997, un numéro hors série des *Cahiers du Grif* a été consacré à Sarah Kofman. Comme le fait remarquer Ginette Michaud, « le numéro dans son ensemble, s'il ouvre des pistes intéressantes, produit une impression assez mêlée qui tient au statut inégal des textes, oscillant entre le témoignage et la critique³⁷ ». Néanmoins, nous alimenterons notre réflexion à plusieurs des neuf hommages qui y ont été rassemblés – en nous intéressant plus particulièrement à ceux de Françoise Collin, Jacques Derrida, Françoise Duroux, Jean Maurel, Jean-Luc Nancy et Françoise Proust – dont certains comptent encore aujourd'hui parmi les plus stimulants à avoir été écrits sur Sarah Kofman. Nous pouvons regretter qu'il ait ensuite fallu attendre plus de dix ans pour que paraissent d'autres livraisons de revue portant, même partiellement, sur l'œuvre de la philosophe. En 2009 et 2010, la revue annuelle *Fusées*, proposa un dossier en deux parties dans lequel étaient colligés des textes déjà publiés en d'autres endroits (Françoise Armengaud³⁸, Sarah Kofman, Philippe Lacoue-Labarthe, Jean-Luc Nancy) ou inédits (Philippe Boutibonnes, Sarah Kofman, Jean-Luc Nancy). Notons que ce(s) numéro(s) présente(nt) l'originalité d'offrir la transcription d'un rêve de Sarah Kofman et la reproduction de quelques dessins que nous aborderons brièvement en parallèle aux textes de cette dernière.

³⁷ G. Michaud, « Sarah Kofman : lire ce que l'œuvre rapporte à la vie », *Spirale*, *loc. cit.*, p. 3.

³⁸ Il s'agissait d'une première version en allemand cependant, dans une traduction de Traude Bürhmann : « *Sarahs Lachen* », dans *Sie ist gegangen. Geschichten vom Abschied für immer*, Traude Bürhmann (éd.), Berlin, Orlanda Frauenverlag, 1997, p. 123-130.

Aux États-Unis, l'œuvre de Sarah Kofman semble avoir retenu davantage l'attention des commentateurs, notamment celle de professeurs de philosophie. La publication de deux ouvrages collectifs, à la suite de colloques ayant son travail pour thème, témoigne d'ailleurs de l'intérêt que lui porte la critique universitaire américaine. En 1999, Penelope Deutscher et Kelly Oliver ont ainsi fait paraître *Enigmas. Essays on Sarah Kofman* qui contient quatre grandes sections : « "Littérature et esthétique", "Philosophie et métaphore", "Femmes, féminisme et psychanalyse", [...] "Les Juifs et le nationalisme allemand"³⁹ ». En 2008, Tina Chanter et Pleshette DeArmitt ont édité *Sarah Kofman's Corpus*. Tel que mentionné dans l'introduction, cet ouvrage, rassemblant les travaux de sept collaborateurs comptant parmi les meilleurs lecteurs de la philosophe,

prend au sérieux les leçons que le riche corpus kofmanien nous enseigne, notamment que le travail et la vie d'un penseur sont inextricablement liés. Ainsi, chacun des essais de ce collectif navigue dans cette économie complexe de la pensée et du désir, du livre et du corps, du corpus et du cadavre [*corpse*]. Les analyses audacieuses [*provocative*] et profondes offertes par chaque auteur de ce collectif explorent et expliquent les thèmes centraux – l'art, l'affirmation, le rire, l'aporie, l'intolérable, la judéité et la féminité – que rassemblent l'œuvre de Kofman⁴⁰.

³⁹ Notre traduction. Dans le texte original : « "*Literature and Aesthetics*," "*Philosophy and Metaphor*," "*Women, Feminism and Psychoanalysis*," [...] "*Jews and German Nationalism*" ». (Penelope Deutscher et Kelly Oliver, « *Sarah Kofman's Skirts* », dans *Enigmas. Essays on Sarah Kofman*, P. Deutscher et K. Oliver (éds), Ithaca, Londres, Cornell University Press, 1999, p. 9.)

⁴⁰ Notre traduction. Dans le texte original : « *takes seriously the lessons that Kofman's rich body of work teaches us, among them that the work and life of a thinker are inextricably bound together. Thus, each of the essays in this collection navigates this complex economy of thought and desire, of the book and the body, of the corpus and the corpse. The provocative and in-depth analyses offered by each author in this collection explores and expounds upon the central themes – art, affirmation, laughter, aporia, the intolerable, Jewishness, and femininity – that link together Kofman's œuvre* ». (Pleshette DeArmitt, « *Introduction* », *Sarah Kofman's Corpus*, op. cit., p. 2.)

Contribuant grandement à la connaissance et à la compréhension de la pensée de Sarah Kofman, ces deux collectifs auront, nous le verrons, nourri notre lecture de son œuvre.

Seulement deux essais ont été entièrement consacrés à la philosophe. Écrit par Pierre Rannou, *Incipit. Stratégies autobiographiques dans Rue Ordener, rue Labat de Sarah Kofman*⁴¹ parut en 2005 au Temps volé éditeur à Montréal. Ce petit livre d'une cinquantaine de pages offre une analyse remarquable, comme son titre l'indique, du premier fragment du récit de la philosophe. Un second essai portant sur Sarah Kofman vient également de paraître, à l'été 2012, cette fois aux éditions Hermann à Paris. Dans *Sarah Kofman et le devenir-femme des philosophes*, Mathieu Frackowiak s'intéresse notamment aux « prête-noms favoris⁴² » de la philosophe. Tout en démentant de façon performative l'attitude qui y est dénoncée, les premiers mots de l'introduction de cet essai donnent un indice de la place aujourd'hui réservée en France à l'œuvre de Sarah Kofman : « Plus personne, dit-on, n'est réputé s'intéresser *sérieusement* à l'œuvre de Sarah Kofman. Surtout pas à sa pensée ! Plus personne ne passe vraiment de temps à la lire, tant et si bien, d'ailleurs, que plusieurs ouvrages de cette œuvre colossale ne sont même plus disponibles en librairie⁴³. »

Si peu de livres portent sur Sarah Kofman, les articles traitant de son œuvre sont relativement nombreux, surtout dans le monde anglophone. Parmi les travaux sur

⁴¹ Pierre Rannou, *Incipit. Stratégies autobiographiques dans Rue Ordener, rue Labat de Sarah Kofman*, Montréal, Le temps volé éditeur, coll. « De l'essart », n° 3, 2005.

⁴² Mathieu Frackowiak, *Sarah Kofman et le devenir-femme des philosophes*, Paris, Hermann, coll. « Hermann philosophie », 2012, p. 8. L'auteur souligne.

⁴³ *Ibid.*, p. 5.

lesquels j'appuierai, entre autres, mon interprétation de *Rue Ordener, rue Labat*, mentionnons les articles de Ginette Michaud « Résistances du récit (Kofman, Blanchot, Derrida)⁴⁴ » et de Rachel Rosenblum « Peut-on mourir de dire ? Sarah Kofman, Primo Levi⁴⁵ ». Notons, de surcroît, que nous disposons de plusieurs entretiens dans lesquels la philosophe s'exprime, de façon parfois très éclairante, sur son parcours et son travail. Dans cette thèse, nous ferons ainsi fréquemment référence aux confidences qu'elle livra à Lucien Degoy, Joke Hermsem, Roland Jaccard, Claude Lévesque et Catherine Rodgers. Enfin, il importe de souligner que nous avons eu accès au manuscrit de *Rue Ordener, rue Labat*, déposé dans le fonds Sarah-Kofman (KFM) de l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (IMEC) – situé à Saint-Germain-la-Blanche-Herbe en Normandie –, dont nous citerons quelques extraits (compléments d'informations, variantes) qui nous paraissent utiles voire déterminants.

Rue Ordener, rue Labat a été traduit dans différentes langues (allemand, américain, catalan, espagnol, italien, japonais, néerlandais), ce qui témoigne de la reconnaissance critique dont il a pu bénéficier⁴⁶. La traduction de ce livre n'est d'ailleurs pas indifférente à sa survie. En effet, dans « Des tours de Babel », Jacques Derrida s'intéresse à l'essai intitulé « La tâche du traducteur » et « rappelle la relation

⁴⁴ Ginette Michaud, « Résistances du récit (Kofman, Blanchot, Derrida) », dans *L'Étonnement*, Francine Belle-Isle, Simon Harel et Gabriel Louis Moyal (dir.), Montréal, Liber, coll. « Espace de réflexion psychanalytique », 2000, p. 190-223.

⁴⁵ R. Rosenblum, « Peut-on mourir de dire ? Sarah Kofman, Primo Levi », *Revue française de psychanalyse* (Paris, Presses universitaires de France), « Devoir de mémoire : entre passion et oubli », tome 64, n° 1, janvier-mars 2000, p. 113-137.

⁴⁶ En 1998, dans son compte rendu du numéro des *Cahiers du Grif* sur Sarah Kofman, Ginette Michaud notait, au sujet de l'œuvre de la philosophe : « il n'est que de consulter la bibliographie qui clôt ce numéro et retrace les nombreuses traductions de ses livres pour être frappé par [son] rayonnement exceptionnel ». (« Sarah Kofman : lire ce que l'œuvre rapporte à la vie », *Spirale*, loc. cit., p. 3.)

étroite que Walter Benjamin établissait entre les termes *übersetzen* (traduire), *übertragen* (transférer, transmettre), *überleben* (survivre)⁴⁷ ». Comme le suggère Derrida :

Dès son titre [...] Benjamin situe le *problème*, au sens de ce qui précisément est *devant soi* comme une tâche : c'est celui du traducteur et non de la traduction [...]. Benjamin ne dit pas la tâche ou le problème de la traduction. Il nomme le sujet de la traduction comme sujet endetté, obligé par un devoir, déjà en situation d'héritier, inscrit comme survivant dans une généalogie, comme survivant ou agent de survie. La survie des œuvres, non pas des auteurs. Peut-être la survie des noms d'auteurs et des signatures, mais non des auteurs.

Telle survie donne un plus de vie, plus qu'une survivance. L'œuvre ne vit pas seulement plus longtemps, elle vit *plus et mieux*, au-dessus des moyens de son auteur⁴⁸.

La rédaction de mémoires et de thèses participe aussi, ceci dit modestement, à l'aventure de la survie d'une œuvre. Notre thèse se situe à la croisée de la littérature, de la philosophie, de la psychanalyse et de l'histoire. Dans un premier temps, nous y analysons le chapitre initial de *Rue Ordener, rue Labat* en nous concentrant plus particulièrement sur sa dernière phrase, dont nous interrogeons la complexité irréductible du « ça » final et le secret qu'il cèle, les affects douloureux qu'il recèle. Puis, dans le deuxième chapitre, nous étudions la place d'un certain ressentiment dans le récit autobiographique de la philosophe, en nous intéressant à l'étymologie du terme et aux caractéristiques (mises en évidence par Angenot, Deleuze, Kofman, Nietzsche,

⁴⁷ J. Altounian, *La Survivance*, *op. cit.*, p. 76.

⁴⁸ J. Derrida, « Des tours de Babel », dans *Psyché. Invention de l'autre*, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 1998, p. 214. Derrida souligne. Il écrit aussi : « Si la structure de l'œuvre est "survie", la dette n'engage pas auprès d'un sujet-auteur présumé du texte original – le mort ou le mortel, le mort du texte – mais à autre chose que représente la loi *formelle* dans l'immanence du texte original. Ensuite la dette n'engage pas à restituer une copie ou une bonne image, une représentation fidèle de l'original : celui-ci, le survivant, est lui-même en procès de transformation. L'original se donne en se modifiant, ce don n'est pas d'un objet donné, il vit et survit en mutation » (*ibid.*, p. 217 ; Derrida souligne).

Scheler, etc.) généralement partagées par ceux qui en éprouvent et dont fait partie la narratrice. Ensuite, dans le troisième chapitre, nous observons le rôle essentiel joué par une petite fille dont la présence n'est que rapidement évoquée dans le récit. Nous faisons néanmoins l'hypothèse que cette enfant, déportée en 1942 peu après le père de l'auteure, était le double tragique de Sarah. Nous nous penchons dans le chapitre qui suit sur le sentiment d'injustice ressenti par plusieurs survivants de la Deuxième Guerre mondiale, sur l'impossibilité légitime d'oublier et de pardonner, en proposant une lecture comparative des textes « Ressentiments » de Jean Améry et « Shoah (ou la Dis-Grâce) » de Sarah Kofman. Après avoir ainsi exposé, dans les quatre premiers chapitres, les motifs de ressentiment relevés dans divers écrits de la philosophe, nous prenons en considération, dans le cinquième, les facteurs de mauvaise conscience que nous pouvons identifier dans *Rue Ordener, rue Labat*. Plus précisément, nous faisons le constat que, entre les épisodes rapportés et le temps de l'écriture, le ressentiment envers la mère se sera vraisemblablement retourné contre l'enfant devenue adulte et transformé en mauvaise conscience, suivant en cela le mouvement décrit par Nietzsche dans *La Généalogie de la morale* (signalons qu'il arrivait toutefois que la fillette éprouve de la culpabilité à l'endroit de sa mère pendant et peu après la guerre). Comme, dans cette thèse, nous étudions notamment le rapport agonial entre forces actives et réactives, nous examinons dans le sixième chapitre les moyens de survie élaborés de façon absolument affirmative et inventive par l'enfant à la suite de la disparition de son père (délaissement de sa religion, affection sincère et profonde pour sa mère « adoptive », réconfort trouvé dans la lecture, désamorçage de tensions par l'humour). Enfin, dans le prolongement et l'élargissement de cette partie, nous portons,

dans le septième chapitre, notre attention sur les arts visuels, non seulement dans le récit de Sarah Kofman et dans ses essais, mais aussi dans sa vie personnelle puisqu'elle-même dessinait.

Dans son article intitulé « Traduire, témoigner, survivre » consacré à l'essai de Jacques Derrida « Poétique et politique du témoignage », Marc Crépon écrit qu'il

appartient [à celui qui témoigne], puisqu'il est irremplaçable, de *se* survivre dans son témoignage, de laisser une trace de son secret. De cette survivance le second hérite. Elle ne fait pas de lui un second témoin ou un témoin de substitution. La seule chose dont il puisse témoigner est de sa rencontre du témoignage [...] ⁴⁹.

C'est donc de notre « rencontre » avec l'œuvre de Sarah Kofman, plus particulièrement avec son récit autobiographique, que nous souhaitons rendre compte dans cette thèse.

⁴⁹ Marc Crépon, « Traduire, témoigner, survivre », *Rue Descartes* (Paris, Presses universitaires de France), vol. 2, n° 52, 2006, p. 37. L'auteur souligne.

CHAPITRE I

Raconter « ça »

si ça ne saigne pas le livre sera manqué

JACQUES DERRIDA, « Circonfession ».

ça, en lettres capitales, est bien *en* nous. Ça nous fait mal, ça nous dévore autant que ça nous anime. Tout ce que nous connaissons d'intense – l'intensité efface toute distinction entre le quantitatif et le qualitatif – émane de ça.

J.-B. PONTALIS, « ÇA en lettres capitales ».

Dédiant « La Naissance est la mort » (1998) « [à] *la mémoire de Sarah* », Philippe Lacoue-Labarthe rappelle opportunément qu'« [i]l y a des scènes primitives : c'est connu, ou reconnu, depuis Freud. Au moins. Celles-ci sont matricielles : remémorées, réélaborées ou reconstituées, voire tout simplement inventées, par l'effet d'une sorte de rétroprojection – élaborées, donc, elles informent ou commandent un destin, singulier ou collectif¹ ». Même si elle ne porte pas sur ce

¹ Philippe Lacoue-Labarthe, « La naissance est la mort », *Fusées* (Auvers-sur-Oise, Éditions Carte Blanche), n° 16, dossier consacré à Sarah Kofman, 2009, p. 8 ; d'abord paru dans *Pleine Marge. Cahiers de littérature, d'arts plastiques & de critique* (Paris, Peeters), n° 27, mai 1998, p. 41-44. Dans un hommage à Sarah Kofman publié dans *Les Cahiers du Griffet* et repris dans *Fusées*, Jean-Luc Nancy fait lui aussi référence à ce texte de Lacoue-Labarthe consacré à l'œuvre d'Antonin Artaud

passage, cette citation permet de décrire adéquatement le premier fragment de *Rue Ordener, rue Labat*, dans lequel Sarah Kofman rapporte l'expérience suivante, réelle ou fantasmée, mais néanmoins absolument fondamentale :

De lui, il me reste seulement le stylo. Je l'ai pris un jour dans le sac de ma mère où elle le gardait avec d'autres souvenirs de mon père. Un stylo comme l'on n'en fait plus, et qu'il fallait remplir avec de l'encre. Je m'en suis servie pendant toute ma scolarité. Il m'a « lâchée » avant que je puisse me décider à l'abandonner. Je le possède toujours, rafistolé avec du scotch, il est devant mes yeux sur ma table de travail et il me contraint à écrire, écrire. (R, 9)

Évoquant à demi-mot la disparition de son père – qu'elle mettra ultérieurement en parallèle avec le « sacrifice d'Isaac (dont une reproduction dans une bible illustrée [...] [l]'avait souvent inquiétée) » (R, 12) –, Sarah Kofman conclut cette partie liminaire par une déclaration mystérieuse : « Mes nombreux livres ont peut-être été des voies de traverse obligées pour parvenir à raconter “ça” » (R, 9). Dans la traduction américaine de ce passage – « *Maybe all my books have been the detours required to bring me to write about “that”*² » –, l'expression « *to bring* », choisie par Ann Smock, laisse résonner l'écho d'autres compléments et connote les idées de temps qui passe et d'accompagnement, mettant ainsi plus en évidence le rapport de l'écriture de Kofman avec la naissance, l'accouchement (« *bring to life* »), sa propre vie et ses parents (« *bring me to life* »), la volonté de faire la lumière sur quelque chose d'obscur, sur des événements passés (« *bring [“that”] to light* ») et d'en finir avec des préoccupations douloureuses (« *bring [“that”] to an end* »). Plus encore, la

(« Cours, Sarah ! », *Les Cahiers du Grif* (Paris, Descartes & Cie), hors série n° 3, « Sarah Kofman », 1997, p. 35 ; *Fusées*, *loc. cit.*, p. 24). Dorénavant, lorsque nous citerons ce texte de Nancy, nous donnerons uniquement les numéros de pages des *Cahiers du Grif*.

² Sarah Kofman, *Rue Ordener, rue Labat*, tr. anglaise Ann Smock, Lincoln et Londres, University of Nebraska Press, coll. « Stages », 1996, p. 3. Nous soulignons.

locution idiomatique « *bring to* » renvoie au fait de ramener à la conscience, de faire reprendre connaissance. D'emblée, le « ça » mis entre guillemets annonce que le sujet (brûlant) traité dans le livre recommandera à l'auteure délicatesse et prudence puisque l'aborder ranimera certainement une souffrance ancienne, mais persistante³.

Du point de vue de la grammaire, nous savons que le pronom démonstratif « [c]ela (ça) se trouve notamment pour annoncer par redondance un sujet exprimé par la suite⁴ », mais aussi, à l'inverse, « [r]appelle ce qui précède, une pers., une chose, une idée, un fait⁵ », « des paroles qui viennent d'être prononcées⁶ », « [r]eprend un mot, une idée déjà exprimée⁷ » ; sa fonction dans le texte peut ainsi être cataphorique ou anaphorique⁸. Dès lors, comme l'a souligné Pierre Rannou

³ Ainsi, l'auteure relatera les événements en se saisissant, pour s'exprimer familièrement, de « pincettes ». Jacques Derrida établissait d'ailleurs ce rapprochement : « Je ne force pas les choses en comparant les guillemets à des pincettes. » (Cité par Peter Szendy, « L'Oreille de Derrida : "Écouter", ausculter, ponctuer », dans *Derrida et la question de l'art. Déconstruction de l'esthétique*, Adnen Jdey (dir.), Nantes, Éditions Cécile Defaut, 2011, p. 216, n. 47.) Très concrètement, cet instrument est utilisé pour « attiser le feu » (*Le Grand Robert de la langue française*, version électronique, *op. cit.*, n. p.).

⁴ Maurice Grevisse et André Goosse, *Le Bon Usage. Grevisse*, Bruxelles, Éditions De Boeck Université, quatorzième édition, 2008, p. 900.

⁵ Centre National de la Recherche Scientifique (Centre de Recherche pour un Trésor de la Langue Française, Nancy), *Trésor de la langue française. Dictionnaire de la langue du XIX^e et du XX^e siècle (1789-1960)*, Paul Imbs (dir.), tome cinquième (Cageot-Constat), Paris, Éditions du Centre National de la Recherche Scientifique, 1977, p. 353.

⁶ *Idem.*

⁷ *Idem.* Selon Pierre Rannou, « l'opération permettant la double lecture du "ça", le "ça" qui réfère à ce qui vient avant et le "ça" pour ce qui vient après, crée dans l'esprit du lecteur une sorte de doublon que l'on doit entendre comme un çaça, ou plutôt comme un caca, similaire à celui dont il est question dans "Ma vie" et la psychanalyse" : "Fin de non recevoir de mes dons, de ce qui sort de mon ventre, de ce que je produis : ma marchandise, alors c'est de la merde ! Autant donc ne rien donner, ne rien dire : au moins, le silence est d'or. Mais ce silence, lui aussi, m'est intolérable. D'où la nécessité impérieuse d'entendre mes paroles reprises et prises. Non pour qu'elles soient affectées de sens, interprétées. Mais pour qu'un échange s'établisse, qui transmue le "caca" en or. Qui me permette de me redresser, tenir debout, et repartir [dans *Les Cahiers du Grif*, n° 3, 1997, p. 172].» » (*Incipit, op. cit.*, p. 18-19. Kofman souligne.)

⁸ Sur ce sujet, voir Pierre Cadiot, « De quoi ça parle ? À propos de la référence de ça, pronom-sujet », *Le Français moderne. Revue de linguistique française*, 56^e année, octobre 1988, n°s 3-4, p. 174-192. Selon Michel Maillard : « Dans l'anaphore, le lecteur doit "remonter" le cours du texte pour

dans son analyse du fragment intitulé « Stylo », on peut « se demander à quoi il [le “ça”] réfère. Fait-il référence au paragraphe qui précède, donc à l’aveu du vol ? Dans un tel cas, il faudrait conclure que ce que nous avons perçu comme un tout petit geste est lourd de conséquences pour la narratrice. Peut-être désigne-t-il plutôt le récit qui suit⁹ ? ». Cette explication (double renvoi au contenu narratif) s’avère convaincante, mais insuffisante puisque le « ça » – Rannou le démontrera et nous tenterons d’approfondir son excellente analyse de ce terme – ne sert pas uniquement à rappeler ou à annoncer les événements racontés.

Grammaticalement et au-delà, le « ça » peut s’envisager « dans [une] optique de revenance fantomale¹⁰ » puisqu’il sert à marquer la présence du passé et/ou de l’à-venir. Régulièrement utilisé dans la langue courante, mais banni du discours soutenu par la norme, il suggère en outre l’idée d’une connivence entre Sarah Kofman et les lecteurs déjà familiarisés avec ses écrits antérieurs (empruntera-t-elle des sentiers déjà rebattus ?). Se penchant sur la déclaration liminaire de son amie, réfléchissant au sens de sa grave confiance – « Mes nombreux livres ont peut-être été des voies de traverse obligées pour parvenir à raconter “ça” » –, Jean-Luc Nancy

trouver le point d’ancrage du référent. Dans la cataphore, il faut “descendre” au fil du discours pour trouver la détermination attendue. [...] [Un fragment d’énoncé] est aphorique s’il est parfaitement clos sur lui-même et n’implique pas le contexte. Il est anaphorique s’il suppose l’énoncé antécédent, et cataphorique s’il implique l’énoncé subséquent. » (« Anaphores et cataphores », *Communications* (Paris, Seuil), n° 19, 1972, p. 94.) Le « référé » est donc un élément situé en amont ou en aval dans le texte.

⁹ P. Rannou, *Incipit*, *op. cit.*, p. 17.

¹⁰ Nous empruntons ce passage à Georges Didi-Huberman qui l’utilise pour parler de l’image selon Aby Warburg dans *L’Image survivante*, *op. cit.*, p. 41.

prévient cependant le lecteur de tout soupçon (de ressassement, de radotage) suscité par l'apparition de ce mot dont nous pouvons dire qu'il possède un « visage double face, à la Janus¹¹ » :

« Ça », quoi ? En fait, « qui », ou bien ni l'un ni l'autre exactement : ni son stylo, ni son père, aucune figure, mais un « même » dont elle s'éprouvait l'« obligée ». Répétition du même : non pas la catatonie d'un « moi » qui se rabâche, mais la répétition au sens théâtral : essai, esquisse, reprise de propositions qu'il faut à chaque fois déplacer et modeler, « chemins de traverse » pour aller droit devant. Tentatives d'identification pour une identité toujours à venir – ou bien toujours à revenir de l'immémorial¹².

Dans *Rue Ordener, rue Labat*, le « ça » mis en évidence au commencement – le « nœud », en quelque sorte, « entre symptôme et angoisse¹³ » (SA) –, condense plusieurs éléments du récit qu'il s'agira de découvrir et d'étudier dans les pages qui suivent. Or la constatation qui s'impose avant d'aller plus loin, c'est que le « ça » kofmanien rappelle inmanquablement « le Ça freudien, génial nom du commandant inconscient¹⁴ » et, plus largement, son homophone « SA, le savoir analytique¹⁵ ».

¹¹ Sarah Kofman, *Le Mépris des Juifs. Nietzsche, les Juifs, l'antisémitisme*, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 1994, p. 40. Nous empruntons cette expression à Kofman, qui ne l'utilise toutefois pas pour parler du « ça ».

¹² J.-L. Nancy, « Cours, Sarah ! », *Les Cahiers du Griffon*, loc. cit., p. 34-35.

¹³ Expression empruntée à Paul-Laurent Assoun dans sa description du texte de Freud « Inhibition, symptôme, angoisse », *Dictionnaire thématique, historique et critique des œuvres psychanalytiques*, Paris, Presses universitaires de France, 2009, p. 658.

¹⁴ Cette citation est tirée du commentaire de la quatorzième période de « Circonfession » fait par Hélène Cixous dans *Portrait de Jacques Derrida en Jeune Saint Juif*, Paris, Galilée, coll. « Lignes fictives », 2001, p. 76.

¹⁵ Acronyme utilisé par René Major dans « Du tout », entretien autour de *Glas*, paru dans Jacques Derrida, *La Carte postale, de Socrate à Freud et au-delà*, Paris, Flammarion, coll. « La philosophie en effet », 1980, p. 528.

1.1 Le rapport au corps

Dans la deuxième partie de son essai intitulé *Le Moi et le Ça* (1923), Freud se réfère au travail du médecin allemand Georg Groddeck, plus particulièrement à son ouvrage intitulé *Le Livre du Ça* (*Das Buch vom Es*, 1923). Si Freud reconnaît utiliser le mot « ça » – qu’il adapta toutefois à son usage – à la suite de Groddeck, ce dernier, dans une lettre « À un patient médecin » datée du 11 juin 1929, admettra l’avoir d’abord trouvé chez Nietzsche et se l’être ensuite approprié :

Une personne tombe du deuxième étage d’une maison et se brise les deux jambes ; une autre tombe de la même fenêtre, et cela ne lui fait rien. L’un court toute sa vie avec des bacilles du typhus ou de la diphtérie ou de la tuberculose, et il est bien portant ; l’autre tombe malade sitôt qu’un bacille pénètre dans son intérieur. Sur cinq enfants d’une famille, trois attrapent la fièvre scarlatine ; deux restent bien portants. Avez-vous déjà essayé une fois de trouver une raison à cela ? Un jour ou l’autre, cette question se posera à vous. Peut-être vous viendra-t-il alors à l’esprit que je vous rappelle aujourd’hui qu’il y a une psyché, c’est-à-dire quelque chose qui se compose de conscient et d’inconscient et où l’inconscient est le plus important, et qu’il existe encore quelque chose derrière la psyché et la physis, que Driesch appelle entéléchie par référence à Aristote, et que j’ai appelé ça, par référence à Nietzsche et pour des raisons de commodité¹⁶.

¹⁶ Georg Groddeck, *Ça et Moi. Lettres à Freud, Ferenczi et quelques autres*, tr. française Roger Lewinter, préfaces de François Gantheret et de Roger Lewinter, Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l’inconscient », 1977, p. 166-167. Nous soulignons. Passage partiellement cité (référence à Nietzsche) par Paul-Laurent Assoun dans *Freud et Nietzsche*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige/Grands Textes », 2008 [1980], p. 107. Comme le rappelle Assoun, Freud avait lui-même relevé cet emprunt (« perfid[ement] » selon Jean Laplanche dans son séminaire). Dans l’entrée consacrée à Groddeck, Élisabeth Roudinesco et Michel Plon expliquent : « Par ce pronom neutre (le *Es* allemand) emprunté à Nietzsche (1844-1900), Groddeck désignait une substance archaïque, antérieure au langage, une sorte de nature sauvage et irrédentiste submergeant les instances subjectives. » (*Dictionnaire de la psychanalyse*, troisième édition, Paris, Fayard, 2006, p. 426.) Dans « De l’absurdité de la psychogenèse », Groddeck écrira, au sujet de l’origine du terme « ça » : « “Je me suis forgé le mot ‘ça’ dont l’imprécision m’a séduit. X eût été trop mathématique et, de plus, X appelle une solution tandis que mon ça indique justement que seul un fou s’occupera de vouloir le comprendre. Il n’y a rien là à vouloir comprendre.” » (Cité par Jean-Bertrand Pontalis, « Entre Groddeck et Freud », dans *Perdre de vue*, op. cit., p. 167.)

Ce passage témoigne de l'intérêt que Groddeck porte au corps. Dans son séminaire, Jean Laplanche mentionne le fait que, pour celui-ci, « toute maladie est à la fois, et au même titre, psychique et somatique, ce qui se traduira jusque dans l'intention pathétique, et la proposition renouvelée, de guérir Freud de son cancer en l'invitant à venir se faire soigner à la clinique de Baden-Baden¹⁷ ». En effet, Groddeck croit fermement en « l'interdépendance des maladies organiques et du Ça¹⁸ », ce dont il tentera de convaincre la destinataire fictive des lettres colligées dans *Das Buch vom Es* et le lecteur, plus ou moins sceptique :

Le Ça choisit très despotiquement le genre de maladie qu'il veut provoquer et ne tient pas compte de notre terminologie. Je pense que [...] vous nous comprendrez, moi et mon affirmation catégorique : pour le Ça, il n'existe aucune différence entre l'organisme et le psychisme ; en conséquence, et s'il est vrai que l'on peut agir sur le Ça par l'analyse, on peut aussi – et on doit, le cas échéant – traiter les maladies organiques par la psychanalyse¹⁹.

En résumé, Groddeck soutient avec vigueur, comme le souligne Roger Lewinter dans son introduction, que « la pensée du ça, [...] s'exprime en particulier dans les maladies organiques²⁰ ». Nous pourrions ainsi multiplier les exemples dans lesquels

¹⁷ J. Laplanche, « Problématique du ça (année 1978-1979) », dans *Problématiques IV. L'inconscient et le ça*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Bibliothèque de psychanalyse », 1981, p. 172-173. Laplanche résume ainsi la thèse de Groddeck : « L'abolition des différences âme-corps, c'est là le point numéro un de la tentative de résolution groddeckienne, et aussi de son introduction du ça [...]. C'est le problème des affections somatiques et de leur sens qui est de bout en bout le centre d'intérêt de Groddeck. Groddeck, qui est un médecin, entend soigner, dans sa clinique de Baden-Baden, de la même façon et sur le même plan, par un traitement pourrait-on dire synthétique, c'est-à-dire à la fois physique et psychique, toutes les affections sans distinction, depuis les névroses et les psychoses jusqu'au cancer (celui de Freud) ou encore cette maladie dont souffrait et est mort Ferenczi : l'anémie de Biermer (affection "somatique" au premier chef, puisqu'on sait actuellement la guérir par un traitement purement médicamenteux). » (*Ibid.*, p. 172.)

¹⁸ G. Groddeck, *Le Livre du Ça*, tr. française Lily Jumel, introduction de Roger Lewinter, préface de Lawrence Durrell, Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », 1973, p. 136.

¹⁹ *Ibid.*, p. 153.

²⁰ R. Lewinter, « L'art de l'enfance », introduction au *Livre du Ça*, *op. cit.*, p. VIII. Lewinter écrit aussi : « Groddeck, après Freud, prend en considération la psyché du malade – ce qu'il ne faisait pas,

l'auteur insiste résolument sur le rôle déterminant du « ça » dans la vie de l'homme :

Car c'est le Ça inconscient, et non la raison consciente qui crée les maladies. Elles ne viennent pas du dehors, comme des ennemies, ce sont des créations opportunes de notre microcosme, de notre Ça, tout aussi rationnelles que la structure du nez et des yeux, qui est, elle aussi, un produit du Ça²¹.

Quand j'emploie les expressions corps et âme, j'entends par là des apparences diverses du Ça ; si vous voulez, des fonctions du Ça. Dans mon esprit, ce ne sont pas des concepts indépendants, voire opposés. Abandonnons ce thème pénible d'une confusion millénaire²².

Le Ça joue des tours extraordinaires ; il guérit, il rend malade, il obtient l'amputation de membres sains et fait courir les gens en rond. Bref, c'est un phénomène capricieux, déconcertant et divertissant²³.

Comme je pars du principe que le Ça est l'objet de la profession médicale ; comme je suis d'avis que ce Ça, par sa force souveraine, forme le nez, provoque l'inflammation du poumon, rend l'homme nerveux, lui impose sa respiration, sa démarche, sa profession ; comme je crois, en outre, que le Ça se laisse influencer aussi bien par le fait de rendre conscients des complexes inconscients du Moi que par l'ouverture d'un ventre, je ne comprends pas – ou plutôt je ne comprends plus – comment on peut s'imaginer que la psychanalyse n'est utilisable que pour les névrosés et que les maladies organiques doivent être soignées par d'autres méthodes. Permettez-moi d'en rire²⁴.

Il nous semble utile de prendre en considération la pensée de Georg Groddeck dans cette analyse de *Rue Ordener, rue Labat*, car Sarah Kofman énumère dans son récit les nombreux maux physiques dont elle a souffert avant, pendant et après la guerre : « j'avais eu les oreillons et n'avais pu me rendre pendant quarante jours en classe » (R, 34) ; « Je garde un souvenir particulièrement

en apparence du moins, auparavant –, mais telle qu'elle s'exprime ou, plus précisément, s'excrète dans le corps ; étant proche, en ce sens, de Pavlov autant que de Freud. » (*Idem.*)

²¹ G. Groddeck, *Le Livre du Ça*, op. cit., p. 36.

²² *Ibid.*, p. 153.

²³ *Ibid.*, p. 298.

²⁴ *Ibid.*, p. 307.

pénible du “grand bombardement de la Chapelle”. J’avais été opérée la veille des amygdales, dans un dispensaire de la rue Léon » (R, 43-44) ; « J’attrapai la rougeole et je contaminai tous mes frères et sœurs, sauf Annette qui avait déjà eu cette maladie. Je nous revois tous ensemble au lit, ma mère nous faisant boire de la bourrache » (R, 87) ; « Après la rougeole, j’eus une congestion pulmonaire qui se termina par un abcès au poumon, avec plus de 40° de fièvre. Je dus retourner à l’hôpital et, cette fois, comme malade²⁵. » (R, 87-88)

Il importe aussi d’observer que, dans *Rue Ordener, rue Labat*, l’apparition d’une maladie coïncide parfois avec une émotion violente ou un événement difficile, que ce soient la peur panique d’une séparation (« Envoyée à trois ans et demi en colonie de vacances à Berck-Plage avec ma sœur Rachel âgée de sept ans, je ne pouvais quitter celle-ci d’une semelle. [...] Un jour, dans un bois, où nous jouions à la chandelle, ma sœur ayant eu le mouchoir se mit à courir. Je crus qu’elle partait et courus après elle. [...] Je m’évanouis et me retrouvai à l’infirmerie où je restai plusieurs jours, malade jusqu’à notre retour », R, 33-34) ou l’angoisse ressentie lors d’une fuite prise précipitamment pour échapper à une rafle (« Sans finir notre bouillon de légumes, sans tout à fait réaliser ce qu’avait dit l’inconnu, nous partons chez elle. Une station de métro sépare la rue Ordener de la rue Labat. Entre les deux, la rue Marcadet : elle me paraît interminable et je vomis tout le long

²⁵ Le paragraphe se poursuit : « Je fus mise dans une salle commune où il y avait surtout des vieilles femmes qui toléraient mal de m’entendre cracher et tousser, nuit et jour. J’y restai deux mois et demi. Au début, la fièvre me faisait délirer et j’avais des poux de corps. Puis, je n’eus plus que 36° pendant deux mois, et j’étais devenue tellement faible que je n’avais pas le droit de bouger du lit. L’époque n’était pas encore aux antibiotiques : on me faisait des piqûres de gāiacol et d’eucalyptus, des “enveloppements” et des ventouses, et je buvais beaucoup de lait “stérilisé”. » (R, 87-88)

du chemin », *R*, 40). De plus, chez la dame de la rue Labat – dont la narratrice raconte la fixation sur le bon fonctionnement de l'appareil digestif –, « [l]e dictionnaire médical était toujours à portée de main, sur la table de la salle à manger » (*R*, 52). À la lumière de tels passages, nous croyons pouvoir affirmer que le « ça », présent dans le premier fragment du récit, contient, entre autres, une allusion aux maladies contractées par Sarah Kofman pendant son enfance, aux malaises physiques qu'elle a éprouvés ainsi qu'aux troubles psychosomatiques²⁶ dont elle a pu faire l'expérience (« Comme je somatise !²⁷ », s'était-elle déjà exclamée devant Jean-Luc Nancy dans un autre contexte). La dédicace « *Pour Philippe Cros* » renforce d'ailleurs cette idée puisque, comme le fait remarquer Ann Smock : « *Unexpectedly, she [Kofman] found that she could tell the story [la sienne] to a physician whom she consulted regularly (she was often ill), and she dedicated Rue Ordener, rue Labat to him*²⁸. » Nous savons que Georg Groddeck voyait dans les maladies (et même dans les accidents !) une manifestation du « ça », son expression corporelle, son surgissement morbide. Selon toute vraisemblance, sans

²⁶ Selon Plon et Roudinesco, « [p]ar sa doctrine, [Groddeck] fut l'inventeur d'une médecine psychosomatique d'inspiration psychanalytique, dont se nourriront après lui, sans le dire, de nombreux héritiers de Freud ». (*Dictionnaire de la psychanalyse, op. cit.*, p. 424.) Plus loin, ils écrivent aussi qu'il « cherchait à saisir l'être humain dans sa totalité. D'où le choix d'une médecine psychosomatique attentive à la parole du sujet ». (*Ibid.*, p. 425.) Or, selon Laplanche, « Groddeck n'est pas du tout l'ancêtre de la psycho-somatique en ce sens que parler de psycho-somatique c'est toujours délimiter un tiers domaine, comme un ensemble d'affections bien caractérisées à mécanisme mixte. » (« Problématique du ça (année 1978-1979) », dans *Problématiques IV. L'inconscient et le ça, op. cit.*, p. 172.)

²⁷ J.-L. Nancy, « Cours, Sarah ! », *Les Cahiers du Griffon, loc. cit.*, p. 29. L'anecdote relatée est la suivante : « Sarah, un jour, me raconta comment son bras avait présenté une réaction – la peau rouge et irritée – après qu'elle l'eut appuyé sur son *Devenir-femme d'Auguste Comte*. Elle disait : "Comme je somatise !" Mais elle voulait dire deux choses à la fois. L'une superficielle, émotive et nerveuse. L'autre plus importante : je m'identifie à mon écriture, et précisément à cette écriture d'un devenir-femme de philosophe, et par lui sans doute de tous les philosophes, qui est aussi mon propre devenir-philosophe, mon incorporation de la philosophie. » (*Ibid.*, p. 29-30.)

²⁸ Introduction de la traduction américaine de *Rue Ordener, rue Labat, op. cit.*, p. XII.

pour autant souscrire à la théorie d'un « monisme groddeckien²⁹ », Sarah Kofman partageait avec ce médecin que Freud avait autrefois qualifié de « “superbe analyste”³⁰ », la conviction que le corps entretient une relation très étroite avec le « ça », comme le révèle cet extrait de « “Ma vie” et la psychanalyse », dans lequel on constate qu'ils agissent réciproquement : « je savais, si par exemple j'étais constipée ce jour-là, que je ne pourrais pas non plus “parler” sur le divan, que “ça” ne pourrait rien donner, que rien ne passerait³¹. »

Malgré les différences ressortant de l'œuvre des deux grands penseurs et introducteurs du « ça »³² – spécialement en ce qui à trait aux rapports entre le corps et l'esprit –, Michel Plon et Élisabeth Roudinesco signalent avec raison que Freud,

²⁹ Expression trouvée chez Laplanche, « Problématique du ça (année 1978-1979) » (dans *Problématiques IV. L'inconscient et le ça*, op. cit., p. 177) et dans le *Dictionnaire thématique, historique et critique des œuvres psychanalytiques* de Paul-Laurent Assoun (op. cit., p. 816). L'accusation de « monisme » fut d'abord portée par Freud, comme le soulignent notamment Jean Laplanche (cf. p. 171 et sq.) et Paul-Laurent Assoun. Selon André Green, « Les descriptions cliniques de Groddeck nous montrent à l'œuvre cette force obscure et pensante, occulte et omnisciente, ignorant la différence entre le psychique et le corporel, appliquant les mêmes déterminismes à l'un et à l'autre, franchissant sans peine le “mur de la biologie”, ce qui nous donne l'impression de voir à l'œuvre une puissance d'essence religieuse. Du reste, les formulations de Groddeck invitent à le penser, le Ça est le grand mystère : le “miracle”. Freud le sentit bien dès son premier contact épistolaire avec Groddeck et le lui fit remarquer le 5-6-1917, au moment où celui-ci effectue sa conversion temporaire à la psychanalyse. » (*Le Discours vivant. La conception psychanalytique de l'affect*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 2004 [1973], p. 257.)

³⁰ Freud cité par Plon et Roudinesco, dans leur *Dictionnaire de la psychanalyse*, op. cit., p. 424.

³¹ S. Kofman, « “Ma” vie en psychanalyse », *Les Cahiers du Grif*, loc. cit., p. 172. Nous soulignons. Le « “ça” ne pourrait rien donner » ne manque pas d'évoquer le « *Es gibt* » – « ça donne » – heideggérien que Derrida analysa dans *Donner le temps. I. La fausse monnaie*, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 1991, p. 34-37. Dans un entretien, Sarah Kofman avouait, au sujet de Heidegger : « *Je l'ai beaucoup pratiqué. Mais il est, quelque part en moi, totalement étranger. Je le lis comme un effet de culture qui reste extérieur à moi, comme la reliure d'une belle encyclopédie. Je n'ai pas l'impression de transformer son texte en le lisant, et son texte ne me transforme pas non plus. Or, quand je me tourne vers Freud et Nietzsche, je les transforme et ils me transforment.* » (« Apprendre aux hommes à tenir parole », portrait de Sarah Kofman par Roland Jaccard, *Le Monde aujourd'hui*, 27 et 28 avril 1986, p. VII. Les italiques sont dans le texte.)

³² Sur ce sujet, nous nous permettons de renvoyer au livre d'André Green, *Le Discours vivant*, op. cit., p. 254 et sq.

dans *Le Moi et le ça*, « insist[e] sur le bien-fondé de l’acception définie par Groddeck, celle d’un vécu passif de l’individu confronté à des forces inconnues et impossibles à maîtriser³³ ». Dès lors, nous pouvons supposer que, dans *Rue Ordener, rue Labat*, les guillemets encadrant le « ça » servent à indiquer de façon typographique, d’une part, la tentative de maîtrise de l’auteure par l’écriture, l’énergie qu’elle aura vraisemblablement déployée pour contenir des émotions envahissantes, sa volonté d’exercer une forme de contrôle sur ce qui ne pourra pourtant jamais être dominé, neutralisé³⁴, complètement isolé du reste de l’existence et, d’autre part, sa pleine conscience que tous ses efforts s’avèreront de ce point de vue infructueux. De plus, ce signe de ponctuation peut montrer qu’il s’agit d’un mot emprunté, mais incorporé, faisant ainsi apparaître le lien qui unit si fortement l’auteure à Freud. Dans un article intitulé « *Reading Sarah Kofman’s testimony to les années noires in Rue Ordener, rue Labat* », Nicole Rizzuto suggère elle aussi cette association : « *In the first chapter she [Kofman] ventures, “Maybe all my books have been the detours [voies de traverse] required to bring me to write about ‘that’ [‘ça’].” Kofman cites Freudian and Lacanian lexicons in French idioms that the translation cannot render, and readers in both languages seem not to have*

³³ M. Plon et É. Roudinesco, *Dictionnaire de la psychanalyse*, op. cit., p. 161-162.

³⁴ Au sujet du « ça » et du genre « neutre », Jean Laplanche émet l’hypothèse suivante dans son séminaire : « Vous voyez avec quelles précautions le ça est ici cerné, mais non saisi, puisqu’il s’agit d’un “inconnu”. Eh bien le ça, en allemand, c’est *das Es*. L’allemand a trois genres : le masculin, le féminin et le neutre, et *es* est le pronom personnel neutre, personnel qu’on pourrait dire impersonnel, ni l’un ni l’autre, *ne-uter*, ni du sexe masculin, ni du sexe féminin. En français nous n’avons pas le genre neutre. Et si l’usage psychanalytique du terme “ça” ne nous gêne pas, notons quand même qu’il y a là une légère inflexion : “ça” est un démonstratif, c’est la contraction de cela ; mais un démonstratif qui est devenu, il faut bien le dire, dans la langue courante, un quasi-neutre. Si bien que la traduction n’est pas si mauvaise ; tandis que celle de *Ich* par “le moi” est beaucoup plus sujette à réserves. » (*Op. cit.*, p. 169.)

*noted*³⁵. » Rizzuto soulève dans ce court passage deux points intéressants. Le premier touche l'intraduisibilité du « ça » que, comme le signale Assoun, Freud lui-même regrettait : « Le terme *Es* (ça) pose des problèmes de traduction que Freud exprime avec humour : “Parfois j’ai eu le sentiment que je n’aurais pas dû écrire *Das Ich und das Es* car on ne peut rendre *das Es* en anglais” (L. à Jones du 7 mars 1926, p. 688)³⁶. » En français, nous savons que « ça » est non seulement un pronom démonstratif, mais aussi un substantif utilisé en psychanalyse pour renvoyer aux pulsions inconscientes. Si cette remarque s’applique aussi bien à son pendant espagnol « *ello* » – « *Es probable que mis numerosos libros hayan sido vías transversales obligadas, para conseguir hablar de “ello”*³⁷ » –, elle ne vaut pas pour l’anglais où deux mots différents sont utilisés (« *that* » et « *id* ») ni pour l’allemand (« *dies* », dans l’exemple qui nous occupe, et « *es* »³⁸), causant une difficulté particulière aux traducteurs qui ne peuvent réunir sous un même terme ces éléments disparates. Le deuxième point à retenir découle directement de cette complication. Selon Rizzuto, la critique, autant anglophone que francophone, n’a pas relevé la référence à Freud et à Lacan³⁹. Si le constat de la présence du « ça »

³⁵ Nicole Rizzuto, « *Reading Sarah Kofman’s testimony to les années noires in Rue Ordener, rue Labat* », *Contemporary French and Francophone Studies* (Londres, Routledge), vol. 10, n° 1, janvier 2006, p. 7.

³⁶ Entrée « MOI ET LE ÇA (LE) », dans P.-L. Assoun, *Dictionnaire thématique, historique et critique des œuvres psychanalytiques, op. cit.*, p. 816.

³⁷ S. Kofman, *Calle Ordener, calle Labat*, tr. espagnole, préface et édition de Luis Aragón González, Madrid, Cuatro, ediciones, 2003, p. 25.

³⁸ « *Vielleicht waren meine zahlreichen Bücher Umwege, die notwendig waren, um endlich »dies« erzählen zu können.* » (S. Kofman, *Rue Ordener, Rue Labat : autobiographisches Fragment*, tr. allemande Ursula Beitz, Tübingen, Edition Diskord, 1995, p. 9. Nous soulignons.)

³⁹ À notre connaissance, Rizzuto est effectivement la seule à avoir établi ce rapprochement pertinent avec Lacan. Nous n’y reviendrons toutefois pas ici puisque la pensée de Lacan aura beaucoup moins influencé Kofman que celle de Freud. Sur « ça pense », nous renvoyons à Sarah Kofman, *Nietzsche et la scène philosophique*, Paris, Galilée, coll. « Débats », 1986 [1979], p. 208 et sq. Dorénavant désigné par le sigle *NSP*, suivi du numéro de la page.

freudien dans le premier fragment de *Rue Ordener, rue Labat* n'a certes pas été fréquemment formulé, il faut néanmoins apporter une nuance puisque quelques lecteurs, parmi lesquels on retrouve l'historien Michael Stanislawski, l'ont posé explicitement : « *My colleague Gil Anidjar has interestingly suggested that this ça, meaning "it," can also be read as "id."* »⁴⁰ Rappelons brièvement que c'est « à l'occasion de la profonde mutation métapsychologique qu'a marquée l'introduction de la deuxième topique⁴¹ » que Freud a décidé de recourir au terme « ça » afin de « désigner l'inconscient, considéré comme un réservoir pulsionnel inorganisé, assimilé à un véritable chaos, lieu de "passions indomptées" qui, sans l'intervention du moi, demeurerait le jouet de ses aspirations pulsionnelles et irait inéluctablement à sa perte⁴² ». Nous pouvons ainsi affirmer sans l'ombre d'une hésitation que Rannou, à l'instar de Rizutto et Stanislawski, attribuait le « ça » employé au début du livre de Kofman à l'influence de la théorie psychanalytique freudienne lorsqu'il a écrit : « Il [le "ça"] indique qu'il s'agit de quelque chose d'innommable, relevant du monde grouillant des pulsions, voire quelque chose de sale, de repoussant. Cette impression de rejet de ce qui est sorti d'elle aiguise la curiosité du lecteur qui, du moins l'espère-t-il secrètement, se retrouvera devant un texte rempli de révélations sulfureuses⁴³. »

⁴⁰ Michael Stanislawski, *Autobiographical Jews. Essays in Jewish Self-Fashioning*, Seattle, University of Washington Press, 2004, p. 193, n. 32.

⁴¹ André Green, *Le Discours vivant*, *op. cit.*, p. 254.

⁴² M. Plon et É. Roudinesco, *Dictionnaire de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 162. André Green – dont Sarah Kofman avait suivi les séminaires –, énonce explicitement, dans *Le Discours vivant*, les trois constituantes du « ça » : « 1) Des éléments innés, inconscients de toujours ; 2) Des éléments acquis, devenus inconscients, qui ont traversé le Moi sans y laisser de trace ; 3) Des éléments acquis, partis du Ça, parvenus au Moi, refusés par lui et revenus au Ça à l'état inconscient. » (*Le Discours vivant*, *op. cit.*, p. 253.)

⁴³ P. Rannou, *Incipit*, *op. cit.*, p. 18.

1.2 Confessions

En plus de soulever la question fondamentale de l'innommable, à laquelle nous reviendrons, ce commentaire de Pierre Rannou sur la possible divulgation d'informations personnelles, l'éventuel aveu de fautes, le vœu d'un accès privilégié à l'intériorité de l'auteure, nous fait penser à un autre « sA », saint Augustin, figure illustre de la conversion (au christianisme) et auteur des *Confessions*, ainsi qu'à Jacques Derrida qui, en 1991, faisait paraître « Circonfession ». Selon la psychanalyste Rachel Rosenblum, *Rue Ordener, rue Labat* appartient, d'une certaine manière, au genre contenu dans ces deux titres sans que la narratrice ne se livre pour autant à l'épanchement de son « âme » :

À un moment donné, Sarah Kofman réunira les fragments d'autobiographie qui affleuraient çà et là à la surface de ses écrits pour en faire un récit explicite et continu. Ni fragmentaire, ni onirique, c'est un témoignage pris en charge par un « Je », une confession dont sont bannis tous les éléments inessentiels pour ne laisser subsister que l'unité brutale de la tragédie. Mort du père. Conflit entre les mères. Horreur liée à l'exposition de la haine⁴⁴.

Ranger *Rue Ordener, rue Labat* dans cette catégorie (à la fois religieuse, juridique et littéraire) nécessite cependant une précision qu'apporte Ginette Michaud dans « Résistances du récit (Kofman, Blanchot, Derrida) » :

⁴⁴ R. Rosenblum, « Peut-on mourir de dire ? Sarah Kofman, Primo Levi », *Revue française de psychanalyse, loc. cit.*, p. 123. Dans cette perspective, Rosenblum avance aussi que, dans ses écrits, « Sarah Kofman multiplie les analyses d'œuvres figuratives où l'angoisse s'exprime (Goya), se surmonte (Rembrandt) ou se métamorphose (L. de Vinci). Ces travaux sur la figuration semblent aujourd'hui constituer autant de confessions. Elles ne sont lisibles comme telles que dans l'après-coup. » (*Idem.*)

Il est clair qu'il ne s'agit pas seulement ici d'un travail de remémoration, de la reconstitution du souvenir, de la levée d'une anamnèse, *encore moins d'une « confession », au sens courant de ce terme dans le champ de l'autobiographique*. Ce n'est certes pas un hasard si le récit, [...], forme à peine une histoire, mais lutte contre « cela » même qui a, depuis ce temps lointain de l'enfance ou de la première jeunesse, empêché tout dire quant à cet événement, continuant d'en affecter et d'en inhiber l'écriture, mais qui doit, malgré toutes les forces obscures qui s'y opposent encore, « devenir » une histoire⁴⁵.

Trois thématiques importantes du récit de Kofman, contenues dans le « ça » initial, sont aussi abordées par Derrida dans « Circonfession » où elles sont mises en relation avec « sA » : l'arrêt forcé des études pendant la Deuxième Guerre mondiale, le vol naguère perpétré ainsi que le rapport à la mère et à l'écriture autobiographique. Derrida raconte son « expulsion du lycée comme de la francité⁴⁶ » en mentionnant au passage – Kofman le fera aussi –, les surnoms méprisants dont il a été affublé pendant son enfance : « on a chassé du lycée Ben Aknoun en 1942 un petit Juif noir et très arabe qui n'y comprenait rien, à qui personne jamais n'en donna la moindre raison, ni ses parents ni ses amis⁴⁷ » ; « je ne me prive pas, moi qu'on appelait “le sauvage” ou la “tête carrée”, de parler latin, de vous obliger à réapprendre le latin pour lire sA, moi, au travail, le peu de latin que je sache pour avoir commencé à l'apprendre quand Vichy l'avait rendu, je crois,

⁴⁵ G. Michaud, « Résistances du récit », dans *L'Étonnement*, *op. cit.*, p. 197. Nous soulignons. Rannou explique toutefois, en citant Gisèle Mathieu-Castellani, que « [Kofman] inscrit nettement son récit dans le modèle autobiographique empruntant à la procédure judiciaire et plus particulièrement au modèle du procès. De plus, Kofman emploie une stratégie couramment utilisée dans ce type de texte, qui consiste à employer des “formules de réduction : *ce n'est que...*, ou *c'est seulement...*, sous couleur de déprécier l'objet, la pseudo-confession des faiblesses [...] assurent la *captatio* propre au genre auto(bio)graphique : donner envie de lire un livre inhabituel, hors normes, dont le moi est la matière, le faire aimer et désirer, présenter l'auteur non comme auteur mais comme ami ou parent.” C'est le rôle que joue ici le dernier mot de cette page initiale : “ça.” » (*Incipit*, *op. cit.*, p. 15-16. Les italiques sont dans le texte.)

⁴⁶ J. Derrida, « Circonfession », dans *Derrida*, avec Geoffrey Bennington, Paris, Seuil, 2008, p. 207.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 57.

obligatoire en sixième juste avant de me foutre à la porte du lycée au nom latin du *numerus clausus* en nous retirant la citoyenneté française⁴⁸ ». Dans cet ordre d'idées, nous nous intéresserons à la mémoire de cette époque terrible et examinerons la blessure inguérissable laissée par l'antisémitisme chez la narratrice de *Rue Ordener, rue Labat*⁴⁹. En ce qui concerne le vol, à la lecture de la trente-et-unième période de « Circonfession », nous pouvons imaginer l'intérêt particulier qu'aura présenté pour Derrida le premier fragment du récit de Kofman, dans lequel elle se déclare coupable d'avoir dérobé le stylo de son père. Derrida admettra quant à lui :

avouant un plaisir volé, ces raisins par exemple sur le vignoble du propriétaire arabe, de ces rares bourgeois algériens d'El-Biar, qui nous menaça, Claude et moi, nous avons huit ou neuf ans, de nous remettre à la police après que son gardien nous eut pris la main sur la grappe, et ce fut l'éclat de rire nerveux quand il nous laissa partir en courant, *depuis je suis les confessions de vol au cœur des autobiographies, la ventriloquie homosexuelle, la dette intraduisible, le ruban de Rousseau, les poires de SA [...]*⁵⁰.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 178.

⁴⁹ Il est effectivement probable que « ça » fasse, entre autres, référence au racisme et à l'antisémitisme dont Kofman a été la victime. Jacques Derrida écrit au sujet de ces idéologies ou comportements : « Soit, par exemple, une “dénégation” : “je ne fais surtout pas ça”, “je ne veux surtout pas dire ça”, “je ne suis surtout pas ceci ou cela”, par exemple “je ne suis pas raciste ou antisémite”. » (« La forme et la façon (plus jamais : envers et contre tout, ne plus jamais penser ça “pour la forme”) », préface à Alain David, *Racisme et antisémitisme. Essai de philosophie sur l'envers des concepts*, Paris, Ellipses – Édition Marketing, coll. « Polis », 2001, p. 7.)

⁵⁰ J. Derrida, « Circonfession », *op. cit.*, p. 137-138. Nous soulignons. Derrida citera ensuite saint Augustin : « “Car j'ai volé ce dont j'avais une provision, et de bien meilleure qualité ; et je voulais jouir, non pas de l'objet que je recherchais par le vol, mais du vol lui-même et du péché. Il y avait, à proximité de notre vigne, un poirier chargé de fruits que ni leur beauté ni leur goût ne rendaient alléchants [...] ce n'était pas pour nous en régaler, mais seulement pour les jeter aux porcs ; et même si nous en avons mangé quelques-uns, l'essentiel était pour nous le plaisir attendu d'un acte défendu. Voilà mon cœur, Ô Dieu, voilà mon cœur que tu as pris en pitié au fond de son abîme” (II, iv, 9) ». (*Ibid.*, p. 139-140.) Par ailleurs, au sujet du larcin commis et raconté par Kofman, Rannou rappelle que « le récit du vol du stylo fait immédiatement penser à l'épisode du ruban volé des *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau et peut apparaître comme un lieu commun du récit autobiographique. » (*Incipit, op. cit.*, p. 12.)

De même que dans les *Confessions* d'Augustin – « sA, le père d'Adéodat dont la mère est sans nom⁵¹ » –, dans « Circonfession » et *Rue Ordener, rue Labat*, la mère occupe non seulement un rôle primordial dans le texte, mais sa perte (ou l'imminence de celle-ci) se rattache intimement à l'écriture⁵². Enfin, « *l'opus autobiathanatohétérographique ininterrompu*⁵³ » de Derrida et Kofman, l'érection de leur « *énorme monument narcissique*⁵⁴ », aura consisté de part et d'autre, à « *mettre en œuvre Ça*⁵⁵ », sans que ce terme ne couvre, masque ou recèle la même chose.

⁵¹ J. Derrida, « Circonfession », *op. cit.*, p. 208. Comme celle de Kofman dont nous n'apprenons pas le prénom dans le livre, contrairement à celui de « mémé » (Claire). Le père, Bereck Kofman, est quant à lui nommé à la page 12. Dans *Paroles suffoquées*, le nom de ce dernier était orthographié autrement, sans « c » cette fois : « Berek » (*Paroles suffoquées*, Paris, Galilée, coll. « Débats », 1987, p. 16. Dorénavant désigné par le sigle *PS*, suivi du numéro de la page.)

⁵² Revenant sur la rédaction de « Circonfession », Derrida confie : « il semble que la mère soit au centre de “Circonfession”. Je dis toujours que je confesse ma mère, c'est-à-dire que je fais allusion à quelque péché possible de ma mère, et déjà je la pleure tandis qu'elle n'est pas encore morte. Je la confesse. Donc “Je confesse” veut dire “Je confesse ma mère”. [...] Augustin écrit les *Confessions* après la mort de sa mère. Lyotard publie posthument *La Confession d'Augustin*. J'ai écrit “Circonfession” alors que ma mère était encore en vie, mais incapable de m'identifier, de me reconnaître, de me nommer, de m'appeler. Là encore, entre la publication française dans la langue d'origine de “Circonfession” et la traduction anglaise, ma mère est morte. » (« En composant “Circonfession” », dans *Des Confessions. Jacques Derrida/Saint Augustin*, tr. française Pierre-Emmanuel Dauzat, John D. Caputo et Michael J. Scanlon (éds), Stock, coll. « L'autre pensée », 2007, p. 58-59.)

⁵³ J. Derrida, « Circonfession », *op. cit.*, p. 179. Les italiques sont de Derrida.

⁵⁴ *Idem*. Les italiques sont de Derrida. Dans la quarantième période de « Circonfession », Derrida écrit : « “mettre en œuvre Ça, “ma” circoncision, énorme monument narcissique avec ceci, ci devenant ici l'abréviation, ciseaux, scie, si (if), si (mais oui, non pas non), s'il, cil [...] mettre en œuvre ça, ci, Sassi le chanteur juif qui hantait toutes les fêtes religieuses d'Alger, le monument narcissique de mon dernier enfant, le troisième, celui que je n'aurai pas eu, la fille, c'est s'il, au fond du désespoir, du blasphème et du parjure, immense remontée du désir sublime pour Ci, le soir alors que tout autre chemin m'est coupé, réfléchir sur ceci que, même en cas d'échec, plus que probable, puisque je ne vivrai plus longtemps de toute façon, c'est sur ce ci, la “ma” circoncision, que se rassemble l'opus autobiathanatohétérographique ininterrompu, la seule confidence qui m'ait jamais intéressé, mais pour qui ? ». (*Idem*. Les italiques sont dans le texte.)

⁵⁵ *Idem*. Les italiques sont de Derrida.

1.3 L'innommable

Opérant une distinction entre le désir et la capacité, les auteurs du *Bon Usage* notent que « [l]es démonstratifs neutres *cela*, *ça* s'emploient fréquemment pour désigner un être ou une chose qu'on ne *veut* ou ne *peut* nommer avec précision⁵⁶ ». Ainsi peut-on s'en servir pour traiter indirectement de gestes répréhensibles, de comportements jugés profondément immoraux, d'histoires scabreuses : bref, de ce sur quoi seront presque inévitablement portés une opinion négative et un regard indiscret (ce qui – nous l'avons vu – avait été énoncé sommairement, mais très valablement, par Pierre Rannou). Le « *ça* » permet en effet d'exprimer par allusion, sans trop s'y appesantir, ce dont nous avons honte ou à quoi nous refusons de consentir, ce que nous désapprouvons. Il indique parfois la réticence d'un sujet à s'engager dans des explications, sa détermination à préserver son intimité, sa volonté d'étouffer une affaire, voire son incapacité (légitime) d'affronter une situation difficile, embarrassante ou intenable. Prenons, pour illustrer cette affirmation, le cas d'un patient désigné par la lettre « Z » qui, lors d'une consultation analytique, fit cette confidence troublante – rapportée par Jean-Luc

⁵⁶ M. Grevisse et André Goosse, *Le Bon Usage*, *op. cit.*, p. 899. Nous soulignons. L'incipit du roman *L'Innommable* de Samuel Beckett, témoigne éloquemment de l'imprécision de ces termes dans la mesure où ce qui constitue généralement une scène d'exposition ne permet absolument pas, dans le cas de ce livre, d'en situer l'action ou d'en camper les personnages, ce qui a pour effet d'intriguer, de désorienter, voire même peut-être d'agacer le lecteur dont les repères sont ici bouleversés : « Où maintenant ? Quand maintenant ? Qui maintenant ? Sans me le demander. Dire je. Sans le penser. Appeler *ça* des questions, des hypothèses. Aller de l'avant, appeler *ça* aller, appeler *ça* de l'avant. Se peut-il qu'un jour, premier pas va, j'y sois simplement resté, où, au lieu de sortir, selon une vieille habitude, passer jour et nuit aussi loin que possible de chez moi, ce n'était pas loin. *Cela* a pu commencer ainsi. Je ne me poserai plus de questions. On croit seulement se reposer, afin de mieux agir par la suite, ou sans arrière-pensée, et voilà qu'en très peu de temps on est dans l'impossibilité de plus jamais rien faire. Peu importe comment *cela* c'est produit. *Cela*, dire *cela*, sans savoir quoi. » (*L'Innommable*, Paris, Minuit, coll. « Double », 2004 [1953], p. 7. Nous soulignons.)

Donnet et André Green – au sujet de sa famille : « – *On était, eh ben, c’est, vous savez, c’est compliqué, voilà, ma mère a couché avec son gendre et c’est moi, l’enfant de ça*⁵⁷. » À propos de cette révélation sans effusion, Donnet et Green mettent de l’avant le caractère effroyable et totalement inimaginable de la réalité occultée derrière « ça » par le patient : « “Et c’est moi, l’enfant de ça” : “ça” désigne ici la scène primitive “réelle”, lieu d’un désastre. N’est-il pas frappant que Z utilise le terme qui a pu heureusement traduire le *es* freudien ? “Ça” ici, c’est le coït innommable, impensable, désigné de loin, chosifié, “l’inconcevable”⁵⁸. » Or, si le patient emploie le mot « ça » pour désigner par euphémisme le drame sordide et singulier de ses origines, nous pouvons tirer de cet exemple spécifique des remarques relatives à l’impossibilité de décrire certaines conduites inacceptables, de qualifier un individu ou un groupe immondes, de nommer ce qui étrangle d’horreur et d’indignation. « Ça » serait donc l’interjection d’appel des « paroles suffoquées ».

⁵⁷ Jean-Luc Donnet et André Green, *L’Enfant de ça. Psychanalyse d’un entretien : la psychose blanche*, Paris, Minuit, coll. « Critique », 1973, p. 95. Les italiques sont des auteurs. Le mot « ça » est donc parfois utilisé pour esquiver une réalité ou un problème, éviter de transgresser les interdits et les tabous. Au sujet des conditions ayant rendu possible le partage de cette information par le patient (qui n’a toutefois pas laissé tomber toute retenue), Donnet et Green avancent l’hypothèse suivante : « C’est par la référence au savoir compréhensif de l’interlocuteur que va se tolérer l’aveu “Vous savez, c’est compliqué, voilà.” On perçoit ici le chevauchement de deux registres : d’une part, “c’est pénible de montrer ce qui est mal” ; d’autre part : “c’est difficile d’expliquer ce qui est mal conçu.” Le mieux est de faire voir (vois là) et que l’autre en sache assez pour ne pas vouloir en savoir plus (pour être complice de ce chevauchement de l’affect et de la représentation). » (*Ibid.*, p. 95-96.) Ginette Michaud écrit très justement, au sujet de *Rue Ordener, rue Labat* : « “Raconter ‘ça’” : tout à la fois l’indéfinissable, l’innommable, l’“expérience inédite” de l’événement qui eut tout de même lieu [...]. D’une certaine façon, l’étonnement absolu – dans une traduction psychanalytique, l’événement traumatique – est ici encore aggravé du fait qu’il ne se nomme même pas et ne se reconnaît pas pour tel. » (« Résistances du récit », *loc. cit.*, p. 198.)

⁵⁸ *Ibid.*, p. 96. Selon Jean-Bertrand Pontalis, « Nous disons “ça” quand nous ne savons plus nommer. Et Freud dit *le ça* pour tenter de l’insérer dans une topique, bien qu’il le qualifie lui-même de “marmite”, voire de “chaos”, et lui dénie toute organisation, bref le tienne pour atopique. À ça, qui “ne laisse pas de repos” [Paul Claudel], nous ne pouvons donner ni forme ni figure. Les mots qui nous viennent pour le désigner sont affectés d’un préfixe négatif : innommable, infigurable, informe. Autant de mots qui expriment la puissance, négative celle-là, de l’inconscient. » (« ÇA en lettres capitales », dans *Ce temps qui ne passe pas*, suivi de *Le compartiment de chemin de fer*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/Essais », 1997, p. 128. Pontalis souligne.)

Dans une tribune parue dans *Le Monde* en août 2011, Claude Lanzmann raconte avoir rencontré cette difficulté – qu’il lui fallut contourner puisqu’elle était selon lui proprement insurmontable – lors de l’élaboration du film *Shoah* :

Si, après la diffusion [...], le film est devenu éponyme, si celui-ci a donné son nom à ce que, pendant les douze années où j’ai travaillé à sa réalisation, je ne parvenais pas à nommer, parce qu’il s’agissait en vérité de quelque chose d’innommable, sans précédent dans l’histoire des hommes, je ne l’avais ni voulu, ni prévu. J’aurais trouvé juste que mon film soit sans nom. Choisir, comme je m’y suis résolu au dernier moment, le terme *Shoah*, alors que je ne comprends, ni ne lis, ni ne parle l’hébreu, était pour moi une autre façon de ne pas nommer⁵⁹.

Comme Lanzmann, Kofman utilisa les expressions « innommable » et « sans précédent » pour caractériser la « *Shoah* » – « Auschwitz », l’« Événement », la « Dis-Grâce », selon d’autres appellations utilisées par la philosophe –, ce qu’atteste un court texte publié sous la rubrique « *Lettres* » des *Nouveaux Cahiers* (1988-1989) que nous analyserons longuement dans le quatrième chapitre :

Shoah ! ce mot, plein de douceur,
Terrible désormais,

⁵⁹ Nous citons un extrait de la version en ligne de la lettre de Lanzmann intitulée « Contre le bannissement du mot “Shoah” des manuels scolaires », car le texte n’est pas reproduit intégralement dans l’édition papier (*Le Monde*, « Décryptages/Débats », 31 août 2011, p. 18). Ce passage apparaît uniquement (hormis la dernière phrase) dans la version électronique parue le 30 août 2011 et disponible à l’adresse suivante : <http://www.lemonde.fr/idees/article/2011/08/30/contre-le-bannissement-du-mot-shoah-des-manuels-scolaires_1564775_3232.html> ; [page consultée le 5 janvier 2012]. Anne-Marie Baron résume ainsi l’influence du réalisateur dans la généralisation de l’usage de ce terme : « le mot “Shoah” s’est imposé à la suite du film de Claude Lanzmann en 1985. Et c’est peut-être l’un des rôles importants qu’a joué le film, il a donné un nom impérissable, comme le dit le livre d’Isaïe cité par lui en exergue, à ce qui n’avait pas de nom possible. C’est un mot rare et difficile, choisi par Lanzmann justement parce que, dit-il, il n’en comprenait pas le sens. C’est un mot non religieux qui signifie “catastrophe”, “anéantissement”, “dévastation”. Lanzmann a donc arraché le génocide à sa dimension religieuse et lui a donné un nom bref, facile à retenir et dont le sens s’est imposé. » (*La Shoah à l’écran. Crime contre l’humanité et représentation*, tome I, Strasbourg, Éditions du Conseil de l’Europe, 2004 (réimpr. 2005), p. 7. Document consulté en ligne.)

Force au silence :
Scha, still,
dit le yiddish,
Chut ! chut ! dit le français.
Shoah fait taire toute voix.
Bouche ouverte qui d'angoisse hurle,
Shoah, bref comme l'éclair,
Est ce cri muet qu'aucune parole,
Ne saurait apaiser,
qui témoigne en suffoquant,
De l'innommable, de l'immensité ignoble
De cet événement sans précédent, Auschwitz.
Cela a eu lieu : *ist geschehen*.
Il faut le dire⁶⁰.

S'intéressant aux notions de pardon et d'oubli, réagissant aux propos négationnistes de Faurisson, Sarah Kofman affirme avec émotion et conviction l'importance de cultiver la mémoire pour éviter que se reproduise « ce crime des nazis » (*SD*, 67), dont certaines des séquelles et des conséquences tragiques sont exposées dans *Rue Ordener, rue Labat* (la narratrice ne laissant toutefois pas éclater la colère ni répandre les larmes causées par « ça » dans son récit). Pourtant, dans sa critique des théodicées, Giorgio Agamben rappelle avec pertinence et gravité que les violences ayant ensanglanté le monde se poursuivent aujourd'hui : « Sous l'impuissance de Dieu se lit en filigrane celle des humains, qui ressassent leur “plus jamais ça !” alors qu'à l'évidence ça se produit partout⁶¹. »

⁶⁰ S. Kofman, « *Shoah* (ou la Dis-Grâce) », *Les Nouveaux Cahiers* (Paris, Alliance israélite universelle), hiver 1988-1989, n° 95, p. 67. Kofman souligne. Dorénavant désigné par le sigle *SD*, suivi du numéro de la page.

⁶¹ Giorgio Agamben, *Ce qui reste d'Auschwitz. L'archive et le témoin. Homo Sacer III*, tr. française Pierre Alferi, Paris, Payot & Rivages, coll. « Rivages poche/Petite Bibliothèque », 2003, p. 21. Agamben souligne. Nourrissant l'espoir d'un avenir meilleur, Eugène Enriquez écrit : « Je ne crois pas qu'un jour le “plus jamais ça” ne sera plus prononcé, les crimes d'État ayant disparu. Pourtant si chacun essaie [...] dans les organisations et les institutions dont il fait partie, de dresser un barrage contre la barbarie, il est possible que cette phrase soit proclamée moins souvent ou ait plus d'impact sur la réalité. Ce serait une première victoire. Les générations futures auront à la consolider. »

Nous avons démontré que, dans la phrase du fragment inaugural – « Mes nombreux livres ont peut-être été des voies de traverse obligées pour parvenir à raconter “ça” » –, le dernier mot fusionne divers éléments et condense plusieurs idées parmi lesquelles nous retrouvons notamment l’ensemble des faits constituant l’intrigue ; la pensée kofmanienne du corps (en relation avec Groddeck) ; une référence à l’instance freudienne du même nom (deuxième topique) ; le rapport du récit autobiographique à la confession et à trois thèmes aussi privilégiés par Derrida (l’interruption forcée de la scolarité lors des persécutions antisémites, le vol, la mère) ; la question de l’innommable ainsi que la guerre et ses répercussions. Cependant, l’hypothèse qui guidera notre analyse de *Rue Ordener, rue Labat* est que le « ça » convoque tout à la fois du ressentiment et de la mauvaise conscience, dont Nietzsche a décrit les propriétés dans *La Généalogie de la morale*⁶².

Malgré la singularité de son parcours et de son récit, la narratrice partage ces émotions avec d’autres personnes contraintes pendant l’enfance à la clandestinité. Dans un article consacré au sujet des « enfants cachés » lors de la Deuxième Guerre mondiale, l’historienne Katy Hazan cite un témoignage sur lequel repose cette affirmation, celui d’un homme nommé Abraham Foxman

(« “Plus jamais ça” », *Revue française de psychanalyse*, « Devoir de mémoire : entre passion et oubli », tome 64, n° 1, janvier-mars 2000, p. 199.)

⁶² En résumé : « C’est, on le sait, la mauvaise conscience (*schlechte Gewissen*) qui constitue le prolongement et le dépassement du ressentiment dans la pathologie nietzschéenne. Or ce passage a lieu par un processus que Nietzsche caractérise clairement : “Tous les instincts qui ne peuvent se décharger à l’extérieur *se tournent* (*wenden*) *vers l’intérieur* – c’est ce que j’appelle l’intériorisation (*Verinnerlichung*) de l’homme”. Telle est la transformation (*Veränderung*) radicale qui va créer une maladie aiguë et chronique à la fois : “L’homme malade de l’homme, malade de lui-même”. » (P.-L. Assoun, *Freud et Nietzsche, op. cit.*, p. 249.) Assoun rapproche la catégorie nietzschéenne de la mauvaise conscience de la pensée freudienne de la culpabilité (p. 249 et *sq.*, plus particulièrement, p. 254-259). Ginette Michaud fait référence à la culpabilité à l’œuvre chez Kofman dans « Résistances du récit » (*loc. cit.*, plus précisément p. 208 et *sq.*)

qui fut élevé en catholique polonais durant toute la guerre [...] : « Nous sommes arrivés à un moment où nous pouvons regarder en arrière et où nous éprouvons le besoin :

– de *nous libérer d'un sentiment de culpabilité* mal défini par chacun dans sa solitude ;

– de *nous libérer du malaise* de nous sentir différents des autres, d'avoir perçu nos parents qui ont survécu comme étant différents des autres parents ;

– de *nous libérer d'un sentiment de honte* à cause de conversions plus ou moins réelles ;

– de *nous libérer enfin de notre ressentiment* contre le monde, contre les hommes, contre Dieu, à cause d'une enfance inexistante⁶³. »

Nous nous intéresserons à ces sentiments à l'œuvre dans *Rue Ordener, rue Labat*, en examinant d'abord le rôle du « ressentiment ». Nous aborderons ensuite la place occupée dans le récit par la mauvaise conscience, laquelle réunit la « culpabilité », le « malaise » et la « honte ».

⁶³ Katy Hazan, « Enfants cachés, enfants retrouvés », *Les Cahiers de la Shoah* (Paris, Les Belles lettres), vol. I, n° 9, 2007, p. 191. Nous soulignons. « C'est en mai 1991 qu'est organisée à New York la première rencontre internationale des "ex-enfants cachés pendant la Seconde Guerre mondiale". Ils sont 1 500 participants. » (*Ibid.*, p. 182.) La période de rédaction de *Rue Ordener, rue Labat* coïncide d'ailleurs avec l'émergence d'associations d'enfants cachés à travers le monde : « Si toutes les associations d'enfants cachés se sont créées quasiment en même temps, dans la décennie 1990, aux États-Unis, en France et en Israël, avec le succès que l'on connaît, c'est bien pour libérer une parole qui ne pouvait s'exprimer auparavant. » (*Ibid.*, p. 184.) En France, l'Association des Enfants cachés fut fondée en 1992.

CHAPITRE II

Remarques sur le ressentiment : Jeanne et Sarah

Dans son article ayant pour titre « Résistances du récit », Ginette Michaud attire notre attention sur la présence du ressentiment dans

[l]e tout premier fragment de *Rue Ordener, rue Labat*, celui où Sarah Kofman évoque de manière très forte l'irruption du passé dans le présent, le retour du réel traumatique qui surgit chaque fois qu'elle s'assoit à sa table de travail et pose les yeux sur le stylo de son père – ce stylo « pris » dans le sac de sa mère, irremplaçable (« comme on n'en fait plus »), unique (le seul objet qui lui « reste de lui »), ayant résisté à toutes les désintégrations (« rafistolé avec du scotch »), *mais aussi objet de ressentiment* (« Il m'a "lâchée" avant que je puisse me décider à l'abandonner » : de quoi, de qui parle-t-elle ici au juste ?) – [...] ¹.

Perceptible dès la première page, la douleur diffuse du ressentiment s'étend à tout le livre. Or, dans la partie d'*Ecce Homo* intitulée « Pourquoi je suis si sage », Nietzsche avertit le lecteur des dangers et des troubles du ressentiment, « ce mot qu'il a [...] rendu impérissable et marqué de son nom² » :

nul feu ne dévore plus vite que les affects du *ressentiment*. L'irritation, la susceptibilité malade, l'impuissance à se venger, le désir, la soif de vengeance, l'empoisonnement dans tous les sens du mot – c'est pour les épuisés assurément la façon la plus nocive de réagir : résultat : une dépense rapide de force nerveuse, une augmentation morbide des évacuations

¹ G. Michaud, « Résistances du récit », dans *L'Étonnement*, *op. cit.*, p. 204. Nous soulignons.

² Sarah Kofman, *Explosion I. De l'« Ecce Homo » de Nietzsche*, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 1992, p. 239. Dorénavant désigné par le sigle *EI*, suivi du numéro de la page.

nuisibles, par exemple de la bile de l'estomac³. Le *ressentiment* est, pour le malade, la chose proscrite *en soi – son mal à lui* : également, hélas ! son penchant le plus naturel. – C'est ce qu'a saisi ce profond physiologiste qu'était Bouddha⁴.

Il paraît opportun de citer la suite de ce passage sur la doctrine bouddhiste et l'influence des idées de son fondateur sur le développement de la réflexion de Nietzsche, pour souligner sa concordance frappante avec la fin de l'incipit du récit de Sarah Kofman et sa correspondance avec la visée thérapeutique de « raconter “ça” » :

Sa « religion » [bouddhisme], que l'on pourrait plus proprement intituler son *hygiène*, pour ne pas l'assimiler à des choses aussi pitoyables que le christianisme, *faisait dépendre son effet de la victoire sur le ressentiment : affranchir l'âme de ça* [davon] – *premier pas vers la guérison*⁵.

³ Dans la théorie hippocratique des quatre humeurs, la bile noire était liée à la mélancolie et la bile jaune à la fureur. Sur ce sujet, nous renvoyons à la rubrique « Mélancolie » du dictionnaire de Plon et Roudinesco, *op. cit.*, p. 676-679.

⁴ Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo*, traduction, introduction, bibliographie, notes et index par Éric Blondel, Paris, GF-Flammarion, 1992, p. 64. Nietzsche souligne.

⁵ *Ibid.* Nous soulignons. Dans ce passage, Nietzsche soulignait les mots « hygiène », « ressentiment » et « de ça ». « – *Das begriff jener tiefe Physiolog Buddha. Seine „Religion”, die man besser al seine Hygiene bezeichnen dürfte, um sie nicht mit so erbarmungswürdigen Dingen wie das Christenthum, zu vermischen, machte ihre Wirkung abhängig von dem sieg über das Ressentiment: die Seele davon frei machen – erster Schritt zur Genesung.* » Nous soulignons. (« *Ecce Homo* », dans *Sämtliche Werke. Kritische Studienausgabe in 15 Bänden: Der Fall Wagner/Götzen-Dammerung/Der Antichrist/ Ecce Homo/Dionysos-Dithyramben/Nietzsche contra Wagner* (Volume 6), Munich, Giorgio Colli et Mazzino Montinari (éds), Deutscher Taschenbuch Verlag, 1999 [1967-77 et 1988, Berlin et New York, Walter de Gruyter], p. 273.) Sarah Kofman reformula légèrement cet extrait du discours de Nietzsche dans le treizième chapitre du premier volume d'*Explosion* (« Le maître du ressentiment (Pourquoi je suis si sage, 6) ») : « Bouddha avait compris que la véritable béatitude, la délivrance de l'âme exige de s'affranchir du ressentiment. » (*EI*, 244-245) Par ailleurs, au sujet de la dimension curative de la confession, Jacques Derrida écrit ceci que nous pourrions rapporter de façon plus générale à l'écriture autobiographique : « Si la confession est guidée par une téléologie, ce n'est pas une confession. C'est juste une économie, une thérapie, c'est tout ce que vous voulez. » (« En composant “Circonfession” », dans *Des Confessions. Jacques Derrida/Saint Augustin, op. cit.*, p. 58.) Dans d'autres circonstances, Derrida demandait : « Que fait celui qui dit “ça ne va pas”, et surtout “ça ne va pas bien”, “ça souffre” [...] ? Celui qui dit “ça ne va pas bien” annonce déjà un souci réparateur, thérapeutique, restaurateur ou rédempteur. » (*États d'âme de la psychanalyse. L'impossible au-delà d'une souveraine cruauté*, conférence prononcée lors des États généraux de la Psychanalyse le 10 juillet 2000, Paris, Galilée, coll. « Incises », 2000, p. 18.) Dans le récit de Kofman, le « ça » initial, laissé sans complément, laisse tout de même entendre qu'elle nous entretiendra de « ce qui ne va pas » plutôt que de « ce qui va ».

Nous pouvons situer le ressentiment repéré par Ginette Michaud dès la première page de *Rue Ordener, rue Labat* dans la filiation nietzschéenne puisque l'intertexte nous semble ici incontestable. Nous commencerons donc par traiter d'éléments de définition car, comme le rappelle Sarah Kofman, « Nietzsche n'a pas inventé ce mot [...]. Il s'en est emparé à son usage, jouant tel l'enfant Héraclite, à partir des mêmes éléments, un tout autre jeu. » (*EI*, 239)

2.1 Étymologie⁶

Au début du XX^e siècle, dans la note préliminaire de *L'Homme du ressentiment* – dont il énumèrera et décrira avec force détails les caractéristiques –, le philosophe, phénoménologue et sociologue Max Scheler mentionne que, à la suite de Nietzsche, il a choisi d'utiliser ce terme en français, non « pas par prédilection pour [cette] langue [...], mais parce que l'allemand n'en offre pas d'équivalent⁷ ». Se défendant de toute inclination personnelle et élective pour le français en soulignant d'emblée l'absence de synonyme en allemand, Scheler justifie son choix en présentant les différents sens véhiculés par le mot :

Dans son acception courante, en français, je découvre deux aspects : d'une part, *l'expérience et la ruminant d'une certaine réaction affective dirigée contre un autre, qui donnent à ce sentiment de gagner en profondeur et de pénétrer peu à peu au cœur même de la personne*, tout en abandonnant le

⁶ La plupart des dictionnaires utilisés dans cette partie ont été entièrement numérisés et sont disponibles en ligne sur le site la bibliothèque numérique Gallica (Bibliothèque nationale de France) : <<http://gallica.bnf.fr/>>.

⁷ Max Scheler, *L'Homme du ressentiment*, Paris, Gallimard, 1958, p. 9.

terrain de l'expression et de l'activité. Cette rumination, cette reviviscence continuelle du sentiment, est donc très différente du pur souvenir intellectuel de ce sentiment et des circonstances qui l'ont fait naître. *C'est une reviviscence de l'émotion même, un re-sentiment*. En second lieu, le mot suggère aussi tout un aspect de négation et d'animosité. À cet égard, le mot allemand qui conviendrait le mieux serait le mot *Groll*, qui indique bien *cette exaspération obscure, grondante, contenue, indépendante de l'activité du moi*, qui engendre petit à petit une longue rumination de haine ou d'animosité sans hostilité bien déterminée, mais grosse d'une infinité d'intentions hostiles⁸.

Nous ferons une brève analyse historique et étymologique du terme « ressentiment » au cours des prochaines pages en nous intéressant plus particulièrement à la présence effective de ses multiples acceptions dans le récit de Kofman⁹. Car si certaines d'entre elles sont désormais complètement oubliées, nous en trouvons néanmoins des traces tangibles et des « survivances¹⁰ » dans *Rue Ordener, rue Labat*.

En 1718, dans la deuxième édition du *Dictionnaire de l'Académie française*, le mot « ressentiment » recouvrait trois sens particuliers. Le premier était alors « foible attaque, foible renouvellement d'un mal qu'on a eu, d'une douleur qu'on a eüe. *Il n'est pas encore bien gueri de sa fièvre quarte, il en a quelques*

⁸ *Idem*. Nous soulignons. Scheler souligne « re-sentiment ».

⁹ Au moment de rédiger cette partie sur l'étymologie, nous n'avions pas pris connaissance de l'analyse fouillée du mot et du concept par Jean-Gérard Lapacherie, « De l'amertume au ressentiment ou des avatars du ressentiment », parue dans *De l'amer*, Actes de la journée d'études « L'amer dans la littérature » (Pau, 26 janvier 2007), Véronique Duché-Gavet et Jean-Gérard Lapacherie (dir.), Biarritz, Atlantica, coll. « Sur le goût de la langue », 2008, p. 195-209. Certaines de nos remarques se recoupent donc et nous avons parfois recouru aux mêmes sources et citations.

¹⁰ Selon Georges Didi-Huberman, « l'étymologie, loin d'asseoir le rapport généalogique sur la continuité des ascendances, des sources, des "origines", nous fait accéder, par le jeu des survivances, à leur dissémination, à leur essentielle discontinuité qui est – qui engendre – la discontinuité de "notre être même", ainsi que Michel Foucault l'a écrit en une fameuse étude sur les rapports, chez Nietzsche, entre histoire et généalogie [...] ». (*L'Image survivante, op. cit.*, p. 173-174.)

ressentiments [...]»¹¹ ; le second désignait « [l]e souvenir qu'on garde des bienfaits [...] *Je vous ay tant d'obligations, que je ne fçauroids jamais vous en tesmoigner affez mon ressentiment* »¹² ; le troisième renvoyait au « [s]ouvenir des injures, & desir de vengeance. *Son ressentiment esclatera quelque jour* »¹³. Maintenu dans les deux éditions suivantes (1740 et 1762), la dimension de « souvenir des bienfaits » s'effaça progressivement pour finalement disparaître de l'usage et des pages du prestigieux ouvrage, tel que précisé dans la cinquième édition parue en 1798¹⁴. Cependant, malgré sa désuétude dénoncée dès le XVIII^e siècle, sa caducité communément admise, ce sens – « sentiment de reconnaissance, souvenir reconnaissant »¹⁵ (Godefroy, 1862/Littré, 1874) – subsiste au crépuscule du XIX^e siècle. Certes, il « a vieilli, mais, bien placé, il pourrait encore être employé »¹⁶, notait Émile Littré dans une parenthèse, envisageant ainsi tous les traits sémantiques

¹¹ Académie française, *Nouveau Dictionnaire de l'Académie française, dédié au Roy. Tome second (M=Z)*, deuxième édition, Paris, [Jean-Baptiste Coignard], 1718, p. 496. Les italiques sont dans le dictionnaire. Dans la première édition du *Dictionnaire de l'Académie française*, parue en 1694, il n'y a pas de définition spécifique sous l'entrée du mot « ressentiment », mais un simple renvoi à la rubrique consacrée au verbe « sentir ».

¹² *Idem*. Les italiques sont dans le dictionnaire.

¹³ *Idem*. Les italiques sont dans le dictionnaire.

¹⁴ Ultime mention de cette acception par l'Académie : « Il signifioit autrefois, Le souvenir qu'on garde des bienfaits ou des injures, et il ne se dit plus guère qu'en parlant Des injures » (Académie française, *Dictionnaire de l'Académie française. Tome second (L=Z)*, revu, corrigé et augmenté par l'Académie elle-même, cinquième édition, Paris, J. J. Smits, 1798, p. 485. Une décennie auparavant, Jean-François Féraud faisait lui aussi état de ce changement dans son *Dictionnaire critique de la langue française* : « Ce mot *Ressentiment*, dit *Voltaire*, dans son comentaire sur le Théâtre du grand Corneille, est le seul employé par *Racine*, qui ait été hors d'usage depuis lui. *Ressentiment* n'est plus employé que pour exprimer le souvenir des outrages, et non celui des bienfaits » (*Dictionnaire critique de la langue française. Tome troisième (O=Z)*, Marseille, Jean Mossy, 1788, p. 457.) Dans le cadre de cette analyse lexicographique comparative, nous avons aussi rencontré cet exemple (Voltaire/Racine) chez L. J. Carpentier et François-Joseph-Michel Noël, *Dictionnaire étymologique, critique, historique, anecdotique et littéraire*, tome II, Paris, Librairie Le Normant, 1839, p. 756.

¹⁵ On retrouve exactement cette définition chez Frédéric Godefroy (*Lexique comparé de la langue de Corneille et de la langue du XVII^e siècle en général. Tome II*, Nendeln (Liechtenstein), Kraus Reprint, 1971, [Paris, 1862], p. 281) et Émile Littré (*Dictionnaire de la langue française. Tome quatrième (Q-Z)*, Paris et Londres, Librairie Hachette et C^{ie}, 1874, p. 1671). Étrangement, il s'agit du seul sens relevé par Godefroy qui donne néanmoins plusieurs exemples tirés de la littérature. Dans son dictionnaire, Littré l'inclut pour sa part dans un réseau beaucoup plus important et nuancé.

¹⁶ É. Littré, *Dictionnaire de la langue française. Tome quatrième (Q-Z)*, *op. cit.*, p. 1671.

du « ressentiment » et refusant d'en laisser tomber indûment ou trop prématurément une des acceptions, d'en dissiper commodément les ambiguïtés en ne retenant que les sens obvies.

Dans *Rue Ordener, rue Labat*, Sarah Kofman fait le récit d'une enfance et d'une adolescence dont l'atmosphère sombre laisse apercevoir de brèves mais belles et propices éclaircies. En effet, tout au long du livre, la narratrice exprime sobrement sa gratitude envers ceux – celles le plus souvent, bien que non exclusivement – qui l'ont aidée, les désignant à maintes reprises nommément, ne manquant pas de raconter leurs actes de sollicitude à son égard et d'évoquer les manifestations spontanées de solidarité à son endroit¹⁷. Il suffit en ce sens de penser à madame Fagnard, « une institutrice remarquable, [...] une femme pleine de bonté, attentive à toutes les détresses¹⁸ » (R, 25), figure tutélaire – dont la narratrice louera fréquemment la générosité – qui, « [d]ans la cour de l'école, lorsqu'elle distribuait les gâteaux casinés et le lait écrémé, [lui] en servait à volonté, bien plus que les portions réglementaires » (R, 27), lui enseignait gracieusement le piano (R, 26), lui offrait des livres et des jouets (R, 26), les « emmenait, [s]es sœurs et [elle], visiter

¹⁷ Régine Waintrater signale que « [l]'absence d'empathie constitue un thème central dans l'expérience du survivant, qui a irréversiblement marqué les représentations internes de son lien aux autres. C'est l'idée même du rapport à un autre en résonance avec soi qui a été détruite. Tous les témoignages soulignent le sentiment d'abandon de la part du monde, qui a définitivement miné leur confiance dans un environnement suffisamment bon [...]. [...] Le besoin d'humaniser l'autre est un besoin vital, qui persiste en chacun, au plus profond de la détresse. [...] Que ce soit une personne réelle, rencontrée pendant les persécutions, ou le souvenir d'une personne chère du monde d'avant, tous ont la même fonction : protéger de la chute dans la désespérance. » (*Sortir du génocide. Témoignage et survivance, op. cit.*, p. 192-193.)

¹⁸ Dans le manuscrit, Sarah Kofman écrit tout juste après, cette phrase qui sera supprimée de la version publiée : « Par la suite, seul Robert Antelme m'a fait une impression comparable. » (Manuscrit de *Rue Ordener, rue Labat*, déposé sous la cote KFM2.A15-01.01 dans le fonds Sarah-Kofman de l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine, sis à Saint-Germain-la-Blanche-Herbe, f. 9.)

Paris et ses environs : le Mont-Valérien¹⁹ ou le zoo de Vincennes » (R, 27). La narratrice salue aussi l'inoubliable témérité de son institutrice qui, « malgré l'antisémitisme ambiant, eut le courage d'inciter ses élèves à se rendre à l'enterrement [d'une] petite Juive²⁰ » (R, 25) de leur classe et porta charitablement assistance à Sarah, sans lui « fai[re] aucune semonce » (R, 31), après que celle-ci eût « débarqu[é], à [trois heures du matin], et à l'improviste » (R, 31) chez elle.

Outre madame Fagnard – et, bien entendu, « “la dame de la rue Labat” » (R, 39) –, la narratrice croisa plusieurs femmes secourables dont elle honore (sans emphase dans l'expression ni solennité dans le ton), la gentillesse, l'affabilité et la bravoure, qu'il s'agisse de Jeannette, « chargée de trouver des paysans [pouvant] accueillir des petits Parisiens n'ayant plus de quoi se nourrir ([...] motif officiel) » (R, 29), tentant par là valeureusement de les soustraire à la misère et à la mort en leur évitant la déportation ; de la sœur de cette dernière, « Édith (elle aussi une Juive communiste) » (R, 30), qui une nuit raccompagna Sarah – aux prières de laquelle on avait ainsi acquiescé – à Paris ; de la « vendeuse de lait Maggi [dont le] gros chat noir venait ronronner sur le lit où [s]a mère et [elle] ét[aient] couchées », R, 39) ; de

¹⁹ Ce souvenir enchanteur a pour envers une réalité atroce que ne raconte pas la narratrice, mais qui est assez bien connue : pendant la guerre les Allemands ont assassiné plus de mille personnes sur le Mont-Valérien. Le 21 février 1944, notamment, les résistants du groupe Manouchian y ont été mis à mort. Le célèbre poème « Strophes pour se souvenir » (1955), dans lequel Louis Aragon leur rend hommage, commence ainsi : « Vous n'avez réclamé la gloire ni les larmes/ Ni l'orgue ni la prière aux agonisants/ Onze ans déjà que cela passe vite onze ans/ Vous vous étiez servis simplement de vos armes/ La mort n'éblouit pas les yeux des Partisans » (*Œuvres poétiques complètes*, vol. II, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2007, p. 248.) Dans la quatrième strophe de ce poème inspiré d'une lettre de Missak Manouchian à sa compagne Mélinée, nous retrouvons le vers suivant qui entre en résonance avec notre propos sur le ressentiment : « *Je meurs sans haine en moi pour le peuple allemand* » (*Ibid.*, p. 249. Aragon souligne.)

²⁰ « Autre nouvelle sinistre : Mathilde Klaperman venait de mourir. Sa mère, désespérée, ne supportant pas la déportation de son mari, avait ouvert le gaz pendant la nuit ». (R, 24-25)

« la pharmacienne du bas de [l']immeuble » (*R*, 39), un être plein d'aménité (« Je l'aimais beaucoup [...] » (*R*, 39)) dont l'appartement lui servit en (au moins) une occasion d'asile ; de « [l]a lingère de l'hôpital, madame Aubault, [qui] s'éta[n]t prise d'affection pour [Sarah] [...] [l']invita[it] souvent chez elle à la Madeleine, le dimanche à déjeuner » (*R*, 89) ; ou, finalement, de « Madame Cohn, la bibliothécaire [du Moulin], une femme remarquable, [qui lui] laissait les clefs pour [qu'elle] puisse aller travailler dans la bibliothèque, seule salle où, en branchant le radiateur électrique, [Sarah] pouvai[t] avoir chaud en hiver » (*R*, 95).

Prenant furtivement part à l'histoire de la fillette, d'autres personnes – inconnues et demeurées anonymes – auront, au moment opportun, posé des gestes bienveillants (petits ou grands), serviables et désintéressés, voire une action absolument salvatrice : la poinçonneuse qui la « laiss[a] passer sans ticket » (*R*, 45), par exemple ; le « pompier de service » (*R*, 89) qui la repéra, solitaire et convalescente, dans la foule joyeuse d'une kermesse et lui « offrit de faire un tour [...] sur les “tapeculs” » (*R*, 89) ; mais, surtout, l'homme qui, le « 9 (?) février 43, 8 heures du soir » (*R*, 38), se présenta à l'appartement familial pour les prévenir de l'imminence d'une rafle : « “Allez vous planquer, vous et vos six enfants, vous êtes sur la liste pour ce soir.” » (*R*, 39)

En règle générale, l'inclusion du mot « ressentiment » dans le dictionnaire aura notamment exigé des lexicographes consciencieux – vigiles attentifs de la langue française (« [t]our à tour linguistes, grammairiens, terminologues, historiens

et sociologues²¹) –, qu'ils regroupent en définition ses acceptions, parfois opposées (injure/bienfait, reconnaissance/vengeance), et qu'ils offrent, dans certains cas, une description plus ou moins succincte de son évolution. Or le passage suivant de *Rue Ordener, rue Labat* illustre concrètement les divers sens relevés dans plusieurs ouvrages de référence :

À mon école de la rue Doudeauville, j'étais, pendant la récréation, traitée de « sale youpine ». Un jour, j'ai la surprise de voir l'une de mes compagnes, Jeanne Le Sovoï, qui avait alors, comme moi, sept ans, réagir en donnant une paire de gifles à celle qui m'insultait dans la cour. Plus tard, après la guerre, je la retrouvai en terminale au lycée Jules-Ferry. Elle était en sciences expérimentales, moi, en philosophie. Nous n'échangeâmes que quelques paroles : *tout cela était encore trop proche pour que je puisse même l'évoquer sans me mettre à pleurer*. Il y a quelques années seulement, ayant rencontré de nouveau par hasard cette Jeanne de mon enfance, *je pus reparler avec elle de cet épisode où elle s'était montrée si courageuse : elle ne s'en souvenait pas !* (R, 23-24 ; nous soulignons.)

Dans le langage usuel, le mot « ressentiment » sert généralement à qualifier une forme rigoureusement déterminée de « [c]olère²² », c'est-à-dire, l'« [a]nimosité que l'on ressent des maux, des préjudices que l'on a subis, avec le plus souvent le désir de se venger²³ ». En ce sens, se rappelant avoir été « injuriée » (cf. Académie française, Féraud, etc.), la narratrice rapporte un assaut verbal autrefois régulièrement lancé contre elle (« sale youpine ») : manifestation d'antisémitisme dont, par ailleurs, dans une toute autre perspective, « [l]e ressentiment a été et

²¹ Marie-Éva de Villers, *Profession : lexicographe*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Profession », 2006, p. 65. À cette liste de rôles, nous pourrions ajouter celui de philologue, voire même celui d'archéologue.

²² Jean-Baptiste de La Curne de Sainte-Palaye, *Dictionnaire historique de l'Ancien langage françois ou Glossaire de la langue françoise depuis son origine jusqu'au siècle de Louis XIV*, tome neuvième (R-S), Niort/Paris, L. Favre, éditeur et H. Champion, libraire, 1881, p. 194.

²³ Centre National de la Recherche Scientifique/Institut National de la Langue Française (Nancy), *Trésor de la langue française. Dictionnaire de la langue du XIX^e et du XX^e siècle (1789-1960)*, tome quatorzième (-ptère – salaud), Paris, Gallimard, 1990, p. 980.

demeure une composante²⁴ » essentielle selon certains essayistes. Dans le passage cité, la narratrice n'inflige elle-même aucun mal (en retour) à sa cruelle camarade et la probable réciprocité de son inimitié reste tue. Néanmoins, si le lecteur peut supposer, en raison du caractère ignoble et récurrent de l'offense, que la petite Sarah avait sans doute déjà – ne serait-ce que fantasmatiquement – conçu le dessein d'une riposte, la réplique vint d'une autre, Jeanne Le Sovoï, qui soudainement « réagi[t] en donnant une paire de gifles à celle qui [l]'insultait dans la cour » (R, 24) (il y aurait en outre beaucoup à dire de ce « réagir », le ressentiment étant inlassablement placé – depuis Nietzsche, au moins – du côté de la réaction : nous y reviendrons). Au grand ébahissement de la narratrice, quelqu'un s'était ainsi vaillamment porté à sa défense. Cette preuve d'amitié compatissante nous amène d'ailleurs à exhumer une signification enfouie, mais ici opérante, poussiéreuse et pourtant secrètement agissante, du « ressentiment » (ancien français), soit la « [p]art que l'on prend à un mal, à une souffrance²⁵ » : la pitié éprouvée permettant d'expliquer la hardiesse de Jeanne Le Sovoï qui – vraisemblablement indignée par l'injustice dont elle avait été le témoin, navrée par les insultes proférées devant elle –, s'associa magnaniment et énergiquement à la peine de Sarah en venant à sa rescousse²⁶.

²⁴ Marc Angenot, *Les Idéologies du ressentiment*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Documents », 1997, p. 11.

²⁵ On retrouve textuellement cet élément de définition dans deux dictionnaires de Frédéric Godefroy : *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX^e au XV^e siècle*, tome septième, Paris, Émile Bouillon, 1892, p. 119 ; *Lexique de l'Ancien français*, publié par les soins de Jean Bonnard et d'Amédée Salmon, Paris, Librairie Honoré Champion, 1990, p. 457. Dans les deux cas, Frédéric Godefroy signale aussi le sens de « souvenir d'une injure » dont nous avons parlé précédemment.

²⁶ Cette valeur empathique du « ressentiment » lui sera aussi prêtée au XIX^e siècle comme l'atteste Littré qui, sous l'adresse « ressentir » de son dictionnaire, retient le sens depuis lors démodé ou périmé de « témoigner ressentiment, sympathie ». (*Dictionnaire de la langue française. Tome quatrième (Q-Z)*, *op. cit.*, p. 1671.)

Touchée par ce renfort inopiné – peut-être d’autant plus apprécié qu’il n’avait pas été explicitement sollicité, quoique sûrement profondément espéré –, la narratrice fut de nouveau secouée par l’émotion lorsqu’elle revit sa compagne d’enfance au sortir de l’adolescence : « je la retrouvai en terminale au lycée Jules-Ferry. [...] Nous n’échangeâmes que quelques paroles : tout cela était encore trop proche pour que je puisse même l’évoquer sans me mettre à pleurer » (R, 24). Ce passage révèle la profondeur du bouleversement vécu par la petite fille pendant la guerre et la brûlure causée par les persécutions, dont ce conflit où une camarade l’avait protégée n’est qu’un exemple un peu moins malheureux. Plus encore, il dévoile l’impétuosité, l’itérabilité ou l’actualité d’un (re)sentiment, le (re)surgissement incontrôlable d’un chagrin, la (ré)apparition immaîtrisable d’un tourment devant celle à qui la narratrice se considérera visiblement toujours redevable. Au XVIII^e siècle, sous l’entrée « ressentiment » de son dictionnaire, l’abbé Jean-François Féraud signalait d’ailleurs – pointant déjà vers la conjonction des temporalités, la survivance lancinante d’états antérieurs, l’incessant retour de la douleur – que « [*s*]e ressentir n’est pas si attaché au tems présent. “Il m’a fait *autrefois* un déplaisir : je *m’en ressens* encôre²⁷.” » De ce point de vue, au XIX^e siècle, dans l’article que Jean-Baptiste-Bonaventure de Roquefort consacre au verbe « ressentir²⁸ », on trouve le sens de « sentir vivement ; sentir quelque atteinte ou les

²⁷ Jean-François Féraud, *Dictionnaire critique de la langue française. Tome troisième (O=Z)*, op. cit., p. 458. Littré écrira quant à lui au sujet de « Se ressentir » : « v. réfl. Sentir un reste d’un mal qu’on a eu ». (*Dictionnaire de la langue française. Tome quatrième (Q-Z)*, op. cit., p. 1671.)

²⁸ Dans le *Dictionnaire historique de la langue française*, Alain Rey (dir.), on retrouve, dans l’article consacré au verbe « ressentir » : « Le dérivé **RESSENTIMENT** n. m. (1558), réfection de *recentement* (v. 1300) puis *resentement* (1544), signifie d’abord “fait de se souvenir avec rancune, animosité”, seul sens demeuré vivant. De la fin du XVI^e au XVII^e s., il s’est dit, en relation avec le verbe, du fait d’éprouver une douleur (1574), une impression morale (1580). < Puis il a eu le sens

suites d'un mal qu'on a eu ; [d']*éprouver par contre-coup*²⁹ ». Si nous empruntons aux mots utilisés par Roland Barthes dans un fragment portant sur l'imaginaire amoureux, ce qui frappe dans cette scène de retrouvailles, « c'est le règne de la mémoire, arme du retentissement – du “ressentiment”³⁰. »

Dès son apparition en 1558, le mot « ressentiment » a, entre autres, servi à désigner certaines modalités du « [s]ouvenir³¹ » (au sens large dans le dictionnaire d'Edmond Huguet consacré à la langue du XVI^e siècle). Plus strictement, au XIX^e siècle, Émile Littré mentionnait que cette acception pouvait parfois appeler le complément suivant : « d'une action morale dont nous avons été l'objet³² ». Ainsi, dans *Rue Ordener, rue Labat*, la narratrice raconte avoir recroisé Jeanne Le Sovoï à l'âge adulte : « Il y a quelques années seulement, ayant rencontré de nouveau par hasard cette Jeanne de mon enfance, je pus reparler avec elle de cet épisode où elle

(1612) de “sentiment éprouvé en retour”, encore à la fin du XVIII^e siècle ; on a dit à l'époque classique *ressentiment* pour “souffrance morale”. < > Aujourd'hui, ce substantif spécialisé pour “rancune” n'a plus de rapport sémantique avec le verbe dont il dérive [sentir, puis le verbe préfixé ressentir] ». (Paris, Dictionnaires Le Robert, 1992, p. 1922. Les caractères gras et les italiques sont dans le dictionnaire.)

²⁹ Jean-Baptiste-Bonaventure de Roquefort, *Dictionnaire étymologique de la langue française. Tome deuxième (L-Z)*, précédé d'une *Dissertation sur l'étymologie* par Jacques-Joseph Champollion-Figeac, Paris, Decourchant éditeur-imprimeur, 1829, p. 366. Les italiques sont de l'auteur du *Dictionnaire*. Quelques années plus tard, Littré – étayant son propos d'un exemple qui n'est pas sans ressemblance avec le récit de Kofman – indiquera que « [le ressentiment] se dit, dans un sens analogue, de souffrances morales. Ce n'est pas que je souhaite que vous soyez sans ressentiment [de la mort de Pascal le père] ; le coup est trop sensible, PASC. *Lett. À Mme Périer*, 17 oct. 1651 » (*Dictionnaire de la langue française. Tome quatrième (Q-Z)*, *op. cit.*, p. 1671). La psychanalyse nous ayant évidemment beaucoup appris depuis du trauma, de la répétition, de l'après-coup, des traces mnésiques, etc., dans la vie psychique, nous nous y intéresserons davantage ultérieurement.

³⁰ Roland Barthes, « Retentissement », dans *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Seuil, coll. « Tel Quel », 1977, p. 237.

³¹ « *Ressentiment. Souvenir.* » (Edmond Huguet, *Dictionnaire de la langue française du seizième siècle*, tome sixième, Paris, Didier, 1965, p. 548. Le mot « ressentement » comportait déjà cette dimension selon Godefroy dans le *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX^e au XV^e siècle*, *op. cit.*, p. 119.)

³² É. Littré, *Dictionnaire de la langue française. Tome quatrième (Q-Z)*, *op. cit.*, p. 1671.

s'était montrée si courageuse » (R, 24). Or, au cours de cet entretien, la narratrice constata avec étonnement (ou était-ce de la désolation ?) que l'événement du passé – la scène de contre-violence, de juste punition, d'ingénues représailles –, dont elle se rappelait pourtant si précisément, n'appartenait plus du tout à la mémoire de celle qui avait été autrefois son candide mais volontaire défenseur : « elle ne s'en souvenait pas ! » (R, 24).

2.2 Mémoire et oubli

Dans cette scène, la narratrice exprime son désenchantement tout en marquant un certain ahurissement : elle avait reçu cette révélation comme... une claque. Or la surprise évoquée semble typique de « [l]'être de ressentiment [qui] est tellement préoccupé par l'évidence de ses griefs qu'il conçoit mal que ses interlocuteurs ne sont pas possédés par les mêmes obsessions³³ ». Cependant, l'éclairage apporté par cette remarque de Marc Angenot ne suffit pas à expliquer la réaction de la narratrice. Car le geste de sa compagne avait été accueilli comme un don et Sarah, devenue quadra ou quinquagénaire, en chérissait toujours le souvenir comme tel. Dès lors, le fait que Jeanne Le Sovoï n'ait gardé aucune trace de l'épisode du secours porté – ainsi presque relégué au rang d'anecdote – semble terrible pour celle qui en avait bénéficié. D'aucuns verraient dans cette insuffisance mémorielle du refoulement³⁴ ou la preuve d'un héroïsme ordinaire, un gage d'humilité. Par contre,

³³ M. Angenot, *Les Idéologies du ressentiment*, *op. cit.*, p. 17.

³⁴ En 1898, Freud soulignait au sujet du refoulement comme cause possible de l'oubli : « Parmi les nombreux facteurs qui coopèrent à la survenue d'une faiblesse de la mémoire ou d'une défaillance du

il est aussi fort possible que la narratrice ait ressenti ou confondu l'oubli dont il est question dans cet extrait avec du détachement, de l'indifférence, de l'absence d'intérêt ou, pis encore, qu'elle y ait perçu une incompréhension et une minimisation de sa souffrance, voire même une non-« attestation d'existence³⁵ » pour reprendre une expression de Jean-Luc Nancy. Selon toute vraisemblance, l'aveu de l'oubli aura eu pour celle à qui il a été asséné la force brutale et la portée mortifère du coup de grâce.

Or, sous ce double rapport (mémoire/oubli), Nietzsche établit dans *La Généalogie de la morale* une distinction typologique essentielle entre l'homme « poss[édant] une surabondance de force plastique, régénératrice et curative qui va

souvenir, il ne faut [...] pas omettre de voir la part du refoulement, laquelle peut être mise en évidence non seulement chez les névrosés, mais aussi, sur un mode qualitativement semblable, chez les hommes normaux. On est en droit d'affirmer, très généralement, que la facilité – au bout du compte aussi la fidélité – avec laquelle nous évoquons dans la mémoire une certaine impression, ne dépend pas seulement de la constitution psychique de l'individu, de la force de l'impression à l'époque où elle était récente, de l'intérêt qui se tournait alors vers elle, de la constellation psychique présente, de l'intérêt qui est accordé maintenant à son réveil, des connexions dans lesquelles l'impression fut impliquée, etc., mais également du caractère favorisant ou défavorisant d'un facteur psychique particulier qui se rebellait contre la reproduction de quelque chose pouvant délier du déplaisir ou par la suite amener à une déliaison de déplaisir. La fonction de la mémoire, mémoire que nous aimons à nous représenter comme des archives ouvertes à tous ceux qui ont le désir de savoir, est donc soumise à l'endommagement par une tendance de la volonté, tout comme n'importe quelle partie de notre action orientée vers le monde extérieur.» (« Sur le mécanisme psychique de l'oubliance », tr. française Janine Altounian, André Bourguignon, Pierre Cotet, Alain Rauzy, dans *Œuvres complètes*, vol. III (1894-1899), Jean Laplanche (dir.), Paris, Presses universitaires de France, 1989, p. 249-250.)

³⁵ J.-L. Nancy, « Cours, Sarah ! », *Les Cahiers du Griffon*, loc. cit., p. 29. Rendant hommage à la philosophe après sa disparition, Nancy écrira aussi, au sujet de celle dont il esquissait le portrait : « il s'agit d'une petite fille qui avait dû et qui avait pu se faire l'identité résolue et têtue de celle qui doit sans relâche rejouer qui elle est – si cela doit se nommer “être” –, le remettre en jeu, l'essayer autrement. Opiniâtre, du coup, entêtée, obstinée, ne lâchant pas. Parfois, cela forçait à la dispute. Mais elle ne demandait qu'à la terminer, *pourvu qu'on reconnût, non pas forcément qu'elle avait raison, mais qu'elle existait, et que ce n'était pas elle qu'on niait* (et par exemple, que je n'avais pas voulu l'empoisonner en laissant Trilling fumer un cigare dans une réunion). » (*Ibid.*, p. 35. Nous soulignons.)

jusqu'à faire oublier³⁶ » et celui « défini par la prodigieuse mémoire, par la puissance du ressentiment³⁷ ». Chez l'homme qui correspond à ce second type, certains souvenirs s'avèrent douloureusement impérissables. Néanmoins, dans *Camera obscura*, Sarah Kofman, rappelle à quel point, dans une perspective nietzschéenne, l'« oubli [est] nécessaire à la vie³⁸ ». De ce point de vue, il est indispensable de s'affranchir de préoccupations anciennes et de ne pas tout se remémorer ; primordial de ne pas entretenir inutilement les rancœurs et de savoir passer l'éponge ; fondamental de s'abstenir de poser trop souvent un regard rétrospectif sur son existence : « la chambre de la conscience a une clef et il serait dangereux de vouloir regarder par le trou de la serrure : dangereux et impudent. Malheur aux curieux ! Il faut jeter la clef » (*CO*, 48) comme Sarah Kofman ne manque pas de le souligner dans *Camera obscura*.

Les larmes montées aux yeux de l'adolescente, puis le rappel malaisé de l'événement par l'adulte témoignent de cette incapacité à oublier qu'ont analysée plusieurs penseurs parmi lesquels on retrouve le philosophe Gilles Deleuze (« Ce qui caractérise l'homme du ressentiment, c'est l'envahissement de la conscience par les traces mnémiques, la montée de la mémoire dans la conscience elle-même³⁹ ») ; le politologue Paul Zawadzki (« Le souvenir le domine. Contre son gré, de manière

³⁶ F. Nietzsche, *La Généalogie de la morale*, tr. française Henri Albert, notes et commentaires de Jacques Deschamps avec la collaboration de Christine Thubert, Paris, Nathan, coll. « Les intégrales de philo », 2007 [1981], p. 70. Passage fondamental, aussi cité par Paul-Laurent Assoun dans *Freud et Nietzsche*, *op. cit.*, p. 247 et par Gilles Deleuze dans *Nietzsche et la philosophie*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 1999 [1962], p. 129.

³⁷ G. Deleuze, *Nietzsche et la philosophie*, *op. cit.*, p. 134.

³⁸ Sarah Kofman, *Camera obscura. De l'idéologie*, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 1973, p. 48. Dorénavant désigné par le sigle *CO*, suivi du numéro de la page.

³⁹ G. Deleuze, *Nietzsche et la philosophie*, *op. cit.*, p. 131.

incessante, sa mémoire lui présente à nouveau le passé⁴⁰ ») ; et l'historien Marc Ferro (« La reviviscence de la blessure passée est plus forte que toute volonté d'oubli. L'existence du ressentiment montre combien est artificielle la coupure entre le passé et le présent, qui vivent ainsi l'un dans l'autre, le passé devenant un présent, plus présent que le présent⁴¹ »). De même, dans le treizième chapitre d'*Explosion I*, provisoirement transformé en laboratoire de pathologie, Sarah Kofman inclut l'affaiblissement ou le défaut de « la faculté d'oubli⁴² » à la liste des « symptômes » associés au ressentiment (qu'elle rassemble et énumère d'ailleurs de manière quasi nosographique) :

le malade ne parvient à se libérer de rien, à tirer un trait, à en finir avec quoi que ce soit. Ne sachant plus se défendre, plus qu'un autre il subit des blessures, les laisse s'envenimer et l'empoisonner. Il en garde une mémoire infinie, il ressasse le passé, retourne sans cesse, comme on dit, le couteau dans la plaie qui n'arrête pas de suppurer. Il est incapable de tourner la page et de passer à autre chose, de prendre ses distances à l'égard de lui-même, des hommes et des choses, de rire de ce qui lui arrive : tout le *touche* dangereusement. L'instinct a perdu ce pathos de la distance qui signe la position de la force et de la noblesse. [...]

Peut-on dès lors et comment, guérir de cette vulnérabilité qui peut conduire à la mort ? (*EI*, 241 ; Kofman souligne.)

⁴⁰ Paul Zawadzki, « Le ressentiment et l'égalité. Contribution à une anthropologie philosophique de la démocratie », dans *Le Ressentiment*, Pierre Ansart (dir.), Bruxelles, Bruylant, coll. « Droits, territoires, cultures », 2002, p. 37.

⁴¹ Marc Ferro, *Le Ressentiment dans l'histoire. Comprendre notre temps*, Paris, Odile Jacob, 2008, p. 14.

⁴² Nietzsche écrit, dans la deuxième dissertation de *La Généalogie de la morale* : « L'oubli n'est pas seulement une *vis inertiæ*, comme le croient les esprits superficiels ; c'est bien plutôt un pouvoir actif, une faculté d'inhibition dans le vrai sens du mot, [...]. [...] nul bonheur, nulle sérénité, nulle espérance, nulle fierté, nulle jouissance de l'*instant présent* ne pourraient exister sans faculté d'oubli. L'homme chez qui cet appareil d'inhibition est endommagé et ne peut plus fonctionner est semblable à un dyspeptique (et non seulement semblable) – il n'arrive plus à “en finir” de rien... » (*op. cit.*, p. 86-87. Nietzsche souligne.) Gilles Deleuze cite ce passage dans *Nietzsche et la philosophie*, *op. cit.*, p. 129-130. Sarah Kofman y fait elle aussi référence (ainsi qu'à ces pages de Deleuze) dans *Nietzsche et la métaphore*, deuxième édition revue et corrigée, Paris, Galilée, coll. « Débats », 1983, p. 74.

Dans ce paragraphe, la philosophe mentionne l'impossibilité de se délivrer du poids de la mémoire, la difficulté de lutter, la tendance à la passivité, la vulnérabilité, l'incapacité à prendre du recul et à plaisanter de celui qui éprouve du ressentiment. Pour ce dernier, la consolation semble d'autant moins probable, la cicatrisation d'autant plus compliquée que, selon Paul-Laurent Assoun, « *Le Nicht-Vergessen* du ressentiment nietzschéen s'alimente à la même source que la *Reminiszenze* de l'hystérie freudienne : un trouble fonctionnel radical frappant d'impossibilité le processus d'abréaction⁴³. » Rendant compte de leurs observations sur ce type de libération émotionnelle ainsi que des conséquences de son inaccomplissement, Breuer et Freud signalaient d'emblée que

Le pâlissement ou la perte en affect d'un souvenir dépend de plusieurs facteurs. Ce qui importe avant tout pour cela, c'est si l'on *a réagi énergiquement* ou non à l'événement générateur d'affect. Par réaction, nous comprenons ici toute la série des réflexes volontaires et involontaires par lesquels, comme le montre l'expérience, les affects se déchargent : depuis les pleurs jusqu'à l'acte de vengeance⁴⁴.

Devant l'impossibilité de répliquer à celle qui l'invective, la narratrice – fût-ce par effroi⁴⁵, accablement, réserve obligée, colère rentrée ou indifférence affectée –,

⁴³ P.-L. Assoun, *Freud et Nietzsche, op. cit.*, p. 249. En d'autres termes, selon Michel Deguy : « le ressentiment *empoisonne*. Y a rien à faire. On purge bébé ? Impossible. Plus de catharsis, même en pharmacie. » (« Redite », *La Célibataire* (Paris, Éditions EDK), « Êtes-vous ressentimental ? Une étude psychanalytique du ressentiment », n° 5, été-automne 2001, p. 46. Deguy souligne.)

⁴⁴ Josef Breuer et Sigmund Freud, « Du mécanisme psychique de phénomènes hystériques. Communication préliminaire », tr. française Françoise Kahn et François Robert, dans *Œuvres complètes*, vol. II (1893-1895), Jean Laplanche (dir.), Paris, Presses universitaires de France, 2009, p. 28. Nous soulignons. Pour un commentaire plus détaillé du passage cité ainsi que des rapports entre l'hystérie et le ressentiment, nous nous permettons de renvoyer à la section du livre de Paul-Laurent Assoun, « Pathologie morale et destin des pulsions », dans *Freud et Nietzsche, op. cit.*, p. 246-250, plus précisément, p. 248-249.

⁴⁵ Selon Régine Waintrater, « L'effroi est réfractaire au dire et se dévoile davantage dans les effets de blocage et les blancs qu'il suscite. Pour Freud, il est le degré ultime de la peur, un "état qui survient quand on tombe dans une situation dangereuse sans y être préparé [*Au-delà du principe de plaisir*]". »

« rumine dans la douleur sans ré-agir, incapable dans cette passivité de se prévaloir de l'aura du rebelle⁴⁶ ». À l'inverse, si le personnage de Sarah présente des traits qui sont caractéristiques du ressentiment, celui de Jeanne Le Sivoï semble avoir bu le contrepoison de la plasticité⁴⁷. En effet, dans la cour de récréation, cette dernière « a réagi énergiquement » en intervenant pour protéger sa camarade contre une énième attaque. Ce faisant, elle a stupéfait la victime et interdit l'agresseur tout en affirmant la « noblesse » de son caractère. Car cette façon dynamique, fougueuse et immédiate d'« agir », de s'interposer dans le conflit s'apparente au tempérament du « maître⁴⁸ » – se prémunissant instinctivement contre le ressentiment – décrit par Nietzsche dans la première dissertation de *La Généalogie de la morale* :

Dans les situations insensées de persécution, où l'arbitraire déjoue toute tentative psychique de préparation et d'anticipation, le sujet est en proie à une terreur semblable aux terreurs infantiles qui le débordent et le paralysent. » (*Sortir du génocide. Témoignage et survivance, op. cit.*, p. 223.)

⁴⁶ Paul Zawadzki, « Le ressentiment et l'égalité », dans *Le Ressentiment, op. cit.*, p. 32. Sur ce point, Nietzsche déplore l'apathie de ceux qui éprouvent du ressentiment. Notons par ailleurs que, selon Sarah Kofman, il « fait aussi partie de la sagesse de Nietzsche, de la sûreté de ses instincts, de s'interdire tout ressentiment. Elle lui dicte comme conduite, face à une éventuelle offense, de ne pas réagir. Cet impératif d'une "non-réponse" ou encore l'interdiction du ressentiment qui semble "répéter" l'impératif christique du pardon des offenses, peut être le symptôme soit d'une position de faiblesse soit d'une position de force : dans le premier cas, plus qu'à une morale, il renvoie à une certaine hygiène de vie nécessaire au faible pour ne pas se rendre davantage malade. C'est ce que Bouddha, dont Nietzsche se réclame plus que du Christ, avait dans sa sagesse très bien compris. Dans le second cas, il est le révélateur de la richesse d'une nature assez forte pour supporter l'offense, moyen supplémentaire de s'enrichir et d'éprouver sa force. » (*EI*, 229-230)

⁴⁷ « Nietzsche voit [...] dans la plasticité l'affirmation même du devenir. [...] [L]a plasticité, force de vie et de régénérescence, milieu entre excès de susceptibilité et indifférence absolue, va même jusqu'à apparaître comme *antidote* au ressentiment. » (Catherine Malabou, dans *Vocabulaire européen des philosophies. Dictionnaire des intraduisibles*, Barbara Cassin (dir.), Paris, Éditions du Seuil et Dictionnaire le Robert, 2004, p. 960. Nous soulignons.) Georges Didi-Huberman écrit, au sujet de la pensée nietzschéenne de la plasticité : « Il s'agit donc, dans cette "force plastique", d'accueillir une blessure et de faire participer sa cicatrice au développement même de l'organisme. » (*L'Image survivante, op. cit.*, p. 159.)

⁴⁸ Deleuze donne les deux principaux critères qui distinguent cet homme auguste de celui du ressentiment : « Le type du maître (type actif) sera défini par la faculté d'oublier, comme par la puissance d'agir les réactions. » (*Nietzsche et la philosophie, op. cit.*, p. 134.) En outre, dans *Explosion I*, Sarah Kofman attire notre attention sur le fait que « ressentiment et agressivité (*Angreifen*) s'opposent comme les deux morales du faible et du fort, la réaction et l'action, le réflexe et la spontanéité vitale, la prise en considération du tiers comme élément premier et celle de l'acte seul en tant qu'affirmation de force et de vie. En corrélat de l'absence de tout ressentiment, Nietzsche revendique comme faisant partie de sa "nature", comme caractéristique typologique,

Et même le ressentiment, lorsqu'il s'empare de l'homme noble, s'achève et s'épuise par une réaction instantanée, c'est pourquoi il n'*empoisonne* pas : en outre, dans des cas très nombreux, le ressentiment n'éclate pas du tout lorsque chez les faibles et les impuissants il serait inévitable. Ne pas pouvoir prendre longtemps au sérieux ses ennemis, ses malheurs et jusqu'à ses propres *méfais* – c'est le signe caractéristique des natures fortes [...]. (Un bon exemple dans ce genre, pris dans le monde moderne, c'est Mirabeau, qui n'avait pas la mémoire des insultes, des infamies que l'on commettait à son égard, et qui ne pouvait pas pardonner, uniquement parce qu'il – oubliait). Un tel homme, en une seule secousse, se débarrasse de beaucoup de vermine qui chez d'autres s'installe à demeure [...]⁴⁹.

Le trou de mémoire de Jeanne Le Sovoï, dans le rôle d'un imperturbable comte de Mirabeau, déconcerta Sarah. Or cet oubli démontre la formidable robustesse et « la faculté de *résilience* d'un sujet capable de s'arracher à son *pathos* car si l'on devait garder vive et intacte la mémoire du malheur, on ne vivrait plus ; au mieux, on survivrait⁵⁰ ». Il faut cependant préciser que la jeune défenseure se distingue du personnage dont Nietzsche fait l'éloge puisque les paroles blessantes auxquelles elle a répondu par l'action – ajoutant à la scène un rebondissement

l'agressivité belliqueuse symptomatique des forts : savoir être ennemi (*Feind sein können*) implique un pouvoir que seul possède le fort. » (*El*, 251).

⁴⁹ F. Nietzsche, *La Généalogie de la morale*, op. cit., p. 70 (§10). Nietzsche souligne. Ce passage a aussi été partiellement cité par Jean Starobinski pour décrire « l'homme noble » dans *Action et réaction. Vie et aventures d'un couple*, édition revue et corrigée, Paris, Seuil, coll. « La librairie du XXI^e siècle », 1999, p. 173. Starobinski, juste avant de rapporter ces paroles, met en évidence – comme l'avait fait Assoun (qui cite d'ailleurs lui aussi des éléments de cet extrait) – le rapport entre l'abréaction empêchée et le ressentiment : « L'a-t-on suffisamment remarqué ? Leur [Freud et Breuer] conception du “corps étranger” ressemble singulièrement à celle qu'expose Nietzsche, en 1887, dans *La Généalogie de la morale* (I, 10). Nietzsche part de la distinction entre “âmes nobles” et “hommes du ressentiment” – distinction qui recouvre assez exactement celle de la santé et de la maladie. Les êtres “nobles” ne sont pas retenus par la prudence, ils sont portés aux enthousiasmes soudains “de la rage, de l'amour, du respect, de la gratitude et de la vengeance”. Chez eux, la vengeance et le ressentiment même sont promptement exprimés. » (*Ibid.*) Starobinski écrira plus loin : « Nous avons déjà remarqué plus haut que l'opposition entre la réaction rapide et la réactivité “de second rang” est fort proche de l'opposition qu'établissent, entre l'abréaction et le refoulement névrotique, les *Études sur l'hystérie* (1895) de Freud et Breuer. Et n'oublions pas que les duels de forces, chez Nietzsche, se disent dans un langage qui n'est pas sans ressemblance avec celui que Freud utilisera pour parler des pulsions. » (*Ibid.*, p. 341.)

⁵⁰ P. Zawadzki, « Le ressentiment et l'égalité », dans *Le Ressentiment*, op. cit., p. 38. Zawadzki souligne.

inattendu – ne lui étaient pas directement adressées. Rien, dans le livre à tout le moins, n’indique en effet qu’elle ait eu elle-même à supporter des insultes répétées, des rabaissements acharnés, des humiliations⁵¹, ce qui pourrait aussi expliquer l’oubli dont il est question dans ce passage. Cependant, sans y être obligée, elle est passée à l’acte sans délai ; elle a riposté du « “tac au tac”⁵² », témoignant certes d’une nature primesautière et généreuse, mais surtout d’un altruisme louable, mémorable, digne de respect.

⁵¹ Pierre Ansart signale le rôle de la vexation, de l’infériorisation, de la ridiculisation dans l’apparition du ressentiment : « Max Scheler cite, parmi [l]es sources [du ressentiment] : l’envie, la jalousie, la rancune, la méchanceté, le désir de vengeance. Il faudrait ajouter à cette liste, et en premier lieu, l’expérience de l’humiliation et, sans doute, l’expérience de la peur. » (« Histoire et mémoire des ressentiments », dans *Le Ressentiment, op. cit.*, p. 19.) Dans cet ordre d’idées, Georges Leroux écrit que « l’humiliation et la détresse [...] conduisent infailliblement au ressentiment ». (« Arrogance et ressentiment. La crise des caricatures de Mahomet », *Spirale* (Montréal), n° 208, mai-juin 2006, p. 6.)

⁵² Tout en reconnaissant qu’il y a eu acte de rétorsion sur-le-champ, prise de revanche subite, nous constatons que Jeanne n’a vraisemblablement pas poursuivi de sa vindicte leur camarade de classe (vengeance préméditée, longuement mûrie), ce qui la distingue de l’être de ressentiment. En effet, selon Max Scheler : « Le désir de vengeance est la plus importante des sources du ressentiment. Le mot “ressentiment” indique à lui seul qu’il s’agit d’un mouvement affectif qui a son point de départ dans la saisie de l’état affectif d’une *autre* personne, qu’il s’agit bien d’une *ré-action*. Et pour constater que le désir de vengeance appartient bien à cette classe, on n’a qu’à l’opposer à des tendances directes et actives, soit d’hostilité, soit d’amitié. Le désir de vengeance implique offense ou injure préalable. Mais notons bien que, dans le cas qui nous occupe, ce désir ne se confond aucunement avec une tendance à la riposte ou à la défense, même accompagnée de colère, de rage ou d’indignation. La bête capturée qui mord le chasseur ne cherche pas à se *venger*. De même, la riposte immédiate à un coup de poing ne constitue pas une vengeance. Pour qu’il y ait véritablement vengeance, il faut, à la fois, un “temps” plus ou moins long, pendant lequel la tendance à riposter immédiatement et les mouvements de colère et de haine qui lui sont connexes soient retenus et suspendus ; d’autre part, que l’acte même de la riposte soit reporté à un moment et à une occasion plus propices (“attends un peu, la prochaine fois !”) ; et que ce qui retient la riposte immédiate soit la prévision d’une issue défavorable sous-tendue par un sentiment très marqué d’“incapacité”, d’“impuissance”. Nous voyons dès maintenant que la vengeance est, en soi, fondée sur un sentiment d’impuissance ; qu’elle est toujours, et avant tout, le fait d’un “faible” (quelle que soit la forme que prenne sa faiblesse) ; aussi, en son essence, ne comporte-t-elle jamais le sentiment que l’on agit “du tac au tac” et ne se présente-t-elle jamais simplement comme une réaction accompagnée d’émotion. Ce sont ces caractères qui font du désir de vengeance un terrain si propice à la croissance du ressentiment. » (*L’Homme du ressentiment, op. cit.*, p. 14-16. Scheler souligne.)

2.3 Anesthésie

En définitive, le récit des insultes subies par Sarah, de l'aide offerte par sa camarade et de leurs deux rencontres à des années d'intervalle est court mais dense, complexe et hautement significatif. Sous cet angle, nous pouvons avancer que la vocation de Jeanne Le Sovoï – dont l'auteure indiquait la profession et le nom d'épouse dans le manuscrit de *Rue Ordener, rue Labat* pour ultimement les supprimer de l'ensemble –, était surdéterminée. Celle-ci avait peut-être été suscitée par différents facteurs incluant l'épisode biographique analysé, les caractères « typologiques » décrits précédemment ainsi que des prédispositions intellectuelles dont il n'est toutefois pas question dans le texte : « Il y a quelques années seulement, ayant rencontré de nouveau par hasard cette Jeanne de mon enfance, *devenue Jeanne Sébacher et anesthésiste*, je pus reparler avec elle de cet épisode où elle s'était montrée si courageuse : elle ne s'en souvenait pas⁵³ ! ». Même si le mot « anesthésiste » ne figure pas dans la version finale du livre (dont il appartient en quelque sorte au contenu latent), celui-ci constitue un élément nodal de la version antérieure à la publication.

Comme chacun le sait, l'anesthésie désigne la « [s]uspension plus ou moins complète de la sensibilité générale, ou de la sensibilité d'un organe ou d'une partie du corps. [...] Le principe de l'anesthésie est toujours le même : interruption de la

⁵³ Manuscrit, *loc. cit.*, f. 8. C'est nous qui soulignons. Le véritable patronyme de Jeanne était « Lessovoï » (non pas « Le Sovoï ») et le nom de son mari « Seebacher » (non pas « Sébacher » ou « Sebacher », comme dans le manuscrit).

transmission de la douleur en un point ou un autre⁵⁴. » Or nous avons déjà remarqué, chez celle qui a fait de l'allègement de la souffrance sa profession, la « diminution ou même la suppression de la sensibilité⁵⁵ », l'altération de sa propre mémoire : l'engourdissement, peut-on supposer, d'un mal autrement trop difficile à endurer. Se penchant sur le refoulement et le déplaisir, Freud soulignait, dans *L'Interprétation du rêve*, la propension de l'homme à fuir les contrariétés, à vouloir chasser de ses pensées les hantises et les insatisfactions :

Cet acte, qui se produit sans peine et régulièrement, par lequel le processus psychique se détourne du souvenir de ce qui fut autrefois pénible, nous donne le modèle et le premier exemple du refoulement psychique. Tout le monde sait dans quelle large mesure cet acte de se détourner de ce qui est pénible, cette tactique de l'autruche, peut encore être mis en évidence dans la vie d'âme normale de l'adulte.

Par suite du principe de déplaisir, le premier système Ψ est donc absolument incapable de faire entrer quelque chose de désagréable dans l'ensemble des pensées⁵⁶.

Lorsqu'il est question d'événements traumatiques, ce processus courant, voire généralisé, se complexifie, comme le fait remarquer Régine Waintrater dans *Sortir du génocide*, dont la lecture nous autorise de recourir à la métaphore de l'anesthésie que l'auteure utilise aussi :

Les images traumatiques ramènent avec elles le poids affectif des épreuves, et le psychisme ne doit sa survie qu'au *gel affectif* qui s'instaure alors. Le refoulement qui se met en place ne ressemble guère au refoulement habituel de souvenirs déplaisants ou interdits ; il s'agit d'un système beaucoup plus

⁵⁴ *Le Larousse médical*, Pr Jean-Pierre Wainstein (dir.), Paris, Larousse, 2009, p. 48.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 51. Entrée : « Anesthésique ».

⁵⁶ S. Freud, *L'Interprétation du rêve*, tr. française Janine Altounian, Pierre Cotet, René Lainé, Alain Rauzy et François Robert, dans *Œuvres complètes*, vol. IV (1899-1900), Jean Laplanche (dir.), Paris, Presses universitaires de France, 2003, p. 656.

rigide, sorte de garde renforcée dont le but est de préserver le psychisme de l'implosion⁵⁷.

Ainsi Jeanne n'arrive-t-elle pas à se remémorer l'épisode qui lui est rapporté. Au niveau psychique, cela pourrait s'expliquer, d'une part, par l'opération de répression (et le phénomène de résistance) ou, d'autre part, par la probabilité « que l'affect originel avait été “abréagi”⁵⁸ » sur-le-champ en vainquant l'adversaire de Sarah dans la cour de récréation.

Relativement à cette implication, l'avis de décès de Jeanne Seebacher, paru dans le journal *Le Monde* en 2006, faisait d'abord référence à son « engag[ement] ». Or, si ce terme sert généralement à évoquer les prises de position, le militantisme et l'action politique ou sociale (elle avait, par exemple, adhéré au Parti communiste français⁵⁹ et signé le manifeste des 343⁶⁰), il a aussi une connotation guerrière puisque, dans le vocabulaire militaire, il sert à désigner le « [r]ecrutement par

⁵⁷ R. Waintrater, *Sortir du génocide. Témoignage et survivance*, op. cit., p. 219-220. Nous soulignons.

⁵⁸ J. Breuer, « Considérations théoriques », tr. française René Lainé et Alain Rauzy, dans Sigmund Freud, *Œuvres complètes*, vol. II, op. cit., p. 228.

⁵⁹ Dans la notice nécrologique consacrée à Jacques Seebacher, à qui Jeanne était mariée depuis 1953, Jacques Body, Roger Zuber, Jean-Louis Backès, Jean Delabroy, Guy Rosa et Marie-Christine Bellosta écrivaient : « Au reste, il s'est senti constamment libre à l'égard des directives du PCF, et se détacha de lui si progressivement et discrètement qu'aucun de ses amis n'a pu savoir quand il a cessé de renouveler sa carte (son épouse Jeanne, rencontrée dans les rangs du Parti, n'a sans doute jamais rendu la sienne). » « SEEBACHER (Jacques), né le 10 avril 1930 à Mosnes (Indre-et-Loire), décédé le 14 avril 2008 à Paris. – Promotion de 1951 I. » (*L'Archicube. Revue de l'Association des anciens élèves, élèves et amis de l'École normale supérieure*, numéro spécial « Vie de l'Association/Notices », n° 5 bis, février 2009, p. 153.) Comme Jeanne Lessovoï l'avait fait à l'école élémentaire : « Dans la cour du lycée Pasteur, il avait protégé les porteurs de l'étoile jaune et fait taire les antisémites. » (*Idem.*)

⁶⁰ « Par solidarité, elle figura parmi les signataires du manifeste des 343, pétition parue dans *Le Nouvel Observateur* le 5 avril 1971 et signée par des femmes affirmant avoir subi un avortement, ce qui à l'époque était passible de poursuites pénales. Elle s'était d'ailleurs volontairement désinscrite du tableau de l'ordre des médecins en signe de protestation contre les positions anti-avortement de cette institution. » (Paul Benkimoun, « Jeanne Seebacher », *Le Monde*, 30-31 juillet 2006, p. 20.)

accord contractuel, par lequel une personne déclare vouloir servir l'armée⁶¹ » ainsi que, sous cette forme nominale uniquement, l'« introduction (d'une unité) dans la bataille ; [un] combat localisé et de courte durée⁶² ». Valorisée par Nietzsche, la pugnacité est selon lui un trait de personnalité du « fort » qui « a besoin de rencontrer et de vaincre les résistances ; plus l'obstacle est grand et plus il en triomphe, plus il affirme et sent sa force dans la victoire. » (*EI*, 251)

Comme le prouvent le récit de Sarah Kofman et la nécrologie de la disparue, celle-ci – « énergique, généreuse et engagée⁶³ » – a manifesté de la combativité tout au long de sa vie :

LE DOCTEUR Jeanne Seebacher est morte samedi 22 juillet, à l'âge de 72 ans. Ayant fait l'essentiel de sa carrière au sein du département d'anesthésie-réanimation du groupe hospitalier la Pitié-Salpêtrière, elle fut au cours des années 1970 la pionnière de l'application de l'anesthésie péridurale pour les accouchements⁶⁴.

Dans un ouvrage portant sur ce type d'intervention locorégionale (aucune « abolition de la conscience⁶⁵ » et des affres de l'existence), les auteurs reconnaissent aussi, dès 1986, les mérites et la détermination de ce membre exceptionnel du corps médical :

⁶¹ *Dictionnaire culturel de la langue française*, tome II, Alain Rey (dir.), Paris, Dictionnaires Le Robert, 2005, p. 501.

⁶² *Ibid.*

⁶³ P. Benkimoun, « Jeanne Seebacher », *Le Monde*, *loc. cit.*, p. 20.

⁶⁴ *Idem.* « Si elle a reçu l'appui des responsables de la maternité de la Pitié, Jeanne Seebacher a eu à affronter l'hostilité d'une partie des obstétriciens et des anesthésistes. «*La moitié des patrons d'obstétrique parisiens ont écrit des articles contre la péridurale entre 1975 et 1978*», racontait-elle. Ce n'était pas assez pour [la] décourager ». (*Idem.*)

⁶⁵ « Lors d'une anesthésie générale, il y a abolition de la conscience et de la sensibilité ; lors d'une anesthésie locorégionale, la sensibilité elle seule est abolie. » (*Le Larousse médical*, *op. cit.*, p. 49.)

Il faut rendre hommage à la ténacité et à la compétence du docteur Jeanne Seebacher, (anesthésiste surnommée « la carmélite de la salle de travail⁶⁶ » par le professeur Hervet), et du professeur Darbois, obstétricien, qui ont su motiver et former une équipe solide d’anesthésistes, expérimentés en anesthésie obstétricale⁶⁷.

Les locutions « anesthésie obstétricale » et « péridurale pour les accouchements » sont utiles pour interpréter le passage de *Rue Ordener, rue Labat* à l’étude. Nous avons déjà remarqué que le soufflet appliqué par Jeanne sur la joue de leur camarade avait sans doute entraîné un certain apaisement, ne serait-ce que momentanément, chez la petite Sarah jusqu’alors restée seule et impuissante. Sur ce point, dans une lettre à Martha Bernays datée du mardi 6 janvier 1885, Freud – racontant un événement dont il avait été le témoin deux jours plus tôt – mentionne le réconfort procuré par le rétablissement de la justice, les réprimandes faites au fautif et, par-dessus tout, le soutien moral reçu d’autrui :

Dimanche, Koller se trouvait au Journal. C’est lui qui a rendu célèbre la cocaïne, et depuis quelque temps, nous sommes de plus en plus intimes. À la suite d’une discussion, relative à un détail pratique sans grande importance, avec l’homme qui fait fonction de chirurgien à la clinique de Billroth, *cet homme l’a traité tout à coup de « sale juif »*. Or imagine l’atmosphère dans laquelle nous vivons ici, *notre amertume à tous ; bref, nous aurions tous réagi comme Koller : par une gifle*. Après cette correction, notre homme s’est précipité chez le directeur pour porter plainte contre Koller ; mais *le*

⁶⁶ *Le Larousse médical* nous fournit une information permettant de croire que ce surnom trouvait son origine dans la disposition de la salle d’opération : « Lors d’une intervention chirurgicale, les anesthésistes sont séparés des chirurgiens par un champ stérile en tissu, afin de respecter les règles de l’asepsie sans gêner l’échange d’informations sur l’opération et sur l’état du malade. » (*Idem.*) À cela, nous pouvons ajouter que le Carmel « désign[e] un des quatre ordres mendiants voué à la solitude et à l’apostolat – rendu célèbre par Thérèse d’Avila avant 1582 – [...] ». (*Dictionnaire historique de la langue française, op. cit.*, p. 352.) Mis en relation avec la scène que nous analysons, le surnom « carmélite » évoque aussi inmanquablement le vœu de silence.

⁶⁷ Hélène Cardin, Dr Marie-Thérèse Moisson-Tardieu et Pr Michel Tournaire, *La Péridurale. La douleur de l’accouchement vaincue*, Paris, Balland, 1986, p. 171.

*directeur a tancé vertement le chirurgien et a expressément donné raison à Koller. Pour nous tous ce fut un grand soulagement*⁶⁸.

Dans *Rue Ordener, rue Labat*, Sarah n'a pas contre-attaqué comme Koller, mais elle a reçu l'aide de sa compagne de classe. Malgré cela, les confidences de la narratrice au sujet des retrouvailles à l'adolescence et à l'âge adulte vérifient la proposition de Breuer et de Freud voulant « que le trauma psychique – ou plus précisément le souvenir qu'on en a – agi[sse] à la manière d'un corps étranger, lequel doit avoir valeur, bien longtemps après son intrusion, d'un agent exerçant son action dans le présent⁶⁹ ». Ainsi pourra-t-on avoir besoin d'assistance pour tenter d'en être délivré⁷⁰.

En ce sens, dans « *Il n'y a que le premier pas qui coûte* », Sarah Kofman nous rappelle que « Freud [...] se donnait pour le gynécologue du psychisme : il se voulait le sauveur des femmes à la seule condition que celles-ci, à la différence des

⁶⁸ S. Freud, *Correspondance (1873-1939)*, lettres choisies et présentées par Ernst Freud, tr. française Ann Berman, avec la collaboration de Jean-Pierre Grossein, Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », 1966, p. 142. Nous soulignons. Référence trouvée dans Alain Delrieu, *Sigmund Freud. Index thématique*, troisième édition revue, augmentée, mise à jour, Paris, Economica/Anthropos, Paris, 2008, p. 79. L'analyse du récit de Kofman nous permet de douter qu'ils eussent « tous réagi comme Koller : par une gifle ».

⁶⁹ J. Breuer et S. Freud, « Du mécanisme psychique de phénomènes hystériques », dans *Œuvres complètes*, vol. II, *op. cit.*, p. 26.

⁷⁰ Dans *L'Interprétation du rêve*, Freud affirme l'importance de la cure : « Dans l'inconscient rien ne peut être mené à sa fin, rien n'est passé ni oublié. [...] La voie de pensée inconsciente qui, dans l'accès, mène à la décharge, est de nouveau praticable dès que suffisamment d'excitation est amassée. La vexation qui est survenue il y a trente ans – une fois qu'elle a réussi à accéder aux sources d'affects inconscientes – agit tout au long de ces trente ans comme si elle était de fraîche date. Chaque fois que son souvenir se trouve touché, elle revit et se montre investie d'une excitation qui se procure dans un accès une écondution motrice. C'est précisément ici que la psychothérapie doit intervenir. Sa tâche est d'apporter pour les processus inconscients une liquidation et un oubli. Ce que nous sommes en effet enclins à tenir pour allant de soi et que nous donnons pour une influence primaire du temps sur les restes mnésiques animiques, à savoir le pâlissement des souvenirs et la faiblesse en affect des impressions qui ne sont plus récentes, ce sont là en réalité des modifications secondaires qui se produisent grâce à un travail ardu. » (*Œuvres complètes*, vol. IV, *op. cit.*, p. 633.)

Turques, ne lui tendent pas seulement leur poulx à travers le trou d'une cloison, mais le laissent voir au plus profond, à travers son *speculum* [*Les études sur l'hystérie*]⁷¹ ». D'une certaine manière, dans leur *Vocabulaire de la psychanalyse*, Laplanche et Pontalis légitiment cette prétention et confirment cette ambition analytique en affirmant, conformément à la théorisation freudienne, que « [l]'abréaction peut être spontanée [...]. Ou encore [...] secondaire, provoquée par la psychothérapie cathartique qui permet au malade de se remémorer et d'objectiver par la parole l'événement traumatique et de le libérer ainsi du quantum d'affect qui le rendait pathogène⁷² ».

Dans *Rue Ordener, rue Labat*, il n'y aura eu « pure et simple liquidation de l'affect traumatisant⁷³ » à aucun des trois moments relatés par Sarah Kofman dans le passage où il est question de Jeanne Le Sovoï-Seebacher (cours de récréation, lycée Jules-Ferry, dernière rencontre). Néanmoins, en chacune de ces circonstances, cette dernière lui aura (re)donné l'opportunité d'abréagir qu'elle n'avait pas saisie immédiatement. Concrètement, la gifle flanquée, les pleurs et la conversation semblent donc avoir eu des effets tranquillissants et partiellement cathartiques ; sans s'être complètement dissipées, certaines angoisses de la narratrice se seront atténuées même si, selon toute vraisemblance, l'oubli reconnu par Jeanne en aura provoqué ou aggravé d'autres.

⁷¹ S. Kofman, « *Il n'y a que le premier pas qui coûte* ». *Freud et la spéculation*, Paris, Galilée, coll. « Débats », 1991, p. 80.

⁷² Jean Laplanche et Jean-Bertrand Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Daniel Lagache (dir.), Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige Référence », 2002 [1967], p. 1. Entrée : « Abréaction ».

⁷³ *Ibid.*, p. 2.

Ainsi donc, symboliquement, l'équipe obstétrico-analytique formée par Jeanne Seebacher et Sigmund Freud – dont « [l]a lecture, en allemand et en anglais, des œuvres complètes [...] la conduisit sur le divan du psychanalyste⁷⁴ » – contribuèrent vraisemblablement à l'« accouchement » (avec douleur cependant) de l'auteure-parturiente (gestation et élaboration de l'œuvre, libération de la parole autobiographique, etc.) qui, en d'autres lieux, s'était ouverte sur son absence d'appétence pour la maternité, au sens biologique⁷⁵.

⁷⁴ R. Jaccard, « Apprendre aux hommes à tenir parole », *Le Monde aujourd'hui*, loc. cit., p. VII. Kofman lui confiera : « *L'analyse comme telle ne m'a jamais aidée à lire les textes et je crois même que ce sont mes recherches théoriques qui ont alimenté mon analyse.* » (*Idem*. Les italiques sont dans le texte.)

⁷⁵ L'entretien avec Jaccard commence par cette déclaration de Kofman : « *“JE ne suis pas mère. La nature m'ennuie très vite. Je suis une inconditionnelle de la culture. J'adore les grandes villes, le cinéma, la peinture, les musées et j'ai horreur de la campagne. Je ne me sens pas proche de la nature. Je n'ai aucun désir de maternité. Je ne suis pas une femme, si on entend par là un être soumis au sentiment amoureux de son corps, allié de la nature ou épanoui dans la maternité.”* » (*Ibid.*, p. VII. Les italiques sont dans le texte.) À ce sujet, Jean-Luc Nancy écrit : « Sarah n'avait pour enfants que ceux-là : les livres, les cours, tout le cours des livres, mais c'est bien eux qu'elle voulait, et c'est ainsi qu'elle était sans cesse dans l'enfance, qu'elle prolongeait sans fin un cours de l'enfance – non la sienne, mais une enfance absolue du cours de la vie. » (« Cours, Sarah ! », *Les Cahiers du Grif*, loc. cit., p. 31.)

CHAPITRE III

La figure du double tragique : Hélène et Clytemnestre

Nous avons observé que Jeanne avait autrefois accordé sa protection à Sarah, ce dont, des années plus tard, elle ne se souvenait plus. On ne saurait négliger la possibilité que la narratrice en ait été attristée et qu'elle ait pris cet oubli pour un manque de considération. D'autant plus que, nous le verrons, Jeanne gardait en mémoire l'annonce de la disparition d'une camarade de leur classe. Avant d'étudier les répercussions de la mort de cette petite fille, rappelons brièvement ce que Freud tenait comme définitivement acquis dans « L'intérêt que présente la psychanalyse » :

Le motif de l'évitement de déplaisir se montre de la façon la plus nette dans l'oubli d'impressions et d'expériences vécues, comme cela a déjà été relevé par plusieurs auteurs avant l'époque de la psychanalyse. La mémoire est partielle et volontiers prête à exclure de la reproduction toutes ces impressions auxquelles est attaché un affect pénible, *même si cette tendance ne peut parvenir dans tous les cas à la réalisation*¹.

Qu'il soit sélectif, nécessaire, délibéré ou réparateur, l'oubli ne s'accomplit certes pas toujours. Il suffit, pour illustrer cette généralité, de donner comme exemple la dernière conversation de Sarah avec son amie d'enfance. Si Jeanne ne se

¹ S. Freud, « L'intérêt que présente la psychanalyse », tr. française François Robert, dans *Œuvres complètes*, vol. XII (1913-1914), Jean Laplanche (dir.), Paris, Presses universitaires de France, 2005, p. 102. Nous soulignons.

rappelait pas tous les événements survenus à l'école élémentaire, elle n'avait pourtant pas entièrement occulté le passé et certaines de ses plus sombres réminiscences :

En revanche, elle se souvenait de notre désarroi lorsque à la rentrée d'octobre 1943, nous apprîmes qu'Hélène Goldenberg, la meilleure de la classe, avait été déportée. Juive d'origine roumaine, elle habitait rue Émile-Duployé : elle fut prise dans la grande rafle du Vel d'hiv, et ne revint jamais. (R, 24)²

Contrairement aux rafles des 14 mai, 20 août et 12 décembre 1941 – lors desquelles on avait procédé à l'arrestation de 8 500 hommes³ –, la rafle des 16 et 17 juillet 1942 avait aussi été menée contre les femmes et les enfants : « À Paris et sa banlieue, ce sont 12 884 personnes qui sont arrêtées par la police française. Parmi elles, figurent 4 051 enfants de 2 à 16 ans dont plus de 3 000 nés en France et de nationalité française⁴. » C'est le cas d'Hélène Goldenberg et de sa jeune sœur Lotty,

² La rafle du Vélodrome d'Hiver ayant eu lieu à l'été 1942, pendant les vacances scolaires, il est plus probable que Sarah Kofman fasse référence à la rentrée du mois d'octobre 1944 : « Après le 16 juillet 1942 les rafles s'amplifièrent : les femmes, les vieillards, les enfants, les Juifs naturalisés français comme les autres, personne ne fut plus épargné. Plus possible d'aller à l'école, de crainte d'être "ramassé". Tous ceux qui depuis quelque temps portaient l'"étoile" risquaient d'être "cueillis" à la sortie. » (R, 23)

³ Dates et données trouvées dans Serge Klarsfeld, *Adieu les enfants (1942-1944)*, Paris, Mille et une nuits, 2005, p. 154.

⁴ *Les 11 400 enfants Juifs déportés de France (juin 1942-août 1944)*, plaquette réalisée par les Fils et Filles des Déportés Juifs de France ; la délégation générale à l'Événementiel et au Protocole de la Mairie de Paris ; la direction générale de l'Information et de la Communication, Mairie de Paris, 2007, p. 7. Disponible à l'adresse suivante : <http://ffdjf.org/brochure_ffdjf_paris.pdf> [page consultée le 17 octobre 2012]. « Sur 11 400 enfants déportés de France, 6 000 l'ont été au cours du seul été 1942. Deux mille d'entre eux n'avaient pas 6 ans. » (*Ibid.*, p. 9.) En 2005, deux ans avant la publication de ce document, Serge Klarsfeld donnait les chiffres suivants pour la région parisienne : « À Paris et dans sa banlieue, ce sont 13 152 personnes qui sont arrêtées par la police française. Parmi elles figurent 4 115 enfants de deux à seize ans dont 3 000 nés en France et de nationalité française. » (*Adieu les enfants (1942-1944)*, *op. cit.*, p. 152.)

nées respectivement dans le 12^e et le 10^e arrondissements ; le 3 janvier 1933 et le 14 août 1937⁵.

3.1 La question du double

Délimitée par les rues Stephenson et Marcadet, dans le 18^e arrondissement, la voie de courte étendue où résidait la famille Goldenberg (Émile-Duployé) donne accès, à l'extrémité nord, à celle où demeurait la famille Kofman (Ordener). Pertes effroyables : pendant la guerre, vingt-six filles et garçons résidant sur ces deux rues ont été déportés si nous reprenons, en les regroupant, les informations fournies par Serge Klarsfeld dans le quatrième volume de *La Shoah en France*. Malgré ce que cela a certainement dû faire ressurgir de pénible, cinquante ans après la Libération de Paris, l'auteure de *Rue Ordener, rue Labat* trouva le courage de raconter comment elle a pu éviter le funeste sort que connurent ces enfants parmi lesquels on

⁵ Serge Klarsfeld a retrouvé et publié la date et le lieu de naissance des deux fillettes dans *La Shoah en France. Vol. 4 : Le Mémorial des enfants juifs déportés de France*, Paris, Fayard, 2001, p. 224. La rafle dont elles furent les victimes visait les Juifs étrangers de la zone occupée. Dans l'« Introduction à l'édition de 1994 », Serge Klarsfeld faisait succinctement le récit de sa propre histoire et rappelait la terrible fin de plusieurs de ses coreligionnaires de même origine que lui : « J'ai été moi-même un enfant juif pourchassé par la Gestapo qui s'est emparée de mon père à Nice le 30 septembre 1943 mais qui n'a pu se saisir de ma mère, de ma sœur et de moi, dissimulés derrière la double paroi d'un profond placard. Juifs de nationalité roumaine, si nous étions restés à Paris, nous aurions été arrêtés dans la grande rafle des Juifs roumains au petit matin du 24 septembre 1942 ; nous aurions été déportés le 25 septembre par le convoi n° 37 et gazés à Auschwitz le 27 septembre, 72 heures après notre arrestation. Réfugiés à Nice, la grande rafle des Juifs étrangers de la zone libre ne nous a épargnés que parce que les Juifs roumains n'ont été arrêtables officiellement qu'à partir du 24 septembre 1942 et qu'ils n'ont pas été arrêtés en zone libre. » (*Ibid.*, p. 11.) Deux jeunes voisins (résidant au 10, rue Émile-Duployé) des Goldenberg font partie du convoi n° 37 qui « a été constitué en majorité de Juifs roumains adultes (729) et de leurs enfants (98). Il y a 125 enfants dans le convoi, dont 64 filles et 61 garçons. Presque tous sont nés en France (107). La rafle des Juifs roumains a eu lieu la veille, le 24 septembre, et a entraîné l'arrestation de 1 574 victimes dont 183 enfants. » (*Le Mémorial des enfants juifs déportés de France, op. cit.*, p. 406.) Il s'agit de Georgette Weiner, née dans le 12^e arrondissement le 5 mars 1932, et de son frère Simon, né le 26 décembre 1935 dans le 10^e arrondissement (*cf. ibid.*, p. 265).

retrouve explicitement, exemplairement, Hélène Goldenberg qui, dans le récit, fait selon nous figure de double de Sarah⁶.

Cette hypothèse émise, il importe d'abord de souligner la place prépondérante qu'occupe la réflexion sur le double dans le travail de Sarah Kofman. Il suffit de penser aux textes consacrés à l'œuvre du « maître inégalé de l'inquiétant dans la création littéraire⁷ » (Freud), E. T. A. Hoffmann qui, comme l'écrivait Otto Rank dans sa célèbre étude de cette notion, « est le poète classique du Double, [...]. Dans presque tous les ouvrages de Hoffmann, et ils sont nombreux, on trouve une allusion à ce thème et, dans quelques-uns parmi les plus importants, c'est même le thème dominant⁸. » Trois essais de Kofman publiés consécutivement dans les années mille neuf cent soixante-dix portent sur cet auteur et notamment sur ce motif : « Le double e(s)t le diable. L'inquiétante étrangeté de *L'Homme au sable* (*Der Sandmann*) », repris dans *Quatre Romans analytiques* (1974) ; « Vautour

⁶ Si l'on se réfère à la mythologie, de ce point de vue, le prénom de l'enfant disparu semblait prédestiné. Comme l'écrit Jean-Pierre Vernant : « Faut-il, au reste, rappeler que le personnage d'Hélène est, aux yeux des Grecs, naturellement associé au thème du "double" ? On sait qu'il n'y a pas une, mais deux Hélène. Celle que Pâris avait enlevée, pour laquelle on se battit sous Troie, n'était pas la vraie Hélène, mais son fantôme, un εἶδωλον, façonné par Zeus, ou par Héra, ou par Protée. La véritable Hélène, suivant Stésichore, avait été transportée en Égypte (PLATON, *République*, 586 b ; *Phèdre*, 243 a) ; mais on disait aussi qu'elle se trouvait dans l'île Blanche, vivant éternellement au milieu des festins, au séjour des Bienheureux [...] ». (*Mythe et pensée chez les Grecs. Études de psychologie historique*, nouvelle édition revue et augmentée, Paris, Éditions La Découverte, 1985, p. 331, n. 18.) Dans « Vautour rouge » (paru dans Sylviane Agacinski, Jacques Derrida, Sarah Kofman et al., *Mimesis des articulations*, Paris, Aubier-Flammarion, 1975, p. 99), Kofman renvoie précisément à ce chapitre, « Figuration de l'invisible et catégorie psychologique du double : le colossos », de l'étude de Vernant.

⁷ S. Freud, « L'Inquiétant », tr. française Janine Altounian, André Bourguignon, Pierre Cotet, Jean Laplanche, François Robert, dans *Œuvres complètes*, vol. XV (1916-1920), Jean Laplanche (dir.), 1996, p. 167.

⁸ Otto Rank, « Le Double », dans *Don Juan et Le Double*, tr. française Dr S. Lautman, Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 1973, p. 15. Dans cet essai, Rank fait référence aux textes suivants de Hoffmann (cf. p. 15 et 19-20) : *Contes fantastiques*, *Les Élixirs du Diable*, *Le Double*, *Les Opinions du Chat Murr*, *La Princesse Brambilla*, *Le Cœur de pierre*, *Le Choix d'une fiancée*, *L'Homme de sable*. Les traductions des titres ici mentionnés sont repris tels quels du texte de Rank.

rouge. Le double dans *Les Élixirs du diable* d'Hoffmann », paru dans *Mimesis des articulations* (1975) ; et *Autobiogriffures. Du chat Murr d'Hoffmann* (1976, 1984).

Expressément abordée dans ces textes, la question du double s'étend cependant à plusieurs autres livres de Sarah Kofman, comme l'a démontré Jean Emily P. Tan dans sa thèse de doctorat :

A cursory glance at Kofman's works would reveal how frequently the word "double" (as well as the related "uncanny") appears in her works, and not only in her works on Hoffmann's tales where the uncanny double is thematized. To name only a few examples, in her early work on Freud's aesthetics, The Childhood of Art, she speaks of Freud's art of "double reading"; in Un métier impossible, of the "double scene" of analysis. In her Lectures de Derrida, she refers to Derrida as "un philosophe 'unheimlich.'" In her reading of Comte, she speaks of "the uncanniness of metaphysics." In her reading of Kant, Kofman speaks of the "double fascination" with the woman that lies behind Kant's ethics. The camera obscura, another image that haunts her texts, is an image of doubleness insofar as it is a metaphor of inversion and of specular doubling. In Socrates: Fictions of a Philosopher, Kofman gives the opening section of the chapter on Nietzsche the title "Fascination with doubles." This fascination with doubles is a fascination, which, even as she attributes it to Nietzsche, could very well be her own. In her autobiographical work, Rue Ordener, Rue Labat, we are faced with the image of the double world she lived between her two mothers, going back and forth between the two streets. Her commentators have not failed to note the persistent presence of the double not only in her works of philosophy and of art criticism but in her autobiographical work as well. It is very telling, for instance, that Christie McDonald, in her essay on Kofman's "life writing," gives the section on Kofman's last autobiographical work – which McDonald reads as a staging of Kofman's "maternal ambivalence" – the title "Rue Ordener, rue Labat: A Dramatic Doubling."⁹

⁹ Jean Emily P. Tan, *Sarah Kofman as Philosopher of the Uncanny Double: Sarah Kofman's Appropriation of Nietzsche and Freud*, vol. I, thèse de doctorat, Chicago, Loyola University, Département de philosophie, 2009, p. 69-70. Selon Tan, les principales déclinaisons du double chez Kofman sont les suivantes : « *The double as an instance of the uncanny* » (*ibid.*, p. 72) ; « *The double within the problematics of mimesis* » (*idem.*) ; « *The double from the Girardian perspective of mimetic rivalry* » (*ibid.*, p. 73) ; « *The double from the Nietzschean perspective* » (*idem.*) ; « *Sexual difference as a figure of the double* » (*ibid.*, p. 74). Si la critique a souvent parlé du double dans *Rue Ordener, rue Labat* (rues, mères, religions, la Vierge et sainte Anne /la mère de Léonard et sa belle-

Au commencement de la rubrique du *Dictionnaire international de la psychanalyse* consacrée au « double », Sophie de Mijolla-Mellor signale que le mot « désigne une représentation du Moi pouvant prendre diverses formes (ombre, reflet, portrait, sosie, jumeau) que l'on retrouve dans l'animisme primitif comme extension narcissique et garant de l'immortalité, mais qui, avec le recul du narcissisme, devient une annonce de mort, une instance critique, voire un persécuteur¹⁰ ». Plus inquiétant encore, si nous nous reportons au texte primordial d'Otto Rank (1914), en étudiant ce thème, « nous touchons au sujet si important du suicide par lequel les nombreux héros poursuivis par leur Double terminent leur vie¹¹ ». Nous n'oserions évidemment tirer pareille conclusion, ni même seulement suggérer que Sarah Kofman ait pu être acculée au suicide par la présence obsédante d'un ou de plusieurs Doubles, mais cette remarque attire notre attention sur les conséquences parfois néfastes, voire même fatales, de l'influence qu'ils exercent.

Procédant à un utile rappel de l'ancienneté et de la pérennité de ce motif, André Green écrit : « Le thème du Double est, on le sait, permanent en mythologie

mère, le bon sein et le mauvais), à notre connaissance, personne n'a relevé qu'Hélène Goldenberg pouvait être considérée comme celui de la fillette ni que ce rapport influe sur tout le récit.

¹⁰ Sophie de Mijolla-Mellor, « double (le -) », dans *Dictionnaire international de la psychanalyse. Concepts, notions, biographies, œuvres, événements, institutions*, Alain de Mijolla (dir.), Paris, Calmann-Lévy, 2002, p. 471. Comme l'ont, entre autres, souligné Otto Rank et Sarah Kofman elle-même, la folie de Dorian Gray – auquel est consacré « L'imposture de la beauté » – en témoigne : le rapport au double peut devenir tyrannique. Cependant, l'inverse est aussi possible, comme l'écrit Catherine Couvreur : « Les figures, les “motifs du double”, selon l'expression employée par Freud dans “L'inquiétante étrangeté”, sont susceptibles de prendre bien des formes : aussi bien persécutives, intrusives, que bénéfiques et garantes endopsychiques. » (« Les “motifs” du double », dans *Le Double*, Catherine Couvreur, Alain Fine et Annick Le Guen (dir.), Paris, Presses universitaires de France, coll. « Monographies de la “Revue française de psychanalyse” », 1995, p. 26.)

¹¹ O. Rank, « Le Double », dans *Don Juan et Le Double*, *op. cit.*, p. 106.

comme en littérature ; Sosie avant d'être un nom commun fut un nom propre¹². » Fils de Lédà, les Dioscures, ainsi que leurs sœurs, Hélène et Clytemnestre, reflètent et justifient parfaitement cette allégation puisqu'ils appartiennent à « la mythologie gémellaire [dans laquelle], l'un des deux est souvent immortel, l'autre n'échappant pas à la mort¹³ ». Inéluctablement, l'un survivra à l'autre qui se perpétuera alors uniquement dans son souvenir : assurément, cela concerne tous les couples et les fratries, mais aura singulièrement affecté Pollux, enfant de Zeus, préservé grâce à lui de la mort et, de ce fait, inexorablement voué à perdre Castor. Véronique Dasen explique cette différence quant à la mortalité : « Les Dioscures sont ainsi inégaux devant la mort ; fils de Zeus, Pollux est immortel, fils du roi Tyndare, Castor est mortel. Cette dissemblance constitue l'élément clef de leur histoire : elle déclenche le drame qui permet aux jumeaux de démontrer la puissance de leur amour fraternel¹⁴. » À l'opposé, hors de la mythologie – nous aborderons cet aspect dans le

¹² A. Green, « Le double double : ceci et cela (1980) », dans *La Déliaison. Psychanalyse, anthropologie et littérature*, Paris, Les Belles lettres, coll. « Confluents psychanalytiques », 1992, p. 301. Sosie était effectivement le nom du personnage de l'esclave dans la tragi-comédie de Plaute intitulée *Amphytrion*.

¹³ A. Green, « Le double et l'absent (1973) », dans *La Déliaison, op. cit.*, p. 65. Différence marquée aussi signalée par Otto Rank, « Le Double », dans *Don Juan et Le Double, op. cit.*, p. 90 : « nous devons voir dans le culte gémellaire une concrétisation mythique du motif du Double. Ce motif émanait de la croyance en une âme double, l'une mortelle et l'autre immortelle. » L'exemple des Dioscures et de leur sœur Hélène est donné par Rank aux pages 93 et 102. Toutefois, il convient de mentionner qu'Hélène n'est pas toujours considérée comme immortelle puisqu'elle meurt (tuée par Thétis, pendue suite à la vengeance de Polyxo, sacrifiée par Iphigénie) dans certaines versions de sa légende. (Cf. Pierre Grimal, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Paris, Presses universitaires de France, 1999 [1951], p. 181.)

¹⁴ Véronique Dasen, *Jumeaux, jumelles dans l'Antiquité grecque et romaine*, Zürich, AKANTHVS Verlag für Archäologie, 2005, p. 106. Plus précisément, au sujet de la généalogie des enfants de Lédà : « À Sparte règne Tyndare. Son épouse Lédà lui a donné beaucoup d'enfants : Timandra, Phylonoé, Castor et Pollux (les Dioscures), Phoébé, Hélène et Clytemnestre. Mais les enfants de Tyndare ne sont pas tous au même degré ses enfants. Zeus, le roi et le père des dieux, métamorphosé en cygne, s'est uni à Lédà la même nuit qu'elle s'unit à Tyndare. Cette nuit d'amour a produit deux œufs contenant deux couples de jumeaux, couple de filles : Hélène et Clytemnestre, couple de garçons : les Dioscures. À l'intérieur de chaque œuf, l'un des jumeaux et l'une des jumelles revient à chacun des deux pères. Hélène est la fille divine de Lédà ; Clytemnestre, sa fille terrestre, la fille de

récit de Kofman –, rien ne prédestine un jumeau en particulier ou un Double, par extension, à mourir avant l'autre ou à vivre plus longtemps que lui. Néanmoins, dans tous les cas : « Hier comme aujourd'hui, le déchirement le plus terrible est celui de la mort de l'un des jumeaux. [...]. Les témoignages antiques abondent au sujet de la souffrance que représente la disparition de l'un des membres de la paire¹⁵. »

Soutenus par le « fantasme universel¹⁶ » qu'a raconté Derrida, nous utilisons la métaphore gémellaire pour décrire la relation de Sarah avec Hélène Goldenberg parce qu'elle rend aussi compte d'un certain parallélisme et permet de mettre en évidence le partage de similarités entre ces deux enfants dont le destin a tragiquement divergé. Contrairement à sa camarade qui mourut prématurément à l'âge de neuf ans, la philosophe ne fut pas conduite au Vélodrome d'Hiver en juillet 1942, puis déportée : elle a réchappé de la guerre alors qu'Hélène n'y a pas survécu. Dans sa thèse de doctorat, Anne-Martine Parent analyse le livre de Jorge Semprun,

Tyndare. De même Pollux est fils divin ; Castor, fils de Tyndare. L'amitié guerrière entre les deux frères leur permettra de rester unis, de demeurer chacun un jour sur deux parmi les dieux. Des deux filles, en revanche, seule Hélène restera divine et immortelle.» (Séverine Auffret, *Nous, Clytemnestre. Du tragique et des masques*, Paris, Des femmes, 1984, p. 29-30. Les italiques sont dans le texte.)

¹⁵ V. Dasen, *Jumeaux, jumelles dans l'Antiquité grecque et romaine*, op. cit., p. 267.

¹⁶ Dans la 27^e période de « Circonfession », Derrida, dont un frère mourut avant sa naissance, est au chevet de sa mère : « je l'imagine protestant en silence, impuissante, impatiente devant le narcissisme incorrigible d'un fils qui paraît ne s'intéresser qu'à sa propre identification, mais non, celle de son double, hélas, le frère mort, "revoir toute la thématique du jumeau, par exemple dans La Carte postale, la mettre en rapport avec ce qu'en dit Envie et gratitude, à savoir que le désir de se comprendre soi-même est lié au besoin d'être compris par le bon objet intériorisé, aspiration qui s'exprime dans un fantasme universel, celui d'avoir un jumeau dont l'image représente toutes les parties du moi séparées par clivage, et incomprises, que le sujet désire comprendre en s'y reconstituant, et parfois le jumeau représente un objet interne [à l'instant, le 17 juillet 198?, Jean se réveille et dit à Marguerite qu'il "vient de rêver qu'il avait un sosie" et que "c'était grammatical"] auquel on pourrait accorder une confiance absolue, autrement dit un objet interne idéalisé. » (« Circonfession », dans Derrida, op. cit., p. 121-122. Les italiques sont dans le texte.)

Le Mort qu'il faut, et développe une réflexion sur le Double tel qu'il apparaît dans ce récit. Plusieurs citations extraites de sa dissertation sont particulièrement pertinentes pour notre propos puisque l'auteure, relevant les points communs de Jorge Semprun et de François L. (« son » Musulman, un jeune homme appartenant à « la frange infime de la plèbe du camp qui végétait en marge du système de travail forcé, entre la vie et la mort¹⁷ »), mentionne la part d'aléatoire toujours à l'œuvre dans l'existence et démontre la conscience aiguë qu'a le témoin de ce qui aurait très bien pu advenir de lui ainsi que la ténuité des différences le distinguant de son *alter ego* agonisant. En résumé, à la suite de Semprun, Parent insiste sur le fait que le survivant se solidarise avec le disparu. Nous pourrions accumuler les citations tirées de sa thèse, mais nous en donnerons six, toutes très courtes :

entre le musulman et le témoin, il n'y a souvent qu'un accident de parcours, désastreux pour l'un, chanceux pour l'autre, et qui fait que l'un aurait très bien pu se trouver à la place de l'autre et vice-versa¹⁸ ;

le musulman, dans ce cas, est le double du déporté, comme des frères jumeaux que la vie aurait séparés¹⁹ ;

[François] incarne la mort aux yeux de Semprun, peut-être parce qu'il représente un destin possible. Il est ce que le jeune Jorge aurait pu devenir, pourrait encore devenir : « [...] je pouvais m'imaginer aisément à sa place, comme il aurait pu, sans doute, se mettre à la mienne²⁰ » ;

La différence de leur parcours respectif est affaire de hasards, de chances et de malchances²¹ ;

¹⁷ Jorge Semprun, *Le Mort qu'il faut*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2001, p. 41.

¹⁸ Anne-Martine Parent, *Paroles spectrales, lectures hantées. Médiation et transmission dans le témoignage concentrationnaire*, thèse de doctorat en études littéraires, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2006, p. 108. Sur le double dans *Le Mort qu'il faut*, *op. cit.*, cf. p. 108 et *sq.*

¹⁹ *Idem.*

²⁰ *Ibid.*, p. 109.

²¹ *Ibid.*, p. 112.

en fait, leur intime interchangeabilité, telle que perçue, pressentie par Semprun ne dit-elle pas que François L. est mort à la place de Jorge Semprun ? Que Jorge Semprun a survécu à la place de François L. ?²² ;

Primo Levi écrit : « chacun est le Caïn de son frère, [...] chacun de nous (mais cette fois je dis nous dans un sens très large, et même universel) a supplanté son prochain et vit à sa place »²³.

Le motif du Double se rapproche ainsi du processus de l'identification qui « recoupe dans l'usage courant toute une série de concepts psychologiques tels que : imitation, *Einfühlung* (empathie), sympathie, contagion mentale, projection, etc.²⁴ ». Selon Freud, « l'identification à une autre personne [peut faire en] sorte qu'on est désorienté quant à son moi, ou qu'on met le moi étranger à la place du moi propre – donc dédoublement du moi, division du moi, permutation des moi –²⁵ ». Si rien ne permet de supposer nécessairement, obligatoirement, qu'elle ait eu le sentiment de (sur)vivre « à la place » d'Hélène Goldenberg – bien que ce soit là une hypothèse à ne pas exclure –, selon toute vraisemblance, Sarah Kofman se sera identifiée à elle ; tout comme Jorge Semprun s'était senti indéfectiblement lié à François L. : « Ce mort vivant était un jeune frère, mon double peut-être, mon *Döppelgänger* : un autre moi-même ou moi-même en tant qu'autre²⁶. »

²² *Ibid.*, p. 113.

²³ *Idem.*

²⁴ J. Laplanche et J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, op. cit., p. 187.

²⁵ S. Freud, « L'Inquiétant », dans *Œuvres complètes*, op. cit., p. 168. L'exemple du peintre Basil – au sujet duquel Kofman fait la remarque suivante dans « L'imposture de la beauté » –, nous semble illustrer concrètement l'affirmation de Freud : « Totalemment “absorbé” (p. 59) par Dorian, au point de perdre la maîtrise et l'empire qu'il avait jusqu'alors sur lui-même, Basil sent vaciller l'assurance de ses limites narcissiques et celles de son identité : il est au bord d'une crise qui déchire l'unité de son être, dont il se trouve dépossédé, vidé au profit de son “double” sur lequel il a projeté toute sa surestimation narcissique » (« L'Imposture de la beauté », dans *L'Imposture de la beauté*, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 1995, p. 15. Ouvrage dorénavant désigné par le sigle *IB*, suivi du numéro de la page.)

²⁶ J. Semprun, *Le Mort qu'il faut*, op. cit., p. 51. Cité par Anne-Martine Parent dans *Paroles spectrales, lectures hantées*, op. cit., p. 110 et, en anglais, par Susan Rubin Suleiman dans *Crises of*

3.2 Séparations et disparitions

Incontestablement, même si elle ne perdit pas la vie comme sa jeune compagne, Sarah Kofman courut de nombreux périls dans les deux années qui suivirent la disparition de son père. Ayant reçu, nous l'avons déjà constaté, le secours de personnes compatissantes, elle fut aussi – nous le verrons dans le prochain extrait – favorisée par une de ces « chances inespérées²⁷ » dont parlait Semprun mais que n'eut malheureusement pas Hélène Goldenberg. Afin de la mettre à l'abri, la mère de Sarah avait tenté à maintes reprises de la confier aux soins d'autrui, notamment à ceux de paysans à Merville, en Flandre, de même qu'à ceux d'« une famille assez sympathique [rue du Département] » (R, 37) ou à ceux d'infirmières de « l'hôpital Claude-Bernard dans le pavillon des contagieux » (R, 37). Résolue dans ce projet pourtant invariablement contrarié par sa fille (qu'il s'agisse de la cacher dans la Somme ou dans une pension rue des Petit-Ménages), la mère persévéra et l'amena dans un ultime effort à l'asile Lamarck, sis au 16 de la rue éponyme, « une bâtisse

Memory and the Second World War (op. cit., p. 154) : « Semprun has given us the story of his relation to the dead man, François L., whom he calls “my Doppelgänger : another myself, or myself as another.” [...] It is this creature, at once his Doppelgänger and totally other, separated from him by his impending death, who became the first listener of Semprun's reminiscences [...] ». Suleiman écrit plus loin : « And that, of course, is the fascination of François L. : he is Semprun as Muselmann, Semprun as he might have been with just a little less luck. » (Ibid., p. 156.) Comme Anne-Martine Parent, Suleiman suggère : « We might speculate that this whole story of the Doppelgänger is Semprun's reply – ironic, defiant, but also serious – to those theorists (he may have been thinking of Agamben) who claim that only the dead were the true witnesses. » (Ibid., p. 157.) Suleiman nous fait remarquer que, au moment d'écrire *Le Mort qu'il faut*, « Semprun is very much aware of his own and other witnesses' mortality. François was the double who died, while he survived; but now, more than fifty years later, he knows that soon it will be his turn. » (Ibid., p. 158.) D'où peut-être l'urgence d'écrire et la portée immensément testamentaire de ce récit (comme de celui de Kofman).

²⁷ J. Semprun, *Le Mort qu'il faut*, op. cit., p. 51.

immense en plein cœur de Paris, dans le quartier Montmartre²⁸ » (le sien), dans laquelle, selon Annette Muller qui y avait séjourné en 1942, « régnait la pagaille²⁹ ». Racontant son refus bruyamment manifesté d'être placée dans un foyer, la narratrice de *Rue Ordener, rue Labat* évoque aussi les sanglots dont elle avait été secouée à ce moment, l'insupportable peine qu'elle ressentait à l'idée d'habiter ce lieu sinistre et de quitter sa mère qui, attendrie par son chagrin, se laissa finalement convaincre :

Nous nous rendîmes rue Lamarck. J'avais le hoquet et je vomis à l'arrivée. Ma mère remplit les formalités administratives et partit. Dans l'escalier, elle m'entendit pleurer, crier, hurler. Elle revint sur ses pas, et je repartis avec elle.

Dans la nuit qui suivit, la Gestapo se rendit rue Lamarck et les enfants juifs furent tous déportés. Ma mère *cria au miracle* et *décida de me garder désormais avec elle, quoi qu'il arrivât*. (R, 38 ; nous soulignons.)

Le 10 février 1943, « 22 enfants de 4 à 15 ans [d]u centre Lamarck³⁰ » furent effectivement arrêtés. Sauvée de justesse par un incroyable coup du sort, un

²⁸ Annette Muller, *la petite fille du Vel d'Hiv. Du camp d'internement de Beaune-la-Rolande à la maison d'enfant*, récit d'Annette Muller et de Manek, son père, contributions historiques de Katy Hazan, Henri Minczeles, Catherine Thion et Benoît Verny, préface de Serge Klarsfeld, Orléans, Les éditions CERCIL, 2009, p. 59. Ce foyer est « une ancienne crèche dépendant d'une association juive de bienfaisance, que l'UGIF récupère au moment des grandes rafles de l'été 1942 » (*ibid.*, note marginale (10)). Rien n'autorise vraiment ce rapprochement mais, s'agissant dans cette partie d'étudier le double, une scène épouvantable décrite par Annette Muller offre l'envers presque exact d'un souvenir plutôt joyeux raconté par Sarah Kofman : « Les poux pullulaient [à l'asile Lamarck]. La chasse aux totos devenait un jeu. Assis par terre au milieu de la cour, Michel posait sa tête tondue sur mes genoux. Je cherchais les poux que j'écrasais entre les ongles des deux pouces. Ça crissait. Après c'était mon tour. J'offrais ma tête tondue à Michel. Tous les enfants faisaient de même, accroupis ou assis dans la cour, comme les singes du zoo de Vincennes » (*ibid.*, p. 59-60 ; extrait de témoignage aussi cité par Klarsfeld, *Le Mémorial des enfants juifs de France*, *op. cit.*, p. 93) ; « De temps à autre, elle nous emmenait, mes sœurs et moi, visiter Paris et ses environs : le Mont-Valérien ou le zoo de Vincennes. Nous rapportâmes chacune de cette dernière excursion une carte postale de notre choix : « Rachel l'«éléphant», Annette, les «singes» et moi, l'«ours». » (R, 27 ; nous soulignons.)

²⁹ Annette Muller, *la petite fille du Vel d'Hiv*, *op. cit.*, p. 59 ; cité par Klarsfeld, dans *Le Mémorial des enfants juifs déportés de France*, *op. cit.*, p. 93.

³⁰ S. Klarsfeld, *Le Mémorial des enfants juifs déportés de France*, *op. cit.*, p. 100. Les italiques sont dans le texte. « Plus d'une centaine d'enfants de cet asile seront pris [...] par les Allemands, notamment en deux rafles, en février 1943 et en juillet 1944, et déportés. D'autres réussirent à sortir

extraordinaire contretemps, Sarah Kofman put donc rester avec sa mère pendant toute la durée de la guerre et s'en sortir indemne – physiquement, à tout le moins, s'il est besoin de préciser qu'il en fut autrement psychiquement –, c'est-à-dire vivante, bien que fragile ou affaiblie : « Je ne cessai plus d'être malade » (R, 87).

Depuis *Paroles suffoquées*, dans lequel est reproduite une de ses pages, nous savons avec certitude que Sarah Kofman avait consulté le *Mémorial de la Déportation des Juifs de France* de Serge Klarsfeld :

avec ses colonnes de noms interminables, son absence de pathos, son dépouillement, la « neutralité » de ses informations, ce mémorial sublime vous coupe le souffle. Sa voix « neutre » vous interpelle obliquement ; dans sa pudeur extrême, elle est la voix même du malheur, de cet événement où a sombré toute possibilité et qui a fait subir à toute l'humanité « une atteinte décisive qui ne laisse plus rien intact » [M. Blanchot, *Après coup*]. (PS, 16)

Le nom de Berek Kofman figure sur une des listes de ce document où on trouve aussi le numéro du convoi l'ayant conduit à Auschwitz : « 12 ». Étreinte par l'émotion, la philosophe avait-elle poursuivi sa lecture linéairement jusqu'au n° 26, ou encore parcouru le mémorial librement et aperçu, parmi les centaines de noms, celui de sa camarade de classe ? Peut-être aussi l'avait-elle délibérément cherchée dans les nombreux répertoires alphabétiques de l'ouvrage. Sans en être absolument persuadés et sans disposer de preuve tangible l'attestant, nous pouvons raisonnablement penser que tel fut le cas. Selon les informations patiemment récoltées par Serge Klarsfeld qui les a rendues publiques en 1978, Hélène

et à se cacher. » (*Annette Muller, la petite fille du Vel d'Hiv, op. cit.*, p. 60, note marginale (11)). Dans le livre, Kofman ne donne pas la date, mais il paraît impossible que ce soit celle de 1944.

Goldenberg et sa sœur furent déportées le 31 août 1942, dans un convoi en partance de Drancy, après avoir été internées dans l'un des deux camps du Loiret (indéterminé) :

« **Camps de Beaune-la-Rolande et de Pithiviers** » : *il s'agit, comme dans les convois précédents des enfants arrêtés à la suite de la rafle du « Vel d'Hiv »*. Le plus souvent, dans cette liste de 102 partants, les enfants sont accompagnés par leurs mères : Rucha Borensztein (45) et ses trois enfants, Ida (15), Adolphe (8) et Charles (5) ; Ella Dancyper (30) et ses jumeaux de 4 ans, Jacques et Charlotte ; Dwopa Monczarz (34) et ses quatre enfants, Rachel (10), Salomon (8), Adèle (7) et Suzanne (4) ; Malka Opalek (37) et ses quatre enfants, Henri (15), Joseph (14), Benjamin (8) et Nina (5) ; Tauha Transport (41) et ses quatre enfants, Yvette (12), Raymond (10), Marguerite (9) et Henri (7). *Quant aux enfants isolés, on peut imaginer quelle fut leur détresse* : Rosette Dulba (6) ; Henri (11) et Jean (3) Garnek ; Henri Goldberg (9) ; *Hélène (9) et Loty (5) Goldenberg* ; Thérèse Gryngajor (4) ; les six frères et sœurs Ryczywol, Maurice (12), Odette (10), Rachel (8), Rosette (6), Léon (5) et Jacques (2) ; les petits Henri Sevelevicz (4), Jacky Rosenberger (5), Pierre Siematicka (3), Michel Gulgovitch (3) et Cypra Nadel (2) ; Bejla (6) et Szezanna (5) Klajner ; Robert Rajman (6), Robert Eichmann (6), Nelly (5) et Lucienne (2) Stopnicki ; Charlotte Sztark (4) ; Marie (10) et Bernard (4) Lenczner ; Paul Solman (6) et un enfant qui n'a pas de nom, seulement le numéro d'une plaque, 237. On voudrait les citer tous, comme si, en écrivant leurs noms, on pouvait fugitivement les arracher à leur effroyable destin³¹.

Nous pouvons voir dans le délaissement forcé de ces enfants, dans leur esseulement si brutalement imposé, l'actualisation d'une angoisse infantile de la narratrice de *Rue Ordener, rue Labat*, la concrétisation terrible d'une menace perçue

³¹ Informations publiées dans *Le Mémorial de la déportation des Juifs de France*, 1978, n. p. Nous citons ici *Le Mémorial des enfants juifs déportés de France*, paru vingt-trois ans plus tard, en 2001 (et que Sarah Kofman n'a donc pas consulté), dans lequel ce paragraphe est intégralement restitué (avec quelques modifications mineures) aux pages 400 et 401 (nous soulignons, mais les caractères gras sont dans le livre). Or la légende accompagnant la photographie des deux fillettes avec leur mère fournit une information contradictoire, disant qu'elles n'auraient pas été séparées : « Bluma **GOLDBERG** a été arrêtée le 16 juillet 1942 avec ses deux fillettes à leur domicile 9 rue Émile Duployé dans le 18^e arrondissement. Toutes trois ont été déportées le 31 août 1942 par le convoi n° **26**. **Lotty** avait 5 ans, **Hélène** avait 9 ans. » (*Op. cit.*, p. 664 ; en caractères gras dans le texte.) Toutefois, le nom de Bluma Goldenberg n'apparaît pas sur la liste des personnes ayant fait partie de ce convoi dans *Le Mémorial de la déportation*. Il est aussi introuvable lorsqu'on interroge le moteur de recherche du site du *Mémorial de la Shoah*. Le mystère entourant sa disparition reste donc à ce jour entier pour nous.

depuis son plus jeune âge : « Le vrai danger : être séparée de ma mère » (R, 33). Car si Sarah appréhendait de ne plus vivre avec celle qui avait été son « premier double³² », Hélène Goldenberg ne fut (peut-être) pas épargnée de cette épreuve :

Entre le 19 et le 22 juillet 1942, les familles qui avaient été concentrées les 16 et 17 juillet dans l'enceinte du vélodrome d'hiver sont transférées dans les camps du Loiret. Rien n'a été préparé pour les accueillir. Les effectifs n'ont plus rien de commun avec ceux des premiers temps du camp : fin juillet, 4 900 personnes sont internées à Pithiviers et 3 090 à Beaune-la-Rolande. Parmi elles, 2 050 et 1 380 enfants. Promiscuité, absence de nourriture et d'hygiène expliquent l'épidémie de rougeole et de diphtérie qui cause la mort de plusieurs enfants. Dès le 31 juillet, les adultes et les enfants de plus de 13 ans sont déportés. Les mères sont séparées brutalement de leurs enfants. Ce sont des scènes déchirantes. Les enfants – 1 800 à Pithiviers, 1 500 à Beaune-la-Rolande – restent alors seuls dans ces camps, avec quelques assistantes sociales et médecins internés, attendant la réponse de Berlin à la proposition du chef de gouvernement, Pierre Laval, qu'ils soient aussi déportés³³.

³² Selon Catherine Couvreur : « La mère, objet initial et premier double, sera tout un temps la principale garante du narcissisme de son enfant. » (« Les “motifs” du double », dans *Le Double*, *op. cit.*, p. 24.)

³³ *Les Biens des internés des camps de Drancy, Pithiviers et Beaune-la-Rolande. Mission d'étude sur la spoliation des Juifs de France*, présidée par Jean Mattéoli ; rapport rédigé par Annette Wiewiorka, Paris, La Documentation française, 2000, p. 15. Disponible en ligne à l'adresse suivante : <<http://www.ladocumentationfrancaise.fr/var/storage/rapports-publics/004001395/0000.pdf>>. Dans les années quatre-vingt-dix, la séparation des mères et des enfants dans les camps du Loiret a été abordée dans des rapports, enquêtes et témoignages tels que Éric Conan, *Sans oublier les enfants*, Paris, Grasset, 1991 ; Anne Grynberg, *Les Camps de la honte. Les Internés juifs des camps français (1939-1944)*, Paris, La Découverte, 1991 ; Renée Poznanski, *Les Juifs en France pendant la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Hachette, 1997, p. 320 et *sq.* Recourant à l'ironie pour exprimer le caractère révoltant de la situation, Klarsfeld écrit à ce sujet : « [17. 7] On en arrive là à la troisième considération qui a très certainement joué : la séparation des familles. Si l'on retient la proposition, émise par Darquier, des centres d'hébergement d'enfants à Paris et dans la banlieue, il faudra séparer les enfants de leurs parents au Vélodrome d'Hiver. Que de scènes terribles en perspective, et comme il sera plus commode de laisser éclater de pareilles tragédies au loin, au calme, à l'abri des barbelés des camps de Pithiviers et de Beaune-la-Rolande ! La population parisienne n'en sera pas informée ; sa compassion pour les familles juives n'en sera pas renforcée ; les agents de police qui rentrent le soir à la maison n'auront pas à raconter les scènes d'hystérie qu'ils auront provoquées ; quand il faudra déporter les mères, on chargera des forces de police locales, plus ou moins isolées de la population du Loiret, de frapper les mères à coups de crosse pour les séparer de leurs enfants et pour les entasser dans les wagons plombés qui ne précéderont que de trois semaines ceux contenant leurs enfants. » (*Mémorial des enfants*, *op. cit.*, p. 57.)

L'apitoiement suscité par les larmes de Sarah chez sa mère (à l'asile Lamarck) et son refus opiniâtre de la quitter l'auront empêchée de subir la séparation longue, voire même définitive, si fortement redoutée et que connurent tant d'enfants pendant la guerre. Comme l'a fait remarquer Ginette Michaud, cette crainte (sans qu'elle soit toujours en rapport avec la mère) est exprimée à plusieurs reprises dans le récit de Kofman :

Le fragment intitulé « Séparations » renvoie à des souvenirs d'enfance [...] où, âgée « entre deux et trois ans, dans le jardin du Sacré-Cœur près du grand bassin, je la [ma mère] perdis de vue quelques instants et me mis à hurler » (p. 33) ; elle évoque encore deux autres souvenirs, l'un où elle s'évanouit parce qu'on l'avait séparée de sa sœur, se retrouvant « à l'infirmerie où je restai plusieurs jours, malade jusqu'à notre retour » (p. 33-34), l'autre plus lointain encore par son imprécision : « Gare du Nord : collée à la vitre du wagon, je guette mes parents, et aperçois enfin le sourire de mon père : je suis "sauvée". Après cet épisode, je changeai de caractère, devins irritable et pleurnicheuse et n'arrêtai plus de sucer mon pouce » (p. 34). *L'événement traumatique de la disparition du père, qui advient le 16 juillet 1942 [...], réactualise donc plusieurs autres séparations qui se sont jouées antérieurement, et qui continueront aussi de se répéter après l'événement césure*, comme en témoignent les nombreux aller et retour, déplacements et luttes entre la fille et sa mère [...]³⁴.

Ce commentaire de Ginette Michaud sur l'intrication des séparations vécues et racontées par la narratrice, sur la persistance d'une peur d'enfance et ses résonances, confirme « la double puissance, la double ténacité des choses survivantes : ténacité de ce qui reste, fût-il enfoui, par pétrification ; ténacité de ce qui revient, fût-il oublié, par souffles de vent ou par mouvements-fantômes³⁵ », décrite par Georges Didi-Huberman.

³⁴ G. Michaud, « Résistances du récit », dans *L'Étonnement*, *op. cit.*, p. 209-210.

³⁵ G. Didi-Huberman, *L'Image survivante*, *op. cit.*, p. 343.

3.3 D'une impossible idylle

Contrainte d'interrompre sa scolarité pendant plusieurs mois, Sarah Kofman reprit les cours suite à la Libération. L'auteure témoigne de la joie que cela lui procura, du plaisir de revoir ses compagnes, des excellents résultats qu'elle obtenait ainsi que de la vive affection que lui inspirait son institutrice :

La guerre étant finie, je pus retourner à l'école de la rue Doudeauville. *Je jubilais*. Malgré un arrêt de deux ans, *je me retrouvais dans la même classe que mes anciennes camarades* : Olga Trokacheff, Simone Vidal, Geneviève Lablanche. *J'avais partout 10/10 et j'adorais* ma nouvelle institutrice, mademoiselle Bordeaux. (R, 80 ; nous soulignons.)

Sans s'étonner que Sarah se soit réjouie de reprendre ses occupations habituelles après que son quotidien ait été si profondément bouleversé, on pourra trouver (même passagèrement) légèrement déconcertant que l'auteure ne fasse aucune référence à ce qui avait changé. Car ce retour en classe est non seulement présenté sous l'angle de la constance, de la continuité et de la stabilité, mais l'auteure utilise en outre le vocabulaire de l'exaltation pour le décrire (« Je jubilais », « j'adorais »). Dans ce paragraphe, Kofman passe sous silence le fait que vingt-cinq petites filles de son école avaient été déportées³⁶. Nous pouvons considérer vraisemblable que cette omission de l'adulte, forcément volontaire, ait visé à transposer textuellement un mécanisme d'autodéfense développé dans l'enfance : le déni. L'intitulé de ce

³⁶ Information trouvée en interrogeant la base de données en ligne de l'Association pour la Mémoire des Enfants Juifs Déportés du XVIII^e arrondissement (AMEJD-18) : <<http://www.amejd18.org/>>. Kofman avait toutefois fait référence à la mort de deux enfants de sa classe (Hélène Goldenberg et Mathilde Klaperman) dans le chapitre VI. Dans le paragraphe ici à l'étude, seul le « je pus » renvoie à la possibilité d'être retournée à l'école (indice de la conscience, même vague et suggérée sans insistance, qu'elle avait de sa « chance »).

fragment, « Idylle » – terme désignant notamment un « Petit poème ou petite pièce à sujet pastoral et généralement amoureux » ou une « Relation caractérisée par une bonne entente (dans un contexte social, politique) » (*Le Grand Robert de la langue française*) –, donné uniquement dans la table des matières, prouve rétrospectivement que l'enchantement de Sarah avait été de courte durée et que son euphorie s'était rapidement estompée. Pour analyser ce chapitre, qui emprunte son titre à un récit de Maurice Blanchot, il est donc utile de mettre en application la recommandation faite par le personnage du gardien à celui de l'étranger, Alexandre Akim, au début de *L'Idylle* : « je vous en prie, suivez mon conseil : ne vous fiez pas aux apparences³⁷. » Car, comme dans le texte que redouble à certains égards ce chapitre de *Rue Ordener, rue Labat*, « Le malheur du récit inhérent à son bonheur apollinien, c'est de dissimuler mensongèrement Dionysos dans son titre de gloire » (*PS*, 37).

Feignant la candeur et l'optimisme de sa jeunesse, partageant avec le lecteur son enthousiasme d'autrefois, l'auteure dépeint en quelques lignes une vie presque conforme à celle qu'elle menait avant la guerre (dont la narration peut laisser croire qu'elle s'est remise immédiatement, sans trop d'efforts). Sarah Kofman avait d'ailleurs identifié un rapport de succession similaire et une semblable adaptation des personnages aux circonstances dans le récit de Blanchot dont le « titre [...]

³⁷ Maurice Blanchot, « L'Idylle » (*Le Ressassement éternel*), dans *Après coup*, précédé par *Le ressassement éternel*, Paris, Minuit, 1983, p. 9. *A priori*, la phrase suivante, par exemple, aurait de quoi surprendre : « Après le débarquement en Normandie, les colis cessèrent d'arriver et les derniers mois de la guerre furent moins idylliques. » (*R*, 51-52)

autorise tous les enchaînements » (*PS*, 39). Comme elle le fait remarquer dans

Paroles suffoquées :

L'Idylle ne prend pas fin avec la mort de l'étranger et ses funérailles : funérailles qui remplacent le mariage prévu et où les invités qui devaient s'associer à l'un assistent à l'autre, dans la même tenue, à peine surpris, simplement surexcités par le changement de programme symbolisé par un simple changement de rideaux. Comme précédemment la fête célébrant le départ du vieillard avait été « enchaînée » à l'enterrement du détenu Nicolas Pavlov, où les fleurs du catafalque avaient été non moins brillantes que pour une « véritable » fête : l'économie du récit, la loi idyllique de cette maison si accueillante est de toujours faire servir au repas de funérailles le rôti du repas de noces (ou inversement) – à peine refroidi. C'est de toujours étaler partout les mêmes fleurs (de rhétorique ?), et de pouvoir tout « enchaîner ». Après les funérailles, comme dans *La Métamorphose* de Kafka où « à peine Grégor Samsa est-il mort dans la détresse et la solitude que tout renaît et que déjà sa sœur pourtant la plus compatissante s'abandonne à l'espérance de renouveau que lui promet son jeune corps », la « vie », c'est-à-dire le récit (« l'idylle ») continue. (*PS*, 23-24)

Habitant désormais avec « mémé », la narratrice de *Rue Ordener, rue Labat* avouera quant à elle être parvenue à la plénitude après la guerre : « Jamais je ne m'étais sentie si comblée » (*R*, 80). Toutefois, comme elle en livrera la confidence à la fin de cette partie (qui ne compte que trois pages), les difficultés viendront aussitôt compromettre la paix et l'équilibre racontés.

Jugeant sans doute inutile de pavoiser au sujet de ses succès scolaires – nous savons déjà qu'elle « avai[t] partout 10/10 » –, l'auteure décida de retrancher deux parties du passage qui suit de son récit : « je me retrouvais dans la même classe que mes anciennes camarades [et beaucoup plus forte que les meilleures d'entre elles]. Olga Trokacheff, Simone Vidal, Geneviève Lablanche [(j'eus le plaisir de revoir

celle-ci en première avec moi au lycée Jules-Ferry)]³⁸. » Si la première précision lui permettait de vanter ses remarquables habiletés, elle faisait surtout retentir sourdement, douloureusement, le souvenir d'« Hélène Goldenberg, la meilleure de la classe » (R, 24) dont elle saluait la mémoire au début du récit et avec qui elle aurait sûrement rivalisé d'excellence. Car les résultats de Sarah Kofman la plaçaient dorénavant en tête de la classe. Or rien ne permet d'avancer qu'ils eussent été supérieurs à ceux de son Double – dont on peut présumer qu'il en avait de comparables – si celui-ci avait survécu, ce qui a pu susciter (mais il ne faut pas tenir cela pour sûr) chez la jeune élève le sentiment désagréable d'occuper le rang de la disparue : inquiétude et culpabilité, voire même impressions d'imposture, de suppléance ou d'usurpation d'un rôle qui, si elles étaient avérées, contrasteraient avec le contentement général manifesté dans le vingtième chapitre.

Selon Michel Guiomar, qui s'intéresse à la question dans *Principes d'une esthétique de la mort*, il existe trois modalités du Double (« physique », « psychique » et « affectif ») :

Ce troisième aspect [...] est en effet *la substitution, le remplacement d'un être par un autre* ; mais ce n'est là qu'une conséquence de l'essence affective de ce Double qui implique, au moins à tel moment de l'œuvre, une Sympathie³⁹, – dans l'acception première et extrême du mot, – dont on pourrait même qualifier cet aspect s'il n'était dévalorisé, *une sympathie par laquelle un être se reconnaît passagèrement en un autre sans antagonisme ni interprétation hallucinatoire*. [...] On pourrait encore dire que les Doubles

³⁸ Manuscrit, *loc. cit.*, f. 36. Comme le premier segment isolé est raturé dans le manuscrit (nous l'avons mis entre crochets pour lui assurer une meilleure lisibilité), il est impossible d'affirmer hors de tout doute que c'est exactement ce que Kofman avait écrit.

³⁹ Au sens d'« Affinité morale, similitude de sentiments entre deux [...] personnes », mais aussi « au sens du grec. Participation à la douleur d'autrui ; fait de ressentir tout ce qui touche autrui. » (*Le Grand Robert de la langue française*, version électronique, *op. cit.*)

physiques se voient en opposition, que les Doubles psychiques se ressentent comme une convergence et que *les Doubles affectifs se reconnaissent en parallélisme ou mieux en prolongement*⁴⁰.

Nous pouvons affirmer que, dans cette perspective (« substitution », « remplacement », « sympathie », « parallélisme » et « prolongement »), Hélène Goldenberg et Sarah Kofman ont été des Doubles affectifs. Indéniablement, les enfants possédaient toutes deux une intelligence admirable, mais seule la philosophe aura eu la possibilité d'en accomplir les promesses. Elle réalisera en effet le brillant parcours intellectuel (auquel sa mère fera souvent obstacle) annoncé dès l'élémentaire et dont certaines des principales étapes sont retracées dans *Rue Ordener, rue Labat* : « une hypokhâgne, puis une khâgne » (R, 98), un « premier livre *L'Enfance de l'art* » (R, 73).

En somme, le passage dans lequel Sarah Kofman évoque Hélène Goldenberg comporte à peine sept lignes, mais suffit à souligner leur ressemblance de façon saisissante⁴¹. Les points communs qui ressortent de cette description sont effectivement multiples : âge, religion, origine de leur famille (Europe de l'Est : Pologne et Roumanie), quartier (18^e), école fréquentée, talent pour les études. Les deux fillettes de nationalité française furent de plus, pour certaines des raisons énumérées, victimes d'antisémitisme et Hélène Goldenberg – dont nous connaissons l'horrible fin – fut tuée alors que Sarah Kofman put conjurer ce danger en vivant

⁴⁰ Dans *Principes d'une esthétique de la mort. Les Modes de présences, les présences immédiates, le seuil de l'Au-delà*, édition revue et corrigée, Paris, José Corti, 1988 [1967], p. 294-295. Nous soulignons.

⁴¹ Selon Didi-Huberman, « La référence spontanée de Freud aux “Dieux en exil” de Heinrich Heine nous indique que le problème crucial de l'inquiétante étrangeté tient, sans doute, aux rapports mêmes de la *ressemblance* à la *survivance*. » (*L'Image survivante, op. cit.*, p. 352. L'auteur souligne.)

cachée. En ce qui a trait aux contrecoups de la violence (arbitrairement, injustement) subie par un individu à cause de son appartenance à un groupe déterminé, selon Régine Waintrater :

il n'est pas indifférent d'être persécuté pour ce que l'on a fait, ou d'être traqué et exterminé pour ce que l'on est, en vertu d'une idéologie qui prétend décider de l'appartenance à l'humain à partir d'une refonte de l'origine et de la morale. [...].

Se voir ainsi désigné comme le mal absolu porte atteinte non seulement à l'intégrité physique du groupe désigné, mais aussi aux fondements identificatoires de son existence. Se relever d'une telle atteinte exige un travail psychique qui ne se limite pas au temps de la persécution⁴².

La mort de proches aggrave aussi inévitablement les difficultés auxquelles sont confrontés ceux qui ont traversé de telles périodes d'oppression. En ce sens, Sarah Kofman a continué à vivre après la disparition de sa compagne de classe et nous sommes tentés de croire que le souvenir de cette dernière constitue pour elle « la représentation d'un passé perdu, qui menace le sujet⁴³ » ; ceci rappelant, d'une certaine manière, les apparitions d'Hélène à Ménélas – « sous trois formes de double⁴⁴ » – qui faisaient atrocement souffrir à l'époux le manque et la privation de

⁴² Régine Waintrater, « Des Lumières à l'obscurité... Robert Antelme et Jean Améry, deux itinéraires », *Topique : revue freudienne* (Le Bouscat, L'Esprit du temps), n° 92, 2005, p. 97.

⁴³ Comme le rappelle en effet Laurent Demanze, « On sait depuis les analyses décisives d'Otto Rank que le mythe gémellaire est progressivement passé de la représentation intemporelle d'une identité immortelle, par laquelle le narcissisme tente de se prémunir contre le danger de mort, à la représentation d'un passé perdu, qui menace le sujet. De la synchronie à la diachronie, de l'emblème de l'immortalité au présage funeste, le thème du double est ainsi devenu avec le romantisme le lieu même où l'individu affronte une différence et éprouve la négativité du temps. » (*Encres orphelines*. Pierre Bergounioux, Gérard Macé, Pierre Michon, Paris, José Corti, coll. « Les essais », 2008, p. 97-98. Nous soulignons.)

⁴⁴ « Le chœur [de l'*Agammemnon* d'Eschyle] chante le palais de Ménélas, déserté par Hélène partie sur les traces de son amant. Jamais la présence de cette femme n'a aussi lourdement pesé sur la demeure que depuis qu'elle l'a quittée. Par la puissance du *πόθος*, de la nostalgie amoureuse que Ménélas éprouve pour celle qui est au loin, le fantôme d'Hélène ne cesse de hanter la maison. Il le fait sous trois formes de double, auxquelles le chœur se réfère tour à tour. C'est d'abord le *φάσμα* [apparition surnaturelle] qui, au lieu de l'épouse disparue, semble désormais régner sur le palais. Ce

sa femme (interprétation de Jean-Pierre Vernant). Dans *Rue Ordener, rue Labat*, la figure d'Hélène Goldenberg métonymise non seulement les enfants déportés, mais aussi toute l'époque de la guerre (lors de laquelle l'auteure perdit son père) qui, tout en semblant révolue, n'appartenait pas strictement au passé puisque, comme le souligne Freud dans le « Court abrégé de psychanalyse », « les expériences vécues et les conflits des premières années d'enfance jouent dans le développement de l'individu un rôle d'une importance insoupçonnée et laissent derrière eux, pour le temps de la maturité, des dispositions indélébiles⁴⁵. » L'adulte contre qui a été commis, même à une période très lointaine, un lourd préjugé pourra ainsi – entre autres possibilités – révéler une tendance marquée au ressentiment (dont « [le] propre [...], par rapport au travail du deuil, n'est pas tant semble-t-il, le regret de la perte que le souvenir amer de l'injustice⁴⁶ ») ou entretenir un désir de vengeance. Il n'est que de penser à la sœur jumelle d'Hélène, Clytemnestre – « cette vengeresse implacable, cette volonté inflexible et dardée, cette femme au nom tout bouclé⁴⁷ » –

sont ensuite des *colossoi*, – terme que M. Ch. Picard traduit très justement par “figurines de remplacement”, utilisées par la magie amoureuse pour évoquer l'absent comme elles le sont, dans les rites funéraires, pour évoquer le mort. Ce sont enfin les figures de rêve (ὄνειρόφαντοι) qui surgissent au cours du sommeil. Tous ces doubles, substituts pour Ménélas de son épouse, n'ont pas d'autre effet que de lui rendre plus sensible et plus insupportable le vide de son absence. » (J.-P. Vernant, *Mythe et pensée chez les Grecs. Études de psychologie historique*, op. cit., p. 331.)

⁴⁵ S. Freud, « Court abrégé de psychanalyse », tr. française Janine Altounian, André Bourguignon, Pierre Cotet et Alain Rauzy, dans *Œuvres complètes*, vol. XVI (1921-1923), Jean Laplanche (dir.), Paris, Presses universitaires de France, 1991, p. 340.

⁴⁶ P. Zawadzki, « Le ressentiment et l'égalité », dans *Le Ressentiment*, op. cit. p. 39. L'auteur souligne.

⁴⁷ S. Auffret, *Nous, Clytemnestre. Du tragique et des masques*, op. cit., p. 15. À la page suivante, Auffret demande : « Comment un personnage inventé par l'imagination mythique et poétique d'un ancien peuple peut-il traverser les lieux, les siècles, et se maintenir aussi vivant, aussi crédible ? Y aurait-il, dans l'imagination des publics [...] de tous pays, de toutes époques, un lieu où des images, en latence, n'attendent que de reconnaître une image produite et de l'identifier, d'y acquiescer ? » (*Ibid.*, p. 16.) Dans un même ordre d'idées, Lacoue-Labarthe soutenait, dans la suite du passage cité en ouverture du premier chapitre : « Une vie, comme une civilisation, est la répétition – la réaction, au sens strict – de ces scènes inaugurales ou plus exactement immémoriales, si l'on fait dire à ce qualificatif ce qu'il devrait dire : elles sont antérieures à la mémoire elle-même, dont elles sont en

qui tua Agamemnon après qu'il eût sacrifié leur fille Iphigénie⁴⁸ ou encore, plus près de nous dans le temps, à l'écrivain Jean Améry qui fut interné à Auschwitz et se pencha sur sa rancune contre ses persécuteurs dans *Par-delà le crime et le châtement* : il en sera question dans le prochain chapitre. Car, comme l'a observé Pierre Ansart, la « tentation de l'oubli des ressentiments, qui est aussi une stratégie d'apaisement, ne peut que susciter l'irritation de beaucoup pour lesquels les haines dont ils ont été victimes prolongent leurs conséquences dans le présent⁴⁹ ».

vérité la possibilité la plus précise. [...] Ce mécanisme des scènes, le plus archaïque qui soit, a été mis en évidence de longue date par les mythographes et les ethnologues : c'est celui de la *citation* des schèmes ou des séquences mythiques, pensés comme modèles d'existence et des inducteurs de conduite. » (« La naissance est la mort », dans *Fusées, loc. cit.*, p. 8. L'auteur souligne.)

⁴⁸ Chez Marguerite Yourcenar (« Clytemnestre ou le crime », dans *Feux*, Paris, Gallimard, 1974, p. 173-192), le meurtre a été perpétré à cause d'un dépit amoureux. Pierre Grimal, dans le *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine (op. cit., p. 97)*, accrédite lui aussi cette variante en mentionnant la jalousie comme motivation possible de l'acte. Par ailleurs, il y a aussi un effet de miroir ou de double dans l'union des deux sœurs : Ménélas, le mari d'Hélène, est le frère d'Agamemnon, celui de Clytemnestre.

⁴⁹ P. Ansart, « Histoire et mémoire des ressentiments », dans *Le Ressentiment, op. cit.*, p. 28. Ainsi que l'écrit Giorgio Agamben : « Jean Améry en vient ainsi à formuler une véritable éthique antinietzschéenne du ressentiment, qui se refuse résolument à accepter "que l'événement ait eu lieu" » (*Ce qui reste d'Auschwitz, op. cit.*, p. 108).

CHAPITRE IV

Das Geschehene ungeschehen zu machen :

lecture comparative de Jean Améry et de Sarah Kofman

« L'éthique de notre siècle s'ouvre avec le dépassement nietzschéen du ressentiment¹ », écrit Giorgio Agamben dans *Ce qui reste d'Auschwitz*. Le philosophe précise immédiatement sa pensée en rappelant utilement que « [c]ontre l'impuissance de la volonté à l'égard du passé, contre l'esprit de vengeance éveillé par ce qui, irrévocablement, a été et ne peut plus être voulu, Zarathoustra nous apprend à vouloir à rebours, à désirer que tout se répète² ». Par voie de conséquence, poursuit-il, « [l]a critique de la morale judéo-chrétienne fut menée dans notre siècle au nom de la capacité d'assumer intégralement le passé, de se libérer [...] de la culpabilité et de la mauvaise conscience. L'éternel retour est avant tout victoire sur le ressentiment, possibilité de vouloir ce qui a été, de changer tout "ainsi fut-il" en un "ainsi ai-je voulu que cela fût" – *amor fati*³. » Or Agamben souligne avec justesse qu'« [à] cet égard aussi, Auschwitz marque une rupture

¹ G. Agamben, *Ce qui reste d'Auschwitz*, *op. cit.*, p. 107.

² *Idem.*

³ *Ibid.*, p. 107-108.

décisive⁴ », ce que les prochaines considérations auront, entre autres, pour but de démontrer. Pour ce faire, nous analyserons deux textes dans une perspective comparatiste : « Ressentiments », tiré du livre de Jean Améry, *Par-delà le crime et le châtement* et « Shoah (ou la Dis-Grâce) » de Sarah Kofman. À partir de ces écrits, dans lesquels les auteurs prennent position et s'expriment avec ardeur, nous étudierons leur point de vue sur ce « qui a eu lieu : *ist geschehen* » (SD, 67) (« *was geschah*⁵ »), sur la réponse sociale et politique à l'« Événement » ainsi que sur le pardon, la mémoire et l'oubli. Car Améry et Kofman ont d'abord en commun le fait d'avoir éprouvé personnellement, douloureusement, « l'unicité de la Shoah⁶ ».

Pourtant, s'ils en conçurent tous deux une grande souffrance et des ressentiments, leur expérience individuelle du conflit fut très différente. D'une part, à cause de leur âge : Hans Mayer (qui francisera son nom en 1955), né en Autriche en 1912, était adulte au moment de la guerre alors que Sarah Kofman, née en France en 1934, était enfant et appartenait à la « génération 1.5 », décrite par Susan Rubin Suleiman dans *Crises of Memory and the Second World War* (les individus regroupés sous cette appellation partagent les caractéristiques suivantes : « *child survivors of the Holocaust, too young to have had an adult understanding of what was happening to them, and sometimes too young to have any memory of it at all,*

⁴ *Ibid.*, p. 108. L'article de Régine Waintrater, « Des Lumières à l'obscurité... Robert Antelme et Jean Améry, deux itinéraires », commence ainsi : « Penser Auschwitz, c'est d'abord, penser la rupture radicale que le projet nazi a institué dans notre culture. » (*Topique, loc. cit.*, p. 95.)

⁵ Jean Améry, *Jenseits von Schuld und Sühne. Bewältigungsversuche eines Überwältigten*, München, Deutscher Taschenbuch Verlag, 1970, p. 84.

⁶ Selon Régine Waintrater : « si unicité il y a, elle n'est pas à chercher dans l'événement en soi, mais dans ses conséquences sur le psychisme des survivants et des générations qui suivent ». (« Des Lumières à l'obscurité... Robert Antelme et Jean Améry, deux itinéraires », *Topique, loc. cit.*, p. 97.)

*but old enough to have been there during the Nazi persecution of Jews*⁷ »). D'autre part, elle fut dissemblable parce qu'ils ne connurent pas les mêmes conditions d'existence durant cette période : Sarah Kofman évita la déportation en vivant cachée avec sa mère tandis que Jean Améry, après son arrestation en 1943, en subit l'horreur de plein fouet. Comme le père de la philosophe, il fut en effet interné à Auschwitz, ce dont il témoigna dans des textes parfois mis en parallèle avec les écrits de survivants du même camp tels que Primo Levi et Imre Kertész. En ce qui concerne les auteurs pour qui cette période correspondait à celles de l'enfance et/ou de l'adolescence et pouvant, sous ce critère notamment, être rapprochés de Sarah Kofman, Suleiman signale que plusieurs d'entre eux « *have dealt with that experience in their works: Aharon Appelfeld, Louis Begley, Serge Doubrovsky, Raymond Federman, Saul Friedländer, Elisabeth Gille, Jean-Claude Grumberg, Imre Kertész, Ruth Kluger, Sarah Kofman, Serge Kostler, Georges Perec, Régine Robin, Lore Segal, Elie Wiesel – the list could be extended*⁸ ».

⁷ S. R. Suleiman, *Crises of Memory and the Second World War*, *op. cit.*, p. 179. C'est l'auteure qui souligne. Suleiman mentionne que le concept de « deuxième génération » « *is now well established in Holocaust studies: it refers to the children of Holocaust survivors, born after the war, whose lives are indelibly marked by their parents' traumatic experiences but who do not themselves have personal memories of the war* » (*ibid.*, p. 178). Cela n'est pas le cas de la « génération 1.5 » : « *I call this generation undertheorized because only relatively recently, in historical terms, has the concept of "child survivor of the Holocaust" emerged as a separate category for scholarly attention* » (*ibid.*, p. 179-180.)

⁸ *Ibid.*, p. 184. Une précision s'impose cependant : Aharon Appelfeld, Imre Kertész, Ruth Kluger et Elie Wiesel connurent la déportation, ce qui distingue radicalement leur expérience de celle des enfants cachés.

4.1 Le souverain, le droit de grâce et la « réconciliation nationale »

La rédaction de *Par-delà le crime et le châtement* et la publication de *Rue Ordener, rue Labat* coïncidèrent avec la conduite de deux procès d'envergure. Dans la « Préface à la première édition de 1966 » de son ouvrage, Jean Améry déclare d'emblée : « Quand le grand procès d'Auschwitz débuta à Francfort, en 1964, je rompis un silence de vingt ans et me mis à écrire le premier essai relatant mes expériences vécues pendant le Troisième Reich⁹. » Le récit autobiographique de Sarah Kofman parut quant à lui en 1994, soit trente ans « après la loi de 1964 qui décida en France de l'imprescriptibilité des crimes contre l'humanité¹⁰ » et l'année de la condamnation par la cour d'assises de Versailles du milicien Paul Touvier, reconnu coupable de ce type d'abomination. Une décennie après la première édition de son livre, Améry rédigea une nouvelle préface dans laquelle nous pouvons constater qu'une décision de justice n'est pas toujours suffisante pour faire cesser la colère des victimes et adoucir leur chagrin. Car à la consolation de voir les

⁹ J. Améry, « Préface à la première édition de 1966 » (Bruxelles, 1966), dans *Par-delà le crime et le châtement. Essai pour surmonter l'insurmontable*, tr. française Françoise Wuilmart, Arles, Actes Sud, coll. « Babel », 2005 [1995], p. 7. Waintrater écrit au sujet d'Améry : « Pendant vingt ans, il se tiendra le plus loin possible de l'épicentre brûlant que constitue pour lui l'expérience de la torture et du camp. Mais en 1964, [...], il s'attelle à une tâche qui ne lui laissera plus de paix [...] : comprendre et décrire la condition de victime de l'intérieur de la destruction ». (« Des Lumières à l'obscurité... Robert Antelme et Jean Améry, deux itinéraires », *Topique, loc. cit.*, p. 100.) Catherine Coquio note aussi au sujet d'Améry « qu'une césure majeure eut lieu dans sa vie lors des procès des criminels nazis à Francfort de 1963 à 1965, qui lui firent faire un voyage décisif en Allemagne, et entreprendre la rédaction d'un journal d'Auschwitz. C'est là que son œuvre prend son tour autobiographique, *sans que le témoignage ne cesse jamais de tendre à l'essai spéculatif*. » (« Utopie et témoignage chez Jean Améry », dans *Jean Améry (1912-1978). De l'expérience des camps à l'écriture engagée*, Jürgen Doll (dir.), Paris, L'Harmattan, coll. « Les mondes germaniques », 2006, p. 20.) Nous soulignons la fin de cet extrait, car il nous semble que cette remarque pourrait tout aussi bien s'appliquer à l'œuvre de Sarah Kofman.

¹⁰ Jacques Derrida, « Le Siècle et le Pardon », entretien avec Michel Wiewiorka, dans *Foi et Savoir*, suivi de *Le Siècle et le Pardon*, Paris, Seuil, coll. « Points/Essais », 2000, p. 109.

bourreaux comparaître enfin devant les tribunaux peut succéder la tristesse provoquée par une perte d'intérêt du public pour une cause qu'il considère entendue. Ce sentiment de profonde déception anime Améry et le pousse à s'en expliquer dans le deuxième texte de présentation, signé en 1976, qu'il conclut ainsi :

Rien n'est résolu, aucun conflit n'est réglé, et remettre en mémoire ne veut pas dire remiser dans la mémoire. *Ce qui s'est passé, s'est passé. Mais le fait que* cela se soit passé ne peut pas être pris à la légère. Je m'insurge : contre mon passé, contre l'histoire, contre un présent qui permet que l'Inconcevable soit historiquement gelé et dès lors scandaleusement falsifié. Rien n'est cicatrisé, et la plaie qui en 1964 était peut-être sur le point de guérir se rouvre et suppure. L'effet de l'émotion ? Soit ! Où est-il écrit que l'attitude éclairée doit renoncer à l'émotion ? C'est le contraire qui me semble vrai. L'esprit éclairé n'accomplira alors correctement sa tâche que s'il se met à l'œuvre avec passion¹¹.

La posture intellectuelle et morale prônée par Améry dans cet extrait ressemble à celle adoptée par Sarah Kofman dans « *Shoah* (ou la Dis-Grâce) », publié à l'hiver 1988-1989, peu après le procès du SS Klaus Barbie et alors que sévit le négationniste Robert Faurisson. La tonalité (affective) choisie par l'auteure marque un changement par rapport à celle de ses écrits plus strictement philosophiques, sans que son propos rompe pour autant avec le reste de son œuvre, dans laquelle ce texte d'une charge émotive énorme occupe certes une place particulière et unique au niveau de la forme, mais non du contenu : il suffit de donner comme exemple *Paroles suffoquées*, paru en 1987, qui traite d'une autre manière de la même

¹¹ J. Améry, « Préface à la nouvelle édition de 1977 » (Bruxelles, hiver 1976), dans *Par-delà le crime et le châtement*, *op. cit.*, p. 20. Nous soulignons « Ce qui s'est passé, s'est passé » et Améry souligne « le fait que ». Ce passage a aussi été cité par Catherine Coquio dans « Utopie et témoignage chez Jean Améry » (*loc. cit.*, p. 25) et, en partie, par Esther Cohen dans *Les Narrateurs d'Auschwitz*, tr. française Yael Weiss Solis, préface de Silvestra Mariniello, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Champ libre », 2010, p. 128.

question. Dans « *Shoah* (ou la Dis-Grâce) », Kofman lance un émouvant appel à la vigilance en clamant l'impérieuse nécessité de se souvenir d'Auschwitz. Il n'est d'ailleurs pas indifférent que ce texte d'une forte puissance expressive – il est ponctué d'exclamations et se termine par une exhortation –, ait paru dans la rubrique « Lettres » d'une revue, cela démontrant sans doute l'urgence de la situation, l'importance du message à livrer et la volonté de rejoindre un lectorat susceptible de s'y identifier.

Ayant recours à une pratique peu usuelle en littérature, Sarah Kofman fait figurer une citation en exergue de ce poème en prose (les italiques sont de l'auteure) :

« De la souveraineté du monarque découle le droit de grâcier [sic] les criminels, car elle seulement peut posséder cette réalisation du pouvoir de l'Esprit qui rend non advenu ce qui s'est passé (das Geschehene ungeschehen zu machen) et qui annule le crime dans le pardon et l'oubli (und im Vergeben und Vergessen des Verbrechen zu vernichten) ».
(Hegel : Principes de la philosophie du droit, § 282).

Annonçant les idées essentielles du texte en tête duquel il est placé, ce passage porte sur la spécificité d'un pouvoir régalien : le droit de grâce. Réfléchissant sur ce privilège immense réservé au souverain, Jacques Derrida soulignera, à l'occasion d'une discussion avec Michel Wiewiorka, que

le droit de grâce est bien, comme son nom l'indique, de l'ordre du droit mais d'un droit qui inscrit dans les lois un pouvoir au-dessus des lois. Le monarque absolu de droit divin peut gracier un criminel, c'est-à-dire pratiquer, au nom de l'État, un pardon qui transcende et neutralise le droit. Droit au-dessus du droit. Comme l'idée de souveraineté même, ce droit de grâce a été réapproprié dans l'héritage républicain. Dans des États modernes

de type démocratique, comme la France, on dirait qu'il a été sécularisé (si ce mot avait un sens ailleurs que dans la tradition religieuse qu'il maintient en prétendant s'y soustraire)¹².

Dans son essai intitulé *L'Oubli dans les temps troublés* (2010), Jean-Michel Rey prend pour point de départ l'explication donnée par le président français Georges Pompidou en septembre 1972, sur ce qui l'avait motivé, l'année précédente, à se prévaloir de ce droit en faveur de Paul Touvier. Avant de rapporter les paroles alors prononcées par le président de la République et d'en proposer une analyse approfondie, Rey rappelle rapidement les faits entourant cette affaire : « Le décret de grâce a été pris plusieurs mois auparavant, en novembre 1971. Il vient annuler l'interdiction de séjour et la confiscation des biens qui frappaient encore Touvier¹³. » Lorsque cette information fut révélée, celle-ci souleva à juste titre l'indignation et le mécontentement de plusieurs, mentionne Rey.

¹² J. Derrida, « Le Siècle et le Pardon », dans *Foi et savoir*, *op. cit.*, p. 120. Le droit de grâce, même exercé dans une République laïque, est une survivance de la monarchie absolue de droit divin, nous fait remarquer Derrida. Jean-Michel Rey reconnaît lui aussi cette filiation et signale la persistance de l'influence religieuse : « On peut se demander ce que le souverain moderne, républicain, emprunte au monarque absolu de droit divin, ce qu'il lui doit ; ce qu'il fait précisément quand il décrète, seul, l'oubli d'une période de l'histoire. [...] Une question qui touche [...] le désir que manifeste le souverain de l'après-guerre d'avoir le plus possible le passé à sa disposition, de le raconter à sa guise et de légitimer les grandes lignes de sa politique par cet expédient. Car ce désir semble bien être l'apanage de ce souverain-là. C'est en somme un pouvoir qu'il veut exercer sans partage : une manière de se poser comme le maître du temps historique, le détenteur d'un droit quasi divin. Avec, à chaque occurrence, la même justification : mettre un terme définitif aux différends, réconcilier la nation, refaire une unité jusqu'alors perdue ou malmenée. En un mot, on tient à prôner l'amour là où règne la discorde – un amour qui ferait suite à l'oubli et serait simplement son autre face ; un amour dont le christianisme aurait montré les grandes figures. Des pans entiers de la politique moderne se constituent par le biais de l'imitation de ces figures, sans en dire d'ailleurs quoi que ce soit, sans aucunement prendre en compte cette dimension généalogique. » (*L'Oubli dans les temps troublés*, Paris, Éditions de l'Olivier, coll. « penser/rêver », 2010, p. 11-12.)

¹³ *Ibid.*, p. 14. Rey ajoutera plus loin : « On sait maintenant que c'est dans la plus grande discrétion que le président Pompidou a pris la mesure de grâce en faveur de Touvier, contre l'avis de bon nombre de ses propres collaborateurs et du garde des Sceaux. » (*Ibid.*, p. 57.)

En conférence de presse, Georges Pompidou tenta de prouver le bien-fondé de son intervention. Il recourut alors au procédé rhétorique de l'interrogation oratoire, c'est-à-dire qu'il fit revêtir à une assertion péremptoire l'apparence d'une question, à laquelle il semblait, pour cette raison même, difficile d'opposer une objection ou d'apporter une réponse puisqu'il ne s'agissait pas d'une vraie demande, ce qui a été souligné par Rey ¹⁴ :

*Je me sens en droit de dire : allons-nous éternellement entretenir saignantes les plaies de nos désaccords nationaux ? Le moment n'est-il pas venu de jeter le voile, d'oublier ces temps où les Français ne s'aimaient pas, s'entre-déchiraient et même s'entre-tuaient, et je ne dis pas cela, même s'il y a ici des esprits forts, par calcul politique, je le dis par respect de la France*¹⁵.

En d'autres mots, ironise Jean-Michel Rey :

¹⁴ Cf. J.-M. Rey, *L'Oubli dans les temps troublés*, op. cit., p. 140. Dans la rubrique de son dictionnaire *Gradus* consacrée à la « QUESTION », Bernard Dupriez écrit : « La forme la plus rhétorique de la question est l'assertion déguisée ou **interrogation oratoire** (“fausse interrogation” dit Courault). Fontanier, qui l'appelle aussi *interrogation figurée*, y voit même un défi à l'allocutaire “de pouvoir nier ou même de répondre” [...]. Il observe aussi la valeur affirmative du tour négatif et inversement. » (*Gradus. Les procédés littéraires (Dictionnaire)*, Paris, Union générale d'Éditions, 1984, p. 371. Les caractères gras et les italiques sont dans le texte.) Rey écrit en ce sens au sujet de Pompidou : « La tournure même de la dernière phrase ressemble à une affirmation. L'énoncé s'apparente à une fin de non-recevoir. » (*L'Oubli dans les temps troublés*, op. cit., p. 27.) Il écrira aussi : « La première phrase étant interrogative ; la seconde relevant de ce qu'on appelle une interrogation rhétorique » (*ibid.*, p. 133) ; « une question vient rapidement laisser place à une affirmation autoritaire et l'étayer » (*ibid.*, p. 134). Il ajoutera de surcroît : « La dernière phrase du président Pompidou – “Le moment n'est-il pas venu...” – relève de ce qu'on appelle une interrogation rhétorique, transcrite sans point d'interrogation. Par cette expression, on entend d'ordinaire qu'on fait semblant de poser à l'auditoire une question, mais que personne ne peut y répondre en raison du déséquilibre de la situation et, surtout, du fait que la réponse se trouve dans la question elle-même. Ce peut être une sorte de jeu avec l'allocutaire, un jeu qui tourne manifestement à tout autre chose quand celui qui parle est le souverain et qu'il n'y a aucun moyen de répliquer à une argumentation en trompe-l'œil. En outre, dans l'interrogation rhétorique, le locuteur fait souvent comme si la réponse allait toujours de soi. La question n'est formulée que pour solliciter cette réponse ; et celle-ci ressemble, à s'y méprendre, à une vérité acquise, à un propos incontestable – ou à un dogme. Un tel dispositif se ferme sur lui-même, vient littéralement couper la parole. » (*Ibid.*, p. 139-140.)

¹⁵ Cité par J.-M. Rey, dans *L'Oubli dans les temps troublés*, op. cit., p. 14. Les italiques sont dans le texte.

Français, encore un effort pour être capables d'oublier définitivement ce qu'il faut, au moment qui convient, en suivant à la lettre l'injonction du souverain, en reconnaissant à quel point la chose est inéluctable. Encore un effort en commun pour comprendre qu'il est désormais possible, comme le souverain ne cesse de le répéter avec les mêmes mots, d'abolir un fragment du temps, et que c'est bien évidemment pour le bien de tous qu'une telle destruction doit être mise en œuvre, qu'elle doit être accomplie au plus vite¹⁶.

Par ailleurs, et même si le chef de l'État s'en défend, comme le fait remarquer Derrida :

Il y a toujours un calcul stratégique et politique dans le geste généreux de qui offre la réconciliation ou l'amnistie, et il faut toujours intégrer ce calcul dans nos analyses. « Réconciliation nationale », ce fut encore, [...], le langage explicite de de Gaulle quand il revint pour la première fois à Vichy et y prononça un fameux discours sur l'unité et l'unicité de la France ; ce fut littéralement le discours de Pompidou qui parla aussi, dans une fameuse conférence de presse, de « réconciliation nationale » et de division surmontée quand il gracia Touvier ; ce fut encore le discours de Mitterrand quand il a soutenu, à plusieurs reprises, qu'il était garant de l'unité nationale, et très précisément quand il a refusé de déclarer la culpabilité de la France sous Vichy [...] ¹⁷.

Si la grâce présidentielle accordée à Touvier avait déjà été critiquée dans les journaux, nous pouvons, comme Jean-Michel Rey, « imagine[r] l'étonnement ou la stupeur, la colère aussi, de certains en entendant de tels propos, en prenant la mesure d'une telle surenchère qui cherche à faire entrer dans l'oubli une période délicate de l'histoire récente¹⁸ ». Tout permet en effet de croire que la clémence dont le souverain a fait preuve envers l'ancien collaborateur ainsi que sa façon de s'en

¹⁶ *Ibid.*, p. 20.

¹⁷ J. Derrida, « Le Siècle et le Pardon », dans *Foi et savoir*, *op. cit.*, p. 115-116. La réponse de Pompidou présente une prétérition, dans la mesure où le président prétend éviter tout « calcul politique », mais attire ce faisant l'attention sur cette stratégie ou cette volonté. Dans une autre perspective, Susan Rubin Suleiman s'intéresse à la figure de la prétérition chez Raymond Federman et Georges Perec dans *Crises of Memory*, *op. cit.*, p. 206-208.

¹⁸ J.-M. Rey, *L'Oubli dans les temps troublés*, *op. cit.*, p. 29.

justifier aient pu être ressenties comme de nouveaux et inacceptables affronts. C'est d'ailleurs ce qu'a observé Robert Badinter, selon qui, « [p]aradoxalement, l'effet de grâce de Touvier fut à l'opposé des vœux de son auteur. Elle parut une provocation à l'égard des victimes de l'Occupation et suscita, par réaction, une volonté de voir poursuivis et condamnés ceux qui avaient échappé à la sanction de leurs crimes¹⁹. » D'après ce qui précède et comme nous le verrons, la grâce exercée par le président Pompidou et la visée politique dans laquelle elle s'inscrivait (même si son but ne fut pas nécessairement atteint) illustre très concrètement le propos de Hegel cité par Sarah Kofman dans « *Shoah* (ou la Dis-Grâce) » ; poème dont on peut aussi raisonnablement penser qu'il traduisait une certaine exaspération de la philosophe face à l'attitude des dirigeants de l'État français préconisant l'oubli en appelant à la « réconciliation nationale » dont, nous l'avons vu, parle Derrida dans « Le Siècle et le Pardon ».

¹⁹ Robert Badinter, « Préface », dans Sorj Chalandon et Pascale Nivelles, *Crimes contre l'humanité. Barbie – Touvier – Bousquet – Papon*, Paris, Plon/Libération, 1998, p. III. Badinter met par ailleurs en relief le fait que les procès pour crimes contre l'humanité « avaient, dès l'origine, suscité une singulière coalition d'adversaires et de sceptiques. Nombreux étaient ceux qui voyaient, dans ces entreprises judiciaires, plus de risques que de profits. [...] Les gardiens du mythe gaulliste n'étaient pas les moins inquiets. La version officielle d'une nation refusant Vichy, d'une Résistance soutenue par le peuple entier, l'épopée de la France combattante n'allaient-elles pas être altérées par la cruelle lumière des audiences ? La Résistance elle-même ne risquait-elle pas d'apparaître, à l'occasion de ces procès, plus complexe que l'image d'Épinal pieusement entretenue dans les discours ? [...] Au sein même de la communauté juive, des voix s'élevaient pour exprimer leurs doutes. Le sort d'une collectivité tout entière vouée à l'extermination s'avérait si atroce que la condamnation de quelques bourreaux et leurs complices, après tant d'années écoulées, pouvait apparaître dérisoire. À poursuivre quelques vieillards, n'altérerait-on pas la signification quasi mythique de la Shoah, épreuve sans pareille du peuple juif qui le marquait à tout jamais du sceau du martyr ? D'autres Juifs nourrissaient leurs réticences de considérations plus traditionnelles. À faire renaître, dans le prétoire, le temps de l'exclusion et de la haine, ne risquait-on pas de réveiller aussi, dans les esprits et les sensibilités, le sentiment trouble que les Juifs n'appartenaient à la communauté nationale qu'en vertu de principes abstraits ou de règles de droit, et qu'ils demeuraient à part du reste des Français. [...] Enfin, au sommet de l'État, les présidents successifs de la V^e République ne s'avéraient guère enclins à ressusciter, à l'occasion de ces procès, une époque douloureuse pour la France » (*ibid.*, p. I-III).

Dans un même ordre d'idées, dans l'article qu'elle consacre à Jean Améry et à Robert Antelme (qui revint, dès 1947, sur son expérience des camps et qui est l'un des dédicataires, avec Maurice Blanchot et Berek Kofman, de *Paroles suffoquées*²⁰), Régine Waintrater rappelle qu'après la guerre « au nom de l'universalisme, – idéologie du lien par excellence –, les survivants se sont vus proposer une sorte de pacte dénégatif : leur réintégration complète à la communauté humaine en échange du silence sur des événements que cette même communauté ne pouvait encore affronter²¹ ». Quelques années après la guerre, Améry exprimait le malaise qu'il ressentait en voyageant en Allemagne et l'inconfort qu'il éprouvait au contact de ses citoyens : « Je ne me sens pas bien dans ce beau pays pacifique, habité par des gens respectables et modernes. Pourquoi, on l'aura deviné : j'appartiens à cette espèce humaine heureusement en voie de disparition que l'on s'est mis d'accord de baptiser globalement du nom de "victimes nazies"²². » Mentionnons que le rapport à la mémoire de la population allemande dans sa majorité, tel que présenté dans *Par-delà le crime et le châtement*, semble obéir à une logique économique. Car d'après Améry, cette nation s'efforçait d'effectuer simultanément deux actions, de concilier

²⁰ Ce choix en dit long sur l'importance de Robert Antelme pour Sarah Kofman. Dans un courrier qu'il lui envoya après le décès d'Antelme, Jean-Luc Nancy écrivit ceci : « je tiens à te dire, et même plutôt à t'écrire, que j'ai beaucoup pensé à toi lorsque j'ai appris cette mort. Je sais que ce n'est pas seulement celle d'un ami [...], mais aussi celle d'un témoin, du double témoignage de la vie et de l'écriture. Je t'embrasse dans ce deuil, qui est pour toi comme celui d'un parent proche. » (Lettre datée du 15/11/90, dossier « Correspondance avec Jean-Luc Nancy », fonds Sarah-Kofman, IMEC – Abbaye d'Ardenne. Nancy souligne.) Dans sa thèse, Anne-Martine Parent écrit : « Entre la vie privée – la mort du père – et la vie intellectuelle – la référence à Blanchot – se trouve Robert Antelme, dont le témoignage, *L'espèce humaine*, fait l'objet de la réflexion de Kofman dans *Paroles suffoquées*. Tout se passe comme si le commentaire sur le témoignage d'Antelme réalisait le lien par lequel pouvait s'unir vie privée et vie intellectuelle, et était lui-même produit par cette union. » (*Paroles spectrales, lectures hantées, op. cit.*, p. 77.)

²¹ R. Waintrater, « Des Lumières à l'obscurité... Robert Antelme et Jean Améry, deux itinéraires », *Topique, loc. cit.*, p. 106.

²² J. Améry, *Par-delà le crime et le châtement, op. cit.*, p. 138.

des opérations que nous nous hasardons à résumer – l’essayiste se garde de le faire –, à l’aide de métaphores financières : croissance commerciale vigoureuse et liquidation définitive des comptes (à rendre), progression des exportations et effacement des dettes (envers les survivants), augmentation des ventes et réduction unilatéralement consentie (de la culpabilité). La synchronie, voire l’équivalence de ces préoccupations dominantes ainsi que l’apparente insensibilité de ceux qui les manifestent, l’impression qu’ils lui donnent de se sentir irréprochables, laisseront l’auteur amer et brisé : « C’est en ces jours-là, alors qu’ils étaient occupés à conquérir les marchés mondiaux pour leurs produits industriels *en même temps* qu’à “venir à bout” du passé chez eux, avec fort bonne conscience d’ailleurs, que nos premiers ressentiments – ou devrais-je dire avec certaines réserves : mes ressentiments – prirent forme²³. »

Jean Améry déplore le manque de soutien et d’empathie dont font preuve certains de ses contemporains. La situation (telle que perçue par lui) qu’il décrit en Allemagne présente certaines analogies avec celle vécue dans l’étrange maison – à l’utilité indéfinie mais « qui pourrait être un hospice pour mendiants » (*PS*, 29) – où est accueilli le personnage principal de « L’Idylle », Alexandre Akim, et dont Sarah Kofman expose ainsi les règles à suivre, les conventions :

La faute la plus grave dans cette maison, bien que la plus innocente, est de tomber malade, la moindre indisposition pouvant laisser soupçonner que tout ne va pas peut-être pas si bien que cela dans ce beau pays, que, malgré les dénégations de la loi et ses assurances, le bonheur y est fragile, toujours déjà rongé par le malheur. C’est pourquoi vous *devez* toujours bien vous porter

²³ *Ibid.*, p. 145. Nous soulignons.

sous peine de recevoir des coups, être mis à l'ombre dans un cachot noir (où vous êtes d'ailleurs très bien soigné) : même si la maladie vous fait hurler la nuit, si vous êtes couvert de poussière et avez le visage desséché, les mains déchirées, vous devez encore affirmer que tout va bien, que votre souffrance est, elle aussi, idyllique. (*PS*, 28-29 ; les italiques sont dans le texte.)

L'usage du pronom « vous » dans ce passage interpelle le lecteur dont on ne sait trop s'il sert à l'intéresser, à ce qu'il se sente concerné, ou à porter l'attention sur une certaine identification de l'auteure. Relativement à l'idylle, Jean Améry écrira : « pour le malheur de mon âme, je faisais partie de la minorité réprouvée de ceux qui gardaient rancune. Obstinément j'en voulais à l'Allemagne pour les douze années d'Hitler que j'emportais avec moi dans l'idylle industrielle de la nouvelle Europe²⁴ ».

4.2 Volontés d'« annulation »

Amorçant un rapprochement, qui ne sera pas suivi d'autres développements, entre *Par-delà le crime et le châtement* et « *Shoah* (ou la Dis-Grâce) », Peter Banki émet, dans sa thèse de doctorat portant sur la question du pardon après l'« Holocauste » – c'est le mot qu'il utilise dans le résumé –, une remarque très pertinente au sujet de Sarah Kofman :

*Echoing the position expressed by Jean Améry in the passage cited above from *Jenseits von Schuld und Sühne*²⁵, she suggests that the Hegelian logic*

²⁴ J. Améry, *Par-delà le crime et le châtement*, op. cit., p. 147.

²⁵ Peter Banki fait ici référence aux deux extraits suivants qu'il cite ensemble : « *Ich bin belastet mit der Kollektivschuld, sage ich: nicht sie. Die Welt, die vergibt und vergißt, hat mich verurteilt, nicht jene, die mordeten oder den Mord geschehen ließen [...]. Alles wird untergehen in einem summarischen "Jahrhundert der Barbarei." Als die wirklich Unbelehrbaren, Unversöhnlichen, als*

of history is nothing other than the logic of the Final Solution itself. By negating the crime in sovereign forgiveness or mercy (Gnade) – in Hegel's formulation, das Geschehene ungeschehen zu machen – the crime of the Final Solution is not negated, but paradoxically accomplished inasmuch as its purpose was « to make the Jews' existence null, to make them un-happened²⁶. »

Peter Banki cite ensuite, dans le commentaire en note, une partie de la traduction anglaise du passage suivant du poème de Kofman :

Car la « solution finale », la *Vernichtung*,
c'est, d'une volonté diabolique,
Vouloir que ce qui a eu lieu n'ait pas eu lieu
Das Geschehene ungeschehen zu machen
C'est vouloir anéantir le peuple juif.
Sans rien conserver. Sans restes. Sans *Aufhebung*.
Rendre nulle et non avenue son existence,
Ramasser les Juifs, un par un, pour les annuler
Jusqu'au dernier. (*SD*, 67)

Dénonçant le projet et les agissements des nazis, la philosophe utilise dans cet extrait une expression employée non seulement par Hegel, à qui elle fait explicitement référence dans l'exergue, mais aussi – ce qu'elle ne pouvait assurément ignorer – par Freud, qui s'en sert sous une forme substantivée (créant ainsi un néologisme, « ce à quoi la langue allemande se prête²⁷ »), dans *Inhibition*,

die gesichtsfeindlichen Reaktionäre im genauen Wortverstande werden wir dastehen, die Opfer, und als Betriebspanne wird schließlich erscheinen, daß immerhin manche von uns überlebten. » (*The Forgiveness to Come: Dreams and Aporias*, thèse de doctorat, Département d'allemand, New York University, New York (NY), 2009, p. 4.) Dans la traduction française de Françoise Wuilmart : « Moi, je traîne le fardeau de la faute collective, dis-je, pas eux. Le monde, qui pardonne et oublie, m'a condamné moi, pas ceux qui ont commis des meurtres ou les ont laissé commettre. [...] Tout sera englouti dans un sommaire "siècle de barbarie". Et nous serons laissés pour compte, nous les incorrigibles, les irréconciliables, les ennemis de l'histoire, les réactionnaires dans l'acception exacte du terme, nous les victimes, et de la panne générale de l'entreprise on retiendra finalement qu'après tout beaucoup d'entre nous ont survécu. » (*Par-delà le crime et le châtement*, *op. cit.*, p. 162 et 171. Améry souligne.)

²⁶ P. Banki, *The Forgiveness to Come: Dreams and Aporias*, *op. cit.*, p. 6-7.

²⁷ J.-M. Rey, *L'Oubli dans les temps troublés*, *op. cit.*, p. 118.

symptôme, angoisse, pour désigner un mécanisme précis dont nous analyserons la mise en œuvre et les implications : «*Ungeschehenmachen*» qui signifie, en psychanalyse, « annulation (– rétroactive)²⁸ », « *undoing (what has been done)*²⁹ ». Les coupables des atrocités perpétrées pendant la Deuxième Guerre mondiale décrits par Sarah Kofman et Jean Améry, les victimes dont elles auront suscité le ressentiment dépeintes par ce dernier (qui en est lui-même un cas de figure exemplaire) et les souverains attentivement étudiés par Jean-Michel Rey auront pu – pour des raisons bien sûr extrêmement différentes – former le souhait « que devienne inexistant tel moment du passé, que disparaisse de l’horizon l’événement gênant ou qu’il soit à ce point désinvesti qu’il s’annule³⁰ ».

Tout en le sachant totalement irréalisable, Jean Améry démontre que son ressentiment procède d’un tel désir puisqu’il enjoint de renverser ce qui ne peut l’être et commande de remonter le cours de l’histoire pour en supprimer une période trouble :

Il cloue chacun de nous à la croix de son passé anéanti. Il exige absurdement que l’irréversible soit inversé, que l’événement n’ait pas eu lieu. Le

²⁸ J. Laplanche et J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, op. cit., p. 29. La définition proposée par Laplanche et Pontalis est la suivante : « *Mécanisme psychologique par lequel le sujet s’efforce de faire en sorte que des pensées, des paroles, des gestes, des actes passés ne soient pas advenus ; il utilise pour cela une pensée ou un comportement ayant une signification opposée. Il s’agit là d’une compulsion d’allure “magique”, particulièrement caractéristique de la névrose obsessionnelle.* » (*Idem.* Les italiques sont des auteurs.)

²⁹ *Idem.* En anglais dans le texte. Jean-Michel Rey cite lui aussi la traduction anglaise de ce mot qu’il a repérée dans la *Standard Edition (L’Oubli dans les temps troublés, op. cit., p. 118.)*

³⁰ *Ibid.*, p. 120. Nous insérons dans notre texte cette phrase de Rey – qui l’incluait dans un paragraphe où il parlait d’« une certaine pratique politique » (*idem.*) dans laquelle, comme dans le tableau de l’annulation rétroactive brossé par Freud, on essaie de « conf[é]re[r] » aux mots « un pouvoir performatif » (*idem.*) – pour la recadrer dans un contexte plus large, en l’appliquant aussi aux nazis et à ceux dont ils auront provoqué le ressentiment, sans que la réalisation de ce projet ne passe nécessairement par son énonciation.

ressentiment bloque l'accès à la dimension humaine par excellence : l'avenir. Je sais, chez l'esclave du ressentiment, le sens du temps est distordu, dérangé, si l'on veut, puisqu'il réclame ce qui est doublement impossible : le retour en arrière dans un temps écoulé et l'annulation de ce qui a eu lieu³¹.

De toute évidence, l'expérience concentrationnaire aura eu des conséquences considérables sur la vie de Jean Améry. L'auteur se remémore la brutalité révoltante d'un militaire, dont il décline l'identité – mais qui, comme par l'effet d'une antonomase par nom propre, représente en quelque sorte tous les nazis –, et la douleur lancinante qu'il doit endurer suite aux sévices qui lui ont été infligés. De plus, nous l'avons déjà constaté, l'incapacité et le refus de comprendre, les résistances auxquelles il se heurte contribuent à le meurtrir encore davantage :

Wasj, le SS flamand attisé par ses maîtres allemands, qui m'asséna des coups de manche de pelle sur le crâne parce que je ne creusais pas assez vite, ressentait l'outil comme une prolongation de sa main et les coups comme le déferlement des vagues de sa dynamique psycho-physique. J'étais et je suis le seul à posséder la vérité morale des coups qui aujourd'hui encore résonnent dans mon crâne et je suis dès lors plus apte à juger non seulement le malfaiteur mais aussi la société uniquement préoccupée de sa survivance. La société ne songe qu'à sa sécurité et se fiche complètement des vies endommagées : elle regarde en avant, et dans le meilleur des cas elle le fait pour éviter que ce genre de chose ne se reproduise. Mais mes ressentiments sont là pour que le crime devienne une réalité morale aux yeux du criminel lui-même, pour que le malfaiteur soit impliqué dans la réalité de son forfait³².

L'esseulement vécu pendant la guerre perdure, mais Jean Améry refuse de se résigner à son sort. Aussi espère-t-il vivement ne plus être délaissé dans le malheur, la peine et le désarroi :

³¹ J. Améry, *Par-delà le crime et le châtement*, *op. cit.*, p. 149-150. Sur ce point, Laplanche et Pontalis font remarquer que « [l']annulation rétroactive – au sens pathologique – vise la *réalité* même de l'acte qu'il s'agirait de supprimer radicalement en faisant comme si le temps n'était pas irréversible. » (*Vocabulaire de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 31. Les auteurs soulignent.)

³² J. Améry, *Par-delà le crime et le châtement*, *op. cit.*, p. 152.

Wasj, le SS d'Anvers, plusieurs fois meurtrier et tortionnaire bien drillé, a payé de sa vie. [...] En dernier ressort l'expérience de la persécution était celle d'une extrême *solitude*. Ce qui m'importe, c'est d'être délivré de cet état d'abandon qui persiste toujours. Wasj, le SS, a appris la vérité morale de ses méfaits au moment où il se trouvait face au peloton d'exécution. En cet instant il était avec *moi* – et je n'étais plus seul avec le manche de la pelle. *J'aimerais croire qu'au moment de son exécution il a tout comme moi voulu inverser le temps, faire en sorte que l'événement ne soit jamais advenu*³³.

En somme, nous pouvons supposer qu'Améry aurait espéré que le « SS d'Anvers » admette, même tardivement, ses torts ; qu'il regrette ultimement et sincèrement ses actions ; qu'il prie ardemment pour que l'époque hitlérienne n'ait jamais existé ; que le désastre soit réparé ; que les gestes pour lesquels il allait être exécuté n'aient pas été posés. L'idée que son persécuteur, avant de mourir, ait pu partager avec lui le vœu (évidemment impossible à exaucer) que tout cela ne soit jamais arrivé, semble le reconforter un peu : « *Er hat, so möchte ich glauben, im Augenblick seiner Hinrichtung die Zeit genauso umdrehen, das Geschehen genauso ungeschehen machen wollen wie ich*³⁴. »

L'épisode lors duquel Jean Améry est rudement frappé à la tête rappelle celui où le père de Sarah Kofman est mortellement battu, presque de la même façon. Ceux-ci nous font aussi penser à la fin des personnages Nicolas Pavlon et Alexandre

³³ *Ibid.*, p. 153. Nous soulignons. Quant aux mots « solitude » et « moi », ils ont été soulignés par Améry.

³⁴ J. Améry, *Jenseits von Schuld und Sühne*, *op. cit.*, p. 86. Il s'agit de la version originale allemande de la dernière phrase du passage cité juste avant. Nous la citons pour souligner l'utilisation des mots « *das Geschehen* » et « *ungeschehen machen* ». Janine Altounian a, quant à elle, repéré « l'expression *ungeschehen machen* (rendre non advenu) » (*La Survivance op. cit.*, p. 89) dans le chapitre de *Par-delà le crime et le châtement* intitulé « Dans quelle mesure a-t-on besoin de sa terre natale ? ». Altounian établit elle aussi le rapport avec le mécanisme décrit par Freud. Signalons en outre que la germaniste consacre un chapitre de son essai à Améry : « L'extermination des hommes invalide leur langue par implosion du lien social ». (*Ibid.*, p. 117-134.)

Akim. Toutefois, comme l'écrit Sarah Kofman dans *Paroles suffoquées* : « Un récit-fiction sur Auschwitz est insoutenable et cet événement ne saurait avoir été “anticipé” par aucune littérature. Par exemple par ce récit, *L'Idylle*. » (PS, 22) Dans *Paroles suffoquées*, puis dans *Rue Ordener, rue Labat*, l'auteure rendra compte des derniers instants de celui dont la disparition l'aura laissée inconsolable. Elle relate ainsi pour la seconde fois dans son œuvre la fin tragique qu'il connut :

Après la guerre, arrive l'acte de décès d'Auschwitz. D'autres déportés reviennent. Un Yom Kippour, à la synagogue, l'un d'eux prétend avoir connu mon père à Auschwitz. Il y aurait survécu un an. Un boucher juif, devenu kapo (revenu du camp de la mort, il a rouvert boutique rue des Rosiers) l'aurait abattu à coups de pioche et enterré vivant, un jour où il aurait refusé de travailler. C'était un Shabbat : il ne faisait aucun mal, aurait-il dit, il priait seulement Dieu pour eux tous, victimes et bourreaux.

Pour cela, avec tant d'autres, mon père subit cette violence infinie : mourir à Auschwitz, ce lieu où ne pouvait, où ne devait être respecté aucun Repos. (R, 16)

Après avoir signalé des erreurs touchant à la religion juive qui se sont glissées dans *Rue Ordener, rue Labat*, l'historien du judaïsme Michael Stanislawski interprète cette scène au regard de la loi morale du « *pikuah nefesh* » :

Beyond the issue of whether or not it is credible that a rabbi at Auschwitz would pray to God on behalf of the Nazis, perhaps it is fortunate that, given the subsequent errors in this text recalling simple Jewish ceremonies (in the next chapter she refers to the Havdalah prayer on Saturday night as “kiddush,” refers to Sukkot as “Shoukkot,” and, even more curiously, recalls only “seven plagues” at the Passover seder), it is unlikely that Sarah Kofman knew enough about Judaism and Jewish law to raise the issue of pikuah nefesh – the halachic requirement of violating a commandment in order to save one’s life. Thus, if the earlier story about the ham-and-butter sandwich on the train was truthful [« Sacrée nourriture »], Rabbi Kofman’s actions would have conformed to this requirement. According to Jewish law he was legally obligated to work on the Sabbath rather than be killed for not

*doing so. His self-sacrifice was, therefore, in a profound sense transgressive of his faith rather than demanded by it*³⁵.

Quoi qu'il en soit, une incertitude semble entourer les circonstances réelles de la mort du père, ce dont l'emploi du discours indirect, la conjugaison du verbe « avoir » au conditionnel présent (à quatre reprises) et l'utilisation du verbe « prétendre » sont des indices révélateurs. L'évocation du détenu massacrant l'un de ses coreligionnaires, « l'enterrant dans un fossé à coups de pioche, sans l'avoir jamais rencontré » (*PS*, 42), fait frémir d'horreur le lecteur et celle dont l'autre nom pourrait être, selon Tina Chanter, Antigone³⁶. Indubitablement, le retour du boucher (épouvantable ironie de la profession de l'exécuteur) et la réouverture de son commerce, rue des Rosiers³⁷, auront été perçus comme d'intolérables injustices par celle que cet homme – déployant un zèle excessif et assouvissant une haine furieuse –, avait rendue orpheline.

³⁵ M. Stanislawski, *Autobiographical Jews. Essays in Jewish Self-Fashioning*, op. cit., p. 157. Dans *Paroles suffoquées*, Kofman avait raconté presque exactement de la même manière que dans *Rue Ordener, rue Labat* la mort de son père, mais en se concentrant davantage sur la dimension religieuse de la scène : « *Auschwitz* : l'impossible du repos : mon père, un rabbin, a été tué pour avoir voulu respecter le shabbat dans les camps de la mort ; enterré vivant à coups de pioche, pour avoir – ont rapporté des témoins – refusé de travailler ce jour-là ; afin de célébrer le shabbat, priant Dieu pour eux tous, victimes et bourreaux, rétablissant dans cette situation d'impouvoir et de violence extrêmes un rapport qui échappait à tout pouvoir. Et cela leur a été insupportable : qu'un juif, cette vermine, même dans les camps, ne désespère pas de Dieu. » (*PS*, 41-42 ; Kofman souligne.) Or Michael Stanislawski attire notre attention sur l'omission suivante : « *What Kofman does not say here, however, and which she only reveals in her later autobiography, is that her father was in fact not killed by the Nazis but by a Jewish kapo, a butcher in Paris before the war who returned to his butcher-shop after the war. "They" who could not tolerate that a Jew not lose faith in God in the death camps thus included a Jew.* » (*Autobiographical Jews. Essays in Jewish Self-Fashioning*, op. cit., p. 151. C'est l'auteur qui souligne.)

³⁶ T. Chanter, « *Eating Words: Antigone as Kofman's Proper Name* », dans *Enigmas. Essays on Sarah Kofman*, op. cit., p. 189-202.

³⁷ Le meurtrier de son père avait ainsi pu reprendre ses occupations. Le fait que sa boutique ait été située sur la rue des Rosiers (et la réouverture de celle-ci), témoigne de l'absurdité de la situation et de l'incroyable provocation du personnage puisque, nous le savons, « la mémoire collective et individuelle a fait de la rue des Rosiers une espèce de "lieu sacré" juif ». (Jeanne Brody, *Rue des Rosiers. Une manière d'être juif*, Paris, Les Éditions Autrement, coll. « Français d'ailleurs, peuple d'ici », 1995, p. 129.)

En ce qui concerne la volonté d'annulation dont nous traitons dans ce chapitre, Sarah Kofman nous a fait remarquer qu'elle était au cœur du projet d'Hitler et de la doctrine national-socialiste (« Ramasser les Juifs, un par un, pour les annuler », *SD*, 67). L'offensive lancée « par les antisémites et les nazis pour qui le juif signifie la répulsion, l'Autre dans toute son horreur, l'homme abject qui doit être maintenu à distance, expulsé, exilé, exterminé » (*PS*, 14), consiste effectivement à

[...] vouloir effacer, le temps
D'un jet de gaz
Comme par magie (le comble même de la technique)
Cette souillure, le sale Juif, ce rien.
Le temps d'un « *Fiat Lux* » !
Sinistrement inversé. (*SD*, 67)

Dans ces vers tirés de « *Shoah* (ou la Dis-Grâce) », le parallélisme avec l'« *Ungeschehenmachen* » en psychanalyse est notable au groupe verbal « vouloir effacer », à l'adverbe « comme par magie », au performatif « “*Fiat Lux*” !/ Sinistrement inversé » – auquel le latin conserve un caractère incantatoire – et à la mention du « jet de gaz » dirigé contre les Juifs. Car, se penchant sur ce processus – dont il maintient que la finalité (faire oublier, disparaître un événement) a été poursuivie par divers souverains dans l'histoire de France –, Jean-Michel Rey signale que « Freud fait l'hypothèse qu'il s'agit probablement d'une technique très ancienne qui relève d'une “magie négative”. Procédé vieillot dont la forme la plus

élémentaire vise à “effacer en soufflant dessus”³⁸ ». Cette dernière expression, transposée dans le contexte de la Deuxième Guerre mondiale, fait tressaillir. Ainsi donc, dans cette perspective, le « comble [...] de la technique » que constate Sarah Kofman dans son poème, renvoie à la fois à l’annulation (rétroactive)³⁹, poussée à son paroxysme, et au nazisme qui tentera funestement de la concrétiser en faisant appel à la technologie⁴⁰ comme le prouvent les déportations dans les trains, les exécutions massives dans les chambres à gaz et l’incinération des corps dans les fours crématoires : « Extermination des Juifs, élimination sans traces/ De ces déchets, de ces poux⁴¹/ Précédée (à des fins d’efficacité et pour éviter toute

³⁸ J.-M. Rey, *L’Oubli dans les temps troublés*, op. cit., p. 118. Il ne s’agit évidemment pas d’assimiler les efforts décrits par Rey au nazisme, mais l’essayiste souligne qu’une certaine pensée « magique » est répandue en politique. Il y consacre même un chapitre (« 9. De l’annulation ») de son essai : « L’édit de Fontainebleau, la loi de Louis XVIII (“union et oubli”), l’ordre du jour du Général de Gallifet à destination de l’armée, les deux phrases du président Pompidou : avec quelques mots, le souverain du moment cherche à dissoudre un événement qui dérange fortement – comme en soufflant dessus. » (*Ibid.*, p. 119.) Il écrit aussi plus loin : « Le désir du souverain peut ainsi prendre la forme d’une sorte de rituel de conjuration avec, par exemple, des formules verbales qui seraient destinées à être des “charmes” et à produire donc des effets inattendus, des transformations conséquentes. En nommant directement le mal ou sa “raison” d’être, on croit pouvoir l’exorciser. On n’est pas loin des “mots magiques” ou des formules apotropaïques, à l’adresse d’un “nous” dont on souhaite qu’il se modifie, qu’il se convertisse en se soumettant. Le fonctionnement fiduciaire serait alors porté à son comble sur le terrain politique. » (*Ibid.*, p. 121.)

³⁹ Rey souligne que Freud parle de « technique » pour décrire l’« *Ungeschehenmachen* ». (*Ibid.*, p. 117-118.)

⁴⁰ Jean Améry craint que cela soit un jour oublié : « Quant au massacre de millions de personnes par un peuple hautement civilisé et réputé pour sa fiabilité, son sens de l’organisation et sa précision presque scientifique, il fera figure d’événement regrettable mais pas du tout unique en son genre et il sera mis sur le même pied que l’expulsion meurtrière des Arméniens par les Turcs ou le comportement ignoble des colonialistes français. » (*Op. cit.*, p. 171.) Du point de vue de l’industrialisation, de la productivité et de l’unicité de la Shoah, dans *Ce qui reste d’Auschwitz*, Agamben fait quant à lui ce terrible constat : « À Auschwitz, on ne meurt pas, on produit des cadavres. Des cadavres sans mort, des non-hommes dont le décès est rabaissé au rang de production en série. Et cette dégradation de la mort constituerait justement, selon une interprétation possible et assez répandue, le scandale spécifique d’Auschwitz, le nom propre de son horreur. » (*Op. cit.*, p. 77.)

⁴¹ Dans son article « Les racines du négationnisme en France », Henry Rousso rapporte ceci : « Dans les années 1970-1980, le négationnisme se développe dans de nombreux pays, la France étant particulièrement touchée. [...] En octobre 1978, Louis Darquier de Pellepoix, l’ex-commissaire général aux questions juives, déclare à *L’Express* : “À Auschwitz, on n’a gazé que les poux.” L’article suscite une émotion considérable et joue comme un accélérateur dans la prise de conscience en cours des Français face au passé des Années noires. » (*Cités* (Paris, Presses universitaires de

panique)/ D'une scandaleuse tromperie, d'une infâme mascarade⁴² » (*SD*, 67). Au sujet de la volonté de faire disparaître toute trace, Marc Crépon souligne, dans son essai *Vivre avec. La pensée de la mort et la mémoire des guerres*, que l'oubli

est anticipé et préfiguré dans le calcul et la programmation du meurtre de masse [...]. Il n'est pas de crime de guerre, de crime contre l'humanité, de génocide qui, dans leur volonté de faire disparaître les corps, d'effacer les traces, n'aient tenté d'orchestrer un tel oubli. Le mal absolu s'oppose à la fraternité [...] en tant qu'il tente d'excepter une partie de l'humanité, vouée à une mort anonyme, du deuil qui lui est dû⁴³.

4.3 Disgrâces

Afin d'évoquer l'obscurité répandue sur le monde par les nazis, Sarah Kofman fait brièvement référence au récit de sa création, plus particulièrement au passage suivant de la Genèse, dont elle cite uniquement la première parole divine prononcée : « Dieu dit : “Que la lumière soit” et la lumière fut. Dieu vit que la lumière était bonne, et Dieu sépara la lumière et les ténèbres⁴⁴. » À l'inverse, les politiques génocidaires ordonnent la destruction totale et font régner la noirceur :

France), « Le vertige du mal », vol. 4, n° 36, 2008, p. 55.) Nous reviendrons sur la question du négationnisme.

⁴² Dans *Le Lièvre de Patagonie*, Claude Lanzman raconte sa rencontre très émouvante avec « Abraham Bomba, le coiffeur de Treblinka et un des héros de [s]on film » (Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2009, p. 612 et *sq.*). Nous citons le passage suivant pour donner un exemple des artifices déployés dans les camps pour éviter l'affolement général : « “Qu'avez-vous éprouvé la première fois que vous avez vu déferler dans la chambre à gaz toutes ces femmes nues et ces enfants, nus également ?” Abraham esquive, répond à côté, la conversation se poursuit par d'autres précisions sur la coupe de cheveux, destinée à leurrer les femmes aux derniers instants de leur vie, en leur faisant croire, à cause de l'utilisation de ciseaux et de peignes et non d'une tondeuse, qu'il s'agit d'une coupe normale, comme la pratiquent les coiffeurs pour hommes. » (*Ibid.*, p. 632-624.)

⁴³ Marc Crépon, *Vivre avec. La pensée de la mort et la mémoire des guerres*, Paris, Hermann, coll. « Le Bel Aujourd'hui », 2008, p. 144.

⁴⁴ *La Genèse*, I : 3. *La Bible de Jérusalem*, traduite en français sous la direction de l'École biblique de Jérusalem, nouvelle édition entièrement revue et augmentée, Paris, Éditions du Cerf, 1973, p. 31.

l'anéantissement visé condamnant les victimes de ces régimes à mourir dans l'anonymat le plus complet, d'où l'importance cruciale d'un projet comme le *Mémorial* de Serge Klarsfeld qui contribue à les en faire sortir. En ce sens, influencé par la pensée de Jacques Derrida, le philosophe Marc Crépon écrit, dans *Vivre avec* :

Aux morts, dont il est décidé, prévu ou tout simplement accepté, toléré qu'elles ne compteront pas – pas autrement que comme éléments d'une comptabilité morbide (le nombre des victimes) –, aux morts *abstraites du monde*, aux morts confondues à l'avance dans une masse anonyme (la *massa perdita* que définit Ricœur), il est refusé, dénié, interdit la possibilité de signifier, *chacune singulièrement* et pour quiconque, *la fin du monde*. Les entreprises de destruction du mal absolu n'auront pas eu d'autre but : faire oublier jusqu'à la signification de la mort de leurs victimes – faire oublier que, à chaque fois et en tout lieu, c'est de « la fin du monde » qu'il s'agissait⁴⁵.

Telle est, lugubrement, la « Dis-Grâce que les nazis/ Se prenant pour des dieux/ Dans leur volonté de puissance insensée/ Ont cru en leur pouvoir d'octroyer » (*SD*, 67). Incontestablement, celle-ci représentait l'exact opposé de « [l]a bonté divine ; [d]es faveurs qu'elle dispense⁴⁶ », comme le démontre le préfixe « Dis » – « Exprim[ant] la négation, la cessation, la séparation⁴⁷ » – qui

⁴⁵ M. Crépon, *Vivre avec*, *op. cit.*, p. 144. L'auteur souligne. Jean Améry écrit : « si notre ressentiment brandissait l'index en silence à la face du monde, alors l'Allemagne tout entière garderait à l'esprit [...] cette grande vérité : que ce ne sont pas des Allemands qui ont aboli le règne de l'infamie. Elle apprendrait alors – j'ose parfois l'espérer – à reconnaître, dans sa complicité passée avec le Troisième Reich, la négation totale non seulement du monde affligé par la guerre et la mort, mais aussi de son autre tradition de meilleur aloi ; elle ne refoulerait plus ces douze années, qui pour nous en valaient mille, elle ne les maquillerait plus mais y verrait la réalisation de sa propre destruction et de celle du monde, elle les revendiquerait comme sa possession négative. » (*Par-delà le crime et le châtement*, *op. cit.*, p. 167.)

⁴⁶ *Le Grand Robert de la langue française*, version électronique, *op. cit.* Le passage cité est l'une des acceptions de la « grâce ».

⁴⁷ *Trésor de la langue française informatisé*, Nancy, Analyse et traitement informatique de la langue française, CNRS, Université de Lorraine : <<http://www.atilf.fr/>>. Entrée : « DIS- ».

introduit le mal et la cruauté humaine. Le trait d'union – qui n'est pas d'usage – marque aussi la rupture et permet de souligner typographiquement la différence contrastée entre les dimensions religieuse et profane, l'intervention surnaturelle et l'action militaire, le secours et l'abandon. De plus, en ce qui concerne l'autorité tyrannique des Allemands, le pouvoir absolu qu'ils se sont arrogés et l'univers qu'ils tentent fanatiquement de (re)créer, Régine Waintrater mentionne que « [p]endant la Shoah, les repères de durée appartenaient tous à un calendrier de la persécution, établi par les nazis, qui voulaient se substituer au calendrier humain, laïque, religieux ou national. Dans leur folie de démiurges pervers, ceux-ci veillaient souvent à faire coïncider rafles ou exécutions de masse avec les grandes dates du calendrier juif⁴⁸ ». En outre, tout porte à croire que la « Dis-Grâce » déplorée par Sarah Kofman renvoie aussi au renversement ou à l'interruption « de la *Charis* grecque : puissance divine qui se manifeste dans toutes les formes du don et de l'échange (le circuit des libéralités généreuses, des cadeaux gracieux tissant, entre groupes humains, entre hommes et dieux, entre les hommes et la nature, en dépit de tous les cloisonnements, un réseau d'obligations réciproques)⁴⁹ ». Sur ce point et relativement à la mythologie, le mot « Grâce » évoque aussi inmanquablement, notamment à cause de la majuscule initiale, les déesses Aglaé, Euphrosyne et Thalie. Le latiniste Pierre Grimal indique que les Charites, « en latin les *Grâces* (*Gratie*), sont des divinités de la Beauté [...]. Ce sont elles qui répandent la joie dans la Nature et dans le cœur des hommes, et même dans celui des

⁴⁸ R. Waintrater, *Sortir du génocide*, *op. cit.*, p. 109.

⁴⁹ J.-P. Vernant, « Hestia-Hermès. Sur l'expression religieuse de l'espace et du mouvement chez les Grecs », *L'Homme* (Paris, École des hautes études en sciences sociales), t. 3, n° 3, 1963, p. 18. Repris dans *Mythe et pensée chez les Grecs*, *op. cit.*, p. 155-201.

Dieux⁵⁰. » Jean-Pierre Belfiore ajoute qu'« [o]n les appelle “filles du Ciel”, “filles du Soleil et de la Lumière”. [...] À une époque tardive, les Charites sont regardées comme le symbole de la bienfaisance⁵¹. » Dans le poème de Sarah Kofman, les nazis personnifient en quelque sorte les redoutables adversaires des Grâces puisqu'ils agissent comme des divinités malfaisantes engendrant la guerre avec toutes ses laideurs, semant la terreur, provoquant le déséquilibre et donnant la mort. Enfin, même si nous ne développerons pas cette idée liée à la précédente, il importe de ne pas perdre de vue que la grâce appartient aussi à l'esthétique où elle désigne, entre autres, l'harmonie des éléments, le charme des manières et la fluidité des mouvements. Ainsi apparaît-il clairement dès le titre que la « Dis-Grâce » réfère, tout au contraire, à des gestes affreux, horribles : en l'occurrence, ceux qui ont été commis à l'encontre des Juifs d'Europe et subsumés depuis sous le nom de Shoah.

Assurément, le mot « Dis-Grâce » créé par Sarah Kofman emprunte à l'homophone duquel il dérive le sens d'« [é]vénement malheureux.→ Infortune, malheurs, revers (de fortune)⁵² » (*Grand Robert*). Cependant, nous faisons l'hypothèse qu'il véhicule également, quoique plus implicitement, celui de « [p]erte des faveurs, des bonnes grâces dont on bénéficiait⁵³ » (*Trésor de la langue française*). Car la disgrâce dont il est question dans le poème semble aussi être celle

⁵⁰ P. Grimal, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, *op. cit.*, p. 89.

⁵¹ Jean-Pierre Belfiore, *Grand Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Paris, Larousse, 2010, p. 137.

⁵² *Le Grand Robert de la langue française*, version électronique, *op. cit.* Parler de « disgrâce » – en respectant la graphie traditionnelle –, pour décrire la persécution et l'extermination de millions de personnes aurait toutefois constitué un euphémisme. La double capitale souligne l'exceptionnelle intensité et le caractère unique de l'événement auquel Kofman réfléchit.

⁵³ *Trésor de la langue française informatisé*.

dans laquelle le survivant menace de tomber lorsqu'il est incapable de pardonner ; ce risque augmentant de façon significative s'il entretient du ressentiment. C'est le cas de Jean Améry qui « en refusant de classer Auschwitz dans les dossiers de l'histoire, [...] sait qu'il se voue à l'incompréhension, voire à la réprobation de ses contemporains⁵⁴ ». En persévérant dans cette voie et en avouant honnêtement ses sentiments, l'auteur a en effet parfaitement conscience des reproches qu'il encourt, comme en témoigne ce passage de *Par-delà le crime et le châtement* dans lequel, s'exposant d'emblée à déplaire, il annonce ses préoccupations et ses intentions :

Ce qui m'importe c'est la description de l'état mental de la victime. Ma contribution sera une analyse des ressentiments fondée sur l'introspection. La tâche que je me propose est de justifier un état d'âme condamné dans la même mesure par les moralistes et les psychologues : les premiers en font une souillure, les seconds une sorte de maladie. Cet état d'âme c'est le mien, je dois donc accepter de porter la souillure sociale et assumer d'abord, pour tenter de la légitimer ensuite, la maladie comme partie intégrante de ma personnalité⁵⁵.

⁵⁴ R. Waintrater, « Des Lumières à l'obscurité... Robert Antelme et Jean Améry, deux itinéraires », *Topique*, *loc. cit.*, p. 102.

⁵⁵ J. Améry, *Par-delà le crime et le châtement*, *op. cit.*, p. 140-141. Comme le fait remarquer Paul Zawadzki : « Si l'homme du ressentiment semble tombé bien bas sur le plan *moral*, politiquement, il évoque les principales images répulsives de la démocratie : le racisme des groupes établis chez Norbert Elias ; le nationalisme allemand chez Isaiah Berlin ; les mythologies identitaires et fondamentalistes chez Pierre-André Taguieff ; le conformisme des groupes et leur hostilité à l'égard des individualités indépendantes et singulières chez Hannah Arendt. » (« Le ressentiment et l'égalité. Contribution à une anthropologie philosophique de la démocratie », dans *Le Ressentiment*, *op. cit.*, p. 32-33.) Marc Angenot soutient qu'il « a été et demeure une composante de nombreuses idéologies de notre siècle, tant de droite (nationalisme, antisémitisme) que de gauche, s'insinuant dans diverses expressions du socialisme, du féminisme, des militantismes minoritaires, du tiers-mondisme. » (*Les Idéologies du ressentiment*, *op. cit.*, p. 11.)

Chez Nietzsche – « devenu un “maître” capable longuement de dissertar dessus » (*EI*, 239) et « avec qui Améry brûle d’en découdre⁵⁶ » –, le ressentiment se caractérise, rappelle Gilles Deleuze, par « [l]’impuissance à admirer, à respecter, à aimer⁵⁷ », par « [l]a “passivité”⁵⁸ » et par « [l]’imputation des torts, la distribution des responsabilités, l’accusation perpétuelle⁵⁹ ». Or, comme le fait remarquer Régine Waintrater, « [à] celui qui rêve de surhomme, Améry va opposer la parole de l’homme déshumanisé par l’humanité en question⁶⁰ ». Dans le texte à l’étude, l’auteur confie ne pas penser « convainc[re] qui que ce soit qui partage la

⁵⁶ R. Waintrater, « Des Lumières à l’obscurité... Robert Antelme et Jean Améry, deux itinéraires », *Topique*, *loc. cit.*, p. 102.

⁵⁷ G. Deleuze, *Nietzsche et la philosophie*, *op. cit.*, p. 134. Deleuze souligne. À ce sujet, Deleuze écrit : « Le plus frappant dans l’homme du ressentiment n’est pas sa méchanceté, mais sa dégoûtante malveillance, sa capacité dépréciative. Rien n’y résiste. Il ne respecte pas ses amis, ni même ses ennemis. Ni même le malheur ou la cause du malheur ». (*Idem.*) Améry a donc raison d’affirmer qu’il s’entretient de « ressentiments de nature toute spéciale dont ne pouvaient encore se douter Nietzsche ou encore Max Scheler lorsqu’il aborda ce thème en 1912 ». (*Par-delà le crime et le châtement*, *op. cit.*, p. 153.) Car qui oserait demander aux victimes du nazisme qu’elles respectent leurs persécuteurs ?

⁵⁸ G. Deleuze, *Nietzsche et la philosophie*, *op. cit.*, p. 135. Deleuze souligne.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 136. Deleuze souligne. Améry écrit : « On en arrive à devoir se défendre quand on se lance dans de telles considérations. Je sais, on m’objectera que ce que j’avance là n’est qu’une manière bien tournée ou peut-être aussi mal tournée, mais en tout cas très ambitieuse, de déguiser un désir de vengeance barbare et primitif qu’une moralité plus progressiste a déjà fort heureusement surmonté. » (*Par-delà le crime et le châtement*, *op. cit.*, p. 151.) Au sujet de la vengeance, il exprimera cette certitude : « Sans pouvoir le prouver, je suis certain qu’aucune victime n’aurait ne serait-ce que songé à pendre l’homme Bogner du procès d’Auschwitz dans la balançoire de Bogner. Encore moins une ancienne victime en pleine possession de ses sens aurait-elle jamais eu l’extravagante idée, moralement inconcevable, de vouloir faire périr de mort violente quatre à six millions d’Allemands. Nulle part la loi du talion ne serait plus déraisonnable, historiquement et moralement, que dans ce cas-ci. » (*Ibid.*, p. 166.) Dès novembre 1945, Robert Antelme écrivait pour sa part, au sujet de la vengeance : « Penser qu’un déporté puisse se réjouir de ce que certains Allemands en France soient en train de devenir eux-mêmes des “déportés”, ou simplement le tolérer, c’est croire qu’ayant reçu en Allemagne une bonne correction, nous nous réjouissons qu’on la rende à ceux qu’on a sous la main. C’est ne rien comprendre à ce qui a été vécu là-bas. Imaginer que nous puissions être “dans le coup”, faire cela en pensant à nous, c’est croire que les “mœurs” de là-bas ont mordu sur nous, et même que par un mimétisme infernal, nous en avons pris le goût. C’est surtout ne pas comprendre qu’en s’acharnant sur les prisonniers allemands on perpétue l’enfer. » (*Vengeance ?*, postface de Jean-Luc Nancy, Paris, Hermann, coll. « Le Bel Aujourd’hui », 2010, p. 15-16.) Réitérant sa position, il affirmera en conclusion : « Aussi, aux folies de la vengeance, aux abstentions secrètes, aux lâchetés des indemnes, nous disons : non. » (*Ibid.*, p. 21.)

⁶⁰ R. Waintrater, « Des Lumières à l’obscurité... Robert Antelme et Jean Améry, deux itinéraires », *Topique*, *loc. cit.*, p. 102.

communauté nationale avec les malfaiteurs ou qui, n'ayant pas été victime des nazis, appartient à la communauté plus vaste de tous les non-mutilés du monde⁶¹ ». En gardant sa rancœur – qui est selon lui, comme le note pertinemment W. G. Sebald, « l'élément indispensable d'une vision vraiment critique du passé⁶² » – et en revenant sur les causes de son amertume, Jean Améry pressent qu'il s'attirera les critiques et la défaveur de plusieurs. Ainsi donc, dans la conclusion, il sollicite l'indulgence du lecteur à l'égard de ceux qui, comme lui, continuent d'éprouver du ressentiment. Le texte se termine par cette invitation à la tolérance :

Au fond les craintes de Scheler et de Nietzsche n'étaient pas justifiées. Notre morale d'esclaves ne l'emportera pas. [...] Nous, les victimes, devons « en finir » avec cette rancune, en finir au sens que ce mot avait dans le jargon du KZ, c'est-à-dire à peu près faire mourir. Nous devons en finir bientôt et nous en finirons bientôt. Mais d'ici là nous implorons la patience envers ceux dont le repos est encore perturbé par la rancune⁶³.

Le suicide de Jean Améry en 1978 – « seule expression d'une liberté aliénée par le camp⁶⁴ », selon Waintrater – élargit considérablement la portée de ces mots qui trahissaient certes le désespoir de l'auteur, mais dont l'exceptionnelle gravité ne put s'apercevoir pleinement que dans l'après-coup.

⁶¹ J. Améry, *Par-delà le crime et le châtement*, op. cit., p. 156.

⁶² W. G. Sebald, « Avec les yeux de l'oiseau de nuit. Sur Jean Améry », dans *Campo Santo*, tr. française Patrick Charbonneau et Sibylle Muller, Arles, Actes Sud, 2009, p. 153.

⁶³ J. Améry, *Par-delà le crime et le châtement*, op. cit., p. 173.

⁶⁴ « Des Lumières à l'obscurité... Robert Antelme, deux itinéraires », *Topique*, loc. cit., p. 105.

4.4 Le pardon, l'oubli et la négation

Ayant connu « [l']émigration, la résistance, la prison, la torture, les camps de concentration...⁶⁵ » – les points de suspension montrent bien que l'énumération n'est pas complètement achevée, que la liste des supplices pourrait s'allonger, que l'auteur juge peut-être préférable de ne pas y insister, qu'il manifeste une certaine réticence à revenir sur les épreuves subies ou qu'il est trop ému pour le faire⁶⁶ –, Jean Améry refuse catégoriquement d'accorder son pardon et critique sévèrement les individus tentés quant à eux de le prodiguer. Dans *Par-delà le crime et le châtement*, il affirme avoir acquis la

conviction que la volonté de conciliation clamée bien haut par les victimes des nazis ne peut procéder que d'une léthargie émotionnelle et d'un sentiment d'indifférence envers la vie, ou alors de la conversion masochiste d'une soif de vengeance *authentique* mais refoulée. Celui qui permet à son individualité d'être assimilée par la société et se conçoit uniquement comme une fonction du social, celui que l'on peut donc taxer d'indifférence et d'hébétéude affective, pardonnera en effet. Il laisse ce qui s'est passé être ce qui s'est passé [*Er läßt das Geschehene gelassen sein, was es war*⁶⁷]. Il laisse, comme on dit dans le peuple, le temps refermer les blessures⁶⁸.

⁶⁵ J. Améry, *Par-delà le crime et le châtement*, *op. cit.*, p. 139.

⁶⁶ Cela nous semble aller dans le sens de ce qu'écrit W. G. Sebald au sujet du style de l'auteur dans *Par-delà le crime et le châtement* : « Améry adopte une stratégie courante d'*understatement* qui interdit aussi bien la pitié que l'auto-apitoiement et qui, selon le constat de Niederland, caractérise la totalité des victimes de la persécution. » (« Avec les yeux de l'oiseau de nuit. Sur Jean Améry », dans *Campo Santo*, *op. cit.*, p. 148). Il nous semble effectivement que cela décrive aussi très adéquatement l'écriture de Sarah Kofman dans *Rue Ordener, rue Labat*.

⁶⁷ J. Améry, *Jenseits von Schuld und Sühne*, *op. cit.*, p. 87. Nous avons intégré ce passage du texte allemand pour faire ressortir le rapport à « *das Geschehene* ».

⁶⁸ J. Améry, *Par-delà le crime et le châtement*, *op. cit.*, p. 154. Améry souligne. Aussi cité par Esther Cohen dans *Les Narrateurs d'Auschwitz*, *op. cit.*, p. 131-132.

Progressivement, après une vingtaine d'années de profondes méditations, le constat « qu'un pardon et un oubli résultant d'une pression sociale sont immoraux⁶⁹ » s'est imposé à l'auteur. Tout comme ce dernier, Sarah Kofman n'entend pas céder à ces deux tentations. Elle s'élève contre la possibilité que les persécuteurs d'autrefois – dont elle continue de blâmer les actions avec véhémence – puissent être considérés avec tolérance, voire peut-être même avec une relative bienveillance. Nous devons souligner que la position défendue par la philosophe ne tient sans doute pas uniquement à son expérience personnelle et à son caractère si l'on retient les paroles prononcées par Jacques Derrida après sa conférence intitulée « Une certaine impossibilité de dire l'événement » :

Une des raisons pour laquelle je ne peux pas dire « je pardonne », ce n'est pas seulement ma dureté, mon inflexibilité, ma condamnation inflexible, c'est que simplement je n'ai jamais le droit de pardonner. C'est toujours l'autre qui doit pardonner, je ne peux pas pardonner au nom de l'autre. Je ne peux pas pardonner au nom des victimes de l'Holocauste. Même des survivants, même ceux qui, comme Primo Levi, étaient présents, ont vécu ou survécu, n'ont pas le droit de pardonner⁷⁰.

À la différence de Jean Améry, Sarah Kofman s'adresse, dans « *Shoah* (ou la Dis-Grâce) », à un lectorat que nous pouvons supposer particulièrement sensible à ces questions et susceptible de mieux comprendre son inquiétude ou de soutenir sa révolte. En effet, ce texte parut dans la revue *Les Nouveaux Cahiers*, qui fut publiée

⁶⁹ J. Améry, *Par-delà le crime et le châtement*, op. cit., p. 155. De tels passages permettent à Régine Waintrater d'écrire : « Alors que le politiquement correct de l'époque invite la victime à pardonner, l'intransigeance d'Améry sonne déjà anachronique » (« Des Lumières à l'obscurité... Robert Antelme et Jean Améry, deux itinéraires », *Topique*, loc. cit., p. 102).

⁷⁰ J. Derrida, « Une certaine possibilité impossible de dire l'événement », dans Jacques Derrida, Alexis Nouss, Gad Soussana, *Dire l'événement, est-ce possible ? Séminaire de Montréal, pour Jacques Derrida*, Paris, Montréal, L'Harmattan, coll. « Esthétiques », 2001, p. 103.

entre 1965 et 1997 sous la responsabilité de l'Alliance Israélite Universelle ; *Les Cahiers du judaïsme*, fondés en 1998, ont succédé à cette publication. Dans les derniers vers du poème, la philosophe utilise ainsi un « nous » inclusif. L'ultime recours à la première personne du pluriel vise, d'une part, à rendre compte de la détermination des membres d'une communauté de pensée – transcendant l'appartenance à une même religion – à affirmer leur unité, voire à se rallier l'appui de ceux qui ne partageraient pas nécessairement leur avis sur ces points fondamentaux⁷¹ ; d'autre part, à envoyer un message clair aux antisémites, plus précisément aux négationnistes, en exprimant une réprobation unanime à leur égard : « De ce crime des nazis, nous ne saurons leur faire grâce,/ Le rendre nul et non avenu⁷²,/ L'anéantir dans le pardon et l'oubli⁷³ » (*SD*, 67).

⁷¹ Certains pouvant, à l'opposé, préférer le pardon et l'y inciter. Jean Améry y faisait référence dans son texte : « Les juifs qui à ce moment déjà étaient tout vibrants du pathos du pardon et de la réconciliation, qu'ils s'appellent Victor Gollancz ou Martin Buber, m'étaient aussi déplaisants que les autres qui n'avaient pas pu attendre plus longtemps pour affluer des Etats-Unis, d'Angleterre ou de France et se précipiter en Allemagne où, transformés en "rééducateurs", ils joueraient le rôle de *praeceptores Germaniae*. » (*Par-delà le crime et le châtement*, *op. cit.*, p. 143.)

⁷² Se penchant sur l'Édit de Nantes, Jean-Michel Rey écrit ceci qui nous semble tout à fait approprié pour l'étude des vers de Kofman cités : « Dans le vocabulaire juridique, l'expression "nul et non avenu" indique précisément qu'un acte annulé n'a pas plus d'effet que s'il n'avait jamais existé. Ce serait, en quelque sorte, une preuve ontologique d'inexistence [...]. L'ordre politique nouveau se caractérise par le fait qu'il y a une période dont il ne faut plus faire mention [...]; une période qui est à envisager sous le signe d'une annihilation décidée, à un moment donné, par le souverain seul. Logique implacable de la rétroaction quand elle s'applique ainsi à des événements qui sont proches, quand elle permet de négliger simplement une partie du temps lui-même, de n'en faire plus cas ». (*L'Oubli dans les temps troublés*, *op. cit.*, p. 103.) Dans l'entrée « Non avenu, ue » du *Vocabulaire juridique*, nous trouvons la définition suivante : « Se dit en pratique d'un acte manifestement *nul (et souvent par insistance : nul et non avenu) pour exprimer qu'avant même son annulation par l'autorité compétente, il y a lieu de faire comme s'il n'avait pas été accompli. » (Gérard Cornu (dir.), septième édition revue et augmentée avec locutions latines, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige/Dicos Poche », 2005 [1987], p. 603.)

⁷³ Au sujet du pardon, nous souscrivons aux propos tenus par Jacques Derrida dans « Le Siècle et le Pardon » : « Dans le mal radical dont nous parlons et par conséquent dans l'énigme du pardon de l'impardonnable, il y a une sorte de "folie" que le juridico-politique ne peut approcher, encore moins s'approprier. Imaginez une victime du terrorisme, une personne dont on a égorgé ou déporté les enfants, ou telle autre dont la famille est morte dans un four crématoire. Qu'elle dise "je pardonne" ou "je ne pardonne pas", dans les deux cas, je ne suis pas sûr de comprendre, je suis même sûr de ne pas comprendre et en tout cas je n'ai rien à dire. Cette zone de l'expérience reste inaccessible et je

Sarah Kofman aborde ensuite le phénomène extrêmement préoccupant de la négation de la Shoah. Analysant les origines de ce problème, l'historien Henry Rousso ouvre son article intitulé « Les racines du négationnisme en France » (2008) par quelques remarques qui nous semblent éclairer le poème à l'étude dans ce chapitre, fournir le motif de son écriture et justifier l'appel qui y est lancé :

Le XX^e siècle a produit les formes les plus radicales du mal en politique, *poussant à un degré inédit dans l'Histoire la négation de l'humanité de certains groupes*, qui a conduit à la perpétration des plus grands crimes de masse jamais commis. Par un paradoxe apparent, *il a produit également des formes inédites de négation du crime, constituées en véritables idéologies, formant comme un corollaire au crime lui-même quand il ne s'agit pas d'un élément consubstantiel*. La négation de l'extermination des Juifs par les nazis est apparue à la chute du III^e Reich, mais elle s'est surtout répandue à compter des années 1970, notamment en France dans certains milieux politiques et universitaires. Les historiens l'ont désignée sous le terme de « négationnisme » à compter de la fin des années 1980⁷⁴.

Rousso attire subséquemment notre attention sur le fait que « [l]a négation délibérée du crime commence pendant la guerre elle-même, les nazis ayant cherché à dissimuler l'ampleur et à effacer les traces les plus visibles de la "Solution finale"⁷⁵. » Pour cette raison, Sarah Kofman envisage le discours tenu par les négationnistes sous l'angle de la réitération, de l'actualisation et de l'annulation :

Nous ne saurons écouter Faurisson⁷⁶ :

dois en respecter le secret. Ce qu'il reste à faire, ensuite, publiquement, politiquement, juridiquement, demeure aussi difficile » (dans *Foi et Savoir, op. cit.*, p. 129).

⁷⁴ Henry Rousso, « Les racines du négationnisme en France », *Cités, loc. cit.*, p. 51. Nous soulignons.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 52.

⁷⁶ Vraisemblablement, le nom de Faurisson – figure emblématique du négationnisme – sert ici à désigner l'ensemble des adhérents à cette doctrine et tous ceux que ses thèses séduisent. Dans son article, Rousso signale qu'en 1978, « Robert Faurisson, un maître de conférences en littérature de Lyon II, université réputée de gauche, affirme dans plusieurs grands quotidiens : "Les chambres à gaz, ça n'existe pas !" C'est le début d'une longue polémique sur cet universitaire, mis à l'écart quelques années plus tard, qui a exercé une grande influence tant à l'extrême droite que dans des

Il ne *dénie* pas l'existence des chambres à gaz –
Il répète, accomplit le geste nazi.
Il nie, anéantit l'événement⁷⁷,
Annule le crime, grâce [*sic*] Hitler :
Das Geschehene ungeschehen ist! [Ce qui est arrivé est annulé !] (*SD*, 67 ;
Sarah Kofman souligne.)

Dans ce passage, le verbe au futur simple a valeur d'impératif : « Nous ne saurons écouter Faurisson », écrit Sarah Kofman, dénonçant les propos absolument inadmissibles, méprisables et intolérables – nous ne saurions trop insister là-dessus – de cet homme ainsi que le fait qu'on puisse accepter de les entendre, d'en tenir compte ou leur accorder un quelconque crédit. Commandé en ce sens par les circonstances, « *Shoah* (ou la Dis-Grâce) » révèle la volonté de l'auteure de participer activement au débat public en continuant de privilégier l'approche philosophique qui est la sienne, mais en se tournant aussi vers la littérature. De ce point de vue, il paraît utile de citer un passage de l'essai *Vivre avec* de Marc Crépon :

franges de l'extrême gauche, puis dans des cercles islamistes à l'échelle internationale. C'est également le début d'une longue controverse sur le rôle de la presse, sur les droits et devoirs des universitaires et sur l'étendue de leur liberté académique. En juin 1985, un ingénieur agronome en retraite, Henri Roques, militant d'extrême droite et proche de Faurisson, soutient à l'Université de Nantes une thèse sur Kurt Gerstein, mettant en cause la vérité "officielle" sur l'Holocauste. [...]. C'est la première fois que les négationnistes tentent de faire avaliser un diplôme. Après une année de polémiques, celui-ci est annulé en raison de très nombreuses fraudes qui ont conduit à sa délivrance. En septembre 1987, Jean-Marie Le Pen déclare à propos des chambres à gaz : "Je crois que c'est un point de détail de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale", un propos qui fait entrer le négationnisme dans le débat politique national. » (« Les racines du négationnisme en France », *Cités*, *loc. cit.*, p. 55-56.)

⁷⁷ Selon Jean-Michel Rey, « Le malheur des négationnistes vient de ce qu'ils doivent respecter [un] minimum discursif, de ce qu'ils sont comme sommés à un moment ou à un autre de s'expliquer sur ce qu'ils veulent vouer à la disparition. Il y a toujours pour eux un moment qu'il faut nommer – pour le condamner à disparaître ou pour nier qu'il ait existé. [...] Les négationnistes ont ceci de commun avec les politiques : en disant ce qu'il convient de faire du passé, ils ne peuvent manquer de s'exposer. Tous donnent à entendre, à mots couverts, ce qu'ils sont en train de fabriquer. » (*L'Oubli dans les temps troublés*, *op. cit.*, p. 46-47.)

Parce qu'il lui appartient de pouvoir être heurtée, blessée et outragée, parce qu'elle se prête à des falsifications, des dénis et des dénégations, parce qu'elle est fragilisée aussi bien par la possibilité de son oubli que par celle de son instrumentalisation, [la mémoire des guerres du XX^e siècle] fait l'objet d'une responsabilité qui est la fois éthique et politique et que le travail de l'historien ne suffit pas à assumer⁷⁸.

Sans appartenir strictement au genre du manifeste, le poème « *Shoah* (ou la Dis-Grâce) » – dont nous pouvons supposer que la dimension engagée provient aussi en partie de l'influence décisive de Jean-Paul Sartre chez Sarah Kofman –, emprunte à ce type de discours qui, « au sens le plus général, décrit, justifie et recommande à l'auditeur une attitude, une pratique⁷⁹ », certains de ces traits, notamment « la brièveté nécessaire et le [...] caractère d'*interpellation*⁸⁰ ». Régine Waintrater fait un commentaire semblable au sujet du chapitre « Ressentiments » qu'elle qualifie de « véritable manifeste : Améry revendique le droit à la rancune, dans une tentative de renverser la violence dont il a fait l'objet⁸¹ ». En définitive, ces deux textes constituent des mises en garde contre l'oubli et ceux qui y incitent ; des efforts d'alerter les lecteurs sur ses dangers ; des témoignages de la consternation que cette perspective occasionne chez les auteurs⁸². Jean Améry, « mu[é] en gardien

⁷⁸ M. Crépon, *Vivre avec*, *op. cit.*, p. 6.

⁷⁹ M. Angenot, *La Parole pamphlétaire. Contribution à la typologie des discours modernes*, Paris, Payot & Rivages, coll. « Langages et sociétés Payot », 1995, p. 60.

⁸⁰ *Idem.* L'auteur souligne. Marc Angenot dit que ces deux aspects (« brièveté » et « caractère d'*interpellation* ») sont aussi des traits du pamphlet et de la polémique. Plus largement, le texte de Sarah Kofman s'inclut dans le « discours *agonique* » qui, selon Angenot, « suppose un contre-discours antagoniste impliqué dans la trame du discours actuel, lequel vise dès lors une double stratégie : démonstration de la thèse et réfutation/disqualification d'une thèse adverse. » (*Ibid.*, p. 34. L'auteur souligne.)

⁸¹ R. Waintrater, « Des Lumières à l'obscurité... Robert Antelme et Jean Améry, deux itinéraires », *Topique*, *loc. cit.*, p. 101.

⁸² Cependant, comme le souligne Jean-Michel Rey à la suite de Michelet : « L'oubli complet ne saurait jamais avoir lieu. Il y a toujours, à terme, quelque chose qui vient en administrer la preuve [...]. [...] Ce ne sont pas les hommes qui se souviennent – le plus souvent, ils ont disparu, ainsi d'ailleurs que les témoins –, mais certains aspects de la réalité. Ce serait comme une mémoire des

de la mémoire, Shylock pathétique, éternellement frustré de sa livre de chair⁸³ » (Waintrater), critique, nous l'avons démontré, « le fait, scandaleux, que l'histoire ait pu reprendre son cours pratiquement sans heurts, *comme si tout cela n'avait pas existé*⁸⁴ » (Sebald). De son côté, Sarah Kofman s'oppose, nous l'avons vu, au négationnisme dont l'« existence [note Henry Rousso] constitue l'une des justifications récurrentes des appels à l'entretien du souvenir⁸⁵ ». Le seul poème publié de la philosophe se termine sur ce qui est tout à la fois une demande pressante, un souhait passionné, une obligation morale et un appel désespéré : « Afin que ceux qui sont morts à Auschwitz/ Ne soient pas des Juifs les derniers/ que leur mémoire ne soit pas assassinée/ N'oublions pas cet Événement⁸⁶ ! » (*SD*, 67).

choses, plus durable que celle des générations, de plus longue portée aussi. Le réel n'entérine pas la disparition aussi systématiquement que les individus ou les peuples ». (*L'Oubli dans les temps troublés, op. cit.*, p. 126.)

⁸³ R. Waintrater, « Des Lumières à l'obscurité... Robert Antelme et Jean Améry, deux itinéraires », *Topique, loc. cit.*, p. 107. Waintrater écrit ensuite ceci que nous pourrions peut-être partiellement appliquer à Sarah Kofman : « Cette culture du ressentiment va le conduire à s'épuiser, seul, hors du groupe, quand d'autres choisissent de pardonner et ainsi, de recommencer à vivre. Car le ressentiment est aussi refus de l'avenir : en disant non au pardon, en devenant, selon ses propres termes, "esclave de ce ressentiment", Améry sait qu'il dit non à la vie. » (*Ibid.*, p. 107.)

⁸⁴ G. W. Sebald, « Avec les yeux de l'oiseau de nuit. Sur Jean Améry », *Campo Santo, op. cit.*, p. 151. Nous soulignons.

⁸⁵ H. Rousso, « Les racines du négationnisme en France », *Cités, loc. cit.*, p. 59.

⁸⁶ En conclusion, il semble nécessaire de revenir sur le rapport à l'événement de Nietzsche et Agamben évoqué en introduction : « Imaginons une reprise de l'expérience que, dans le *Gai Savoir*, Nietzsche propose sous la rubrique : *Le poids le plus lourd*. Imaginons donc qu'un démon, "un jour, une nuit", se glisse auprès du rescapé et lui demande : "Veux-tu, toi, qu'Auschwitz revienne, une fois et des milliers de fois, que chaque détail, chaque instant, chaque menu événement du camp se répètent éternellement, fassent retour sans cesse, exactement dans l'ordre où ils sont advenus ? Veux-tu cela, toi, encore une fois et pour toujours ?" Il suffit de reformuler l'expérience pour la réfuter catégoriquement, pour la rendre à jamais impraticable. » (*Ce qui reste d'Auschwitz, op. cit.*, p. 108.)

CHAPITRE V

Culpabilité et honte : la mauvaise conscience dans le récit

Jusqu'ici, nous nous sommes intéressés au ressentiment suscité par l'antisémitisme et la Deuxième Guerre mondiale ; il nous reste maintenant à aborder brièvement celui ressenti par la narratrice à l'égard de sa mère afin de pouvoir étudier ensuite la place réservée à la mauvaise conscience – au sentiment de culpabilité et à la honte – dans le récit. Mentionnons pour commencer que, dans *Rue Ordener, rue Labat*, les trois principaux sujets de plainte contre la mère sont le fait qu'elle ait battue sa fille, qu'elle ait voulu l'empêcher de revoir « mémé » après la Libération et qu'elle ait tenté de la dissuader de poursuivre ses études.

Sarah Kofman reproche en effet à sa mère la sévérité des corrections qu'elle lui administrait : « j'étais accueillie à coups de martinet. Curieusement, ma mère avait pensé à l'emporter avec elle le jour où nous étions passées par la fenêtre donnant sur la véranda... Je fus très vite couverte de bleus et me mis à détester ma mère. » (*R*, 69) Dans l'œuvre autobiographique de la philosophe, le mot « martinet » semble constituer l'un des maillons essentiels d'une chaîne de signifiants débutant par la syllabe « *mar* ». Puisque « l'on rêve toujours pour celui à qui l'on a envie de

raconter son rêve¹ », Sarah Kofman dédie « Cauchemar : en marge des études médiévales » à Bernard Cerquiglini dont le travail sur l’adverbe « *mar* » – la « [p]rofération médiévale du malheur » (CS, 107), le « signe de l’angoisse et de la faiblesse » (CS, 107), la « figure majeure de la déploration féminine » (CS, 107) – entre en résonance avec certains éléments de sa propre vie, notamment la fuite lors de laquelle sa mère et elle « emprunt[èrent] la longue rue *Marcadet* » (CS, 110 ; nous soulignons) ainsi que la période où celles-ci « véc[urent] cachées rue Labat, marginalement » (CS, 110 ; nous soulignons). Enthousiasmée par la lecture de l’essai de Cerquiglini qui faisait écho, nous l’avons dit, à son histoire personnelle, Sarah Kofman écrit : « La particule “*mar*”, ce segment d’une langue enfuie, sut en effet induire le retour de tout un passé enfoui, appartenant à un tout autre âge, à mon moyen âge ; elle fit retour dans un texte réglé par un code singulier, une syntaxe, une grammaire toutes personnelles. » (CS, 108) Après avoir expliqué le sens véhiculé par le *cauchemar* dont elle lui faisait ensuite le récit², Sarah Kofman ajouta un complément à son interprétation : « Le travail du rêve avait su condenser en une seule image les deux figures terrifiantes de mon enfance : celle de l’homme de la Kommandantur, l’oiseau de malheur, celle de la vieille sorcière, *Maredewitch*³. »

¹ S. Kofman, « Cauchemar : en marge des études médiévales », dans *Comment s’en sortir ?*, Paris, Galilée, coll. « Débats », 1983, p. 110-111. Dorénavant désigné par le sigle CS, suivi du numéro de la page.

² Le cauchemar est le suivant : « *Je suis dans une chambre de mon enfance, avec ma mère, mes frères et mes sœurs, la nuit. Entre un oiseau, une espèce de chauve-souris à tête humaine, proférant à grands cris : “Malheur à vous ! Malheur à vous !” Ma mère et moi, terrorisées, prenons la fuite. Nous sommes, en larmes, dans la rue Mar-cadet ; nous savons que nous sommes en très grand danger et redoutons la mort. Je me réveille très angoissée.* » (CS, 108-109 ; l’auteur souligne.) Kofman rapproche ensuite cette scène de celle où sa mère et elle – prévenues par « un homme de la Kommandantur » (CS, 109) – avaient dû s’enfuir rapidement de leur appartement pour éviter d’être arrêtées (en février 1943) et se réfugier chez la dame de la rue Labat.

³ « Le fantôme de *Maredewitch* – cet autre avatar de Lilith – a hanté toute mon enfance : lorsque je n’étais pas sage, ma mère m’enfermait dans un cabinet noir où “*Maredewitchalè*” devait venir, sinon

(CS, 112) Or, même si Sarah Kofman n’y fait aucunement allusion dans « Cauchemar », la lecture de *Rue Ordener, rue Labat* nous autorise à penser que la fusion d’une troisième figure effrayante avait été opérée : celle de la « mauvaise » mère, armée de son *mar-tinet*. Soignée par cette dernière alors qu’elle était atteinte de la rougeole – en même temps que quatre autres membres de la fratrie –, la narratrice confie dans *Rue Ordener, rue Labat* : « Ce fut une période de répit. Je ne recevais plus de coups (de toute façon, j’avais fini par enterrer le martinet dans un trou). » (R, 87) Cette parenthèse nous semble d’une importance capitale puisqu’elle joue comme inversion de la mort du père, « abattu à coups de pioche et enterré vivant » (R, 16).

Évidemment, l’image de « l’enfant battu » fait immédiatement penser à Freud qui y consacrait, en 1919, un texte auquel Sarah Kofman fait référence dans

me dévorer, du moins m’emporter loin de la maison : telle était la menace. Je me la représentais, il faut le dire, non comme une chauve-souris, mais comme une vieille, vieille femme. Mon inconscient lui possédait un “savoir officieux” qui en savait plus long que le “savoir officiel”. » (CS, 111-112) De ce point de vue, dans son article intitulé « *Fire Walls* », Michael Naas émet des propositions audacieuses et absolument pertinentes, sur ce que peut évoquer le « mar » en question dans le texte : « *La rue Mar-cadet: mar, syllable of malediction and misfortune in Old French, preserved, for Sarah, in her mother’s invocation of the old sorceress Marede witch; mar, just a vowel away from the mer, the ocean, the aporetic space par excellence for the Greeks and the best image for Plato, Kofman claims, of the sophistic aporia, mer or else its homonym mère, mother, or mères, mothers. Mar, mer, mère, mères – one can almost hear a young girl crying, j’en ai marre – I can’t take it, it’s intolerable, but then also je me marre, I’m laughing at it all. Mar, mer, mère, we are not even far from running into mur, not quite the mur of the fire wall but the murmuring Cat Murr, author of Hoffman’s – so close to Kofman’s – autobiography. Mar, mer, mur: Kofman encourages this kind of vertiginous jubilation in the semiotic, this obsessive attentiveness to a syllable, through her own analysis of this oneiric sequence.* » (« *Fire Walls* », dans *Sarah Kofman’s Corpus*, Tina Chanter et Pleshette DeArmitt (éds), *op. cit.*, p. 68. L’auteur souligne.) Formuland une autre hypothèse féconde, Naas établit un lien avec Isaac, le jeune frère de la philosophe – dont la naissance [« *birth* »] « *is in some way related to her father’s death, for if Isaac had been less than two years old Sarah’s father would not have been arrested* » (*ibid.*, p. 69) – et, par extension, avec le reste de la fratrie : « *Mar-cadet, the accursed cadet, dont on a marre, dont on se marre (for “Isaac” also means “laughter”), whose sacrifice might reassure a frightened seven-year-old girl named Sarah that ma mère maman mémé, mes mères m’aimaient, that her mother, her mothers, loved her and only her?* » (*idem*).

son essai sur *Larmes de clown* de Victör Sjöström, film dont le titre original est encore plus brutalement évocateur : *He who gets slapped*⁴. En outre, elle renvoie presque inmanquablement à deux héroïnes de la littérature du XIX^e siècle : Cosette (*Les Misérables*) et Sophie (la trilogie de Fleurville, plus particulièrement *Les Petites Filles modèles*). Ces personnages de fiction sont maltraités par des « mères » de substitution totalement indignes : la tyrannique madame Thénardier (« elle allongea le bras vers le martinet suspendu à l'angle de la cheminée⁵ ») et la *marâtre* madame de Fichini (« elle tira de dessous son châle une forte verge [...] et la fouetta à coups redoublés, malgré les cris de la pauvre petite⁶ »). Contrairement à Cosette et à Sophie, la jeune Sarah n'est pas orpheline : c'est sa mère biologique qui la frappe, ce qui semble d'autant plus cruel.

Dans *Rue Ordener, rue Labat*, la narratrice tient également rigueur à sa mère de l'avoir volontairement éloignée de « mémé » et d'avoir fermement désapprouvé qu'elles puissent rester en contact malgré l'affection profonde qui les liait. Il suffit, pour le démontrer, de donner comme exemples les passages suivants : « Ma mère [...] avait d'autres soucis, et d'abord celui de m'arracher à celle qui voulait lui

⁴ Dans « Un battu imbattable », repris dans *L'Imposture de la beauté*, Sarah Kofman écrit ceci : « Dans un texte célèbre [“Un enfant est battu”, paru dans *Névrose, psychose et perversion*], Freud, à partir de six cas, ceux de quatre filles et de deux garçons, montre la complexité d'un tel fantasme et le démonte pour aboutir à deux résultats apparemment paradoxaux. D'abord qu'il y a un plaisir, pour l'enfant dont c'est le fantasme, à être ou à voir un autre enfant battu auquel il s'identifie : plaisir qualifié de masochiste. Ensuite que, quel que soit le sexe et même si au niveau du fantasme conscient c'est la mère qui occupe la position “sadique”, l'on peut postuler qu'au niveau inconscient c'est toujours le père qui bat et fait jouir incestueusement l'enfant, fille ou garçon, occupant la position masochiste, passive, dite féminine. » (*IB*, 135) Nous y reviendrons plus loin.

⁵ Victor Hugo, *Les Misérables*, t. I, Yves Gohin (éd.), Paris, Gallimard, coll. « Folio classiques », 1995 [1973], p. 523.

⁶ Comtesse de Ségur, *Les Petites Filles modèles*, Paris, Hachette, coll. « La Bibliothèque rose », 2006, p. 64-65.

“voler” sa fille » (R, 68) ; « Je n’avais pas la possibilité de correspondre avec mémé d’une manière ou d’une autre. Ma mère m’avait interdit toute relation avec elle, tout courrier » (R, 83-84) ; « Je retournais voir mémé, accompagnée, la plupart du temps, par ma sœur Annette [...]. Ma mère semblait résignée et laissait faire. Mais bien vite, elle m’éloigna de nouveau de la rue Labat » (R, 93). Parmi les griefs formulés dans le livre, nous avons aussi recensé la tentative de convaincre la jeune fille de renoncer à ses études, de l’en décourager, ce à quoi l’auteure fait allusion à quelques reprises. Elle raconte, entre autres, qu’« [a]u lycée de Creil, où [elle] devai[t] continuer [s]a scolarité, on n’enseignait pas le grec. [Elle] du[t] donc retourner chez [s]a mère, impasse Langlois, ne sachant pas quel enfer [elle] devai[t] y vivre pendant les deux ans où [elle] allai[t] préparer [s]es bacs, dans des conditions matérielles épouvantables, [s]e battant quotidiennement pour pouvoir continuer le lycée et faire [s]es devoirs. » (R, 97) La narratrice se remémore ainsi, sans les énumérer, les obstacles rencontrés à la maison et les conflits que la détermination dont elle faisait preuve entraînaient, notamment à l’heure du dîner : « J’étais boursière de demi-pension et mangeais le midi au lycée ; mais le soir, *je connaissais le prix de mon beefsteak*⁷ ! Entre ma mère et moi, il y avait, au cours des repas, des scènes terribles. » (R, 97; nous soulignons.)

⁷ Cela ne manque pas de rappeler la « livre de chair » exigée par Shylock dans la pièce de Shakespeare. Dans *Conversions. Le Marchand de Venise sous le signe de Saturne*, Sarah Kofman rappelle, au sujet de ce personnage, que «le juif Shylock, malgré son avarice présumée, préfère par haine, à l’étonnement de tous, en dépit de leur appel successif à sa cupidité et à la clémence de son cœur, une livre de chair à trois mille ducats ». (Paris, Galilée, coll. « Débats », 1987, p. 63.) Elle écrit aussi : « Shylock préfère la torture d’Antonio à son argent, car tel est le fondement de cette souterraine et étrange logique [cf. Nietzsche, *La Généalogie de la morale*, deuxième dissertation] : voir ou faire souffrir procure du plaisir et un plaisir d’autant plus grand que le débiteur est un maître hiérarchiquement supérieur au créancier qui, le temps de ce spectacle inespéré – le temps d’une Saturnale – peut ainsi, renversant les rôles, jouer celui de maître, c’est-à-dire s’assigner un droit à la

Si, à la lumière de tels extraits, nous pouvons convenir avec l’auteure qu’elle avait plusieurs raisons d’en vouloir à sa mère et compatir sincèrement à sa douleur, nous devons souligner qu’à l’opposé, la mère pouvait tout aussi légitimement garder rancune à sa fille et s’attirer la sympathie du lecteur pour les malheurs que cette dernière avait pu lui causer. Car, comme le fait remarquer Françoise Collin dans le dossier des *Cahiers du Grif* consacré à la philosophe, *Rue Ordener, rue Labat* est « [u]n récit d’enfance mais où l’enfance ignore le moment de l’ingénuité [...]. Récit non pas seulement de la cruauté subie par l’enfant mais de la cruauté de l’enfant. Pour survivre il faut, au-delà de toute règle, *préférer la vie*, et à tout autre se préférer⁸. » Dépassant tout dualisme manichéen (mère abusive/fille vulnérable), la relation teintée de sado-masochisme dont nous tenterons de rendre compte ici se révélera au final beaucoup plus complexe qu’il n’y paraît au premier abord.

Dans son récit, Sarah Kofman fait part de ses doléances à l’égard de sa mère, mais rend aussi compte des souffrances qu’elle-même avait pu lui occasionner ; ceci laissant deviner les tourments qu’elle aura ensuite eu à supporter. Or nous savons

cruauté, exercer sa puissance sur un être réduit à l’impuissance et jouir voluptueusement de ce plat particulièrement savoureux pour lui qui, jusqu’alors, a été bafoué, humilié, a été traité pire qu’un chien. » (*Ibid.*, p. 64-66). Nous verrons dans les prochaines pages qu’un tel renversement des rôles a eu lieu dans *Rue Ordener, rue Labat* et que cela peut sans doute expliquer l’implacable dureté de la mère à l’égard de sa fille.

⁸ F. Collin, « L’impossible diététique. Philosophie et récit », *Les Cahiers du Grif*, *loc. cit.*, p. 20. Nous soulignons l’expression « préférer la vie » pour rappeler qu’elle a aussi été employée par Jacques Derrida. S’il s’agissait des derniers mots qu’il a écrits, il les avait auparavant utilisés pour parler de Maurice Blanchot dans l’éloge funèbre de ce dernier : il « n’a aimé, n’aura affirmé que la vie et le vivre, et la lumière de l’apparaître. Nous en avons mille signes et dans ses textes et dans la façon dont il a tenu à la vie, dont il a *préféré* la vie, jusqu’à la fin. Avec, j’ose le dire, une singulière gaîté, la gaîté de l’affirmation et du “oui”, une autre gaîté encore que celle du gai savoir, moins cruelle sans doute, mais une gaîté, la joie même du bonheur à laquelle des oreilles assez fines ne pouvaient manquer d’être sensibles. » (« À Maurice Blanchot », *Chaque fois unique, la fin du monde*, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 2004, p. 327. Derrida souligne.)

que, dans *La Généalogie de la morale*, « la mauvaise conscience prend le relais du ressentiment⁹ » (Deleuze) et que, de ce point de vue, dans l'argumentation de Nietzsche, « [l]a “cause responsable”, de projetée, devient littéralement *introjectée*¹⁰ » (Assoun). En résumé, la mauvaise conscience « se décompose en deux temps. Premier temps : intériorisation de la force (agressivité) qui ne peut plus s'épanouir à l'extérieur ; ce premier temps est celui du retournement de la force active contre soi, producteur de la douleur. Puis – deuxième temps – cette douleur est elle-même intériorisée, c'est-à-dire spiritualisée ; ce deuxième temps est celui de la *culpabilité*¹¹ ». Dans cette perspective, confrontant l'œuvre de Nietzsche avec celle de Freud, comparant attentivement leurs propositions, Paul-Laurent Assoun opère un rapprochement entre la pensée du philosophe et celle du psychanalyste qui sera utile pour notre réflexion :

Il est remarquable que Freud analyse sous le nom de « destins des pulsions » [...], à côté du refoulement et de la sublimation, deux processus qui, non fortuitement, semblent engagés dans le mécanisme intime du ressentiment et de la mauvaise conscience dans les analyses nietzschéennes. Freud parle de « retournement sur la personne propre » [...] pour désigner le processus par lequel la pulsion abandonne l'objet extérieur pour se porter sur le soi propre, ainsi érigé en *objet*. Il parle de « renversement dans le contraire » [...] pour désigner le processus par lequel le *but* d'une pulsion se transforme en son

⁹ G. Deleuze, *Nietzsche et la philosophie*, *op. cit.*, p. 152.

¹⁰ P.-L. Assoun, *Freud et Nietzsche*, *op. cit.*, p. 249. L'auteur souligne. Selon Assoun : « La cruauté, exprimée dans la vengeance dans le ressentiment, se convertit dès lors “en volonté de se torturer soi-même”. D'où l'apparition d'un nouveau registre – désintéressement, abnégation, sacrifice de soi – où le Soi (*Selbst*) est bourreau et victime. » (*Idem*)

¹¹ Jacques Deschamps, avec la collaboration de Christine Thubert, « Glossaire », explication de « mauvaise conscience, culpabilité », dans F. Nietzsche, *La Généalogie de la morale*, *op. cit.*, p. 234. Les italiques sont dans le texte. Les auteurs ajoutent que « la culpabilité est le sens imaginaire attribué à la douleur, pensée désormais comme conséquence d'une faute » (*idem*). Un extrait de la deuxième dissertation de *La Généalogie de la morale*, décrit adéquatement le type de changement dans les sentiments qui a pu se produire entre le temps de la narration de *Rue Ordener, rue Labat* et celui de la rédaction : « La rancune, la cruauté, le plaisir de persécuter – tout cela se dirigeant contre le possesseur de tels instincts : *c'est* là l'origine de la “mauvaise conscience”. » (*Op. cit.*, p. 112 ; Nietzsche souligne.)

contraire, passant ainsi de l'activité à la passivité. Il insiste également sur le fait que ces deux procédés sont étroitement liés au point d'être difficilement distinguables¹².

Sans pouvoir l'affirmer de façon catégorique, n'avons-nous pas toutes les raisons de croire que ce parallèle pertinent n'avait pas échappé à Sarah Kofman, « elle-même un Janus bifrons, regardant à la fois du côté de Nietzsche et du côté de Freud¹³ » ? Quoi qu'il en soit, nous supposons que les processus qu'ils décrivent tous deux en des termes différents (l'« intériorisation », le « retournement » et le « renversement ») se trouvent au cœur de *Rue Ordener, rue Labat*.

L'objet de ce chapitre sera donc la mauvaise conscience – locution dont, comme pour le mot « ressentiment », nous n'avons repéré aucune occurrence dans ce récit à la première personne, mais dont la présence se fait pourtant partout sentir. Dans « Peut-on mourir de dire ? », la psychanalyste Rachel Rosenblum – analysant conjointement les écrits de Sarah Kofman et de Primo Levi – attire notre attention sur le « double danger auquel expose le témoignage direct : retour de la culpabilité, manifestation d'une honte obtuse, lancinante, récalcitrante¹⁴ ». Dans le même ordre d'idées, Françoise Collin soutient, à propos de *Rue Ordener, rue Labat*, que « le plus fort de ce récit, dont la publication n'aurait autrement pas effrayé autant son auteur, ce n'est pas seulement le malheur d'être juif au temps de la terreur où le mépris des Juifs se change en génocide, mais l'aveu nu de sa propre véhémence¹⁵ ».

¹² P.-L. Assoun, *Freud et Nietzsche, op. cit.*, p. 249-250. Assoun souligne.

¹³ R. Jaccard, « Apprendre aux hommes à tenir parole », *Le Monde aujourd'hui, loc. cit.*, p. VII.

¹⁴ R. Rosenblum, « Peut-on mourir de dire ? », *Revue française de psychanalyse, loc. cit.*, p. 131.

¹⁵ F. Collin, « L'impossible diététique. Philosophie et récit », *Les Cahiers du Grif, loc. cit.*, p. 20.

Dès lors, des questions se font jour auxquelles nous tenterons de répondre dans les prochaines pages : qu'arrive-t-il lorsqu'on révèle publiquement des secrets, des faiblesses, des sentiments intimes et des comportements fautifs, choquants, voire déshonorants ? Comment assumer devant autrui ses transgressions et son imperfection ?

5.1 La culpabilité

Rapportant les paroles de la philosophe – dans le premier des deux numéros de la revue *Fusées* dédiés à son œuvre –, Alexandre Kyritsos (son compagnon) et Philippe Boutibonnes (un ami) mentionnent que *Rue Ordener, rue Labat* constitue « un “aveu”¹⁶ ». Partant de ce fait (ou, peut-être plus exactement, de cette confidence recueillie par les intimes et divulguée par eux), nous appliquerons à ce court ouvrage la remarque suivante, formulée par l'essayiste Gisèle Mathieu-Castellani dans *Le Tribunal imaginaire* : « La littérature de l'aveu répond à l'intime nécessité de dire sa faute, une faute obscure, une faute mal connue ou inconnue, qui pèse sur la conscience coupable. Une conscience en instance de jugement, attendant l'arrêt qui délivrera¹⁷... ».

¹⁶ Philippe Boutibonnes et Alexandre Kyritsos, « Repères », *Fusées* (Auvers-sur-Oise, Éditions Carte blanche), n° 16, 2009, p. 6.

¹⁷ Gisèle Mathieu-Castellani, *Le Tribunal imaginaire*, Monaco, Éditions du Rocher, coll. « Voix intérieures », 2006, p. 12. Françoise Collin ne souscrit pas à cette vision du récit de Kofman, car pour elle, il ne s'agit pas d'un aveu : « Qu'il faille tuer pour être, et en un sens tuer sa propre mère, qu'il faille aussi changer de camp, rompre avec ses origines – ce que certains nommeront trahir –, voilà ce qui apparaît ici dans sa simple et violente lumière non sous la forme de l'aveu et de la justification mais comme un fait. Un fait philosophique fondamental, mis à nu. Le centre caché et disséminé de la philosophie kofmanienne : la violence de l'Être. » (« L'impossible diététique. Philosophie et récit », *Les Cahiers du Grif*, loc. cit., p. 21.)

Nous avons déjà affirmé que, dans *Rue Ordener, rue Labat*, Sarah Kofman imputait plusieurs torts à sa mère, mais qu'elle s'incriminait aussi elle-même : « Le ressentiment disait “c'est ta faute”, la mauvaise conscience dit “c'est ma faute”¹⁸ », selon la formule éclairante de Deleuze. Le sentiment de culpabilité de la narratrice nous semble d'autant plus grand que, comme le signale Rachel Rosenblum, « [l]a femme que Sarah accable est non seulement sa mère, mais une victime. Après avoir chargé sa mère, elle témoigne alors contre elle-même¹⁹. » Car Fineza Kofman²⁰ était privée de son mari et de cinq de leurs enfants, mais elle devait aussi – pour sauver sa vie et celle de Sarah – supporter avec courage, sans trop se plaindre, le désintérêt croissant de sa fille à son égard. Il lui fallait de plus accepter sans maugréer les agissements de « mémé » qui participait activement à l'éducation de la petite, s'ingérant dans les responsabilités normalement dévolues aux parents (prénom, religion, régime, coiffure, habillement) :

Ma mère souffrait en silence : pas de nouvelles de mon père, pas moyen de rendre visite à mes frères et sœurs, aucun pouvoir d'empêcher mémé de me transformer, de me détacher d'elle et du judaïsme. J'avais, semble-t-il, enterré tout le passé [...]. Je ne pensais plus du tout à mon père, je ne pouvais plus prononcer un seul mot en yiddish tout en continuant à comprendre parfaitement la langue de mon enfance²¹. (R, 67)

¹⁸ G. Deleuze, *Nietzsche et la philosophie*, op. cit., p. 151.

¹⁹ R. Rosenblum, « Peut-on mourir de dire ? », *Revue française de psychanalyse*, loc. cit., p. 129. En fait, il nous semble pertinent d'introduire cette nuance : même dans le dernier chapitre du livre, Kofman continue de critiquer sa mère.

²⁰ Kas Saghafi nous apprend le nom de jeune fille de la mère (Fineza Koenig) de Sarah Kofman dans la notice biographique de la philosophe parue dans Jacques Derrida, *Chaque fois unique, la fin du monde*, op. cit., p. 379.

²¹ Après avoir cité ce passage, Michael Stanislawski soulève l'hypothèse suivante : « *Perhaps this is why, in this autobiography, virtually every Hebrew/Yiddish word is mistranscribed?* » (« *Autobiography as Farewell II. Sarah Kofman* », dans *Autobiographical Jews*, op. cit., p. 167.)

Pendant la guerre, la mère était ainsi réduite à l'impuissance²² et forcée d'attendre patiemment, passivement, la fin du conflit, ce qu'illustre le choix des verbes utilisés par Sarah Kofman (nous soulignons) : elle « *supportait* de plus en plus mal la situation » (R, 49) ; « [e]lle *tolérait* [...] très mal la tendresse que me manifestait mémé » (R, 49) ; elle « *attendait*, folle d'angoisse, persuadée que nous avions été arrêtées et elle *n'avait pu*, évidemment, se rendre au commissariat de police » (R, 66). Contrairement à Sarah qui accompagne souvent « mémé » dans ses sorties – que ce soit pour « aller faire les courses avec elle » (R, 58) ou pour visiter sa famille à L'Haÿ-les-Roses (R, 61) –, la mère restait presque exclusivement confinée dans l'appartement de la rue Labat. Mise à l'écart de la relation de sa rivale avec sa fille, isolée du reste du monde, nous pouvons imaginer qu'elle était plongée dans la solitude et le désespoir. C'est d'ailleurs ce que maintient Françoise Collin :

Il est peu de scènes littéraires aussi discrètement assassines que celle où l'enfant prend quotidiennement son plaisir avec Mémé tandis que la mère, enfermée dans la chambre voisine, doit se morfondre en surprenant les rumeurs de leur bonheur à travers la paroi. (Sade n'a pas fait mieux.) « Je n'avais pas le temps de m'ennuyer ni de penser trop à ma mère qui, dans la pièce d'à côté, ne participait en rien à notre vie »²³.

²² Régine Waintrater mentionne que, pendant les persécutions antisémites, « l'impuissance des parents et l'humiliation constante à laquelle ils sont soumis constituent une atteinte irréparable aux images parentales indispensables au développement psychique de chacun ». (*Sortir du génocide, op. cit.*, p. 153.)

²³ F. Collin, « L'impossible diététique. Philosophie et récit », *Les Cahiers du Griffon*, loc. cit., p. 22. Collin insiste très pertinemment dans son article sur le penchant de l'enfant à se montrer cruelle et consacre même à ce trait de caractère un long développement qui pourrait se résumer ainsi : « l'affirmation de la vie, qui est toujours d'une certaine manière survie, se paye de la cruauté » (*ibid.*, p. 20). En ce sens, Sarah Kofman rappelle que, selon Nietzsche « l'égoïsme [...] est méprisé et considéré comme le principe du mal par la morale chrétienne alors qu'il n'y a pas d'affirmation possible de la vie sans cet "égoïsme" ». (*EII*, 362-363) Cependant, tout permet de penser que la cruauté et l'égoïsme ont un prix – la culpabilité – et qu'elles auront eu des conséquences (peut-être funestes) pour la survivante.

Après la Libération, lors du procès où l'on se disputait sa garde, Sarah pris le parti de « mémé » et témoigna contre sa mère, lui faisant affront et la désavouant ainsi publiquement. Elle la désigna en effet comme coupable – en retournant l'accusation de maltraitance et en émouvant l'audience en leur montrant les traces des violences exercées sur elle – pour pouvoir rester avec celle qui les avait accueillies chaleureusement :

La loi exigeait [...] que je revinsse chez ma mère et celle-ci le savait. Aussi intenta-t-elle un procès à mémé qui se déroula devant un tribunal F.F.I., improvisé dans le préau d'une école. Mémé y fut accusée d'avoir tenté d'« abuser » de moi, et d'avoir maltraité ma mère. Je ne comprenais pas très bien ce que celle-ci voulait dire par le terme « abuser », mais j'étais persuadée qu'elle mentait. J'étais outrée de la voir accuser faussement celle à qui nous devons de n'être pas mortes, et que j'aimais si fortement ! J'accusais à mon tour ma mère en exhibant devant le tribunal mes cuisses couvertes de bleus et je parvins à apitoyer l'auditoire. L'amie juive qui nous hébergeait et qui en avait entendu pis que pendre sur ce qui s'était passé rue Labat, fut elle-même scandalisée et changea brutalement de camp. Elle confirma que ma mère me donnait des coups de martinet.

Le tribunal F.F.I. décida de me confier à mémé. (R, 70)

Pourtant, une fois le jugement rendu, Sarah ne se « [s]e sen[t] ni triomphante, ni parfaitement heureuse ni tout à fait rassurée » (R, 71). Elle semble plutôt éprouver la vague impression d'avoir accompli une action blâmable, moralement condamnable, puisqu'elle ira jusqu'à comparer son angoisse et ses réflexes à ceux d'un criminel en cavale : « En sortant du café, j'avais l'estomac serré, j'avais peur. Je regardais dans la rue de tous côtés, *comme si je venais de commettre un crime*, comme si j'étais de nouveau “recherchée”. » (R, 71 ; nous soulignons.) En fait, selon Rachel Rosenblum, il s'agit d'un « [é]pisode impossible

à se pardonner²⁴ » et l’auteure « passera sa vie à transposer ou à trans-figurer le récit de ce reniement, à tenter de raconter une scène odieuse, humiliante dans sa trivialité²⁵ ». À la suite de ces exemples, il apparaît clairement que « la conscience sourde ou aiguë de la culpabilité aiguillonne la volonté de témoigner et de laisser témoignage écrit²⁶ ».

Parce qu’elle fut au cœur d’une bataille juridique et qu’elle raconta presque cinquante ans plus tard les circonstances l’ayant entourée, nous pouvons avancer que Sarah Kofman est un témoin, au double sens étymologique du mot. En effet, dans *Ce qui reste d’Auschwitz*, Giorgio Agamben nous indique que « [l]e latin a deux termes pour désigner le témoin. Le premier, *testis*, dont vient notre “témoin”, signifie à l’origine celui qui se pose en tiers entre deux parties (*terstis*) dans un procès ou un litige. Le second, *superstes*, désigne celui qui a vécu quelque chose, a traversé de bout en bout un événement et peut donc en témoigner²⁷. » Analysant le premier fragment de *Rue Ordener, rue Labat*, dans lequel la narratrice avoue le vol du stylo de son père, Pierre Rannou nous signale que l’auteure « inscrit nettement son récit dans le modèle autobiographique empruntant à la procédure judiciaire et

²⁴ R. Rosenblum, « Peut-on mourir de dire ? », *Revue française de psychanalyse*, *loc. cit.*, p. 129.

²⁵ *Ibid.*

²⁶ G. Mathieu-Castellani, *La Scène judiciaire de l’autobiographie*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Écriture », 1996, p. 29. Nous tenons à mentionner que c’est la lecture de l’essai de Pierre Rannou sur Kofman (*Incipit*) qui nous a conduits à prendre connaissance de ce livre. Rannou cite lui aussi cet ouvrage, sans toutefois faire référence aux mêmes passages que nous.

²⁷ G. Agamben, *Ce qui reste d’Auschwitz*, *op. cit.*, p. 17. Sur le témoin, nous nous permettons de renvoyer à l’ouvrage de Jacques Derrida intitulé *Demeure – Maurice Blanchot* (Paris, Galilée, coll. « Incises », 1998), qui complique et élabore cette définition.

plus particulièrement au modèle du procès²⁸ ». Partant de cette constatation, nous pouvons affirmer que le procès opposant les deux mères est enchâssé dans celui que s'intente Sarah Kofman à la fin de sa vie. Plus encore, la ressemblance offerte entre cet épisode et le récit paraissant incontestable, il semble justifié de parler de redoublement, de mise en abyme, voire de métonymie. D'après Gisèle Mathieu-Castellani, « [l]'écriture autobiographique est bien ce procès, toujours recommencé, où un coupable se mue en accusateur, où la victime est aussi ce criminel qui expie sa faute, où l'innocent est aussi coupable qu'est innocent le coupable. Un procès interminable²⁹. »

À ce sujet, l'auteure de *La Scène judiciaire de l'autobiographie* avance qu'« [o]n serait tenté de voir dans la culpabilité le ressort de l'auto(bio)graphie, et dans la littérature à la première personne l'avatar d'un procès, dont *Le Procès* de Kafka reste la réalisation exemplaire³⁰ ». S'interrogeant sur la signification d'un rêve dont elle nous livre certains éléments d'interprétation, Sarah Kofman écrit :

Rêve : sur une couverture de livre, « je » lis :
KAFKA
traduit par
Sar... Ko(a)f...

²⁸ P. Rannou, *Incipit, op. cit.*, p. 15. Nous pourrions dès lors avancer que le lecteur recueille en quelque sorte la déposition – écrite sans pathos – de Sarah Kofman. Selon Françoise Collin, la cruauté de la fillette « n'est ni déguisée, ni engluée dans une quelconque culpabilité. Il s'agit de dire, non de juger. Il s'agit de récit, non de morale. Il s'agit, en un sens, de faits mis à nus, non de bons sentiments. » (« L'impossible diététique. Philosophie et récit », *Les Cahiers du Grif, loc. cit.*, p. 20.) Au sujet de ce commentaire fort intéressant, une réserve s'impose toutefois sur la place de la culpabilité qui joue, selon nous, un rôle beaucoup plus déterminant que ne le laisse entendre Françoise Collin.

²⁹ G. Mathieu-Castellani, *La Scène judiciaire de l'autobiographie, op. cit.*, p. 225.

³⁰ *Ibid.*, p. 219.

Pourquoi m'étais-« je » transformée en traductrice de Kafka ?
Pourquoi avais-« je » modifié ainsi mes nom et prénom ?

En accolant la lettre (a) à la lettre o, « je » suggérais une affinité entre mon nom et celui de Kafka : quelle parenté secrète pouvait bien m'unir à celui dont j'associais vite le nom au *Procès*, à la culpabilité, et... au Kafka³¹ ?

Dans ce texte, la philosophe amorce une piste de réponse que la lecture de *Rue Ordener, rue Labat* nous permet d'approfondir³².

Comme chacun le sait, la culpabilité « peut désigner un état affectif consécutif à un acte que le sujet tient pour répréhensible, la raison invoquée pouvant d'ailleurs être plus ou moins adéquate (remords du criminel ou auto-reproches d'apparence absurde)³³ » : nous avons vu que, à mesure que le récit progressait, Sarah Kofman faisait référence à de tels comportements. En cela, elle se distingue du personnage principal du *Procès* : « Il fallait qu'on ait calomnié Joseph K. : un

³¹ S. Kofman, « Tombeau pour un nom propre », *Les Cahiers du Griffon*, loc. cit., p. 169. Dorénavant désigné par le sigle *T*, suivi du numéro de la page.

³² Rachel Rosenblum écrit en ce sens : « Une réponse est suggérée. Le rêve évoque le “châtiment de celle qui prétendait renier son sang, effacer ses origines basses, porter tête haute” (Kofman, 1976, *Tombeau pour un nom propre*). La réponse suggérée par Sarah Kofman s'éclaire, à nouveau, dans l'après-coup : “renier son sang”, c'est rejeter sa mère. Comme chez Primo Levi, Kafka semble être ici le représentant des affects réduits au silence. Il permet le frayage des culpabilités. » (« Peut-on mourir de dire ? », *Revue française de psychanalyse*, loc. cit., p. 125-126.) Mais avant d'établir plus de rapprochements entre les deux auteurs, il importe d'observer que, dans le rêve dont Kofman nous fait le récit, les dernières lettres de son prénom (« a » et « h ») sont supprimées. Celui-ci devient en quelque sorte un prédicat honorifique puisqu'il constitue l'abréviation de « Son Altesse Royale » (S.A.R.) dont les deuxième et troisième capitales n'ont par contre pas été conservées, ce qui n'est sans doute pas un détail mineur. Dans le patronyme tronqué qui suit les points de suspension, « [I]e rêve glissait un a entre parenthèses : n'était-ce pas pour dévoiler un lien, culpabilisant, de [s]on nom avec l'analité, dissimulé dans l'orthographe ordinaire ? Le rêve, loin d'opérer une traduction fantaisiste, ne rétablissait-il pas l'écriture, tenue pour correcte, de [s]on nom *propre* ? » (*T*, 169 ; Kofman souligne.) Ainsi, nous pouvons avancer que dans le rêve qu'elle décrit, l'auteure apparaît comme « Sa Majesté de la culpabilité ». Il s'agit toutefois d'un état sur lequel elle n'arrive à exercer aucun pouvoir et qu'elle ne parvient pas à dominer (d'où peut-être, les minuscules du sigle ?).

³³ J. Laplanche et J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, op. cit., p. 440.

matin, sans avoir rien fait de mal, il fut arrêté³⁴. » À la différence de ce personnage, Sarah Kofman ne fut la cible d'aucune attaque – mensongère, diffamatoire ou dénonciatrice – qui auraient pu l'inciter à se défendre. Toutefois, nous estimons qu'elle partage avec le héros de Kafka qui « finit par ne plus se sentir aussi innocent qu'il le pensait³⁵ » une inquiétude et un sentiment de culpabilité grandissants. Cependant, peut-être encore davantage que du *Procès*, nous pouvons rapprocher *Rue Ordener, rue Labat* de la *Lettre au père* dans laquelle Kafka tente de comprendre l'ambivalence de ses sentiments envers celui qu'il critique très sévèrement et dont il met en relief les défauts afin d'en expliquer les conséquences sur son entourage. Car ces deux ouvrages illustrent exemplairement « l'interaction constante de l'amour et de la haine³⁶ » (M. Klein) à l'endroit d'un parent. Relativement à Kafka, cela a déjà été observé par Régine Robin. La relation parent-enfant très compliquée qu'elle décrit – dans le chapitre intitulé « La vie mise au texte » de l'essai qu'elle consacre à l'écrivain –, est à certains égards similaire à celle qu'entretenait Sarah Kofman avec sa mère. Selon Robin, « [l]e rapport au père, que Kafka met en mots dans sa fameuse lettre de 1919 [...] a été pour lui un des éléments de son mal de vivre, ce qui a littéralement empoisonné son existence, un

³⁴ Franz Kafka, *Le Procès*, tr. française Bernard Lorthoraly, Paris, Flammarion, coll. « GF Flammarion », Paris, 1983, p. 29.

³⁵ Régine Robin, *Kafka*, Paris, Belfond, 1989, p. 223. Robin écrit aussi : « le destin inéluctable s'accomplit. K., qui ne se croit plus aussi innocent qu'au début, se laisse conduire à la mort, il va même au-devant et meurt dans la plus grande honte et la plus grande culpabilité. » (*Ibid.*, p. 222-223.) Dans « Peut-on mourir de dire ? », Rosenblum cite Primo Levi qui affirmait, à propos de son expérience de traducteur du *Procès* : « “[...] Je me suis trouvé profondément lié au sort de Joseph K... Tout comme Joseph K..., j'ai commencé à m'accuser moi-même.” » (*Revue française de psychanalyse, loc. cit.*, p. 120.) Rosenblum écrira plus loin, au sujet de la fin de *Rue Ordener, rue Labat* : « Sarah Kofman s'accuse. Il est évidemment trop tard. » (*Ibid.*, p. 129.)

³⁶ Melanie Klein, « L'amour, la culpabilité et le besoin de réparation » (1936), dans Melanie Klein et Joan Riviere, *L'Amour et la haine. Le besoin de réparation*, tr. française Annette Stronck, Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 1968, p. 75. Klein souligne.

contre-modèle identificatoire, un amour/haine que la psychanalyse nous a appris à reconnaître comme une structure relativement banale³⁷. » Chacun à leur manière, Fineza Kofman et Hermann Kafka pouvaient se montrer menaçants envers leurs enfants. Toutefois, même si le père faisait subir plusieurs tourments à son fils, il ne le frappait pas : « Il est encore vrai que tu ne m'as pour ainsi dire jamais vraiment battu. Mais tes cris, la rougeur de ton visage, ta manière hâtive de détacher tes bretelles et de les disposer sur le dossier d'une chaise, tout cela était presque pire que les coups³⁸. » Nous pouvons avancer que la colère parfois inspirée par les parents des narrateurs avait entraîné chez eux des répercussions. En effet, comme le rappelle Melanie Klein, « [n]ous savons tous que si nous décelons en nous-mêmes des pulsions de haine à l'égard d'une personne que nous aimons, nous éprouvons un sentiment d'inquiétude ou de culpabilité³⁹ ».

Dans « La littérature au secret », Jacques Derrida s'intéresse, entre autres, à Kafka « dont la littérature n'instruit en somme, d'un génitif l'autre, que le procès de son père⁴⁰ », c'est-à-dire celui qu'il engage contre lui et celui que ce dernier aurait tout aussi bien pu lui faire. Se penchant sur la *Lettre au père*, qui – comme *Rue*

³⁷ R. Robin, *Kafka, op. cit.*, p. 81. Robin poursuit en écrivant : « Ce qui n'est pas banal, c'est ce que Kafka en fait. » (*Idem*) Sur ce point, il nous semble que l'auteur de *Rue Ordener, rue Labat* a elle aussi été remarquable. Dans l'introduction de son essai, Robin écrit : « On a toujours insisté sur le rapport de Kafka à son père, sur l'hypertrophie du père, figure tyrannique faisant écho aux "puissances suprêmes" des juges du *Procès* ou des fonctionnaires du *Château*. » (*Ibid.*, p. 12.)

³⁸ F. Kafka, *Lettre au père*, tr. française Marthe Robert, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1957, p. 38.

³⁹ M. Klein « L'amour, la culpabilité et le besoin de réparation », dans M. Klein et J. Riviere, *L'Amour et la haine, loc. cit.*, p. 81.

⁴⁰ J. Derrida, « La littérature au secret. Une filiation impossible », dans *Donner la mort*, Paris, Galilée, coll. « Incises », 1999, p. 179. Derrida souligne.

Ordener, rue Labat – « ne se tient ni dans la littérature ni hors littérature⁴¹ » ou plutôt « tient *peut-être* de la littérature mais [...] ne se contient pas dans la littérature⁴² », Derrida fait plus précisément référence à ce « moment inouï à la fin⁴³ » de l'ouvrage, lors duquel Kafka imagine les arguments et la défense que pourrait lui opposer celui qui est l'objet de ses récriminations :

Dans les dernières pages de cette lettre, Kafka s'adresse à lui-même, fictivement, plus fictivement que jamais, la lettre qu'il pense que son père aurait *voulu*, aurait *dû*, *en tout cas aurait pu* lui adresser en réponse. « Tu pourrais répondre », « Tu aurais pu répondre » (*Du könntest... antworten*), dit le fils, ce qui résonne aussi comme une plainte ou un contre-grief : tu ne me parles pas, en fait tu ne m'as jamais répondu et ne le feras jamais, tu pourrais répondre, tu aurais pu répondre, tu aurais dû répondre. Tu es resté secret, un secret pour moi.

Cette lettre fictive du père, incluse dans la lettre semi-fictive du fils, multiplie les griefs. Le père (fictif) reproche à son fils (qui *se* le reproche donc à lui-même) non seulement son parasitisme mais *à la fois* de l'accuser, lui, le père, *et* de lui pardonner *et* par là de l'innocenter⁴⁴.

Dans *Rue Ordener, rue Labat* et dans la *Lettre au père*, la mère de la narratrice et le père du rédacteur tendent tous deux à discréditer les activités intellectuelles de leurs enfants. Persévérant dans la voie des études et de l'écriture, les auteurs ont ainsi l'impression de se déconsidérer à leurs yeux. Jacques Derrida écrit en ce sens, au sujet de *La Lettre au père* :

L'accusation que le père fictif ne retirera jamais, le grief qu'il ne symétrise ou ne spécularise jamais (par la voix fictive du fils, selon cette *legal fiction* qu'est, comme la paternité selon Joyce, la littérature), c'est l'accusation de parasitisme. Elle court tout au long de la lettre, de la fiction et de la fiction dans la fiction. C'est finalement l'écriture littéraire elle-même que le père

⁴¹ *Ibid.*, p. 178.

⁴² *Idem.* Derrida souligne.

⁴³ *Ibid.*, p. 178.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 178-179. Derrida souligne.

accuse de parasitisme. Parasitisme, voilà tout ce à quoi son fils a voué sa vie, tout ce à quoi il avoue avoir impardonnablement voué sa vie. Il a fait la faute d'écrire au lieu de travailler ; il s'est contenté d'écrire au lieu de se marier normalement⁴⁵.

D'une certaine manière, Sarah Kofman aura elle aussi dû faire face à cette « accusation de parasitisme » – en d'autres mots, d'égoïsme et d'ingratitude – puisque sa mère « avait tout tenté pour [lui] faire “arrêter” le lycée et [la] contraindre à “travailler” comme [s]es frères et sœurs, afin de “rapporter de l'argent à la maison” » (*R*, 90). Même si la narratrice faisait preuve d'excellence dans ses études et affirmait sa volonté inébranlable de les continuer, les guillemets encadrant le mot « travailler » montrent bien que ses efforts n'étaient peut-être pas perçus comme tels par son entourage. En refusant ainsi de « contribuer » au revenu de sa famille par un salaire ; en ne se conformant pas à la directive parentale ; en n'alignant pas sa conduite sur celle des cinq autres enfants ; elle s'exposait aux reproches de sa mère qui l'enjoignait de quitter l'école et lui martelait un discours culpabilisant dont nous pouvons nous douter qu'il ne la laissait pas insensible.

Dans la lettre que Kafka adresse à son père – mais qu'il ne lui remettra jamais – les affects de honte et de culpabilité prédominent : ces termes et leurs déclinaisons (honteux, coupable) apparaissent d'ailleurs dans le livre à une trentaine de reprises. Enfin, identifiant son père comme cause de son infortune, l'écrivain rapporte à sa propre vie le sort qu'il avait réservé à Joseph K. dans *Le Procès* : « par ta faute, j'avais perdu toute confiance en moi, j'avais gagné en échange un infini

⁴⁵ *Ibid.*, p. 183.

sentiment de culpabilité (en souvenir de cette infinité, j'ai écrit fort justement un jour au sujet de quelqu'un : "Il craint que la honte ne lui survive")⁴⁶. » Nous pouvons supposer qu'avec la publication de *Rue Ordener, rue Labat*, Sarah Kofman appréhendait de subir le même destin posthume que Joseph K. qui était, selon Maurice Blanchot, « condamn[é] à vivre aussi bien qu'à mourir⁴⁷ ».

5.2 La honte

Nous avons constaté que, comme le faisait aussi remarquer Rachel Rosenblum, « [l]e retour de la mémoire dans l'écriture à la première personne s'accompagne d'un retour de la culpabilité. C'est la culpabilité de Sarah Kofman préférant sa mère adoptive, libre et gaie, à sa mère biologique, exigeante, pourchassée, en deuil⁴⁸. » Dans les prochaines pages, nous nous intéresserons à la honte qu'il nous paraît utile de distinguer immédiatement de la culpabilité en nous référant à l'introduction de l'ouvrage d'Albert Ciccone et Alain Ferrant consacré à ces notions :

On différencie classiquement la honte et la culpabilité en fonction des rapports qu'elles entretiennent avec les instances psychiques. La culpabilité exprime une tension entre le moi et le surmoi à partir de la transgression effective ou fantasmée d'un interdit. La honte signe plutôt une situation de tension entre le moi et l'idéal du moi. Elle témoigne de l'échec du moi au

⁴⁶ F. Kafka, *Lettre au père*, *op. cit.*, p. 58-59. La dernière phrase du *Procès* est la suivante : « C'était comme si la honte allait lui survivre. » (*Le Procès*, *op. cit.*, p. 272.)

⁴⁷ Blanchot écrit ceci qu'il nous semble intéressant de citer dans une thèse portant sur la survie : « le Joseph K. du *Procès*, meurt, après une parodie de justice, dans la banlieue déserte où deux hommes l'exécutent sans un mot, mais ce n'est pas assez qu'il meure "comme un chien", il doit encore avoir sa part de survie, celle de la honte que l'illimité d'une faute qu'il n'a pas commise lui réserve, en le condamnant à vivre aussi bien qu'à mourir ». (« La lecture de Kafka » (1943), dans *De Kafka à Kafka*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1981, p. 74.)

⁴⁸ R. Rosenblum, « Peut-on mourir de dire ? », *Revue française de psychanalyse*, *loc. cit.*, p. 132. Le sentiment de culpabilité n'avait toutefois vraisemblablement jamais quitté l'auteure, nous pouvons même croire qu'il avait commandé l'écriture, mais celle-ci l'avait probablement rendu plus aigu.

regard de son projet narcissique. Dans la honte, le moi n'est pas fautif mais indigne⁴⁹.

Après avoir réfléchi au rôle de la culpabilité dans *Rue Ordener, rue Labat*, nous nous proposons maintenant d'étudier celui de la honte, en signalant d'abord les scènes où Sarah Kofman désigne explicitement cet affect dont le retentissement est chaque fois lié à la mère. L'auteure avoue avoir fait l'expérience de ce sentiment pénible suite à trois événements précis : le mensonge raconté pour sauver son père (« que ma mère puisse mentir m'emplissait de honte », *R*, 13) ; le choix des deux cartes postales effectué le jour de la Fête des mères (« je choisis pour mémé la première, celle des deux que je trouve la plus belle. J'ai honte et je me sens rougir dans la boutique », *R*, 55) ; la démonstration de joie de la mère, qui s'enorgueillissait à juste titre des rires déclenchés par Sarah dans une pièce (« Ma mère, toute fière, criait tout haut : "C'est ma fille ! c'est ma fille !" J'avais honte », *R*, 90).

Nous savons que la honte était une préoccupation majeure de Jean-Paul Sartre. Selon Stéphane Dawans, « [c]e thème lui paraît à ce point essentiel, [qu'il] n'aura de cesse de l'aborder dans ses écrits les plus divers, cela jusqu'à la fin de sa vie⁵⁰ ». Or nous connaissons l'importance fondamentale que ce penseur eut pour

⁴⁹ Albert Ciccone et Alain Ferrant, *Honte, culpabilité et traumatisme*, Paris, Dunod, coll. « Psychismes », 2009, p. 7.

⁵⁰ Stéphane Dawans, *Sartre. Le spectre de la honte. Une introduction à la philosophie sartrienne*, Liège, Les Éditions de l'Université de Liège, 2001, p. 20. Dawans énumère ensuite les écrits de Sartre dans lesquels il a repéré cette idée : « textes de conférence (en 1946 dans *L'existentialisme est un humanisme* et *La responsabilité de l'écrivain*), fragments philosophiques (*Cahiers pour une morale*, entre 1947 et 1948), préface (*Orphée noir* (1948)), pièces de théâtre (*Les mains sales* (1948) et *Le Diable et le bon Dieu* (1951)), *Les Séquestrés d'Altona* (1960), essai politique (*Réflexion sur la*

Sarah Kofman, même si elle a somme toute assez peu écrit sur lui, hormis « Au-delà de la mélancolie⁵¹ » (1990), paru dans *Libération*, et deux essais colligés dans *Séductions. De Sartre à Héraclite* (1990)⁵² : « Le problème moral dans une philosophie de l'absurde⁵³ » (1963) et « Sartre : *Fort ! ou Da ?* À propos de *Politiques de la Prose. Jean-Paul Sartre et l'an quarante* de Denis Hollier⁵⁴ » (1984/1990). Dans un entretien accordé à Catherine Rodgers peu avant la parution de *Rue Ordener, rue Labat* et portant sur *Le Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir, la philosophe affirmait : « J'ai été très vite sartrienne ; la liberté représentait pour moi, pour des raisons personnelles, quelque chose de fondamental. Je lisais *Les Chemins de la liberté* avec une lampe de poche sous les couvertures parce que ma mère m'éteignait la lumière très tôt⁵⁵. » L'influence déterminante de Sartre et de ce livre sont aussi évoquées dans le portrait réalisé par Roland Jaccard et publié dans *Le Monde aujourd'hui* en 1986 :

question juive (1954)), traité sur la littérature (*Qu'est-ce que la littérature ?* (1948)), scénario de film (*Le scénario de Freud* (1959)), entretiens (*Entretiens sur moi-même* (1975)) et surtout les biographies d'écrivains, qui sont de véritables traités de psychanalyse existentielle appliquée (*Baudelaire* (1947), *Saint Genet, comédien et martyr* (1952), *Les Mots* (1964) et *L'idiot de la famille* (1971-1972)). » (*Ibid.*, p. 20-21.)

⁵¹ S. Kofman, « Au-delà de la mélancolie », *Libération*, samedi 23 et dimanche 24 juin 1990, p. 25. Dorénavant désigné par le sigle *AM*, suivi du numéro de la page.

⁵² S. Kofman, *Séductions. De Sartre à Héraclite*, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 1990. Dorénavant désigné par le sigle *S*, suivi du numéro de la page.

⁵³ Dans *Séductions*, le texte est précédé de cette note : « *Conférence faite le 18 mars 1963 devant la société toulousaine de philosophie et publiée dans la "Revue de l'enseignement philosophique", oct.-nov. 1963. Il m'a paru intéressant d'insérer cette première publication sur Sartre dans cet ensemble de textes plus récents, comme une sorte de vestige étrange d'un passé philosophique dans lequel "je" ne "me" reconnais plus guère : manière de tourner en dérision l'idée convenue d'un *corpus* dont la signature de "l'auteur" suffirait à garantir l'identité et l'homogénéité. » (*S*, 167 ; Kofman souligne.)

⁵⁴ Le contexte de première publication est expliqué dans *Séductions* : « *Première version, plus courte, publiée dans "Le Temps de la Réflexion", 1984, sous le titre : *Il y a quelqu'un qui manque*. » (*S*, 139)

⁵⁵ « Entretien », dans Catherine Rodgers, *Le Deuxième sexe de Simone de Beauvoir. Un héritage admiré et contesté*, Paris, Montréal, L'Harmattan, coll. « Bibliothèque du féminisme », 1998, p. 172. Sarah Kofman se plaisait à raconter cet épisode auquel elle fit aussi référence dans l'entretien avec Roland Jaccard paru dans *Le Monde* (*loc. cit.*, p. VII) et dans *Rue Ordener, rue Labat* (*R*, 98).

Platonicienne convaincue, Sarah Kofman s'avoue pourtant fascinée par la figure imposante de Sartre dans les années 60 : « *Les Chemins de la liberté a été pour moi un grand livre. Je me disais que je pouvais m'en sortir, à condition d'être libre. Avant la psychanalyse, Sartre m'a sauvée, parce qu'il m'a fait croire à la liberté.* » [...] Peut-on encore lire Sartre après une analyse ? Sartrienne pendant près de vingt ans, Sarah Kofman, deux semaines après s'être allongée sur un divan, ne pouvait plus croire une minute en la philosophie de *l'Être et le Néant*, ni lire une ligne de Sartre : « *Je me suis rendu compte, au bout de huit années d'analyse, que la psychanalyse m'a permis de m'assumer, d'orienter ma vie en toute lucidité. C'est avant l'analyse que l'on est moins libre. J'arrive en fait à concilier ce qu'il y a d'intéressant en Sartre, c'est-à-dire la possibilité de la liberté, et une analyse*⁵⁶. »

Plus tardivement, Sarah Kofman confiera à Catherine Rodgers avoir recommencé à lire Sartre. Elle indiquera aussi à son interlocutrice ce qui, dans l'œuvre immense de ce dernier, retenait encore son attention et lui inspirait toujours de l'intérêt : « Depuis quelques années, je suis revenue à Sartre : ses lectures littéraires de Flaubert, de Baudelaire, la psychanalyse existentielle m'intéressent beaucoup, et surtout *Les Mots*⁵⁷. »

⁵⁶ « Apprendre aux hommes à tenir parole. Portrait de Sarah Kofman par Roland Jaccard », *Le Monde aujourd'hui, loc. cit.*, p. VII. Les italiques sont dans le texte. Dans l'entretien avec Catherine Rodgers, elle dira dans le même sens : « Pour moi qui, en tant que Juive, ai eu de gros problèmes pendant la guerre, la philosophie existentialiste, avec l'accent mis sur la liberté, avec l'idée que toute situation – que ce soit en rapport avec la féminité ou le judaïsme – peut être dépassée, était fondamentale. Les engagements politiques de Sartre et de Beauvoir comptaient beaucoup pour moi. Dans ma vie privée, Simone de Beauvoir, avec le modèle d'amour libre qu'elle représentait, a joué un grand rôle. Sartre et Simone de Beauvoir en tant que couple ont servi de modèle de vie. Le refus du mariage était une position théorique. Je ne me suis jamais mariée ; maintenant, après coup, je comprends qu'il y avait sûrement d'autres raisons. J'ai cessé d'être sartrienne quand j'ai commencé ma psychanalyse. Du jour au lendemain, j'ai été obligée d'arrêter de lire Simone de Beauvoir. Et puis j'ai compris que j'avais eu besoin psychologiquement de ce lien avec Sartre et Simone de Beauvoir, et qu'ils avaient pendant longtemps joué le rôle de résistance à la psychanalyse. » (« Entretien », dans C. Rodgers, *Le Deuxième sexe de Simone de Beauvoir, op. cit.*, p. 174.)

⁵⁷ *Ibid.*, p. 174.

Rappelons que, dans ce récit autobiographique publié en 1964, soit exactement trente ans avant la parution de *Rue Ordener, rue Labat*, une scène cruciale porte sur la honte dont le philosophe s'était (senti) couvert petit garçon. Sartre raconte qu'il avait tenté de susciter l'admiration de sa mère et de ses amies en s'illustrant par la maturité d'une réponse apportée au questionnaire que lui avait remis l'une d'entre elles :

« Remplis-le, me dit-elle, [...] : tu te prépareras de beaux souvenirs. » Je compris qu'on m'offrait une chance d'être merveilleux [...]. J'inventais sans entrain des prédilections, quand l'occasion de briller se présenta : « Quel est votre vœu le plus cher ? » Je répondis sans hésiter : « Être un soldat et venger les morts. » Puis trop excité pour pouvoir continuer, je sautai sur le sol et portai mon œuvre aux grandes personnes⁵⁸.

Ayant voulu faire ostentation de son intelligence afin de recevoir des compliments, il n'obtint toutefois pas l'effet escompté. Ses intentions secrètes furent en effet dévoilées, son manque de sincérité ouvertement critiqué et il se révéla finalement extrêmement sensible à l'opprobre⁵⁹. Vincent de Gaulejac écrit au sujet de cet épisode que

⁵⁸ Jean-Paul Sartre, *Les Mots*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1964, p. 90.

⁵⁹ « Les regards s'aiguïsèrent, [...] M^{me} Picard me rendit le livre : « “Tu sais, mon petit ami, ce n'est intéressant que si l'on est sincère.” *Je crus mourir*. Mon erreur saute aux yeux : on réclamait l'enfant prodige, j'avais donné l'enfant sublime. Pour mon malheur, ces dames n'avaient personne au front : le sublime militaire restait sans effet sur leurs âmes modérées. Je disparus, j'allai grimacer devant une glace. *Quand je me les rappelle aujourd'hui, ces grimaces, je comprends qu'elles assuraient ma protection : contre les fulgurantes décharges de la honte, je me défendais par un blocage musculaire*. Et puis, en portant à l'extrême mon infortune, elles m'en délivraient : je me précipitais dans l'humilité pour esquiver l'humiliation, je m'ôtai les moyens de plaire pour oublier que je les avais eus et que j'en avais mésusé ; le miroir m'était d'un grand secours : je le chargeais de m'apprendre que j'étais un monstre ; s'il y parvenait, mes aigres remords se changeaient en pitié. » (*Ibid.*, p. 90-91 ; nous soulignons.) Cité en partie par Vincent de Gaulejac dans *Les Sources de la honte*, Paris, Desclée de Brouwer, coll. « Sociologie clinique », 1996, p. 158 et par Stéphane Dawans dans *Sartre. Le spectre de la honte, op. cit.*, p. 43-44.

[...] l'expérience précoce de la honte et la souffrance intense qu'elle provoque marqueront Sartre à jamais, à la fois dans son existence et dans sa théorie : la « décharge fulgurante » qu'il ressent face à l'humiliation publique est certainement un des éléments fondateurs de son engagement dans l'existentialisme. Il y a un lien étroit entre l'expérience de la honte et l'émergence du sentiment d'exister⁶⁰.

« Autrui » occupe une place prépondérante dans la réflexion de Sartre sur la honte. Ainsi, dans *L'Être et le néant*, il écrit que « la honte dans sa structure première est honte devant quelqu'un⁶¹ ». La présence d'un tiers paraît en effet indispensable au développement de ce sentiment. Sartre évoque en ce sens l'émoi que peut semer chez un individu le fait d'être surpris en train de commettre un délit, une simple bévue ou de débiter des grossièretés : « Je viens de faire un geste maladroit ou vulgaire : ce geste colle à moi, je ne le juge ni ne le blâme, je le vis simplement, je le réalise sur le mode du pour-soi. Mais voici tout à coup que je lève la tête : quelqu'un était là et m'a vu. Je réalise tout à coup toute la vulgarité de mon geste et j'ai honte⁶². » De tels passages démontrent combien le regard qui est posé sur nous est important et peut s'avérer dévastateur, ainsi que l'a aussi fait remarquer Vincent de Gaulejac.

Mais si, dans *Rue Ordener, rue Labat*, Sarah Kofman affirme s'être parfois sentie horriblement gênée à cause de sa mère – « j'aurais bien voulu disparaître sous terre » (*R*, 90) –, nous pouvons aisément imaginer que cet embarras n'était rien en comparaison de la honte que le récit de sa vie aura pu engendrer. Décrivant

⁶⁰ V. de Gaulejac, *Les Sources de la honte*, *op. cit.*, p. 158-159.

⁶¹ J.-P. Sartre, *L'Être et le néant. Essai d'ontologie phénoménologique*, édition corrigée avec index par Arlette Elkaïm-Sartre, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1943, p. 259. Sartre souligne.

⁶² *Ibid.*, p. 259-260.

l'alternative redoutable devant laquelle est placé le survivant, Rachel Rosenblum soupèse chacune des options qui s'offrent à ce dernier et en pressent les conséquences :

Ou bien on garde la tragédie pour soi et, comme le dit Primo Levi, on en « brûle », à moins d'en devenir, comme le suggère Sarah Kofman, le « sarcophage »... Ou bien on la divulgue, mais cette divulgation ne l'efface pas. Elle la publicise, l'officialise, l'arrache à l'ignorance d'autrui. Le savoir honteux est alors partagé, mais avec un résultat qui n'est pas de rapprocher. Sarah Kofman est peut-être celle qui va le plus loin dans la réflexion sur le danger couru, en montrant que le récit des survivants les expose doublement. Il ranime leur culpabilité à l'égard des victimes, mais en outre, il les expose au jugement des destinataires de l'écriture. L'immense sympathie que ces destinataires peuvent leur vouer ne les empêche pas d'apparaître comme des juges potentiels et de devenir parfois des censeurs effectifs, surpris malgré eux, à jeter la première pierre. Émis vers un interlocuteur toujours à la merci d'un mouvement de recul, le discours du faire savoir n'a alors pour effet que de stigmatiser... Le prix à payer pour être écouté, c'est l'exclusion ; le devenir « sacré », la mise à distance. Le témoin se découvre absorbé par la monstruosité qu'il rapporte. Pourrait-il en être autrement⁶³ ?

Une angoisse effroyable semble ainsi accompagner la rédaction du récit autobiographique et s'intensifier avec sa publication.

À la suite de toutes ces considérations, il apparaît que, comme l'écrit Giorgio Agamben, « [a]voir honte signifie : être livré à l'inassumable⁶⁴ ». Nous avons vu que la honte qui semble avoir envahi l'existence de Sarah Kofman avait deux principales causes. Il s'agissait premièrement du fait d'avoir survécu alors que tant d'autres – parmi lesquels on retrouve son père Berek Kofman, et son double, Hélène Goldenberg – avaient disparu. Nous savons d'ailleurs que la « culpabilité et [la]

⁶³ R. Rosenblum, « Peut-on mourir de dire ? », *Revue française de psychanalyse*, loc. cit., p. 133.

⁶⁴ G. Agamben, *Ce qui reste d'Auschwitz*, op cit., p. 114.

honte issues du fait d'occuper la place d'un autre⁶⁵ » constitue un leitmotiv du discours des survivants de la Deuxième Guerre mondiale et de la littérature concentrationnaire. Esther Cohen souligne d'ailleurs fort justement, dans *Les Narrateurs d'Auschwitz*, que l'existence de ceux nourrissant de tels sentiments peut avoir un dénouement tragique : « Jean Améry, Bruno Bettelheim, Primo Levi, Stephan Zweig, Paul Celan et beaucoup d'autres hommes ont choisi la mort plutôt que d'occuper plus longtemps la place d'un autre, de cet autre qui s'est volatilisé en fumée⁶⁶. » Deuxièmement, nous avons toutes les raisons de croire que Sarah Kofman souffrait terriblement de la cruauté qu'elle avait exercée contre sa mère ainsi que de l'abandon progressif de celle qu'elle lui avait autrefois préférée :

Étudiante, j'habite à la cité universitaire au pavillon Deutsch de la Meurthe. Une autre vie commence. Pendant plusieurs années, je coupe tout contact avec mémé : je ne supporte plus de l'entendre me parler sans cesse du passé, ni qu'elle puisse continuer de m'appeler son « petit lapin » ou sa « petite cocotte ».

Quand, plus tard, je reviens la voir, je suis toujours accompagnée d'un ami.

Elle est morte récemment, dans un hospice des Sables. Très handicapée, à moitié aveugle, elle ne pouvait plus qu'écouter de la « grande musique ». Au téléphone, elle me fredonnait toujours des airs de Beethoven qu'elle avait entendus.

Je n'ai pu me rendre à ses obsèques. Mais je sais que le prêtre a rappelé sur sa tombe qu'elle avait sauvé une petite fille juive pendant la guerre⁶⁷. (R, 99)

⁶⁵ Esther Cohen, *Les Narrateurs d'Auschwitz*, op. cit., p. 19.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 37.

⁶⁷ Mentionnons que Sarah Kofman ne donne pas la raison de son absence aux funérailles de « mémé ». Michel Plon et Elisabeth Roudinesco rappellent pour leur part que Freud n'avait pas assisté à celles de sa mère : « On comprend [...] l'angoisse qu'il éprouva à l'idée de mourir avant Amalia. [...] Et quand elle mourut à Vienne à l'âge de 95 ans, Freud, atteint de son cancer et déjà invalide, fut soulagé. Opposé aux rites religieux et épuisé par sa propre souffrance physique, il ne se rendit pas aux funérailles : "Pas de douleur, pas de deuil", déclara-t-il à Sandor Ferenczi. Mais il ajouta aussitôt que, dans les couches profondes de l'inconscient, cette mort allait bouleverser sa vie. Ce fut le cas en vérité, même si la mort de Jacob Freud avait eu, en 1896, encore plus d'effets sur lui. » (*Dictionnaire de la psychanalyse*, op. cit., p. 345.)

Au sujet de ce passage, signalons, d'une part, que Sarah Kofman écrivait dans le manuscrit de *Rue Ordener, rue Labat* : « Jusqu'à sa mort, relativement récente, dans un hospice des Sables-d'Olonne, *je conservais avec elle une relation téléphonique*⁶⁸. » Dans la version publiée, l'auteure ne tente aucunement de se disculper, de minimiser sa responsabilité, de s'excuser en insistant sur le fait qu'elle continuait de lui parler. D'autre part, il importe de noter la présence et le rôle du prêtre dans la dernière phrase du récit. Si celui-ci ne visait probablement pas à affliger l'absente, nous pouvons imaginer la portée de ses propos et la tristesse ressentie par celle à qui ils furent rapportés. Rappelons que, dans *La Généalogie de la morale*, Nietzsche disait au sujet du prêtre qu'il

est l'homme qui *change la direction du ressentiment*. [...] « Je souffre : certainement quelqu'un doit en être coupable » – ainsi raisonnent toutes les brebis malades. Alors leur berger, le prêtre ascétique, leur répond : « C'est vrai, ma brebis, quelqu'un doit être coupable de cela : mais tu es toi-même ce quelqu'un, c'est toi-même le seul coupable – *c'est toi-même et toi seul qui est coupable de toi !* »... C'est assez hardi, assez faux : mais un but est du moins atteint de la sorte ; ainsi que je l'ai indiqué, la direction du ressentiment est – *changée*⁶⁹.

Dans le premier chapitre, nous avons signalé que le déictique « ça » utilisé par l'auteure dans l'introduction pouvait faire référence au ressentiment et à la mauvaise conscience qu'elle éprouvait. Nous avons ensuite pu observer que ceux-ci étaient à l'œuvre dans tout le récit. Néanmoins, il nous a paru utile de citer ici longuement, entièrement, la dernière page de *Rue Ordener, rue Labat*, pour montrer

⁶⁸ Manuscrit de *Rue Ordener, rue Labat*, *loc. cit.*, f. 46. Nous soulignons.

⁶⁹ F. Nietzsche, *La Généalogie de la morale*, *op. cit.*, p. 154-155. L'auteur souligne.

que si le ressentiment occupe certes une grande place dans le livre, ultimement, c'est la mauvaise conscience qui semble s'imposer dans la conclusion.

CHAPITRE VI

Survivre : « *fortleben, living on, continuer à vivre*¹ »

Nous avons démontré précédemment que nous retrouvions du ressentiment et de la mauvaise conscience dans l'œuvre de Sarah Kofman. Nous verrons toutefois qu'à l'opposé, cette dernière présentait aussi certains caractères distinctifs de la « femme, *nietzschéenne*, [...] active et *affirmative*² ». Commentant *La Généalogie de la morale*, la philosophe écrivait, dans le premier volume d'*Explosion*, que l'exemple de Nietzsche – qui « s'[était] interdi[t] le ressentiment, même aux périodes de décadence » (*EI*, 248) – nous enseigne « qu'à l'intérieur même de la maladie subsiste une part vivante qui continue d'affirmer la vie en inventant des procédés inédits de survie et de guérison : c'est la position de force qui, au sein même de la position de faiblesse, continue, chez un malade en bonne santé, à lutter pour la survie » (*EI*, 248). En ce sens, d'après Françoise Collin, le récit de Sarah Kofman

n'est pas [...] un témoignage supplémentaire confirmant le destin tragique d'un peuple, emporté par la Shoah, mais la présentation d'un destin singulier, celui d'une petite fille juive qui a comme en un instant, dans l'instant de l'arrestation de son père, quand la fête se retourne, quand le chaud dedans est jeté dans la rue, choisi d'être plus forte que l'Histoire, et plus forte que le

¹ Dans *Apprendre à vivre enfin*, Jacques Derrida écrit : « À propos de la traduction, Benjamin souligne la distinction entre *überleben*, d'une part, survivre à la mort, comme un livre peut survivre à la mort de l'auteur, ou un enfant à la mort des parents, et, d'autre part, *fortleben, living on*, continuer à vivre. » (*Op. cit.*, p. 26.) C'est surtout ce deuxième sens qui nous intéressera dans ce chapitre.

² F. Proust, « Impasses et passes », *Les Cahiers du Grif, loc. cit.*, 1997, p. 8. Proust souligne.

malheur, qui s'est choisie vivante, affirmant la vie, préférant la vie, sa vie et, s'il le faut, sans ou même contre les siens³.

Dans les pages qui suivent, nous essaierons de rendre compte des différents moyens que la philosophe a mis en œuvre pour survivre à la guerre. Car, comme le souligne Nathalie Zajde dans *Les Enfants cachés en France*, ceux qui – tels Sarah Kofman à qui elle consacre un chapitre – font l'objet de son essai, « ont été sauvés grâce à des institutions, des réseaux, des initiatives d'adultes la plupart du temps bienveillants et courageux, mais ils ont également su développer des stratégies d'existence et de survie personnelles⁴ ». Sans contredit, celles-ci auront été nombreuses et complexes dans le cas de l'auteure qui nous intéresse. Parmi les facteurs qui lui ont permis de continuer à vivre suite à la disparition de son père, mentionnons ceux qui seront étudiés dans ce chapitre : le secours de « mémé » et la capacité d'adaptation de la fillette ; la passion pour la lecture ; la disposition innée pour le rire. À cela, nous pourrions ajouter l'écriture, la pratique du dessin ainsi que l'affection pour les ami(e)s auxquelles nous aurons l'occasion de revenir. En d'autres termes, « la vie est constituée d'impasses, de détresse, de souffrance. Mais au cœur des impasses se dissimulent des passages provisoires et fragiles⁵. »

³ F. Collin, « L'impossible diététique », *Les Cahiers du Grif*, loc. cit., p. 20.

⁴ Nathalie Zajde, *Les Enfants cachés en France*, Paris, Odile Jacob, 2012, p. 17.

⁵ F. Proust, « Impasses et passes », *Les Cahiers du Grif*, loc. cit., p. 9.

6.1 Le rapport aux « mères »

Pendant la guerre, Sarah et sa mère s'étaient réfugiées rue Labat. Consentant d'abord, peut-être avec quelque réticence, à les héberger temporairement – « La “dame” accepta de nous garder, “jusqu’à ce que nous puissions trouver une solution” » (R, 43) –, leur bienfaitrice les abrita finalement jusqu’à la Libération, malgré tous les dangers auxquels elle s’exposait par ce geste d’hospitalité : « Qui nous “cachait” était menacé, comme nous, d’être déporté ou fusillé. Aimée de tous les autres locataires, elle échappa – et nous avec elle – à la dénonciation. » (R, 43)

Le risque encouru était non seulement bien réel mais extrêmement élevé puisque, en consultant les listes des noms d’enfants (par convois) qui ont été établies par Serge Klarsfeld dans *Le Mémorial des Enfants juifs déportés de France*, nous pouvons constater que vingt enfants dont la « dernière adresse de résidence connue » était rue Labat ont été déportés pendant la guerre. Or si « mémé », comme le rappelle Janine Altounian, « sauva de la déportation la mère et l’enfant, [...] [elle] n’en appartenait pas moins à la communauté participant à l’extermination de celle de ses protégées⁶ ». D’ailleurs, elle avait des opinions préconçues sur le peuple juif et n’hésitait pas à les partager avec Sarah. Ainsi, dans un passage auquel font souvent référence les commentateurs de *Rue Ordener, rue Labat*, la narratrice rapporte

⁶ J. Altounian, « L’école de la République, jadis “mère adoptive” pour les sinistrés, l’est-elle encore ? », *Les Temps modernes* (Paris, Gallimard), septembre-octobre 2001, n^{os} 615-616, p. 168. Cet article est aussi cité par Sarah-Anaïs Crevier-Goulet dans un texte intitulé « Les mères de l’autobiographie : la double voie de l’écriture chez Sarah Kofman », rédigé dans le cadre d’un séminaire. Nous la remercions vivement de nous avoir permis de lire son travail dès le début de nos recherches.

certains propos racistes tenus par « mémé » qui exprimait tout haut des idées largement répandues à l'époque :

Elle avait assuré notre salut mais n'était pas dépourvue de préjugés antisémites. Elle m'apprit que j'avais un nez juif en me faisant palper la petite bosse qui en était le signe. Elle disait aussi : « La nourriture juive est nocive pour la santé ; les Juifs ont crucifié Notre Seigneur Jésus-Christ ; ils sont tous avares et n'aiment que le pognon (*sic*) ; ils sont très intelligents, aucun autre peuple ne possède autant de génies en musique et en philosophie ». (*R*, 57 ; l'adverbe « (*sic*) », utilisé ici pour signaler un niveau de langue familier, est de Sarah Kofman.)

Nous avons déjà constaté qu'au contact de « mémé », Sarah avait négligé sa mère et abandonné, voire renié totalement, les convictions religieuses de sa petite enfance : « À son insu ou non, mémé avait réussi ce tour de force : *en présence de ma mère*, me détacher d'elle. Et aussi du judaïsme⁷. » (*R*, 57) Or Nathalie Zajde soutient que, pour survivre, les enfants cachés ont souvent « appris à devenir des êtres déloyaux – des renégats. En toute logique, ils ont aimé ceux qui ont pris soin d'eux⁸ ».

⁷ Nous soulignons. Notons que, chez les enfants cachés, ce « détachement » s'effectuait généralement en l'absence des parents, c'est-à-dire alors qu'ils vivaient dans des familles d'accueil ou des institutions catholiques.

⁸ N. Zajde, *Les Enfants cachés en France*, *op. cit.*, p. 27. L'auteure poursuit : « Ils sont devenus étrangers à ce que leurs parents souhaitaient, pire encore, parfois ennemis – à la manière des janissaires » (*idem*). Nous sommes en droit de supposer que la situation leur eût autrement été absolument insupportable. Zajde donne ainsi l'exemple de Saul Friedländer qui, écrit-elle, « cesse après quelque temps de penser à ses parents. Ses sentiments naguère si intenses, s'estompent progressivement. Les deux êtres auxquels il tenait le plus au monde se changent en abstractions. Ses parents deviennent des figures “refoulées” – certes, parce qu'il ne les voit plus, mais aussi, sans doute, pour survivre à la douleur de la séparation. » (*Les Enfants cachés en France*, *op. cit.*, p. 28.) Mettant en évidence le rôle des mécanismes défensifs – plus particulièrement celui du refoulement – dans l'économie de la survie, l'essayiste décrit un rapport au souvenir qui ne manque pas de rappeler celui de la narratrice de *Rue Ordener, rue Labat* dont nous nous rappelons qu'elle confiait, dans un passage déjà cité, avoir arrêté de penser à son père et de parler yiddish pendant qu'elle séjournait chez « mémé ».

Afin d'étudier le rôle de « mémé » dans le parcours personnel et intellectuel de Sarah Kofman, il semble utile d'insister sur la brutalité du changement auquel la fillette dut faire face après avoir été contrainte de quitter le domicile familial. Dans l'introduction de son essai, Nathalie Zajde rappelle que

[d]ans l'Europe occupée, c'est en France qu'on réussit à sauver le plus grand nombre d'enfants juifs. Toutefois, parmi ceux qui ont survécu, près de 20 000 enfants juifs de France sont restés orphelins, soit d'un parent, soit des deux.

Alors que leur construction psychique s'effectuait au sein d'un cadre familial, social, culturel et affectif, les enfants juifs ont été brutalement et durablement exclus de leur environnement dès lors que les lois antisémites, avec, comme corollaire, la chasse systématique aux Juifs, ont été mises en œuvre. Le cadre de vie de ces enfants s'est effondré du jour au lendemain, laissant place à un autre, la plupart du temps radicalement étranger⁹.

Rue Labat, la vie de la fillette différait grandement de celle qu'elle menait naguère, rue Ordener. Dans le titre du récit, la virgule placée entre les deux toponymes indique non seulement la succession chronologique de deux époques, mais marque aussi graphiquement que tout sépare les milieux dont il sera question. Au sujet du contraste frappant entre l'ambiance morale qui régnait chez les Kofman et chez « mémé », Ginette Michaud écrit :

⁹ N. Zajde, *Les Enfants cachés en France*, op. cit., p. 14. Le cinquième chapitre de *Rue Ordener, rue Labat* traite de l'existence paisible et heureuse des Kofman dans les années ayant précédé la guerre. L'auteure y met l'accent sur la place qu'occupaient les fêtes religieuses dans la vie familiale : « Nous vivions dans la terreur de nous tromper d'assiette, de couvert, ou d'ouvrir par mégarde l'interrupteur électrique le jour du Shabbat » (R, 19) ; « Le jour de Roschachana, qui était aussi celui de mon anniversaire, nous écoutions mon père souffler dans le shoffar » (R, 20) ; « Le Yom Kippour, nous passions toute la journée dans la synagogue de la rue Duc où pendant le jeûne officiait mon père » (R, 21) ; « J'aimais beaucoup la fête de Pâques et ses préparatifs » (R, 21) ; « J'aimais aussi la fête de Pourim où ma mère nous faisait peur en revêtant des masques horribles ; la fête de Simrathorah [*sic*] [...]. Et la fête de Shoukkott [*sic*], où pendant plusieurs jours nous mangions sous des tentes de feuillages [...]. » (R, 22).

Autant l'atmosphère de la première enfance de Sarah avait-elle été marquée par les rites religieux et sacrés, scrupuleusement observés par son père, autant l'atmosphère de la maison de cette seconde mère, libre de corps et d'esprit, devait-elle se révéler tout aussi importante pour elle, la petite fille s'initiant à la cuisine « française », aux vêtements « défaits » dans de vieux habits et coupés sur mesure, mais aussi et surtout, à la grande culture [...] ¹⁰.

Se conformant aux règles imposées par « mémé », tentant de satisfaire aux exigences de cette dernière afin de se fondre dans son nouvel environnement, Sarah modifia son alimentation et, en définitive, toutes ses habitudes : « je me mis à adorer les beefsteaks saignants au beurre et au persil. » (R, 67) Ainsi, selon Françoise Collin, *Rue Ordener, rue Labat*

dit le degré de cruauté sur lequel une enfance se constitue quand elle choisit d'emblée, avec une véhémence stupéfiante, le parti des heureux, le parti des mangeurs de viande saignante contre le parti des viandes saignées. Ce débat entre bonheur et malheur, entre affirmation et ressentiment, prend apparemment les formes d'un débat entre deux cultures, deux peuples, deux régimes culinaires, voire deux religions ¹¹.

Nathalie Zajde souligne qu'« [u]n enfant caché pendant la Shoah a nécessairement changé d'identité ¹² ». Ce fut le cas des enfants Kofman : « Isaac (“baptisé” Jacquot) et Joseph, très jeunes, furent mis dans une pouponnière dans le Nord de la France. Annette qui venait d'être opérée d'une double mastoïdite [...] fut gardée à Nonancourt, dans l'Eure [...]. Rachel, transformée en Jacqueline, Aaron, devenu Henri, et moi-même fûmes cachés à quelques kilomètres de Nonancourt, à Merville. » (R, 29) Sarah Kofman raconte dans son récit que « mémé » la « baptisait “Suzanne” parce que c'était le prénom le plus voisin du sien (Claire) sur le

¹⁰ G. Michaud, « La douleur des filles », *Spirale* (Montréal), février 1995, n° 139, p. 6.

¹¹ F. Collin, « L'impossible diététique », *Les Cahiers du Grif*, *loc. cit.*, p. 21.

¹² N. Zajde, *Les Enfants cachés en France*, *op. cit.*, p. 16.

calendrier. » (R, 47) Or il s'agit aussi de celui du personnage principal de *La Religieuse* de Diderot, auquel est consacré l'essai intitulé *Séductions*, paru en 1990.

Dans un entretien avec Joke Hermsem ayant pour titre « La question des femmes : une impasse pour les philosophes », Sarah Kofman affirmait en 1991 :

Ce que ma ou mes positions sexuelles peuvent expliquer, c'est peut-être mon intérêt pour cette héroïne, dont le roman familial correspond un peu au mien, – la position qu'elle occupe par rapport à sa mère et à ses sœurs, l'apprentissage qu'elle doit faire de l'ambivalence maternelle. Mon « histoire » fait que j'ai peut-être pu plus qu'une autre m'identifier à Suzanne et ceci d'autant plus que c'était le prénom qui m'avait été donné pendant la guerre¹³.

Dans *Rue Ordener, rue Labat*, la narratrice se trouve en effet confrontée à « l'ambivalence maternelle » puisque sa mère y est représentée comme étant tantôt colérique, violente et intraitable ; tantôt, protectrice, fière et profondément attachée à ses enfants. En outre, Sarah partage notamment avec Suzanne – qui, comme elle, avait deux sœurs biologiques¹⁴ –, la tendance à louer ses propres aptitudes, le désir de jouir de la préférence de ceux qu'elle estime, l'affection pour une mère de substitution ainsi qu'un rapport inconscient à l'homosexualité féminine.

¹³ S. Kofman, « La question des femmes : une impasse pour les philosophes », entretien réalisé par Joke Hermsem le 12 avril 1991, *Les Cahiers du Griffon* (Paris, Descartes & Cie), « Provenances de la pensée femmes/philosophie », n° 46, printemps 1992, p. 69. Cette partie de notre thèse (6.1) était rédigée lorsque nous avons pris connaissance du texte de Sara R. Horowitz intitulé « Sarah Kofman et l'ambiguïté des mères » (tr. française Alexandra Harvey, dans *Témoignages de l'après-Auschwitz dans la littérature juive-française d'aujourd'hui. Enfants de survivants et survivants-enfants*, Annelise Schulte Nordholt (éd.), Amsterdam, New York, Rodopi, coll. « Faux titre », 2008, p. 101-120). L'auteure y établit elle aussi le rapprochement avec le roman de Diderot (*ibid.*, p. 114-115), mais ne fait toutefois pas référence à *Séductions*, ni à l'entretien avec Hermsem dans lequel il est question de cet essai. Afin de démontrer la ressemblance entre Sarah et Suzanne, nous renvoyons parfois aux mêmes passages de *Rue Ordener, rue Labat*. Nous soulignons aussi que, dans notre thèse, certaines de nos remarques d'ordre général sur les enfants ayant survécu à la guerre ainsi que sur le rapport de Sarah à sa mère et à « mémé » rejoignent à l'occasion celles qui sont formulées dans l'article de Horowitz.

¹⁴ En fait, dans le cas de Suzanne, il s'agit plus exactement de demi-sœurs puisqu'elle est née d'un adultère de la mère.

Notons d'abord que Sarah Kofman identifie chez la jeune religieuse « un besoin permanent de se comparer aux autres [...]. Elle ne cesse dans ses *Mémoires* de souligner ses talents, son esprit, sa beauté, sa supériorité en tous points sur ses sœurs et sur les sœurs des couvents où elle se trouve successivement enfermée¹⁵. Elle reçoit avec une complaisance extrême, les trouvant à peine exagérés, les éloges de la mère Madame***. » (*S*, 40) Quoiqu'elle le fasse dans une bien moindre mesure, la narratrice de *Rue Ordener, rue Labat* communique elle aussi au lecteur certaines des qualités qui lui sont reconnues. Tentant peut-être de se mettre ainsi en valeur, « de s'affirmer narcissiquement » (*S*, 55), elle vante, par exemple, en quelques occasions, ses capacités intellectuelles et signale le caractère savoureux de son humour. Faisant valoir les talents qu'elle possède, elle rend compte du sentiment d'admiration que leur démonstration pouvait parfois inspirer chez son entourage (même lorsqu'il s'agit d'un don inutile, dérisoire) : « Au retour [de la synagogue], je tenais souvent mon père par la main et il me disait en yiddish et avec un gentil sourire légèrement moqueur que je ne devais pas trop laisser traîner mes pieds. Nous passions devant la grande horloge de la gare de la Chapelle et j'épatais tout le monde parce que je devinais toujours à l'avance l'heure exacte, à une minute près. » (*R*, 20)

Certaines observations formulées dans *Séductions* au sujet du personnage de la jeune religieuse valent aussi en partie, voire pleinement, pour la narratrice du récit

¹⁵ Le fait d'avoir été ballotée et d'être restée « enfermée » est un autre point commun de Sarah (rue Labat, Nonancourt, Moissac, hôpital de Paris, etc.) et de sœur Suzanne (domicile familial, couvents de Longchamp et d'Arpajon).

autobiographique. Nous pouvons en ce sens penser que Sarah Kofman parle d'elle-même lorsqu'elle écrit : « L'essentiel pour Suzanne semble bien en réalité d'être toujours la préférée, la favorite, la première : de l'emporter sur les autres femmes, non tant auprès des hommes (ceci, elle l'affiche seulement de façon défensive) qu'auprès des femmes, *de celles que dans les couvents on appelle justement les mères.* » (*S*, 40 ; nous soulignons.) Dans *Rue Ordener, rue Labat*, la narratrice évoque non seulement la sympathie qu'on éprouvait souvent pour elle, mais aussi la préférence ou les avantages qu'elle cherchait fréquemment à obtenir et qu'on lui accordait quelquefois. Ces marques d'affection et de considération ne suffisaient pourtant pas nécessairement à la rassurer entièrement. S'inquiétant peut-être d'être délaissée par « mémé », elle avoue – dans les douzième et quatorzième chapitres – qu'elle ressentait de la jalousie envers une enfant dont cette dernière prenait soin. Car Sarah souhaitait vraisemblablement bénéficier de l'exclusivité de l'amour de sa bienfaitrice, ce que celle-ci savait parfaitement : « Elle s'énervait devant mes difficultés à effectuer les divisions à virgule ; moi qui étais si intelligente, je devais le faire exprès ! Elle me punissait alors en partant se promener avec Jeanine et en m'abandonnant seule à la maison. La punition était bien choisie : elle n'ignorait pas que mon plaisir le plus grand était d'aller faire les courses avec elle, de l'entendre me faire passer pour sa fille auprès des commerçants » (*R*, 58). Inévitablement, ce genre d'épisode causait chez la fillette de la frustration, de la déception, de l'envie et s'accompagnait de comportements régressifs : « Seule, je boudais dans mon coin et me remettais à sucer le pouce. Je pouvais rester ainsi très longtemps, prostrée, refusant de parler et de manger. » (*R*, 58)

La petite fille attribuait désormais à « mémé » l'importance qu'elle avait d'abord accordée à sa mère. Or Sarah Kofman fait remarquer que, de façon analogue, dans *La Religieuse* :

la surestimation première de la mère se trouve [...] transposée dans la figure de l'une des mères supérieures du couvent, la mère de Moni, totalement idéalisée, mère toute bonne, toute vertueuse, insoupçonnable, dont, juste compensation du fantasme, Suzanne sera la favorite, et à laquelle elle-même gardera sa préférence sur toutes les mères des divers couvents où elle sera contrainte de séjourner, notamment sur la mère supérieure Madame *** dont elle sera, elle, également la préférée [...]. (S, 52)

Dans *Rue Ordener, rue Labat*, la narratrice fait l'éloge de madame Fagnard dont elle donne l'image d'une femme absolument irréprochable et à qui elle consacre le sixième chapitre de son récit. D'ailleurs, avant de porter le prénom que lui avait attribué « mémé », elle avait adopté le nom de famille de son institutrice. Nous pouvons supposer que l'utilisation de ce « matronyme » l'avait en quelque sorte éloignée symboliquement de son père et inscrite dans une lignée matrilinéaire : « Lorsque les organisations communistes juives incitèrent ma mère à nous cacher à la campagne et nous fournirent de fausses cartes d'alimentation, nous choisîmes, comme faux nom, celui de notre institutrice. » (R, 28) En plus de madame Fagnard et de « mémé », Sarah reportera sa tendresse sur d'autres femmes, telles que l'infirmière madame Navailles.

Sarah Kofman écrit de surcroît, à propos de Suzanne : « Son ignorance absolue, au niveau conscient, de l'homosexualité, sans cesse clamée et proclamée, pourrait [...] être lue comme servant de force de contre-investissement à une

homosexualité mère/fille refoulée » (S, 41). Dans *Rue Ordener, rue Labat*, la narratrice décrit une nuit passée seule à l'hôtel avec « mémé » :

Nous dormîmes dans le même lit. Mémé s'était déshabillée derrière un grand paravent en bois acajou et du lit, curieuse, j'avais guetté son apparition. Rue Labat, à la grande stupéfaction et irritation de ma mère, elle avait l'habitude de se promener dans l'appartement en pyjama, poitrine découverte, et j'étais fascinée par ses seins nus.

De cette nuit aux Gobelins, il ne me reste aucun souvenir, si ce n'est celui de cette scène de déshabillage derrière le paravent. (R, 65-66)

Bien que le comportement de « mémé » ne soit pas complètement comparable à celui de la supérieure Madame *** – qui avait tenté par tous les moyens de séduire sœur Suzanne pour qui elle éprouvait une forte attirance physique –, nous retrouvons aussi une « scène de déshabillage » dans *La Religieuse*. Ce passage est d'ailleurs cité par Sarah Kofman dans son essai : « “Le premier soir, j'eus la visite de la supérieure ; elle vint à mon déshabiller ; ce fut elle qui m'ôta mon voile et ma guimpe et qui me coiffa de nuit ; ce fut elle qui me déshabilla. Elle me tint cent propos doux et me fit mille caresses qui m'embarrassèrent un peu, je ne sais pas pourquoi, car je n'y entendais rien ni elle non plus” ». (S, 46) Indéniablement, selon Sarah Kofman, en dépit des dénégations de sœur Suzanne, de sa méconnaissance de la sexualité, de sa naïveté arguée, de son incomparable pureté, le comportement de sa supérieure lui procurait une certaine satisfaction : « son ignorance, d'ailleurs pas si absolue que cela, et l'innocence ne vont pas sans quelque bénéfice de plaisir pour la victime : elles l'autorisent, en effet, à se prêter au plaisir des autres et à y goûter elle-même pourvu seulement qu'elle ne l'appelle pas de ce nom. » (S, 45-46) Toujours dans la perspective de l'incompréhensible et de

l'innommable, la narratrice de *Rue Ordener, rue Labat* revient sur l'émoi inexplicable qu'elle avait éprouvé après ses retrouvailles avec « mémé » :

Malgré un arrière-fond d'angoisse, notre joie fut intense et pendant toute cette période, à peu près un mois, nous dormîmes dans le même lit, dans sa chambre, pour n'être plus, cette fois, séparées ni de jour ni de nuit. Je me souviens surtout de la première nuit où mon émotion et mon excitation étaient très fortes. Me sentir simplement si près d'elle me mettait dans un « drôle » d'état. J'avais chaud, j'avais soif, je rougissais. Je n'en dis mot et j'aurais bien eu de la peine à dire quelque chose car je ne comprenais pas du tout ce qui m'arrivait. (*R*, 79-80)

S'adressant à Sarah Kofman de façon posthume, Françoise Armengaud évoque le douloureux tiraillement ressenti par la fillette entre ses « mères » et fait allusion à la composante érotique du lien qui l'unissait à « mémé » :

Tu passas ces années déchirée entre deux affections, deux figures féminines maternelles rivales : ta mère, qui, dis-tu, était dure, et cette femme douce, – la dame de la rue Labat – qui vous sauva la vie à toutes deux [...]. C'est à son propos que tu m'as confié en riant, lors d'un de nos déjeuners au quartier Latin à la sortie de tes cours, que, troublée comme tu l'étais par sa beauté, tu aurais pu/dû devenir lesbienne¹⁶.

Le rôle capital de « mémé » aura aussi consisté à faire découvrir à Sarah la culture, tel que mentionné par Ginette Michaud dans un passage du compte rendu cité plus haut. Revenant sur son introduction à la philosophie et sur sa rencontre

¹⁶ Françoise Armengaud, « Le rire de Sarah », *Fusées* (Auvers-sur-Oise, Éditions Carte blanche), n° 16, 2009, p. 14. Dans *Rue Ordener, rue Labat*, Sarah Kofman écrit au sujet de sa mère : « Elle tolérait surtout très mal la tendresse que me manifestait mémé, qu'elle estimait excessive. Elle savait bien que cette femme adorait les enfants [...], qu'elle recueillait aussi les chats abandonnés pour les nourrir et les cajoler, mais tout de même ! Pourquoi m'embrassait-elle si souvent ? Au lever, au coucher, à la moindre occasion ! Et, en effet, à la maison nous n'avions été habitués ni aux baisers rituels du matin et du soir ni à tant d'embrassades et de câlineries. » (*R*, 49) La narratrice souligne d'ailleurs, dans un passage que nous avons déjà cité, que lors du procès, « Mémé y fut accusée d'avoir tenté d'« abuser » de moi [...]. Je ne comprenais pas très bien ce que celle-ci voulait dire par le terme « abuser », mais j'étais persuadée qu'elle mentait. » (*R*, 70)

avec certaines figures illustres de cette discipline, la narratrice raconte : « “[Les Juifs] sont très intelligents [disait « mémé »], aucun autre peuple ne possède autant de génies en musique et en philosophie”. Et elle me citait Spinoza, Bergson, Einstein, Marx. C’est dans sa bouche et dans ce contexte que j’entends pour la première fois ces noms qui me sont aujourd’hui si familiers. » (R, 57) De plus, rue Labat, « mémé » inculqua à Sarah des connaissances musicales : « Nous écoutions aussi en permanence de la “grande musique”, et elle m’initia à Beethoven qui était sa passion. » (R, 59) Enfin, contrairement à la mère biologique de la fillette, « mémé » valorisait le travail scolaire : « Grâce à mémé qui avait expliqué la situation à mon professeur de philosophie et à la directrice du lycée Jules-Ferry, je pus tout de même achever mes études. » (R, 97) Nous savons que « mémé » est un diminutif utilisé par certains enfants pour désigner ou interpeller leur grand-mère. Or ce nom féminin, grand-mère, fournit avec le mot « grammaire » une paronomase. Ainsi, ce personnage de femme rompant avec les conventions de son époque, refusant de se plier à certaines de ses contraintes les plus absurdes – accueillant une mère et sa fille fuyant les persécutions, recevant les visites nocturnes de son « ami » –, est-il néanmoins associé à l’application de la règle, au respect de l’usage et à la transmission du savoir : « Il ne fallait pas dire “ceci”, faire “cela”, “ceci” était “bien”, “cela” était “mal”. Elle entreprit de me rééduquer de pied en cap et de parachever mon instruction. » (R, 58) Ainsi, « mémé » aura-t-elle sans doute contribué à faire comprendre à Sarah la fonction émancipatrice de l’éducation qui a entre autres été soulignée par Janine Altounian dans l’article que nous avons cité au début de cette partie de notre chapitre. En définitive, comme le fait remarquer

Ginette Michaud, il apparaît que la narratrice de *Rue Ordener, rue Labat* exprime « les sentiments troubles nourris à l’endroit des parents, ceux qui nous sont donnés et ceux que nous adoptons, ceux qui nous tiennent par l’amour et la honte et ceux qui libèrent notre intelligence...¹⁷ ».

6.2 La lecture

Nous connaissons l’importance de Freud et de Nietzsche dans l’œuvre de Sarah Kofman. Or, dans *Rue Ordener, rue Labat*, il n’est jamais directement question de ces penseurs. La philosophe y mentionne par contre explicitement plusieurs titres appartenant à des genres différents et ayant, d’une manière ou d’une autre, marqué son enfance, qu’il s’agisse de bandes dessinées (les *Bicot*, *Bibi Fricotin*, *Les Pieds Nickelés*), de classiques (*Merlin l’enchanteur*, les *Fables* de La Fontaine, les *Contes* de Dickens, *Les Voyages de Gulliver* de Swift) ou d’ouvrages de référence (le manuel *Antoine et Antoinette*, l’almanach *Vermot*, le dictionnaire *Larousse*), etc. Recourant à deux images alimentaires pour parler des « lectures de jeunesse », Julien Gracq fait remarquer, dans *En lisant, en écrivant* :

Combien il est difficile – et combien il serait intéressant – quand on étudie un écrivain, de déceler non pas les influences avouées, les *grands intercesseurs* dont il se réclame, ou qu’on réclamera plus tard pour lui, mais le tout-venant habituel de ses lectures de jeunesse, le tuf dont *s’est nourrie* au jour le jour, pêle-mêle et au petit bonheur, une adolescence littéraire *affamée*¹⁸.

¹⁷ G. Michaud, « La douleur des filles », *Spirale*, *loc. cit.*, p. 6.

¹⁸ Julien Gracq, *En lisant, en écrivant*, Paris, José Corti, 1998 [1980], p. 160. Gracq souligne « grands intercesseurs ». Nous soulignons « s’est nourrie » et « affamée ». Cité par Sylvie Sauvage,

Nous pouvons également aborder le rapport de Sarah Kofman à la lecture – tel que présenté dans *Rue Ordener, rue Labat* – « selon les métaphores de la nourriture qui lui sont chères¹⁹ ». Il semble en effet utile de rappeler, comme le fait Françoise Collin, que

[L]e thème de la nourriture est au cœur du récit, et aussi au cœur de la réflexion dans le rapport à Nietzsche²⁰. Et le thème de la nourriture croise le thème de la femme, ou plus précisément de la mère, de la femme comme mère. On ne s'en étonnera pas. Tout se trame en termes de nourriture, du trop au trop peu, entre faim et vomissement, entre boulimie et anorexie, dans l'indigeste.

Tout se trame entre deux régimes alimentaires où se cherche et ne se trouve pas la diététique salvatrice, celle du vrai bien manger. Car s'il s'agit de se sauver, ce n'est pas à la théologie mais à la diététique qu'il faut recourir²¹.

Pour faire référence aux lectures de son enfance, Sarah Kofman emprunte elle-même à deux reprises dans son récit au lexique de la « diététique ». Admise dans un hôpital – où l'on avait accepté de la cacher – et placée en « quarantaine », la fillette supporta temporairement la séparation d'avec sa mère grâce aux livres qu'on lui procurait et à la joyeuse compagnie des héros imaginés par Louis Forton : « Mise

« Vocation littéraire et lectures d'enfance », *La Lettre de l'enfance et de l'adolescence* (Paris, Érès), n° 61, 2005/3, p. 50.

¹⁹ F. Collin, « L'impossible diététique », *Les Cahiers du Grif*, loc. cit., p. 19.

²⁰ Dans *Explosion I*, que Sarah Kofman consacre à l'œuvre du philosophe, nous retrouvons par exemple un chapitre intitulé « Une nouvelle diététique (Pourquoi je suis si avisé, 1) » dans lequel elle réfléchit à « la question morale, traduite en question diététique » (*EI*, 279). Nous y retrouvons des affirmations telles que celles-ci : « Aux faux problèmes que posent les théologiens au sujet du péché originel, du remords, de Dieu, de l'âme, de son immortalité et de son salut, de l'au-delà, auxquels même dans l'enfance, cet âge théologique, il n'aurait prêté temps et attention, Nietzsche substitue les vrais problèmes, les seuls auxquels il vaut la peine de consacrer du temps car ils en font gagner : les problèmes culinaires » (*EI*, 272) ; ou encore : « Pour qui veut véritablement sauver l'homme, mieux vaut tourner son attention vers un tout autre type d'interrogation qui ne soucie guère les théologiens et qui est pourtant autrement plus importante, la seule véritablement sérieuse : celle qui porte sur le régime alimentaire. A la cuisine des théologiens qui aboutit au meurtre de l'homme, il faut donc substituer une cuisine qui le fasse vivre et bien vivre. » (*EI*, 277) La dernière phrase de ce passage a aussi été citée par Françoise Collin (« L'impossible diététique », *Les Cahiers du Grif*, loc. cit., p. 23).

²¹ *Idem*.

à l'isolement, comme si j'avais eu la scarlatine. Les infirmières me faisaient enrrouler des pelotes de laine et *m'alimentaient* en bandes dessinées : je lus *Bibi Fricotin* et *Les Pieds Nickelés* qui me permirent de *tenir* trois jours. » (R, 37 ; nous soulignons.) Plus loin, décrivant le déroulement habituel des visites dominicales rendues à la famille de « mémé », la narratrice se remémore un épisode précis lors duquel elle avait lu un roman de Zénaïde Fleuriot avec avidité : « Le dimanche, nous allions à L'Hay déjeuner [...]. J'étais très intimidée et ne parlais guère. Après le repas, on me laissait seule pendant des heures dans une grande pièce où il y avait une immense bibliothèque. Je me souviens d'y avoir *dévoré Raoul Daubry* » (R, 62 ; nous soulignons.) De tels passages nous permettent de croire que « l'enfant dont l'enfance a été frappée de plein fouet restera toujours une enfant affamée, [mangeant] jusqu'à la nausée, jusqu'au vomissement²² » et, pourrions-nous ajouter, lisant presque de la même manière, insatiablement. S'entretenant avec Roland Jaccard, Sarah Kofman affirmera, au sujet de son adolescence : « *Je mangeais, j'avalais, littéralement, les livres pour pouvoir m'en servir*²³. »

Nous avons déjà signalé que Sarah Kofman avait lu *Les Mots*. Dans un passage célèbre, maintes fois cité et repris sur la quatrième de couverture, Sartre écrit : « J'ai commencé ma vie comme je la finirai sans doute : au milieu des livres. Dans le bureau de mon grand-père, il y en avait partout ; défense était faite de les épousseter sauf une fois l'an, avant la rentrée d'octobre. Je ne savais pas encore lire

²² *Ibid.*, p. 20.

²³ S. Kofman, « Apprendre aux hommes à tenir parole », *Le Monde aujourd'hui*, *loc. cit.*, p. VII. Les réponses de Sarah Kofman sont en italiques dans le texte.

que, déjà, je les révérais, ces pierres levées [...]»²⁴ ». Philippe Lejeune nous rappelle que le rapport de « Poulou » au livre constitue un élément fondamental du récit :

Les lectures d'enfance ne sont pas, dans *Les Mots*, un thème parmi d'autres. Elles jouent un rôle essentiel dans l'architecture du livre. Certes leur degré de présence, leur mode d'émergence dans le texte peuvent varier. Parfois, simple mention ou allusion passagère. Mais parfois aussi, une histoire lue est résumée, des images sont décrites : on se trouve devant des croquis de lecture²⁵.

Si, contrairement à Jean-Paul Sartre, Sarah Kofman ne dévoile jamais le contenu des livres mentionnés dans son récit, l'importance de la lecture y est indéniable et ses vertus salutaires incontestables. D'ailleurs, comme le faisait le garçonnet, la fillette traitait également ces objets avec grand respect.

Le premier ouvrage auquel renvoie la narratrice dans *Rue Ordener, rue Labat* est « une bible illustrée où [elle] avai[t] appris à lire très jeune l'hébreu » (*R*, 12). Pour la fillette, la vénération portée au livre – auquel se trouve notamment associé un souvenir festif – est étroitement liée au judaïsme et au père, comme en témoigne ce passage : « J'aimais [...] la fête de Simrathorah²⁶ où l'on voyait mon père à la synagogue danser avec d'autres hassidim en levant bien haut les rouleaux de la Torah que nous allions ensuite tous embrasser ». (*R*, 22) Selon Roland Jaccard : « Grâce à son père, qui lisait et relisait le Talmud, Sarah Kofman avait

²⁴ J.-P. Sartre, *Les Mots*, *op. cit.*, p. 35. Les livres font ainsi penser aux stèles, aux tombes, aux morts, aux disparus.

²⁵ Philippe Lejeune, « Les souvenirs de lectures d'enfance de Sartre », dans *Lectures de Sartre*, Claude Burgelin (éd.), Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1986, p. 51. Il suffit de penser au souvenir de *Michel Strogoff* (p. 108-109) ou à l'évocation du personnage de Pardaillan (p. 110-111).

²⁶ Sarah Kofman fait référence à la fête de Sim'hat Torah.

appris que la lecture est nécessairement une tâche infinie, qu'il ne faut jamais cesser de lire, mais, au contraire, interpréter et réinterpréter²⁷. »

Nous savons que, pendant la guerre, Sarah s'était détournée de la religion juive. Or Nathalie Zajde souligne que, pour les enfants cachés, « l'agression subie ayant fonctionné sur le modèle de la désaffiliation (perte de son monde, de sa famille de sa culture, de sa religion), le retour à la vie devait nécessairement passer par une réaffiliation²⁸ ». Par conséquent, suite à une initiative maternelle, Sarah séjourna dans une maison d'accueil dirigée par des membres du mouvement des Éclaireurs israélites de France (EIF) : « afin de nous faire renouer avec le judaïsme, ma mère nous envoya à Moissac dans une maison d'enfants dont les parents avaient été déportés, axée sur le scoutisme et l'enseignement technique » (R, 93-94). Se remémorant cette époque dont elle fait revivre l'atmosphère dans le dernier chapitre, la narratrice raconte :

Je restai cinq ans au Moulin. Pendant toute une année, je refusai de participer aux offices religieux et à la vie communautaire. Par provocation, le vendredi soir, je descendais manger en tablier. Puis, sous l'influence d'un chef scout que j'aimais bien, Pierre W. R., et qui – c'était un privilège – me fit manger à sa table, je m'intégrai peu à peu : j'appris à goûter les « joies » du scoutisme et du camping, je participai à la chorale et jouai de la flûte (jusqu'au jour où, de ma fenêtre, du troisième étage, je la laissai tomber par mégarde dans le Tarn). Je réappris l'hébreu, faisais toutes les prières et respectais les trois jeûnes annuels : j'obéissais à nouveau à tous les interdits religieux de mon enfance. (R, 94)

²⁷ R. Jaccard, « Apprendre aux hommes à tenir parole », *Le Monde aujourd'hui*, loc. cit., p. VII.

²⁸ N. Zajde, *Les Enfants cachés en France*, op. cit., p. 205.

L'identité du chef scout que Sarah Kofman désigne uniquement par son prénom et les initiales de son nom de famille est révélée dans le manuscrit de *Rue Ordener, rue Labat* : il s'agit de « Pierre Weill[l]-Raynal, éducateur et professeur de français qui fit partie pendant la guerre de ce petit groupe d'intellectuels juifs regroupés autour du philosophe et humaniste Jacob Gordin²⁹ ». Depuis la disparition de son père, Pierre Weill-Raynal est le premier homme dont la narratrice – s'étant attiré sa faveur – affirme avoir subi l'ascendant et apprécié la présence. À Moissac, d'autres figures masculines seront pour elle marquantes et inspirantes : « Je devins de plus en plus absorbée par mes études et par mes professeurs (des hommes, assez jeunes, préparant encore l'agrégation). J'adorais le professeur de latin-grec, M. Bardoux, et mes professeurs de mathématiques : M. Artigues et M. Batmalle. » (R, 95) Jusqu'alors, la jeune fille avait surtout côtoyé des femmes : sa mère et « mémé » ; ses institutrices : mademoiselle Chevrin, mademoiselle Bordeaux, madame Fagnard,

²⁹ Kathy Hazan, *Les Orphelins de la Shoah. Les maisons de l'espoir (1944-1960)*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Histoire », 2000, p. 169. Le médecin Catherine Lewertowski écrit, au sujet de la communauté dans laquelle évoluait Pierre Weill-Raynal et du rôle que ce dernier y occupait : « La Maison de Moissac fut le lieu de naissance d'une résistance culturelle et spirituelle qui commença en 1939 avec les enfants autour du Shabbat et qui allait se poursuivre avec Georges Lévitte à Istors [...]. Dans le jargon des EIF, là-haut, à sept kilomètres de Tence, se trouvait "l'École des Prophètes". [...] Fin de l'année 1943. Début 1944. Tous les enfants sont désormais cachés sous de fausses identités. Pendant ce temps, les aînés préparent avec Gamzon la résistance armée. De nombreux chefs ont déjà rejoint le maquis juif au sein d'un groupe qui formera la compagnie Marc Hagueneau, en souvenir de leur chef assassiné. Mais Georges Lévitte, l'"intellectuel" de la Maison, alors âgé de vingt-cinq ans, a un autre plan. "Créer une nouvelle élite intellectuelle, une génération de maîtres qui permettra aux rescapés de cette guerre de découvrir le judaïsme et d'assurer sa permanence" : c'est en ces termes qu'il interpelle Pierre Weill Raynal, arrivé depuis peu dans l'équipe de Moissac et qui s'apprête à partir combattre. "Des dizaines de milliers de Français combattent les armes à la main, parmi eux beaucoup de juifs. Mais personne ne participe pour l'heure à la résistance spirituelle. Nous devons nous retirer quelque part et étudier le judaïsme comme le fit Yohanan Ben Zacaï au moment où le temple de Jérusalem était sur le point d'être détruit par les Romains... Il ne s'agit pas de mystique mais d'études, de connaissance, de savoir. Il faut apprendre à enseigner." Georges Lévitte désigne trois jeunes chefs de Moissac, tous âgés d'une vingtaine d'années, pour l'accompagner dans sa nouvelle aventure : Pierre Weill Raynal, "israélite" français depuis plusieurs générations, Élie Rothnemer, juif anarchiste qui se dit athée, Mika, jeune juif polonais traditionaliste, le seul à savoir lire l'hébreu et faire les prières. » (*Les Enfants de Moissac (1939-1945)*, Paris, Flammarion, coll. « Champs histoire », 2009 [2003], p. 221-222.)

madame Morin ; les employées d'hôpitaux : madame Aubault et madame Navailles. Dorénavant entièrement occupée par son travail scolaire, elle passe beaucoup de temps à la bibliothèque du Moulin où elle fait la connaissance de sa préposée, madame Cohn : « En lisant, plus tard, la *Correspondance de Walter Benjamin avec Gershom Scholem*, j'appris qu'elle avait été l'amie intime du premier. De façon étrange, se rejoignaient deux époques de ma vie entre lesquelles je ne percevais aucun lien. » (R, 95) De ce point de vue du rapprochement de différentes périodes, la communauté moissagaise se rappellera du passage de la philosophe dans sa ville puisque, en 1998, « [à] la demande de l'Association des Amis de la bibliothèque municipale de Moissac (Tarn-et-Garonne), le nom de Sarah Kofman a été donné, vendredi 10 juillet, à la salle haute de la bibliothèque. [...] C'est dans cette bibliothèque et en sa mémoire qu'eut lieu, en novembre 1997, une lecture de *Rue Ordener, rue Labat*³⁰ ».

La fréquentation assidue de la bibliothèque par Sarah Kofman ainsi que son activité d'écriture, spécialement autobiographique, permettent peut-être d'expliquer son identification à un animal composite dans « Tombeau pour un nombre propre » : « Mutilé(e) des deux sexes, chat-rat, je dévore ma propre chair : *sarcophage*. » (T, 170 ; Kofman souligne.) Après la lecture de *Rue Ordener, rue Labat*, nous pouvons effectivement surnommer la jeune fille « rat de bibliothèque »

³⁰ « Une salle Sarah-Kofman », *Le Monde*, article paru dans l'édition du 17 juillet 1998 ; texte disponible à l'adresse suivante : <http://www.lemonde.fr/web/recherche_breve/1,13-0,37-154051,0.html?xtmc=sarah_kofman&xtcr=13> [page consultée le 27 septembre 2012]. Dans *Rue Ordener, rue Labat*, la bibliothèque est un refuge pour Sarah. Il paraît aussi utile de souligner qu'afin d'échapper aux bombardements, les enfants de l'école de la rue Doudeauville allaient se mettre en sécurité dans une librairie : « Lorsque la sirène retentissait, nous descendions avec elle [madame Fagnard] dans la cave de la librairie Lemire » (R, 25).

et comparer l'adulte au personnage du chat Murr d'Hoffman : « Le chat – rat de bibliothèque – ronges les volumes, les défait de leurs clôtures, et accomplit ce faisant le meurtre de l'auteur comme père de l'œuvre » (A, 131). Le paronyme « Chat-rat » – animal-totem pouvant s'inscrire dans l'inventaire d'un bestiaire fabuleux – met ainsi en évidence le fait que les lectures et la « propre chair » de l'auteure lui fournissent matière à écriture.

Il ressort de l'analyse de *Rue Ordener, rue Labat* que la survie de Sarah passa, entre autres, par la lecture. Forcée de quitter brusquement son domicile, la petite fille prit avec elle un livre qu'elle avait reçu comme présent de son institutrice :

quand je suis partie cette nuit-là me cacher chez « la dame de la rue Labat » j'avais emporté avec moi *Les Mémoires de Jean-Paul Chopard*³¹, un livre illustré de « La Bibliothèque rose », que madame Fagnard m'avait offert pour mon anniversaire (j'étais montée chez elle, au 75 ou 77 rue de la Chapelle, et sur le pas de la porte, lui avais dit : « C'est mon anniversaire aujourd'hui ! » Et elle était allée me chercher un livre. Elle savait, au nombre de livres que j'empruntais à la bibliothèque de la classe, que lire était ma passion. J'avais dû lui raconter, je crois, qu'en lisant *Merlin l'enchanteur*, j'avais été tellement absorbée que, me balançant sur une chaise, j'étais tombée dans le feu de la cheminée sans m'en apercevoir, et avais tranquillement continué ma lecture). (R, 26-27)

Prêter ou donner un livre à Sarah sert souvent, pour les adultes, à lui permettre de tolérer une situation difficile, à lui faire accepter une séparation, à la

³¹ Sarah Kofman n'a pas orthographié correctement le nom du héros de Louis Desnoyers : « Jean-Paul Choppard ». Nous pouvons nous demander si ces « fautes » glissées dans le texte, ces transcriptions erronées (nom de personnes, fêtes religieuses, titre de livre) sont intentionnelles, ironiques ou simplement involontaires.

consoler dans ses malheurs, à la soutenir moralement. D'ailleurs, c'est généralement dans ce contexte que les titres des ouvrages lus par la petite fille sont cités. Ainsi, dans une famille à qui sa mère l'avait confiée, « de nombreux livres furent mis à [s]a disposition » (R, 37) ; la pharmacienne chez qui elle avait dormi une nuit lui « fit don des *Voyages de Gulliver* » (R, 39) ; « mémé », qui voulait qu'elle reste à l'Institut Notre-Dame-de-Sion, « [p]our [l]'encourager à partir, [lui] avait fait cadeau de *L'Ami des enfants* de Berquin » (R, 45) ; Jeannette, lorsque Sarah était soignée à l'hôpital lui « apportait des livres de la collection "Nelson" » (R, 88). D'ailleurs, au sujet de cette hospitalisation et de la façon dont elle occupait ses journées, la narratrice raconte : « Je passais mon temps à lire tout ce que l'on m'apportait : depuis l'almanach *Vermot* jusqu'à *La Vie des fourmis* de Maeterlinck. Je relevais dans un carnet les mots que je ne comprenais pas et cherchais leur sens dans le dictionnaire. Je me fis ainsi un petit répertoire que j'appris par cœur. Je me souviens d'y avoir inscrit HASE : *femelle du lièvre*³². » (R, 88-89 ; Kofman souligne.) Grâce à la lecture, Sarah put ainsi traverser différentes épreuves.

³² Jean-Luc Nancy cite lui aussi ce passage et écrit au sujet de Sarah Kofman : « Ses règles à elle, et son tempérament, c'était l'interminable cours des mots, l'inachevable enfance du sens : [...]. Il y a ceux, celles, qui cherchent dans les livres des modèles, qui ne s'arrêtent qu'à quelques voix choisies, et il y a ceux, celles, qui cherchent un infini renouvellement de sens, une analyse plus interminable que tout remuement du passé ». (« Cours, Sarah ! », *Les Cahiers du Grif*, loc. cit., p. 36). Jacques Derrida écrit quant à lui, au sujet du rapport de Sarah Kofman à la lecture : « Lire fut toujours de la part de Sarah une exigence tendue, inconditionnelle, intraitable, inlassable, implacable aussi. » (« [sans titre] », *Les Cahiers du Grif* (Paris, Descartes & Cie), hors série n° 3, « Sarah Kofman », 1997, p. 137.)

Tout bien considéré, la lecture semblait pour la petite fille nécessaire et vitale³³. Or Jean-Luc Nancy confie que « Sarah disait, proche des derniers jours, qu'elle ne pouvait même plus lire³⁴ » : nous pouvons mieux comprendre, rétrospectivement, ce que le fait d'avoir cessé de s'adonner à cette activité laissait présager de funeste. Car la philosophe ne semblait vivre que pour lire, et inversement. Interrogé par Jean Birnbaum au sujet de son « *écriture de la survivance*³⁵ », Jacques Derrida établissait un rapprochement entre « lire » et « vivre » :

Si j'avais inventé mon écriture, je l'aurais fait comme une révolution interminable. Dans chaque situation, il faut créer un mode d'exposition approprié, inventer la loi de l'événement singulier, tenir compte du destinataire supposé ou désiré ; et, en même temps, prétendre que cette écriture déterminera le lecteur, *lequel apprendra à lire (à « vivre »)* cela, qu'il n'était pas habitué à recevoir d'ailleurs³⁶.

³³ De façon analogue, à partir du cas d'une fillette prénommée Sylvette qui « adorait lire », Nathalie Zajde fait remarquer : « Ils sont nombreux, ces enfants juifs qui ont découvert la lecture alors qu'ils étaient cachés et qui se sont mis à dévorer les livres, les journaux et les illustrés. Ils sont nombreux ceux qui disent que lire les a sauvés. La lecture leur permettait de supporter le désert affectif, l'agressivité incompréhensible des adultes, la tristesse du manque des parents, la frayeur et l'angoisse. Elle les embarquait dans des mondes de rêve, de pensée, de possibles. Elle les a sauvés de la malédiction. Après guerre, quand le retour à la vie normale ne fut pas ce qu'ils espéraient, quand la fin de la guerre ne fut pas “la fin du problème”, la lecture a continué son œuvre salvatrice. Elle fut et reste le baume privilégié des enfants cachés. » (*Les Enfants cachés en France, op. cit.*, p. 52-53.) Dans cet ordre d'idées, l'importance qu'a eue la littérature pour Janine Altounian a été soulignée dans son essai *La Survivance (op. cit.*, p. 10, 12-13) et dans son article « L'école de la République, jadis “mère adoptive” pour les sinistrés, l'est-elle encore ? » (*loc. cit.*, p. 169 et 178).

³⁴ J.-L. Nancy, « Cours, Sarah ! », *Les Cahiers du Grif, loc. cit.*, p. 37.

³⁵ J. Birnbaum, question posée à Derrida dans *Apprendre à vivre enfin, op. cit.*, p. 31. Les italiques sont dans le texte.

³⁶ *Ibid.*, p. 31-32. Nous soulignons. Dans un compte rendu de *Apprendre à vivre enfin*, Andrée-Madeleine Clément relevait, chez le philosophe, « [l']équivalence entre “lire” et “vivre”, entre guillemets et parenthèses – comme si “lire” était plus que “vivre” ». (« Hyper vivant », *Spirale* (Montréal), n° 107, 2006, p. 36. Nous soulignons.) Ainsi que le fait remarquer Ginette Michaud, l'apprentissage de la lecture, selon Derrida paraissait « l'emport[er], en matière de survie, sur le “vivre” même ». (G. Michaud, « “Comme après la vie” : Derrida et Cixous, ou Apprendre à lire enfin », *Mosaic. A Journal for the Interdisciplinary Study of Literature* (Manitoba, University of Winnipeg), « A Special Issue. After Derrida », vol. 39, n° 3, septembre 2006, p. 134.)

Rendant hommage à Sarah Kofman, Nancy posait lui aussi cette « équivalence », cette interdépendance, mais en l’abordant par la négative et en montrant que l’interruption de l’un des termes entraînerait inévitablement celle de l’autre :

Ne plus lire (mais aussi, pour Sarah, ne plus écouter de musique, ne plus voir de peinture ni de film), ne plus écrire, ne plus vivre. (Elle me dit : « Regarde, j’ai lu ce livre, je ne sais déjà plus ce qu’il y a dedans. » L’instant d’après, je lui prouvai le contraire, et elle riait quand même un peu, encore une fois. C’était chez elle, cette dernière fois, avec Alexandre.)³⁷

Selon toute vraisemblance, renoncer à lire, à écrire et à s’imprégner de culture – ou, plutôt, se retrouver dans l’impossibilité de se consacrer à ces occupations – revenait pour elle à signer son arrêt de mort.

6.3 Le rire

Nous avons déjà noté que Sarah Kofman – assurant la continuation de la pensée de Nietzsche – soulignait dans *Explosion I* que l’homme éprouvant du ressentiment était incapable de rire lorsqu’il rencontrait des obstacles ou que des problèmes l’affligeaient. Or, malgré la tristesse qui pouvait accabler la philosophe, celle-ci ne se trouvait pas dans une telle impossibilité si l’on se fie aux témoignages de ses proches. Gardant en mémoire le rire de son amie disparue, Jacques Derrida écrivait à son sujet : « cet être tourmenté riait beaucoup, ses amis le savent, comme une petite fille secouée par une irrésistible gaieté de fou-rire au bord des larmes, une petite fille dont le secret détenu ne vieillit pas et dont aucune tragédie n’aura éteint

³⁷ J.-L. Nancy, « Cours, Sarah ! », *Les Cahiers du Grif*, loc. cit., p. 37.

la fraîcheur et l'éclat du rire innocent³⁸ ». De son côté, Françoise Armengaud affirme qu'il s'agissait entre elles d'un point commun : « Nous partageons un goût immodéré du rire, indissociable du pressentiment de la détresse proche. Nous nous retrouvons dans l'inéradicable enfance de celles qui se sont tôt juré de ne point pactiser avec le simulacre de sérieux des grandes personnes³⁹. » Dans les prochaines pages, nous verrons que le rire aura permis à la philosophe de surmonter ou de contourner certaines difficultés, de tolérer les vicissitudes de son existence. Mais si, dans sa vie privée, Sarah Kofman aimait rire, elle transposa aussi cet intérêt dans son travail philosophique où elle l'aborda dans une perspective freudienne et nietzschéenne⁴⁰.

Il importe de rappeler, comme le fait Derrida, que « [d]ans de nombreux textes, [...], Sarah Kofman a travaillé au corps la question du rapport entre le rire, le mot d'esprit et l'économie du refoulement, la symptomatologie retorse de l'angoisse refoulée. Elle l'a fait dans le sillage d'un Freud lui-même interprété sans concession

³⁸ J. Derrida, « [sans titre] », *Les Cahiers du Grif*, loc. cit., p. 137-138.

³⁹ F. Armengaud, « Le rire de Sarah », *Fusées*, loc. cit., p. 15. Françoise Armengaud poursuit en disant : « La franchise rebelle, l'insolence intellectuelle de Sarah en auront irrité plus d'une, de ces grandes personnes, et plus d'un de ces Messieurs de la Sorbonne. » (*Idem*)

⁴⁰ Sur le rire dans l'œuvre de Sarah Kofman, voir Ann Smock, « *Sarah Kofman's Wit* », dans *Sarah Kofman's Corpus*, op. cit., p. 33-45. Sur l'importance de Nietzsche et Freud chez la philosophe, Jean-Luc Nancy écrit : « Leurs deux noms courent d'un bout à l'autre de ses livres, et cette dédicace de *Pourquoi rit-on ?* est tout un programme, du reste difficile : "avec tous mes grands vœux de rire freudien, sinon nietzschéen" ». (« Cours, Sarah ! », *Les Cahiers du Grif*, loc. cit., p. 36.) Dans l'hommage qu'il lui consacre, Derrida réfléchit, entre autres, à la portée immense du rire dans la pensée de Sarah Kofman : « J'imagine que toute la méditation mise en œuvre dans son œuvre pourrait aussi ressembler à une grande songerie sur tout ce que peut vouloir dire en français l'expression "pour rire", et pleurer pour rire, depuis l'interprétation nietzschéo-freudienne du rire, au bord de l'angoisse, au bord des finalités conscientes et inconscientes du rire, de ce qui se fait pour rire, en vue du rire, en vertu du rire, en vertu de l'économie pulsionnelle ou apotropaïque du rire [...], jusqu'à la structure post-platonicienne ou non métaphysique de la fiction ou du simulacre, à savoir de ce qui ne vaut que "pour rire", par exemple le simulacre dans l'art et dans la littérature ». (« [sans titre] », *Les Cahiers du Grif*, loc. cit., p. 138. Derrida souligne.)

ni complaisance, notamment dans *Pourquoi rit-on ?*⁴¹ ». Dans cet essai, la philosophe insiste sur la « [n]écessité économique du tiers⁴² » dans le mot d'esprit. Selon Sarah Kofman, « le faiseur de plaisanterie ne peut être pleinement satisfait sans le secours du tiers qui l'assure de son succès [...] en venant le ratifier et légitimer par son rire » (*P*, 141). Cette question « du rire qui a besoin d'autrui pour s'épanouir⁴³ » sera ultérieurement thématisée dans son récit autobiographique. À trois moments, dans *Rue Ordener, rue Labat*, la narratrice mentionne qu'on la trouvait parfois franchement drôle (que cette réaction ait été provoquée volontairement ou non) et qu'elle réussissait à conquérir les gens grâce à son humour⁴⁴. En effet, son ludisme, ses blagues et son rire communicatif lui permettaient vraisemblablement de s'intégrer socialement et de se faire des amis à l'école : « Je me liais assez vite avec une autre élève qui appréciait tout particulièrement mon esprit de jeu. » (*R*, 96) Ainsi, se remémorant la période où elle vivait cachée en Flandre, elle raconte : « J'étais heureuse d'arriver en classe, dans la classe unique où enseignait madame Morin. En récitant *Le Cochet, le Chat et le Souriceau* avec un zozotement sans pareil, je déclenchai l'hilarité et la sympathie de mes camarades⁴⁵. » (*R*, 30 ; nous soulignons.) Plus tard, elle obtiendra un triomphe

⁴¹ J. Derrida, « [sans titre] », *Les Cahiers du Grif*, loc. cit., p. 142.

⁴² S. Kofman, *Pourquoi rit-on ? Freud et le mot d'esprit*, Paris, Galilée, coll. « Débats », 1986, p. 100. Dorénavant désigné par le sigle *P*, suivi du numéro de la page. Le sous-titre est en italiques dans le texte.

⁴³ F. Armengaud, « Le rire de Sarah », *Fusées*, loc. cit., p. 17.

⁴⁴ En ce sens, nous pouvons supposer que Sarah Kofman – dont plusieurs ont, nous l'avons dit, apprécié l'humour – eût plu à l'auteur d'*Ecce Homo* au sujet de qui elle affirmait : « d'une femme à proprement parler, Nietzsche attend surtout, semble-t-il, qu'elle soit gaie, sache rire et le faire rire ». (*EI*, 354)

⁴⁵ Il est impossible, pour le lecteur, de savoir si la petite fille avait zézayé volontairement afin d'égayer les autres élèves. Car dans l'hommage qu'il consacre à Sarah Kofman, Jean Maurel parle de son « zézaiement inoubliable, cette griffure féline sur la langue ». (« Enfances de Sarah », *Les Cahiers du Grif*, hors série n° 3, « Sarah Kofman », p. 66.)

lors d'un spectacle où elle interprétait l'un des deux rôles-titres : « le jour de la distribution des prix, je jouais dans une petite pièce chantée, (*Madame Capulet et sa voisine Picarde*), et j'y tenais le rôle de madame Capulet. Madame Aubault m'avait fait prêter par l'hôpital des vêtements de vieille femme et *je remportai un vif succès, en faisant rire tout le monde par mon mime.* » (R, 90 ; nous soulignons.) Enfin, de l'époque où elle vivait au Moulin, la narratrice rapporte le souvenir suivant : « Très sérieuse dans mon travail, j'aimais aussi plaisanter. À la fin des cours, il m'arrivait de poser des devinettes du style : “Quel est le comble, pour un mathématicien ? Vous ne savez pas ? Manger des racines carrées à la table de Pythagore.” *Et toute la classe pouffait de rire.* » (R, 95-96 ; nous soulignons.) Faire rire permet non seulement à Sarah de se valoriser aux yeux des autres mais aussi des siens. Égayer ses amis semble ainsi s'avérer pour elle extrêmement gratifiant et satisfaisant, voire même essentiel. À cet égard, dans *Le Sens du rire et de l'humour*, Daniel Sibony explique que

faire rire, [...] c'est vouloir transmettre ce rire, cet éblouissement sonore qu'on a ressenti comme possible sans forcément le consommer : on peut le provoquer chez l'autre pour le voir être heureux, obtenir son admiration, son amour... Faire rire, c'est miser sur le narcissisme de l'autre, faire passer notre narcissisme par le sien en espérant que dans le plaisir qu'il va prendre, il prélèvera une petite part pour nous marquer sa gratitude, et nous donner en retour un peu de joie⁴⁶.

En résumé, pour Sarah, l'estime de soi demeure grandement tributaire de la considération de ses pairs et c'est souvent par l'humour qu'elle parviendra à s'attirer le respect désiré.

⁴⁶ Daniel Sibony, *Le Sens du rire et de l'humour*, Paris, Odile Jacob, 2010, p. 14. Sibony souligne.

Selon Sarah Kofman, le fait de vivre et de rire sont intrinsèquement liés. Sous ce rapport, se penchant sur la mythologie grecque, elle raconte, dans *Nietzsche et la scène philosophique*, l'histoire de Baubô :

un personnage qui intervient dans les mystères d'Eleusis consacrés à Déméter : elle fait rire Déméter, déesse de la fécondité, qui sous le coup de la douleur, après la disparition de Perséphone, se comportait comme une femme stérile : pendant neuf jours et neuf nuits, elle cesse de boire, de manger, de se baigner et de se parer.

C'est en relevant ses jupes et en lui montrant son ventre sur lequel était dessinée une figure (on a cru reconnaître celle d'Iacchos, enfant de Déméter, divinité incertaine identifiée parfois à Dionysos) que Baubô fit rire Déméter. (*NSP*, 254)

Signalant que ce geste permit à Déméter de « retrouve[r] sa fécondité⁴⁷ », Françoise Proust propose ensuite une interprétation éclairante de cet épisode : « Comprenons : là où la peur stérilise, le rire, lui, est fécond. [...] le rire libère des forces réactives, non pas en les abolissant, mais en les détournant et en les convertissant en forces actives. Le rire est un stratagème qui n'est pas une fuite, mais un moyen oblique par lequel à la fois on n'affronte pas de face le puits ou le trou du vrai et dont pourtant on sort⁴⁸. » En ce qui a trait à la relation entre la fertilité et la vie, le rire paraît surdéterminé pour la philosophe dont le prénom est aussi celui de l'épouse d'Abraham – « Sarah (la femme qui rit à l'annonce d'une naissance tout en feignant de n'avoir pas ri)⁴⁹ ». Inscrivant symboliquement la philosophe dans la lignée de la matriarche, Françoise Armengaud établit elle aussi ce rapprochement :

⁴⁷ F. Proust, « Impasses et passes », *Cahiers du Grif*, loc. cit., p. 6.

⁴⁸ *Ibid*, p. 6-7. Daniel Sibony fait lui aussi référence à l'histoire de Baubô et de Déméter (*Le Sens du rire et de l'humour*, op. cit., p. 67-68.)

⁴⁹ J. Derrida, « [sans titre] », *Les Cahiers du Grif*, loc. cit., p. 163. À la fin de cette parenthèse, Derrida inclut un appel de note renvoyant à cet éclaircissement à la fin de son texte : « Quand on lui annonça la venue d'Isaac (*yiskhak* : il rit), Sarah rit et feint de n'avoir pas ri. Mais Dieu s'indigne

Par-dessus tout je me souviens de ton rire. Rire de l'enfance, enfance du rire (pour reprendre l'expression de l'un de tes titres : *L'enfance de l'art...*). Rire amusé d'incrédule, comme celui de ton ancêtre biblique éponyme, la Sarah d'Abraham, celle qui rit à l'évocation d'une naissance physiologiquement impossible : elle ne croit pas elle non plus aux contes de fées, ni aux chroniques des anges de Dieu, mais l'idée la fait rire, que d'autres y croient, ou feignent d'y croire, puisqu'ils l'annoncent⁵⁰ ...

Daniel Sibony souligne en ce sens que « [l]e premier rire biblique est celui d'un couple où chacun rit de son côté à l'annonce d'un érotisme incongru et fécond⁵¹ ». En ce qui concerne ce fils et l'annonce de son arrivée, Jacques Derrida écrit : « (*Yiskhak* : il rit : Isaac, la venue d'Isaac, les secoue tous les deux de rire, l'un après l'autre ; Isaac est le nom de celui qui vient les faire rire, rire de sa venue, à sa venue même, comme si un rire devait saluer une naissance, la venue d'un heureux événement, un venir [du] rire : viens-rire-avec-moi)⁵². » Dans *Rue Ordener, rue Labat*, nous apprenons que le benjamin de la famille Kofman se prénommaît lui aussi Isaac et que le père avait peut-être secrètement pour lui – comme le patriarche biblique « porta[n]t à son fils un amour absolu, unique, incommensurable⁵³ » – une prédilection particulière. Car dans la dernière lettre envoyée par le père à sa famille, il était question de ce fils, mais aucunement des autres enfants⁵⁴ (à moins, bien entendu, que la narratrice n'ait omis de le signaler) : « Dans cet ultime signe de vie

qu'elle ait ainsi paru douter de sa toute-puissance, et Il infirme la dénégation. “Non ! Tu as ri !” (*Genèse*, XVIII, 15). Plus tard (XXI, 3, 6), à la naissance d'Isaac, “Abraham crie le nom de son fils, enfanté pour lui, / que lui a enfanté Sara : Is’hac-il rira !” [...] Sara dit : “Elohim m’a fait un rire ! tout entendeur rira de moi !” (trad. A. Chouraqui) ou bien “Elohim m’a donné occasion de rire : quiconque l’apprendra rira à mon sujet” (trad. E. Dhormes). » (*Ibid.*, p. 164.)

⁵⁰ F. Armengaud, « Le rire de Sarah », *Fusées*, loc. cit., p. 17.

⁵¹ D. Sibony, *Le Sens du rire et de l'humour*, op. cit., p. 64. Les italiques sont de Sibony.

⁵² J. Derrida, « [sans titre] », *Les Cahiers du Griffon*, loc. cit., p. 163. Les italiques sont de Derrida.

⁵³ J. Derrida, *Donner la mort*, op. cit., p. 94. Derrida écrit que, d'après Kierkegaard, « Dieu ne lui [Abraham] demanderait pas de donner cette mort en offrande sacrificielle à lui-même, à Dieu » (*idem*) si le patriarche n'était pas aussi intensément attaché à son fils.

⁵⁴ Cela a aussi été mentionné par Michael Stanislawski dans *Autobiographical Jews*, op. cit., p. 156.

où il annonçait sa déportation, il demandait que dans le colis de deux kilos autorisé légalement, on lui fit surtout parvenir des cigarettes. *Et il recommandait à ma mère de bien s'occuper du petit dernier.* » (R, 15 ; nous soulignons.) Sans savoir si celle-ci était légère ou cruelle, nous pouvons ressentir dans ce passage l'amertume de la narratrice.

Dans un entretien avec Lucien Degoy paru dans le journal *L'Humanité* en 1994, Sarah Kofman déclarait :

L'humour est le seul comportement capable d'éviter la mélancolie, cette maladie de l'individu qui passe son temps à se faire des reproches, à se sentir coupable de tout ce qui lui arrive. Freud nous dit, comme le fait aussi Nietzsche, que ce qui rend l'homme malheureux, ce n'est pas tant le malheur, mais de s'imaginer que celui-ci nous arrive parce que nous avons péché⁵⁵.

Évidemment, l'humour ne saurait suffire pour sauver quelqu'un du désespoir. Nous avons vu dans le dernier chapitre que Sarah Kofman, à tort ou à raison, faisait l'aveu dans *Rue Ordener, rue Labat* d'un sentiment de culpabilité. De plus, il résulte de nos analyses et de celles des autres commentateurs de son œuvre, que certains éléments du passé de la philosophe (déportation du père, désaveu et souffrances infligés à la mère) obsédaient ses pensées. À l'évidence, si – comme le mentionnaient ses amis – elle riait fréquemment et pouvait tirer plaisir de la vie, elle ne manifestait pas constamment de la joie. Au contraire, elle exprimait

⁵⁵ S. Kofman, « Le mot d'esprit, l'humour, la mort et Freud selon Sarah Kofman », propos recueillis par Lucien Degoy, *L'Humanité*, 25 janvier 1994, p. 19.

régulièrement de l'inquiétude et du désarroi. Selon Jacques Derrida, la précision s'impose :

ceux qui l'ont bien connue le savent, Sarah riait beaucoup même quand elle ne riait pas et même quand, si souvent, [...] elle ne riait pas du tout. Car elle ne riait pas tous les jours, vous le savez, c'était même souvent le contraire, mais même alors elle riait encore – et aussitôt, pendant et après. Je veux croire qu'elle l'a fait jusqu'à la fin, jusqu'à la dernière seconde.

Elle pleurait *pour rire*, voilà ma thèse ou mon hypothèse⁵⁶.

Jaillissant de manière comparable, le rire peut se mêler aux larmes ainsi que le fait remarquer Daniel Sibony : « Larmes et rire ont la même source. Dans certains sanglots, il y a des spasmes qu'on retrouve dans le rire. Les deux expriment une perte de soi, un attendrissement – sur soi, et sur le fait de se retrouver après la perte ou le danger. Au point que souvent, le rire et les larmes sont en même temps sur le même visage⁵⁷. »

Pour mettre fin à cette partie sur le rire, il paraît utile de citer les propos de Jean-Luc Nancy sur la place que Sarah Kofman réserve à la conclusion dans ses essais :

Sarah conclut très peu ses livres. En rassemblant ses dernières pages, on verrait qu'elles tiennent plus de l'interruption – provisoire – que de la conclusion. Ou bien elle écrit : « En guise de conclusion, laissons donc au rire le dernier mot. » Or elle vient de rapporter, en datant et même en surdatant la fin de son écriture (« Terminant ce livre aujourd'hui, 25 septembre, le jour de Yom Kippour... ») une histoire juive qui se termine par « tu recommences déjà ? ». Comment ne pas entendre Sarah qui rit de sa propre conclusion, parce qu'elle sait qu'elle a déjà recommencé un autre

⁵⁶ J. Derrida, « [sans titre] », *Les Cahiers du Griffon*, *loc. cit.*, p. 138. Derrida souligne.

⁵⁷ D. Sibony, *Le Sens du rire et de l'humour*, *op. cit.*, p. 110.

livre, la suite du cours (peut-être *Paroles suffoquées*, qui paraît l'année suivante...)⁵⁸.

Le rire et l'écriture philosophique – ainsi que l'amour de « mémé » et de la lecture – auront ainsi permis à la philosophe d'aller de l'avant, malgré toutes les angoisses qui pouvaient l'assaillir. Plus encore, Sarah Kofman y aura « trouv[é], depuis toujours, [s]on “rebond”, ou [s]on échappée, [s]on “appel” avant le saut⁵⁹ ».

⁵⁸ J.-L. Nancy, « Cours, Sarah ! », *Les Cahiers du Griffon*, *loc. cit.*, p. 32-33. La blague est la suivante : « Deux juifs, ennemis de longue date, se rencontrent à la synagogue, le jour du Grand Pardon. L'un dit à l'autre : “Je te souhaite ce que tu me souhaites.” Et le second, de rétorquer, du tac au tac : “Tu recommences déjà ?” » (*P*, 198).

⁵⁹ Nous empruntons cette phrase à Jacques Derrida qui l'utilise pour parler de lui-même et du « sursaut » qu'il trouve dans un certain nombre de ses « contradictions » dans un texte paru dans *La Quinzaine littéraire*, « Le survivant, le sursis, le sursaut », réponse à la question « Pour qui vous prenez-vous ? », enquête de Bertrand Leclair auprès d'une centaine d'auteurs, n° 882, 1^{er} au 31 août 2004, p. 16.

CHAPITRE VII

Anatomie de la survie : les arts visuels

Dans un article portant sur le rapport de Sarah Kofman aux arts, Duncan Large décrivait la philosophe comme étant « *an Augenmensch* (“*eye-person*”) [...]. *She chose the cover illustrations for her books with great care and corresponded, by preference, on picture postcards, urging her reader – even there – to consider the relation between recto and verso, text and image*¹. » Ainsi, les couvertures des essais de Sarah Kofman sont-elles fréquemment illustrées. Appartenant à ce que Gérard Genette « appelle *péritexte éditorial*² », c’est-à-dire « toute cette zone du texte qui se trouve sous la responsabilité directe et principale (mais non exclusive) de l’éditeur³ » – dans laquelle le théoricien inclut aussi le format, la collection⁴, les annexes, la page de titre, la composition et les tirages –, « [l]a couverture imprimée

¹ Duncan Large, « “*The Question of Art*”: *Sarah Kofman’s Aesthetics* », dans *Sarah Kofman’s Corpus*, *op. cit.*, p. 11.

² Gérard Genette, *Seuils*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1987, p. 20.

³ *Idem*.

⁴ Sur cette composante du péritexte, Genette écrivait : « Le développement récent de cette pratique [la collection] [...] répond certainement au besoin, pour les grands éditeurs, de manifester et de maîtriser la diversification de leurs activités. [...] Le label de collection [...] est donc un redoublement du label éditorial, qui indique immédiatement au lecteur potentiel à quel type, sinon à quel genre d’ouvrage il a affaire : littérature française ou étrangère, avant-garde ou tradition, fiction ou essai, histoire ou philosophie, etc. » (*Seuils*, *op. cit.*, p. 25.) Aux éditions Galilée, Sarah Kofman fit paraître quatorze ouvrages dans la collection « Débats » et huit dans la collection « La philosophie en effet » qu’elle codirigeait, rappelons-le, avec Jacques Derrida, Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy. *Rue Ordener, rue Labat* a été publié dans la collection « Lignes fictives », ce qui fournit une indication générique pouvant laisser croire que les propos tenus dans le livre sont largement issus de l’imagination de l’auteur.

[...] est un fait assez récent, qui semble remonter au début du XIX^e siècle. À l'âge classique, les livres se présentaient sous reliure de cuir muette, à part l'indication sommaire du titre et parfois du nom d'auteur, qui figurait au dos⁵. » Les reliures des ouvrages de Sarah Kofman conservés à la bibliothèque ne renseignent souvent guère davantage le lecteur puisque certains des éléments apparaissant sur les couvertures originales – illustration, nom de l'éditeur et texte de présentation du livre – n'y sont pas repris. Dans de nombreux cas, les seules informations disponibles sur la reliure sont le nom de l'auteure, le titre du livre et la cote sous laquelle il est classé dans les rayons. Nous pouvons regretter le fait que l'illustration soigneusement choisie soit ainsi dissimulée, occultant par conséquent le rapport texte/image dont nous avons mentionné l'importance pour la philosophe.

Car les livres de Sarah Kofman publiés ou réédités chez Galilée entre 1974 et 1986 avaient tous des couvertures illustrées (ce qui n'était pas le cas de *Camera Obscura*, son premier ouvrage paru dans cette maison d'édition en 1973). Sans nécessairement être analysées dans les essais dont elles ornent la couverture, les œuvres retenues sont évidemment en rapport avec l'argumentation de la philosophe et permettent d'insister sur les aspects les plus importants de son développement, ce que l'exemple de deux livres – dont les thématiques rejoignent celles abordées dans *Rue Ordener, rue Labat* – suffisent à démontrer : *Comment s'en sortir ?* et *L'Enfance de l'art*⁶.

⁵ *Ibid.*, p. 26.

⁶ En ce qui concerne les rapports entre le texte et l'image de couverture, nous aurions tout aussi bien pu choisir de parler de *Quatre Romans analytiques* (Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet »,

Dans *Comment s'en sortir ?* (1983), Sarah Kofman se demande :

Peut-on sortir de ce que Platon appelle une *aporie* ? de cette situation intenable, cauchemardesque où, comme tombé dans les profondeurs d'un puits, vous êtes soudainement désorienté, dépourvu de toute ressource ? où vous êtes piégé, encerclé, paralysé, prisonnier dans les ténèbres sans issue des liens inextricables de la mort ? Peut-on sortir d'une situation infernale ? (*CS*, quatrième de couverture ; les italiques sont dans le texte.)

Ainsi, l'illustration qui sert de couverture est un prisonnier de Goya adossé contre un mur, pieds et poings liés, dont l'état peut aussi rappeler la réclusion de la philosophe pendant la guerre qui est évoquée dans le deuxième essai intitulé « Cauchemar ». Au sujet de cette couverture, Rachel Rosenblum fait remarquer : « Ce prisonnier dépourvu de visage est jailli de la période noire de Goya. L'angoisse qu'il suscite rejaillit au milieu du livre, portée par une autre illustration, également

1973), ouvrage dans lequel Sarah Kofman s'intéresse notamment à « la survivance dans nos civilisations du tabou de la virginité » (*ibid.*, p. 76) et consacre un chapitre à la figure de Judith. Parmi l'abondante iconographie de ce personnage (Donatello, Le Titien, Rubens, Le Caravage, Klimt, etc.), la toile choisie et reproduite sur la couverture est *Le Retour de Judith à Béthulie* de Sandro Botticelli, qui la représente suivie de sa servante portant la tête d'Holopherne. Dans la conclusion de cette partie, Sarah Kofman affirme que « *Judith et Holopherne* [pièce de Hebbel] serait [...] « une puissante présentation » du tabou de la virginité qui permettrait au spectateur, grâce à un supplément de fiction et d'illusion, de se réconcilier provisoirement avec ses fantasmes de castration, réconciliation qu'une cure analytique n'est pas toujours assurée d'obtenir. » (*Ibid.*, p. 97.) Comme l'a fait Duncan Large, il aurait aussi été intéressant d'aborder les rapports de *Mélancolie de l'art* (1985) avec son illustration de couverture qu'il décrit ainsi : « *an unsettling image of death and the maiden, simply entitled Arrangement, by the contemporary French artist Alain Lestie – the beauty of the naked young woman compromised by her pose as a Venus de Milo de nos jours, her arms mere severed (bloodred) stumps, in double jeopardy from the shrouded figure of Death hovering in the wings and from the shadowy male who seems to be observing her, equally unseen, from behind.* » (« *“The Question of Art” : Sarah Kofman's Aesthetics* », dans *Sarah Kofman's Corpus, op. cit.*, p. 17.) Il aurait aussi été pertinent de nous pencher sur *Pourquoi rit-on ?* (1986), dans lequel Sarah Kofman s'intéresse au mot d'esprit, qu'elle compare à « *[u]n Janus double face* » (P, 74 ; les italiques sont dans le texte) et dont la couverture présente une « Scène de calendrier. Mois de janvier (mois consacré à Janus/ Fresque du XIII^e s. chapelle de Pritz-Laval » (information apparaissant sur un rabat du livre). Pour qu'elle soit exhaustive, il aurait également fallu inclure à la liste des essais parus avec une couverture illustrée chez Galilée (éditeur chez qui les illustrations de couverture ne sont pas usuelles) : *L'Énigme de la femme* (1980), *Le Respect des femmes* (1982), *Un métier impossible* (1983), *Nietzsche et la métaphore* (1983), *Autobiogriffures* (1984), *Lectures de Derrida* (1984), *Nietzsche et la scène philosophique* (1986) et *Conversions* (1987).

empruntée à la période noire : une sorcière sans visage déploie sa stature immense devant deux personnages pétrifiés⁷. »

Dans *L'Enfance de l'art* (1985 [1970]), Sarah Kofman écrit : « Léonard de Vinci donne à sa mère (*La Sainte Anne*) le sourire heureux qui lui manquait dans la vie réelle [...] : “L’art lui permet de surmonter le malheur de sa vie en la transfigurant en bonheur.” L’œuvre d’art procure, sous une forme ou sous une autre, un gain de plaisir⁸. » Le dernier livre paru du vivant de la philosophe faisait écho aux propositions élaborées dans cet essai. Le motif des deux mères entourant un enfant, dont nous savons qu’il constitue le cœur du récit autobiographique de Sarah Kofman, se trouvait dans le dessin figurant en couverture de *L'Enfance de l'art*, ce qu’elle mentionne dans le dix-huitième chapitre de *Rue Ordener, rue Labat* : « Sur la couverture de mon premier livre [...], j’ai choisi de mettre un Léonard de Vinci, le fameux “carton de Londres”. Deux femmes, la Vierge et sainte Anne, étroitement accolées, se penchent avec un “bienheureux sourire” sur l’Enfant Jésus qui joue avec saint Jean-Baptiste. » (*R*, 73) À ce propos, Ginette Michaud soutient que « le frontispice du livre, avec le *Souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, inscrivait déjà secrètement dans le dédoublement des figures de la Vierge et de sainte Anne un

⁷ R. Rosenblum, « Peut-on mourir de dire ? Sarah Kofman, Primo Levi », *Revue française de psychanalyse*, *loc. cit.*, p. 126-127.

⁸ S. Kofman, *L'Enfance de l'art. Une interprétation de l'esthétique freudienne*, Paris, Galilée, coll. « Débats », 1985 [1970], p. 160. Dorénavant désigné par le sigle *EA*, suivi du numéro de la page.

autre retour du refoulé, surgi de l'enfance de la petite Sarah, elle aussi déchirée entre ses deux mères⁹ ».

En 1987, deux livres de Sarah Kofman parurent aux éditions Galilée : l'un comportant une illustration (*Conversions*) et l'autre non (*Paroles suffoquées*). Par la suite, la présentation matérielle des essais de la philosophe se conformera à celle des autres ouvrages parus dans cette maison d'édition et leurs couvertures ne seront plus illustrées.

L'intérêt de Sarah Kofman pour les arts visuels – qui donnait aussi lieu chez elle à une pratique – se manifestait dans ses écrits théoriques. De ce point de vue, Rachel Rosenblum fait ressortir la part essentielle que l'art « joue dans son œuvre : le double portrait de *Sainte Marie et sainte Anne* de Léonard de Vinci ; les gravures hallucinantes de la période noire de Goya ; le portrait entièrement fait de mots de Dorian Gray d'Oscar Wilde ; *La Leçon d'anatomie du Docteur Tulp* de Rembrandt, qui est aussi une leçon de et sur la dénégation ; sur le “devenir tolérable de l'intolérable”¹⁰ ». Relativement à ce dernier point, Michael Naas souligne que, dans toute son œuvre, Sarah « *Kofman tries to show the ways in which the forces of life – be they in art, religion, philosophy, or science – try to make the intolerable tolerable by reducing the intolerable both/and, the condition of all convertibility, to*

⁹ G. Michaud, « Résistances du récit », dans *L'Étonnement*, *op. cit.*, p. 200. Nous y reviendrons plus loin. Sur la figure de la sainte Anne, nous renvoyons à l'essai de Ginette Michaud, « Savoir voir. Petite étude sur *La Sainte Anne* de Léonard de Vinci », inédit, 2012.

¹⁰ R. Rosenblum, « Peut-on mourir de dire ? », *Revue française de psychanalyse*, *loc. cit.*, p. 132.

*a tolerable either/or*¹¹. » Rachel Rosenblum considère à juste titre que la locution « rendre tolérable l'intolérable » constitue « une sorte de leitmotiv kofmanien¹² ». « [C]ette formule économique, cette formule de l'économie même¹³ », selon Jacques Derrida, apparaissant très régulièrement et dans des contextes différents, nous pourrions en multiplier les exemples, mais nous commencerons par en donner deux.

Dans *Paroles suffoquées*, la philosophe s'interroge : « “La séance continue”, dit Freud à la mort de sa fille. Ne faut-il pas voir dans cette non-interruption scandaleuse une sorte de bouffée psychotique transformant pour *rendre tolérable l'intolérable*, la vie en une idylle ? » (*PS*, 85, note 13 ; nous soulignons¹⁴.) De manière analogue et significative par le parallèle qui est induit entre les deux figures de Freud et de Nietzsche – également importantes, comme nous le savons, aux yeux de Sarah Kofman –, nous remarquons que, à la fin du deuxième volume d'*Explosion*, la philosophe écrit, au sujet de Nietzsche et « de l'événement qui a eu lieu en février 1850, date à laquelle il avait cinq ans et demi et où est mort son frère

¹¹ M. Naas, « *Fire Walls* », dans *Sarah Kofman's Corpus*, *op. cit.*, p. 62. Il poursuit : « *As a philosopher, as a Promethean, Sarah Kofman threw her lot in with these forces of life. Yet Kofman's ruse is to make the intolerable tolerable precisely by showing how others have effaced, forgotten, or sublated the intolerable.* » (*Idem.*)

¹² R. Rosenblum, « Peut-on mourir de dire ? », *Revue française de psychanalyse*, *loc. cit.*, p. 123.

¹³ J. Derrida, « [sans titre] », *Cahiers du Grif*, *loc. cit.*, p. 142. Faisant référence à cette citation de Derrida, Pleshette DeArmitt écrit : « *we must first make sense of a pivotal phrase found all over her corpus [...]. This phrase – “rendre tolérable l'intolérable” [...] – reveals not just an economy, but also a logic, a logic that frustrates the logic of noncontradiction, not to mention her readers.* » (« *Sarah Kofman's Art of Affirmation, or the “Non-illusory Life of an Illusion”* », dans *Sarah Kofman's Corpus*, *op. cit.*, p. 26.) Sur ce sujet, nous nous permettons de renvoyer à la deuxième section de cet article qui est intitulée « *An Economy of the Intolerable and Tolerable* » (*ibid.*, p. 26-27.) L'auteure s'y intéresse plus particulièrement à *Nietzsche et la scène philosophique*.

¹⁴ Cet épisode a aussi été rapporté par Françoise Armengaud (« Le rire de Sarah », *Fusées*, *loc. cit.*, p. 13).

Joseph âgé de deux ans, quelques mois après la mort de son père en juillet 1849 »
(*EII*, 382) :

si ce frère et cette mort ont été à ce point « censurés » [dans *Ecce Homo*] n'est-ce pas parce que cette dernière a été d'autant plus intolérable (et il lui a fallu apprendre à la tolérer en la mettant à une distance telle qu'elle ne puisse plus l'*atteindre*) qu'elle a correspondu à des vœux de mort, si l'on en croit du moins un rêve qui aurait précédé de peu de jours la mort de Joseph : Friedrich y aurait vu son père mort, venir chercher et emporter dans ses bras le petit frère. Pour *tolérer cet intolérable*, il fallait bien toute une opération censurante et l'élaboration, très tôt, « absurdement tôt », d'une sagesse, celle de l'*amor fati* ... (*EII*, 383-384 ; nous soulignons. Le mot « atteindre » a été souligné par Kofman¹⁵.)

Il ressort de ces deux extraits que les moyens adoptés afin d'endurer ce qui est non seulement désagréable, mais absolument insupportable, sont variés et parfois vitaux, comme en témoignent l'attitude de Freud après l'annonce du décès de Sophie Halberstadt, disparue à l'âge de vingt-sept ans, et celle de Nietzsche à la suite de la mort de son frère. Pour cette raison, nous pouvons affirmer que « rendre tolérable l'intolérable » constitue une opération indispensable pour demeurer en vie. Plus précisément, cette formule rend compte de la dynamique de la survie dont elle établit l'équation fondamentale. C'est ce que nous tenterons de démontrer dans ce chapitre en nous intéressant à la fonction essentielle attribuée aux arts visuels. Car, ainsi que le rappelle Pleshette DeArmitt : « *From her first to her last book, Kofman repeatedly insists upon the pharmaceutical power of art*¹⁶ ».

¹⁵ Cet épisode et ce passage d'*Explosion II* ont été commentés par Michael Naas dans la section « *Nietzsche's Little Brother* » de son article « *Fire Walls* », dans *Sarah Kofman's Corpus, loc. cit.*, p. 63-67, plus particulièrement p. 66 et 67.

¹⁶ P. DeArmitt, « *Sarah Kofman's Art of Affirmation* », dans *Sarah Kofman's Corpus, loc. cit.*, p. 28.

Consacré à *La Leçon d'anatomie* de Rembrandt, « La mort conjurée » est le dernier texte de la philosophe. Il parut en 1995, dans un dossier thématique de la revue *La Part de l'Œil* portant sur les rapports entre « Médecine et arts visuels ». Dans les prochaines pages, nous tenterons de démontrer que, comme le suggère Jacques Derrida, nous pouvons « li[re] ce texte posthume et vivant, si vivant, comme une autobiographie ironique de Sarah Kofman, son autobiogriffure, comme elle eût dit, mais aussi comme un tableau de sa main re-peint et dé-peint¹⁷ ». À partir de l'ultime essai de la philosophe et du tableau qui y est attentivement examiné, nous étudierons l'anatomie de la survie telle qu'enseignée par Sarah Kofman en nous concentrant sur les organes de la vue et du toucher. Ensuite, nous nous intéresserons aux visages qu'elle dessinait infatigablement.

7.1 Le regard

Nous n'aborderons que rapidement la question centrale du regard dans l'ultime texte de la philosophe et le tableau de Rembrandt puisque celle-ci a déjà été analysée, de façon plus ou moins approfondie selon les commentateurs, par Philippe Boutibonnes, Agnès Conacher en collaboration avec Catherine Dhavernas, Pleshette DeArmitt, Jacques Derrida et Rachel Rosenblum¹⁸. Dans « La mort conjurée », la philosophe nous fait remarquer que

¹⁷ J. Derrida, « [sans titre] », *Les Cahiers du Grif, loc. cit.*, p. 139.

¹⁸ P. Boutibonnes, « Une leçon, une lecture », *Fusées*, n° 16, 2009, p. 31-36 ; Agnès Conacher et Catherine Dhavernas, « Métaphore conjurée », dans *Que peut la métaphore ? Histoire, savoir, poétique*, Sylvain David, Janusz Przychodzen, François-Emmanuel Boucher (dir.), Paris, L'Harmattan, coll. « Épistémologie et philosophie des sciences », 2009, p. 223-236 ; Pleshette

Les regards des sept médecins, campés dans leur personnalité singulière par Rembrandt [...] sont divergents : ils ne regardent pas tous dans la même direction mais se trouvent habités d'une commune concentration intérieure d'une qualité particulière de l'attention, tendue non tant par l'effroi que par une curiosité ardente animée par le seul désir d'apprendre et de connaître. C'est par ce commun regard « scientifique » que ces hommes appartenant à une même corporation *font corps*¹⁹.

Sarah Kofman mentionne en outre que les médecins ne paraissent pas troublés par la présence du cadavre et que leurs yeux ne trahissent aucune inquiétude face à la mort :

Leurs regards ne sont ni celui de la pitié, ni de la terreur ou de la frayeur. Ils ne semblent pas s'identifier au cadavre étendu là. Ils n'y voient pas l'image de ce qu'ils seront eux-mêmes un jour, ce que, à leur insu, ils sont en train de devenir. Ils ne sont pas fascinés par le cadavre qu'ils ne semblent pas voir comme tel et leur gravité n'est pas celle que peut éveiller le mystère de la mort.

Devant eux, ils ont non un sujet mais un objet, un pur instrument technique que l'un d'eux manipule pour avoir prise sur la vérité de la vie. Le mort (et l'ouverture de son corps) sont vus seulement comme donnant une ouverture sur la vie dont ils détiendraient le secret. *La fascination est déplacée et avec ce déplacement l'angoisse refoulée, l'intolérable rendu tolérable*, de la vue du cadavre à celui du livre grand ouvert au pied du gisant qui pourrait lui servir de lutrin. (MC, 43 ; nous soulignons.)

À la suite de Sarah Kofman, Jacques Derrida souligne que porter leur regard sur le livre constitue pour les médecins une manière de se protéger. Il perçoit en effet dans

DeArmitt, « *Conjuring Bodies: Kofman's Lesson on Death* », *Parallax* (Londres, Routledge), vol. 17, n° 1, 2011, p. 4-17 ; Jacques Derrida, « [sans titre] », *Cahiers du Grif*, loc. cit., p. 131-165 ; Rachel Rosenblum, « Peut-on mourir de dire ? », *Revue française de psychanalyse*, loc. cit., p. 113-137. Les passages de « La mort conjurée » sur le regard et ceux de l'hommage de Derrida auxquels nous ferons référence ont souvent été cités par ces commentateurs : nous ne l'indiquerons pas systématiquement afin d'éviter de trop alourdir les notes.

¹⁹ S. Kofman, « La mort conjurée. Remarques sur *La Leçon d'anatomie du docteur Nicolas Tulp*, 1632 Mauritshuis, La Haye », *La Part de l'Œil* (Bruxelles), « Médecine et arts visuels », n° 11, 1995, p. 42, l'auteure souligne ; texte aussi paru dans *Fusées*, n° 16, 2009, p. 27-30. Nous ferons référence à la version parue dans *La Part de l'Œil*. Texte dorénavant désigné par le sigle MC, suivi du numéro de la page.

leur attitude des mécanismes de défense spécifiques tels que l'oubli, le refoulement et le déni : « *corpse* remplacée par un corpus, *corpse* cédant sa place à la chose livresque, les docteurs n'ayant d'yeux que pour le livre d'en face, comme s'ils voulaient, à lire, à observer les signes sur le drap de papier tendu, oublier, refouler, dénier, conjurer la mort – et l'angoisse devant la mort²⁰. » Derrida considère que la philosophe « pressent dans ce refoulement [...] de façon sans doute fort nietzschéenne, une affirmation rusée de la vie, son mouvement irrépressible pour *sur-vivre*²¹ ». En définitive, dans son essai, Sarah Kofman nous apprend que « [l]a leçon de cette *Leçon d'anatomie* [...] n'est pas celle d'un triomphe de la mort mais d'un triomphe sur la mort ; et ceci non par la vie de l'illusion, mais par celle du spéculatif qui joue lui aussi une fonction d'occultation. » (MC, 43)

²⁰ J. Derrida, « [sans titre] », *Les Cahiers du Griffon*, loc. cit., p. 140.

²¹ *Idem.* Derrida souligne. Dans le même ordre d'idées, Derrida affirme aussi : « Le refoulement serait encore une ruse de l'affirmation, un trop et un trope, un excès et une figure du "oui" à la vie, un chiffre de l'*amor fati*. La science de la vie serait elle-même un art de vivre, elle serait partie d'un art de la vie. Le parti pris de l'artiste, l'art du peintre (comme de son interprète), consisterait à interpréter la vérité de cet art de la vie. » (« [sans titre] », *Les Cahiers du Griffon*, loc. cit., p. 141.) Dès son premier livre, nous l'avons noté, Sarah Kofman s'est intéressée au rôle du refoulement et de « [l']art dans l'économie de la vie » (EA, 155). Comme l'explique Rachel Rosenblum : « *L'Enfance de l'Art* est une réflexion sur Freud, sur la figuration et sur les stratégies (le déplacement, la sublimation) qui visent à "rendre tolérable l'intolérable". La couverture du livre s'orne du "carton de Londres" de Léonard de Vinci. Sainte Marie et sainte Anne y tiennent deux enfants occupés à jouer (l'enfant Jésus, saint Jean-Baptiste). Pour Freud, dont Sarah Kofman reprend ici l'analyse, le sourire empreint de douceur que l'on voit flotter sur les lèvres de sainte Anne manifeste un mensonge sans lequel la situation évoquée aurait été intolérable au peintre. [...] le "bienheureux sourire de la sainte Anne est le produit du refoulement : il est le désaveu par l'artiste de la souffrance de sa mère, et il masque la jalousie qu'elle ressentit lorsqu'elle fut contrainte de donner son fils à sa rivale" [EA, 123]. [...] Sarah Kofman ne condamne pas le mensonge de Léonard : le sourire prêté à sainte Anne, pour elle, est nécessaire, car il permet la survie. Elle lui opposera la violence des affects qui s'emparent d'elle, au moment où elle accuse publiquement sa mère ; l'angoisse éprouvée devant d'autres images qui ressemblent à une dénonciation sarcastique du tableau de Vinci. » (« Peut-on mourir de dire ? », *Revue française de psychanalyse*, loc. cit., p. 124-125.) Rosenblum fait ici référence au film d'Alfred Hitchcock, *The Lady Vanishes*, à l'analyse duquel Sarah Kofman consacre le dix-neuvième chapitre de *Rue Ordener, rue Labat* : « "Une femme disparaît" » (qui succède à celui sur « Les deux mères de Léonard ») sur lequel elle revient dans le dernier essai de *L'Imposture de la beauté*, intitulé « Angoisse et catharsis » (IB, 139-145).

Comment ne pas rapporter cette ultime leçon donnée par Sarah Kofman à sa propre vie, entièrement vouée au savoir, à la lecture, à l'écriture et à l'enseignement (au lycée dès 1960, puis à l'université à partir de 1970) ? Au terme de cette courte synthèse des propositions de la philosophe sur le regard dans *La Leçon d'anatomie*, nous soulignons que la tenue à distance de la femme dans ce tableau rassemblant uniquement des hommes de science ne manque pas de rappeler la place occupée par Sarah Kofman dans l'Université française où elle fut longtemps cantonnée aux rôles de maître assistant et de maître de conférences. Au sujet de la position sexuelle de la philosophe et de son rapport aux personnages masculins analysés dans « La mort conjurée », Philippe Boutibonnes écrit :

Dans cette scène qui figure une assemblée d'hommes – le cadavre lui-même est celui d'un homme – la lectrice n'est [...] pas bienvenue. Le cérémonial a lieu l'hiver dans la maison des hommes – dans une pièce située au premier étage du siège de la guilde des médecins avant que ne soit construit en 1639 le *Theatrum anatomicum*. Les femmes en sont proscrites. C'est par effraction qu'un regard féminin s'immisce dans cette cérémonie d'exclusion où la femme n'a pas sa place. [...].

Le regard que Sarah Kofman – femme et lectrice – porte sur ce théâtre anatomique [...] est celui d'une femme que tient à l'écart un rempart d'hommes sombres et savants [...] ²².

Symboliquement, ce regard serait-il celui que jetais rétrospectivement Sarah Kofman sur sa carrière universitaire (voire peut-être même, de façon évidemment toute subjective, sur son rôle dans l'équipe de « La philosophie en effet » : « Seule femme dans le quatuor [...], elle a eu le sentiment de ne pas être assez reconnue par

²² P. Boutibonnes, « Une leçon, une lecture », *Fusées, loc. cit.*, p. 35. Cette « assemblée d'hommes » représenterait-elle par ailleurs celle qu'étudia Sarah Kofman dans son œuvre (Comte, Diderot, Freud, Hoffman, Nerval, Nietzsche, Rousseau, Sartre, Shakespeare, etc.) ?

les trois autres²³ ») ? Benoît Peeters fait remarquer qu'en 1983, Sarah Kofman s'était « senti[e] exclue », rejetée, lorsqu'elle avait été écartée du Collège international de philosophie :

[...] avant même son ouverture, le Collège international de philosophie a suscité bien des fantasmes et des convoitises. Nombreux sont ceux qui espèrent y trouver le poste dont ils rêvent. Sarah Kofman se plaint ainsi auprès de Derrida de ne pas faire partie des « instances ». Il lui assure avoir vite compris qu'il serait « indécent, inacceptable et tactiquement maladroit » qu'il y ait, outre quelques alliés plus lointains comme Jean-François Lyotard, « plus d'un ami de, comme on dit, la bande des quatre ou des Dalton ». Et comme il fallait des provinciaux, il a suggéré les noms de Philippe ou de Jean-Luc et de la Lyonnaise Marie-Louise Mallet. Ces explications circonstanciées n'empêcheront pas Sarah Kofman de se sentir exclue²⁴.

En 1988, la philosophe, alors « auteur de dix-huit ouvrages, s'est vu refuser un poste de professeur d'université. Une “*injustice scandaleuse*”, selon ses pairs, qui ont adressé une violente protestation à Lionel Jospin, ministre de l'Éducation nationale²⁵. » Parmi les prestigieux signataires de « cette pétition en forme de manifeste²⁶ » se trouvaient notamment Étienne Balibar, Jean Baudrillard, Hubert Damisch, Michel Deguy, Jacques Derrida, Philippe Lacoue-Labarthe, Emmanuel Levinas, Jean-François Lyotard, Louis Marin, Jean-Luc Nancy et Jean-Pierre Vernant. Comme le rappelle Catherine Rodgers : « Ce n'est qu'en 1991 qu'elle [Kofman] devient professeur, alors qu'elle avait publié de nombreux textes importants²⁷ ». Sarah Kofman expliquait son accession difficile à ce poste pourtant

²³ Benoît Peeters, *Derrida*, Paris, Flammarion, coll. « Grandes biographies », 2010, p. 581.

²⁴ *Ibid.*, p. 429.

²⁵ Préambule à « Abus de pouvoir à la Sorbonne », entretien d'Henri Guirchoun avec Jacques Derrida, *Le Nouvel Observateur* (Paris), 24-30 novembre 1988, p. 27. Les italiques sont dans le texte.

²⁶ *Idem.*

²⁷ C. Rodgers, présentation de l'entretien avec « Sarah Kofman », dans *Le Deuxième Sexe de Simone de Beauvoir*, *op. cit.*, p. 169.

mérité, sa nomination tardive à cette fonction longtemps convoitée, de la façon suivante :

[...] j'ai rencontré des problèmes à l'université, mais je ne les ai pas vécus comme liés au fait que j'étais femme, ni non plus au fait que j'étais Juive, mais parce que je défendais une certaine philosophie, que j'étais marginale : j'introduisais dans l'université Freud, Nietzsche et Derrida ; j'avais fait ma thèse avec Deleuze à Vincennes²⁸ ; je dis aussi tout ce que je pense ; et en plus je suis excellente professeur, j'ai beaucoup d'étudiants. Une étudiante m'a écrit en me disant que j'étais pour elle un modèle de femme. Cela me fait drôle ! Je ne me vis pas comme modèle de femme, plutôt, pour mes étudiants, comme modèle philosophique. À un moment donné, quand même, j'ai vu que des hommes du même milieu et du même niveau théorique que moi, passaient avant moi. Alors je me suis dit que si je n'avais pas été femme, peut-être qu'on ne m'en aurait pas fait tant baver. Mais c'est une lecture, si vous voulez, après coup.

On ne peut pas dire qu'on est « persécutée » en tant que femme, même s'il est vrai qu'on passe souvent après les hommes. Et puis il y a un tas de femmes dans mon université qui se comportent comme des hommes, qui font partie du système, et qui arrivent²⁹.

²⁸ En 1988, dans *Le Nouvel Observateur*, Jacques Derrida dénonçait publiquement et vigoureusement « certaines violences institutionnelles. Des abus de pouvoir et des actes de discrimination accumulent les injustices et nuisent à la recherche universitaire, comme au crédit qu'on peut lui faire, en France et à l'étranger. [...] Malgré quelques promesses explicites en 1981, l'enseignement et la recherche n'ont pas reçu, en philosophie, le soutien nécessaire. Dans l'Université, certains travaux se trouvent constamment sanctionnés. [...] D'abord ceux qui, en assumant l'héritage de la tradition, donnent leurs chances à de nouvelles questions – qui peuvent aussi être les plus vieilles – sur les formes et les normes du discours philosophique. Ce qu'on leur oppose dans les lieux où se concentre le pouvoir universitaire, c'est le protectionnisme crispé et une nouvelle espèce d'incompétence de plus en plus autoritaire. » (J. Derrida, « Abus de pouvoir à la Sorbonne », *Le Nouvel Observateur*, *loc. cit.*, p. 27.) Françoise Duroux écrit au sujet de Sarah Kofman que « ses travaux, explicitement indépendants de tout engagement, ne furent pas considérés par la communauté des philosophes comme totalement légitimes. Sa manière de traiter les philosophes, des grands, paraissait incongrue, voire à certains insupportable, inconvenante ». (« Comment philosophe une femme », *Les Cahiers du Griffon*, 1997, p. 90.) Elle explique que Sarah Kofman se fait notamment reprocher « un crime de lèse-philosophie lorsqu'elle prend les théories à bras le corps pour les restituer à leurs conditions de production, non seulement historiques et sociales – ce qui resterait supportable car “objectif” – mais encore subjectives ». (*Ibid.*, p. 92.)

²⁹ S. Kofman, « Entretien » avec Catherine Rodgers, dans *Le Deuxième Sexe de Simone de Beauvoir*, *op. cit.*, p. 175-176.

Plus loin dans l'entretien, Sarah Kofman affirme : « Dans le milieu de l'écriture philosophique, les femmes sont délaissées. Il faut lutter³⁰. » Ce qu'elle fit énergiquement, avec ténacité, comme en témoignent ses nombreux livres. En ce sens, saluant l'audace et l'enseignement exceptionnels de celle qui avait suscité chez elle une vocation de philosophe, l'une de ses anciennes étudiantes, Gabrielle Colace, écrivit à son sujet : « *“Femmage à ma maîtresse !”* Que dis-je ! *Hommage* au courage d'une femme qui fut mon *maître*, “*maîtresse*” suggérant de tout autres talents que ceux qu'un travail intellectuel fructifie. *Hommage au maître*, donc, fût-il un “elle”, fût-elle professeure, avec depuis peu l'immense bénéfice du “e” final³¹. »

7.2 Les mains

Nous avons constaté que le regard des personnages du tableau de Rembrandt avait été examiné attentivement par Sarah Kofman dans « La mort conjurée ». Mais si la fonction du regard était directement abordée dans ce texte et mise en relation avec certaines des préoccupations philosophiques de son auteure, nous croyons pouvoir affirmer que le choix de cette œuvre comme objet d'étude avait peut-être aussi été motivé par des facteurs plus strictement biographiques exposés dans *Rue Ordener, rue Labat*. Il semble effectivement probable que Sarah Kofman ait été captivée par

³⁰ *Ibid.*, p. 184.

³¹ Gabrielle Colace, « Sarah Kofman », dans *Portraits de maîtres. Les profs de philo vus par leurs élèves*, Jean-Marc Joubert et Gilbert Pons (dir.), Paris, CNRS éditions, 2008, p. 215. Les italiques sont de l'auteure. Notons d'ailleurs que sur les soixante-quatre maîtres auxquels il est rendu hommage dans les sections « Maîtres d'ici » et « Maîtres d'ailleurs » de ce livre, seuls trois sont consacrés à des femmes (Sarah Kofman, Christiane Menasseyre et Nelly Viallaneix).

la main du mort – le pendu Aris Kindt –, à laquelle elle ne fait que brièvement allusion dans son essai :

[...] se trouve étendu, à l'horizontale, un cadavre sur lequel le professeur (il a la bouche fermée mais le geste de la main gauche l'indique) s'apprête à énoncer et à décrire ce qui, jusqu'alors, échappait aux regards et qu'il a commencé à rendre visible en pratiquant une dissection d'une des mains et de l'avant-bras : en pratiquant donc, le mot « anatomie » le signifie, une ouverture du corps mettant au grand jour ce que recouvrait et dissimulait la peau et qui répugne à être vu, et dont la découverte semble la trahison d'un secret effrayant. (*MC*, 41-42)

En janvier 1994, dans la revue *Lignes*, Sarah Kofman faisait paraître un extrait de *Paroles suffoquées* auquel elle avait ajouté un post-scriptum ayant pour titre « Les mains d'Antelme ». La philosophe s'y intéressait, entre autres, aux pages finales de *L'Espèce humaine* – reproduites dans le texte – et à l'influence considérable exercée par son auteur sur sa pensée. Le récit d'Antelme se conclut de la façon suivante : « Rien n'existe plus que l'homme que je ne vois pas. Ma main s'est mise sur son épaule./ À voix basse :/ – Wir sind frei. (*Nous sommes libres*)./ Il se relève. Il essaye de me voir. Il me serre la main./ – Ja³². » Dans le complément apporté à son essai publié en 1987 et dont l'écrivain, rappelons-le, était l'un des trois dédicataires, la philosophe confiait ceci qu'il paraît utile, voire indispensable, de citer entièrement :

³² R. Antelme, *L'Espèce humaine*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1957, p. 321. Cité par Sarah Kofman dans « Les "mains" d'Antelme. Post-scriptum à *Paroles suffoquées* », *Lignes* (Paris, Éditions Hazan), « Robert Antelme, présence de *L'Espèce humaine* », n° 21, janvier 1994, p. 162. Les italiques sont dans le texte de Sarah Kofman. Mentionnons, parmi les autres collaborateurs ayant participé à ce numéro : Maurice Blanchot, Philippe Lacoue-Labarthe, Roger Laporte et Jean-Luc Nancy. Cet extrait du livre d'Antelme est aussi cité par Sarah Kofman dans la partie intitulée « Reprise en main de l'humanité » du deuxième volume d'*Explosion* (*EII*, 233-234). Dans la note de référence elle écrit : « Ce sont là les dernières pages du livre de Robert Antelme [...] qu'il faut lire et relire de toute nécessité en même temps que Nietzsche : pour ne pas "oublier", ni oublier Robert Antelme. » (*EII*, 234, note 1.)

Écrivant ces deux dernières années un livre sur l'*Ecce homo* de Nietzsche, je ne cessai de penser à ces dernières pages du récit d'Antelme. Ma lecture de Nietzsche devait – c'était une nécessité et une obligation – être accompagnée d'une relecture de *L'Espèce humaine*. À la formule agonale qui termine *Ecce homo* : « *Dionysos contre le Crucifié* », je sentais que je substituais celle-ci : « *Antelme contre Nietzsche* » : comme si Robert Antelme avait pour moi été la figure d'un nécessaire contre-idéal.

Et ceci non pas parce qu'il aurait été un représentant de l'idéal ascétique. Non ! Mais parce que ces serremments de mains qui partagent silencieusement la puissance de l'impuissance me semblaient irréductibles et aux mains compatissantes des prêtres (et à leur mainmise sur l'humanité) et aux mains bien propres des chirurgiens qui veulent l'assainir sans pitié. Les « mains » d'Antelme ? Des mains qui mettent fin à toute manipulation et à tout « apartheid » ; des mains qui n'ont pas peur de se contaminer en serrant d'autres mains et ne relèvent plus d'une volonté d'emprise.

De cette troisième sorte de mains, la volonté de puissance ne saurait être un bon principe d'intelligibilité, même si elle ne se réduit pas à une volonté technologique de domination. Le modèle du *Gai savoir*, celui de la danse amoureuse des opposés qui font alliance en se tenant tendrement les mains sans pourtant se réconcilier, serait-il un meilleur modèle ou le geste d'Antelme à la fin de *L'Espèce humaine* se situe-t-il au-delà de tout principe d'intelligibilité ? Et de tout modèle ?

Décembre 1993³³

Cet addenda constitue un exemple frappant de la fascination de Sarah Kofman pour les mains et ce qu'elles peuvent symboliser. Revenant de façon récurrente dans ses derniers écrits, ce thème semble intimement associé pour elle – nous le verrons – à son enfance et à son père, ce qui explique sans doute rétrospectivement l'intérêt de la philosophe pour celles de Robert Antelme qu'elle admirait et de qui elle se sentait proche.

³³ S. Kofman, « Les "mains" d'Antelme. Post-scriptum à *Paroles suffoquées* », *Lignes*, loc. cit., p. 162-163.

Analysant *La Leçon d'anatomie*, W. G. Sebald formule, dans *Les Anneaux de Saturne*, des commentaires sur la main gauche du cadavre, dépouillée de sa peau :

[...] le réalisme tant vanté de ce tableau de Rembrandt ne résiste pas à l'examen. C'est ainsi que l'autopsie ne commence pas par l'abdomen qu'il conviendrait d'ouvrir pour éloigner au plus tôt les viscères où le phénomène de décomposition se manifeste en premier lieu, mais (et cela suggère également un acte de représailles) par la dissection de la main délictueuse. Et cette main présente d'ailleurs des particularités tout à fait remarquables. Comparée à celle qui repose le plus près du spectateur, *elle nous apparaît à la fois démesurément grande et totalement inversée du point de vue strictement anatomique*. Les tendons dénudés qui devraient être ceux de la paume de la main gauche sont en fait ceux du dos de la main droite. Il s'agit donc d'une figure purement scolaire, d'un emprunt à l'atlas d'anatomie en vertu duquel le tableau, au demeurant peint d'après nature, présente un défaut de construction criant à l'endroit même où s'exprime sa signification centrale, à savoir là où la chair a d'ores et déjà été incisée. Il est à peine pensable que Rembrandt ait fait cela sans le vouloir. Autrement dit, la rupture dans la composition me semble tout à fait intentionnelle. La main difforme témoigne de la violence qui s'exerce à l'encontre d'Aris Kindt. C'est avec lui, avec la victime, et non avec la guilde des chirurgiens qui lui a passé commande du tableau, que le peintre s'identifie. Lui seul n'a pas le froid regard cartésien, lui seul perçoit le corps éteint, verdâtre, voit l'ombre dans la bouche entrouverte et sur l'œil du mort³⁴.

Les proportions de la main à laquelle Sebald consacre ces quelques lignes ne sont pas exactes par rapport à la taille du cadavre représenté. De ce point de vue, la main du mort se rapproche de celle figurant sur une photographie conservée précieusement par Sarah Kofman et décrite ainsi dans son récit autobiographique :

³⁴ W. G. Sebald, *Les Anneaux de Saturne*, tr. française Bernard Kreiss, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1999, p. 27, 30. Nous soulignons. Partiellement cité par Muriel Pic, dans « Leçons d'anatomie. Pour une histoire naturelle des images chez Walter Benjamin », *Images re-vues* [En ligne], hors série n° 2, texte mis en ligne le 1^{er} janvier 2010, p. 2 et 3. Disponible à l'adresse suivante : <<http://imagesrevues.revues.org/409>> [consulté le 25 juin 2012].

De cette période de la vie de mon père, antérieure à son mariage, il me reste une vieille photo marron tout abîmée qui me bouleverse encore aujourd'hui intensément et me serre le cœur. *Il a les bras croisés et l'on voit nettement l'une de ses mains. Elle me paraît immense, comme une main de Kokoschka.* Je le reconnais surtout à son sourire, au plissement de ses yeux derrière les lunettes. Il ne porte pas encore la barbe ni le chapeau. Il ne sait pas encore ce qui l'attend. (R, 63-64 ; nous soulignons.)

Corrélativement, il paraît important de souligner l'importance accordée par Sarah Kofman au support, au subjectile, à la lettre matérielle. Dans le troisième chapitre de *Rue Ordener, rue Labat*, elle fait ainsi référence à « une carte envoyée de Drancy, écrite à l'encre violette, avec un timbre sur le dessus représentant le maréchal Pétain. Elle était écrite en français *de la main d'un autre.* » (R, 15 ; nous soulignons.) Il s'agissait de l'« ultime signe de vie » (R, 15) de son père et elle confie avoir espéré « retrouver cette carte [qu'elle] avai[t] relue si souvent » (R, 16). N'ayant pu la récupérer, elle ajoutera tristement : « C'était comme si j'avais perdu mon père une seconde fois. Rien ne restait plus désormais, même plus cette seule carte *qui n'avait pas été écrite de sa main.* » (R, 16 ; nous soulignons.) Malheureusement, Sarah Kofman n'aura pu rentrer en possession (s'emparer jalousement ?) de ce document qu'elle « aurai[t] voulu conserver à [s]on tour » (R, 16). Rappelons cependant qu'elle avait pu garder – mettre la main sur – (au moins) deux souvenirs de lui³⁵ : la photo dont nous venons de parler, mais aussi le stylo qu'elle avait subtilisé d'où, peut-être, une certaine identification, inconsciente et refoulée, au pendu Aris Kindt qui était un voleur.

³⁵ Le fait que Sarah Kofman avait conservé plus d'un objet lui rappelant son père, plus d'un « artéfact matériel » a été mentionné par Pierre Rannou dans son ouvrage *Incipit*. (*Op. cit.*, p. 21-22.)

La justification de notre hypothèse d'une attention particulière portée aux mains se trouve principalement dans le quinzième chapitre de *Rue Ordener, rue Labat*. Avant d'y faire référence au portrait de son père – réalisé alors qu'il était encore jeune et célibataire –, la narratrice avait raconté les circonstances de la disparition de sa famille élargie en Pologne, puis évoqué la relation privilégiée entre Berek Kofman et l'un de ses frères :

Sauf en photos, je n'avais jamais connu mes grands-mères, mes tantes, mes oncles ou mes cousins. Tous (ou presque) étaient morts au ghetto de Varsovie. Un jour, une lettre envoyée par mon père avait été retournée par la poste avec la mention : « maison incendiée ». Puis, plus rien. Sur les dix frères et sœurs de mon père, un seul en réchappa car il vivait en Yougoslavie. Mais il y fut fusillé par les nazis. Marié à une non-Juive, il avait été rejeté par les siens, sauf par mon père qui alla vivre chez lui pendant deux ans, entre seize et dix-huit ans je crois, avant d'émigrer en France. *Plus tard, lorsqu'il lui écrivait de Paris, il dessinait nos petites mains sur les lettres en guise de signature.* (R, 62-63 ; nous soulignons.)

Ultérieurement, Sarah reconstituera, rejouera cette scène primitive : nous y reviendrons.

Le dessin des contours de leurs mains permettait de désigner par métonymie chacun des enfants de la famille Kofman et de donner un indice visuel de leur âge. Comme le fait remarquer Georges Didi-Huberman :

[...] les empreintes de la main rendent possible quelque chose à quoi d'autres empreintes échouent le plus souvent : le contour porté ou l'ombre d'une tête vue de face ne donnent jamais la *ressemblance* du visage [...] ; mais l'application directe de la main, son contour ou son ombre, la rendent immédiatement visible, voire reconnaissable comme individualité. En termes sémiotiques, on dira que la main humaine admet une connivence

particulièrement aisée de son *index* (contact) et de son *icône* (ressemblance)³⁶.

Cependant, il importe de souligner que l'observation des contours tracés d'une partie du corps – ou l'examen d'une empreinte apposée – renvoie inévitablement à l'absence du sujet, ce qui fait aussi penser à *Dibutade ou l'Origine du dessin*³⁷.

Selon Georges Didi-Huberman :

L'empreinte a beau nous toucher par l'adhérence dont elle procède, ce contact finit presque fatalement par se penser dans l'élément de la séparation, de la perte, de l'absence. Pour qu'une empreinte de pas *se produise* en tant que processus, il faut que le pied s'enfonce dans le sable, que le marcheur *soit là*, au lieu même de la marque à laisser. Mais pour que l'empreinte *apparaisse* en tant que résultat, il faut aussi que le pied se soulève, se sépare du sable et s'éloigne vers d'autres empreintes à produire ailleurs ; dès lors, bien sûr, le marcheur *n'est plus là*³⁸.

Visant vraisemblablement à pallier au manque causé par l'éloignement des membres d'une même famille, à adoucir la privation ressentie par eux, les mains dessinées sur les lettres envoyées au frère de Berek Kofman redoublaient en quelque sorte l'absence déplorée puisqu'elles en étaient structurellement porteuses. Nous pouvons ainsi supposer que, pour le destinataire, les empreintes tenant lieu de signatures lui rendaient ses neveux à la fois plus proches et infiniment lointains.

Dans un même ordre d'idées, dans *La Ressemblance par contact*, Georges Didi-Huberman recourt à l'exemple des « Mains négatives de la grotte de Gargas

³⁶ G. Didi-Huberman, *La Ressemblance par contact. Archéologie, anachronisme et modernité de l'empreinte*, Paris, Minuit, coll. « Paradoxe », 2008, p. 44-45. Didi-Huberman souligne.

³⁷ Dibutade dessinait les contours de l'ombre de son amant. Sur ce sujet, nous renvoyons à Jacques Derrida, *Mémoires d'aveugle. L'Autoportrait et autres ruines*, Paris, Éditions de la Réunion des Musées nationaux, coll. « Parti pris », 1990, p. 54 et sq.

³⁸ G. Didi-Huberman, *La Ressemblance par contact*, *op. cit.*, p. 309. Didi-Huberman souligne.

(Aventignan, Hautes Pyrénées)³⁹ » obtenues de la façon suivante : « on applique une main sur la paroi, on applique ensuite le pigment, l’empreinte négative se “déduisant” lorsqu’on retire la main⁴⁰ ». D’après l’historien de l’art :

Si Casteret, en 1930, appelait les mains de Gargas des « mains fantômes », c’est qu’il sentait peut-être le paradoxe à l’œuvre dans ces empreintes : la collision en elles d’un *là* et d’un *non-là*, d’un *contact* et d’une *absence*. Que l’empreinte soit en ce sens le *contact d’une absence* expliquerait la puissance de son rapport au temps, qui est la puissance fantomatique des « revenances », des *survivances* : choses parties au loin mais qui demeurent, devant nous, proches de nous, à nous faire signe de leur absence⁴¹.

Une main négative (Grotte Chauvet-Pont-d’Arc) sert aussi d’illustration de couverture à l’essai du psychanalyste André Green intitulé *Le Travail du négatif*, qui fut réédité chez Minuit dans la collection « Reprise » en 2011⁴². Dans *Rue Ordener, rue Labat*, l’image des dessins de mains – très investis affectivement – constitue un point central, nodal. En effet, nous sommes tentés de croire qu’elle métaphorise la conjonction de phénomènes psychiques observables dans le récit et appartenant à « la série des mécanismes découverts par Freud : refoulement, forclusion (ou réjection), négation (ou dénégation), désaveu (ou déni), dont la mise en perspective appelle la dénomination d’ensemble de travail du négatif⁴³ » qu’étudie André Green dans son essai. Rappelons d’ailleurs que certains de ces procédés défensifs avaient été identifiés par Jacques Derrida – dans son analyse de

³⁹ *Ibid.*, p. 44.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 45.

⁴¹ *Ibid.*, p. 47. Didi-Huberman souligne.

⁴² Le choix de cette image de main – qui n’apparaissait pas sur la couverture de la première édition parue dans la collection « Critique » en 1993 – peut probablement s’expliquer par le fait que, selon André Green, « la psychanalyse offre la particularité d’être le type de pratique qui rend visible le négatif plus qu’en aucun autre champ ». (*Le Travail du négatif*, Paris, Minuit, coll. « Reprise », 2011, p. 31.)

⁴³ *Ibid.*, p. 38-39.

« La mort conjurée » et de *La Leçon d'anatomie* – et décrits comme permettant de « rendre tolérable l'intolérable », d'atténuer le malaise provoqué par la mort : « Sous leur apparence négative ou oppositionnelle, à travers leur négativité grammaticale ou stratégique, refoulement, répression et dénégarion seraient au service d'une affirmation de la vie⁴⁴. »

Dans le catalogue *Le Plaisir au dessin*, « publié à l'occasion de l'exposition éponyme présentée au musée des Beaux-Arts de Lyon du 12 octobre 2007 au 14 janvier 2008⁴⁵ », les œuvres choisies par Jean-Luc Nancy – à qui on avait donné « carte blanche » pour le commissariat de cette exposition – sont regroupées par catégories dont la cinquième s'intitule : « De la main dessinante à la main dessinée ». S'y retrouvent des dessins de mains réalisés par Gabriel Orozco, Rosemarie Trockel, Man Ray, Claude Viallat, un anonyme bolonais, Jean-Baptiste Greuze, Annibale Carracci et Baccio Bandinelli qui ont inspiré aux commissaires la remarque suivante : « La main, deux fois sujet du dessin : c'est elle qui s'entend à le tracer, c'est elle que le dessin aime prendre comme motif. Il s'y plaît à lui-même⁴⁶. » Signalons que le nom de Sarah Kofman aurait pu s'ajouter à cette liste d'artistes dans la mesure où, dans *Rue Ordener, rue Labat*, elle raconte avoir fréquemment représenté ses propres mains au moyen du dessin :

⁴⁴ J. Derrida, « [sans titre] », *Les Cahiers du Grif, loc. cit.*, p. 141.

⁴⁵ *Le Plaisir au dessin. Carte blanche à Jean-Luc Nancy*, Jean-Luc Nancy, Éric Pagliano, Sylvie Ramond (commissaires de l'exposition), Paris et Lyon, Éditions Hazan et Musée des Beaux-Arts de Lyon, 2007, p. 6.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 89.

Ébranlée, outrée par les événements de la guerre et la mort de son mari, notre tante se convertit au judaïsme et partit avec ses deux enfants, Hanna et Aaron, fonder un moshav en « Israël ».

Ma sœur Rachel, en lui rendant visite, put récupérer des photos de mon père que nous ne possédions plus et voir les lettres écrites en yiddish avec les dessins de nos mains. Nous avions tous oublié ce geste si délicat de mon père, et *il me revint alors brusquement que pendant toute la durée de la guerre je n'avais cessé moi-même de dessiner mes mains.* (R, 63 ; nous soulignons.)

La singulière prédilection de Sarah pour le dessin de mains trouve ainsi son origine dans son passé infantile, marqué par l'influence, la bienveillance et l'affection de son père. La narratrice affirme avoir inlassablement imité le comportement de ce dernier (*reenactment*). Or en perpétuant ainsi cette habitude contractée du disparu, elle conservait avec lui un lien indéfectible.

En somme, dans ce passage, Sarah Kofman nous fait en quelque sorte le récit « d'un *événement de survivance* : effraction (surgissement du Maintenant) et retour (surgissement de l'Autrefois) mêlés. Autrement dit, [...] la concomitance inattendue d'un *contretemps* et d'une *répétition*⁴⁷ ». De plus, dans l'histoire personnelle de la narratrice, la main constitue selon nous une « forme survivante, au sens de Warburg⁴⁸ » dans la mesure où « elle survit, symptomatiquement et fantomalement, à *sa propre mort* : ayant disparu en un point de l'histoire ; étant réapparue bien plus tard, à un moment où, peut-être, on ne l'attendait plus⁴⁹ ». Enfin, le besoin impérieux de la petite fille de dessiner cette partie du corps nous permet de

⁴⁷ G. Didi-Huberman, *L'Image survivante, op. cit.*, p. 169. Didi-Huberman poursuit en affirmant que « Parler ainsi, c'est [...] retenir une leçon de Nietzsche. C'est invoquer, pour les images, le privilège de l'étrangeté temporelle, de l'*inactualité*. » (*Idem*) Dans ces deux passages, l'auteur souligne.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 67.

⁴⁹ *Idem.*

constater, comme le faisait Georges Didi-Huberman – en rapprochant Freud et Warburg –, que « la mémoire inconsciente ne se laisse appréhender que dans des moments-symptômes surgissant comme autant d'*actions posthumes* d'une origine perdue, réelle ou fantasmatique⁵⁰ ». Les dessins de mains effectués par la fillette pendant la guerre étaient ainsi révélateurs de la blessure profonde causée par la disparition de son père et de son inconsolable nostalgie pour l'époque où toute sa famille vivait ensemble.

7.3 Les visages

Dans un texte intitulé « En ce commun effroi... », Philippe Boutibonnes rappelle que « Sarah dessinait. Elle dessinait depuis toujours et de manière compulsive⁵¹. » Plus encore, il s'agissait pour elle d'« une activité obsédante qui s'instituait en rituel quotidien⁵² » et dont « nous restent quelques centaines de dessins exclusivement des visages impersonnels souvent asexués, sans identité véritable⁵³ ». Sans avancer qu'il s'agit d'un portrait de Berek Kofman, nous pouvons imaginer que le dessin « Surmoi » (figure masculine, tripartition du visage et du dessin évoquant la deuxième topique, contours nets, tracé presque enfantin, quasi effacement du

⁵⁰ *Ibid.*, p. 311. Didi-Huberman souligne.

⁵¹ P. Boutibonnes, « En ce commun effroi... », *Fusées*, n° 17, 2010, p. 9.

⁵² *Idem.* Roland Jaccard écrivait, dans le texte de son entretien avec la philosophe : « Alerte, chaleureuse, Sarah Kofman s'enthousiasme pour la diététique comme pour les expositions des musées viennois. Elle vante les vertus de la tomate et de l'artichaut et analyse, avec la même aisance, l'extase érotique qui émane des tableaux d'Egon Schiele, son peintre préféré. À ses heures perdues, il lui arrive même de jeter aux oubliettes folie et philosophie pour tâter du pinceau et réaliser quelques dessins inspirés par Egon Schiele. » (« Apprendre aux hommes à tenir parole », *Le Monde aujourd'hui*, *loc. cit.*, p. VII.)

⁵³ P. Boutibonnes, « En ce commun effroi... », *Fusées*, *loc. cit.*, p. 9.

corps)⁵⁴ – paru dans la revue *Trois* et dans les *Cahiers du Grif* (sans titre cette fois) – le prend en quelque sorte pour modèle et rend hommage à leur relation en témoignant picturalement de la double intériorisation d’une autorité et d’une pratique paternelles.



Fig. 1 « Surmoi », reproduit dans *Trois* (Laval, Éditions Trois), vol. 3, n° 1, automne 1987, p. 16, puis dans *Les Cahiers du Grif*, hors série n° 3, « Sarah Kofman », 1997, p. 27.

⁵⁴ Mentionnons au passage que Laplanche et Pontalis notent dans le *Vocabulaire de la psychanalyse* que « [c]’est le plus souvent à propos du surmoi qu’est dénoncé l’anthropomorphisme des concepts de la seconde topique freudienne ». (*Op. cit.*, p. 473.)

Or, dans un entretien avec le philosophe Claude Lévesque, Sarah Kofman rappelait que Freud « dit que la femme a un sur-moi moins important que l'homme. Et il dit qu'elle a un sur-moi moins important que l'homme parce que justement elle n'a pas eu à refouler, elle, l'Œdipe dans une certaine mesure. [...] même si les féministes ne sont pas contentes, je dirais que la femme n'a pas de sur-moi...⁵⁵ ». Ainsi, le personnage représenté par Sarah Kofman dans son dessin n'affiche-t-il pas l'air sévère, intransigent, inflexible du juge auquel est régulièrement associé le surmoi. Au contraire, il semble plutôt clément, indulgent, inquiet et sa bouche entrouverte laisse penser qu'il adresse un message à celle qui l'a dessiné et éprouve peut-être le besoin d'être consolée. Nous avons observé dans le précédent chapitre que la survie passait notamment par le rire. En effet, comme le fait remarquer Sarah Kofman :

[...] l'humour est, chez Freud, extrêmement valorisé. C'est une manière justement de ne pas devenir psychotique, que de se défendre contre les réalités. Et ça implique, chose très étonnante dans les derniers textes de Freud sur l'humour, [que] l'humour n'est possible que par un sur-moi extrêmement important. [...] parce que c'est le sur-moi qui regardant dans le moi qui est en train de gémir à cause de toutes les calamités qui lui arrivent, [...] dit : « Mais non, mais non, mais non, tu n'as pas... le monde n'est qu'un jeu... etc., et il n'y a pas à te plaindre... » [...]. Donc, c'est la figure du sur-moi là dedans qui vient le sauver⁵⁶.

⁵⁵ « L'énigme de la femme dans les textes de Freud », dans la série *L'Énigme du féminin*, 24 avril 1985, Fernand Ouellette (réal.), cahier n° 17 (Montréal, Maison de Radio-Canada), p. 5-6. Selon Michel Plon et Élisabeth Roudinesco, « son développement est distinct chez le garçon et chez la fille. Tandis que chez le garçon le surmoi revêt un caractère rigoureux, parfois féroce, qui résulte de la menace de castration vécue lors de la période œdipienne, chez la seconde, le parcours est différent : le complexe de castration s'est installé bien avant l'Œdipe. Le surmoi féminin sera par conséquent moins oppressant et moins impitoyable. » (« Surmoi », dans *Dictionnaire de la psychanalyse*, op. cit., p. 1058.)

⁵⁶ S. Kofman, « L'énigme de la femme dans les textes de Freud », dans *L'Énigme du féminin*, loc. cit., p. 12.

C'est, croyons-nous, entre autres pour ces raisons que le « Surmoi » représenté par Sarah Kofman peut être analysé comme veillant « sur-elle » et s'efforçant de la rassurer plutôt que de la réprimer ou de la critiquer.

Indéniablement, l'enfance de la philosophe avait favorisé l'adoption de ce mode d'expression (le dessin) qui, comme la lecture et l'humour, lui permit de continuer à vivre après la mort de son père. Mais le souvenir pénible de la disparition de ce dernier ne la quitta évidemment jamais. Nous pouvons d'ailleurs constater que les conséquences douloureuses de sa perte se font sentir dans son œuvre non seulement autobiographique mais également picturale. Dans la définition du mot « ressentiment » du *Trésor de la langue française informatisé*, nous trouvons l'acception suivante : « *BEAUX-ARTS*. [Corresp. à *ressenti* rem. s.v. *ressentir*] Technique qui accentue les contours ou les renflements d'un corps. » Dès lors, une question se fait jour : les contours très définis du dessin « Surmoi » traduiraient-ils un certain ressentiment à l'égard du père, en plus de celui qu'elle éprouvait fort assurément envers ceux qui l'ont tué ? Il faut mentionner que ce dessin aux contours arrêtés diffère de ceux – flous, indéfinis, estompés – des autres œuvres de Sarah Kofman qui ont été publiées dans des revues et au sujet desquelles Jean-Luc Nancy souligne, faisant évidemment signe, sans le nommer, vers Walter Benjamin : « Sarah dessine moins au trait qu'au frottis. Moins au contour qu'à l'*aura*. Moins silhouette que buée. Moins présence que hantise. Moins ici devant

nous que dans l'éloignement et l'indécision d'une venue possible et d'un départ certain⁵⁷. »

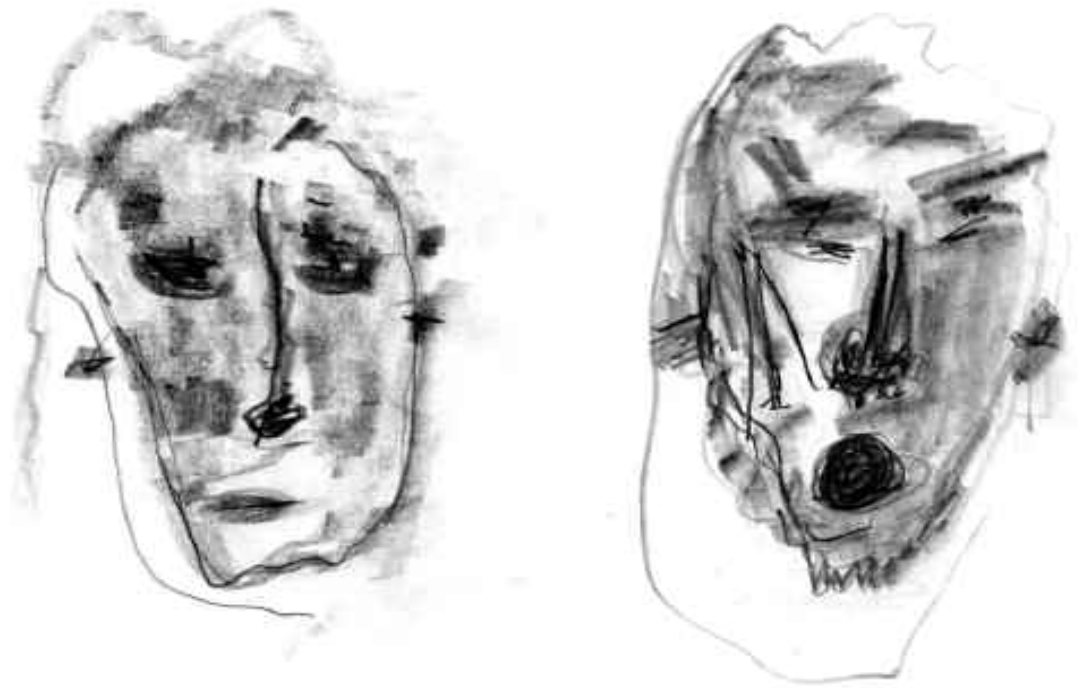


Fig. 2 Deux visages reproduits dans *Fusées* (Auvers-sur-Oise, Éditions Carte blanche), n° 17, 2010, p. 6.

Dans le court essai qu'il consacre aux dessins de Sarah Kofman⁵⁸ – dont certains, représentant surtout des visages, ont été reproduits en 2010 dans la revue *Fusées* –, Philippe Boutibonnes écrit :

⁵⁷ J.-L. Nancy, « Sarah dessine », *Fusées*, n° 17, 2010, p. 7. Nous pouvons supposer que l'image de son père hantait l'œuvre picturale de la philosophe. Selon Georges Didi-Huberman : « Une hantise ? C'est quelque chose ou quelqu'un qui revient toujours, survit à tout, réapparaît de loin en loin, énonce une vérité quant à l'origine. C'est quelque chose ou quelqu'un que l'on ne peut oublier. Impossible, pourtant, à clairement reconnaître. » (*L'Image survivante, op. cit.*, p. 28-29.)

Par la frontalité sans appel ; par la fixité presque abstraite des traits qui allège ces faces sans ombres de leur pesanteur ; par l'opacité des bouches évidées ou closes d'un trait irréductible ; par les orbites, plus sombres que la noirceur d'un trou, qui engloutissent ou dévorent la couleur, les segments et les courbes, chacune de ces effigies est définitivement rendue à l'anonymat : feuilletant ces fiches et affrontant l'affligeant incognito de ces traits, nous ne pouvons pas nous départir d'une muette inquiétude quand ce n'est pas d'une gêne oppressante⁵⁹.

Immanquablement, une angoisse diffuse étiret quiconque regarde les visages d'un gris blafard, fermés ou bouleversés, convulsés par l'horreur ou absolument impassibles, hurlants ou réduits au silence, dessinés par la philosophe. L'épouvante, l'appréhension et la stupéfaction – l'effroi mentionné dès l'intitulé du texte de Boutibonnes⁶⁰ – sont ainsi partagés à des degrés divers par les figures esquissées et celui qui les observe, mais aussi par Sarah Kofman. D'ailleurs, dans la traduction américaine de *Rue Ordener, rue Labat*, nous retrouvons le dessin d'un tel visage, assorti de la mention : « *Sarah Kofman selfportrait 1991* ».

⁵⁸ Philippe Boutibonnes fournit un certain nombre d'indications matérielles sur les dessins auxquels il a eu accès : « La presque totalité des dessins, figures et silhouettes, est tracée au crayon de grade moyen (B ou HB), plus rarement à l'encre noire, exceptionnellement à l'encre de couleur – orange pour 4 ou 5 d'entre eux. Le support qui reçoit et abrite ces tracés impatients est sans accident, sans grain ni relief. Lisse, absolument, comme la surface d'un miroir sans tain ou d'une vitre qui les isoleraient du monde. Les fiches de bristol blanc sans quadrillage, d'un format standardisé (20 x 12,5 cm) sont utilisées dans le sens vertical. Très occasionnellement, les fiches sont de plus petits formats (15 x 10 et 12,5 x 8 cm). » (« En ce commun effroi... », *Fusées, loc. cit.*, p. 9.)

⁵⁹ *Ibid.*, p. 11. Plus encore, selon Boutibonnes : « Leur face efface leur visage qui, par conséquent, n'est pas vu » (*ibid.*, p. 12). Comment ne pas associer ces personnages aux victimes du nazisme (telles que Berek Kofman et Hélène Goldenberg) et, plus particulièrement, dans cette optique (cf. *ibid.*, p. 10, 13, 14), à ceux que l'on nommait dans les camps les « musulmans » ? Comme l'écrit Jean-Luc Nancy : « Le "musulman" des camps [...] expose sa mort à même sa vie exténuée. Il est une "présence sans visage" [Primo Levi]. » (« La représentation interdite », *Au fond des images*, Paris, Galilée, coll. « Écritures/Figures », 2003, p. 91.)

⁶⁰ Nous pouvons reconnaître dans le titre de son essai une discrète allusion à la tragédie *Mithridate* (acte II, scène III) de Racine : « Et je ne dois la vie en ce commun effroi, / Qu'au bruit de mon trépas que je laisse après moi. » (*Théâtre complet*, t. II, Jean-Pierre Collinet, (éd.), Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1983, p. 154.) Le texte s'ouvre donc en quelque sorte tacitement sur une référence au sort funeste, tragique de la philosophe.

Rapprochant son amie disparue des personnages fantomatiques de ses dessins, Jean-Luc Nancy écrit, dans un texte qui soulève obliquement la question de l'identification, de l'assimilation d'un artiste aux figures de son œuvre :

Sarah revient de loin. N'en revient pas. Une distance la retient : elle n'est pas tout à fait là. Elle est avec ces espèces d'ombres, de spectres ou de pantins qui flottent dans la profondeur éparse, diffuse. C'est une aube ou un crépuscule à demeure : ça flotte, ça hésite entre chien et loup, entre corps et âme, entre figure et fumée⁶¹.

Nancy conclut son essai en adoptant le point de vue de la dessinatrice dont il exprime avec intensité, presque emphatiquement, la tension et la douleur dans une adresse au lecteur. Or, selon Paul de Man, « La figure dominante du discours épitaphique ou autobiographique, c'est [...] la prosopopée, la fiction de la voix d'outre-tombe⁶² ». Celui-ci nous rappelle aussi « l'étymologie du nom du trope, *prosopon poiein*, donner un masque ou un visage (*prosopon*). La prosopopée est le trope de l'autobiographie par lequel le nom de quelqu'un [...] est rendu aussi intelligible et mémorable [...] qu'un visage⁶³ ». Empruntant à la rhétorique, Jean-Luc Nancy reproduit ainsi le geste de la dessinatrice qui consiste à « donner un visage ». Ce faisant, il la fait revenir momentanément en faisant retentir sa voix dans sa bouche (indécidable appropriation ou expropriation de soi par l'autre dans cette « ventriloquie » ?) :

C'est mon secret, c'est moi secrète séparée de moi. Moi loin de ce qui me suppose moi. Moi devant mon secret révélé et scellé : révélation de son

⁶¹ J.-L. Nancy, « Sarah dessine », *Fusées*, loc. cit. p. 7.

⁶² Cité par Jacques Derrida, « Mnemosyne », dans *Mémoires – Pour Paul de Man*, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 1988, p. 47.

⁶³ *Ibid.*, p. 48. C'est Jacques Derrida qui souligne.

scellement. De sa suffocation. Moi vive et morte. Moi née et avortée. Moi lourde et impondérable, parlante et muette : me dessinant ma bouche sans mots, mon regard sans vue. Mais devenant moi-même ma vision, et cet appel à tous ceux qui la voient : ô vous qui m'avez lue et me lisez, vous qui m'avez entendue et m'avez parlé, vous qui m'avez tenue, voyez. Voyez quelle peine ici se dessine, s'efface et souffre encore de son effacement. Mais ne renonce pas à se dessiner⁶⁴.

Traduisant graphiquement sa souffrance dans ses dessins, Sarah Kofman se trouvait dans l'impossibilité de tirer un trait sur son passé, comme semble en témoigner son suicide. L'année de sa disparition, elle s'était doublement exposée puisqu'elle avait non seulement publié un récit entièrement autobiographique mais aussi présenté certaines de ses œuvres picturales au public : « *a first exhibition of her work was mounted in Paris shortly before her death in 1994*⁶⁵. »

Au début de l'essai à la mémoire de Jacques Derrida qu'il avait rédigé à partir d'un portrait réalisé par Valerio Adami, Jean-Luc Nancy formule ces quelques remarques préliminaires qu'il semble pertinent, en terminant, de rapporter à la philosophe :

⁶⁴ J.-L. Nancy, « Sarah dessine », *Fusées*, loc. cit., p. 8. Jacques Derrida écrit, dans *Mémoires – Pour Paul de Man* : « La mort, s'il y en a, je veux dire si elle arrive et n'arrive qu'une fois, à l'autre et à soi, c'est le moment où il n'y a plus de choix – pourrait-on penser – qu'entre la mémoire et l'hallucination. Si la mort arrive à l'autre et nous arrive par l'autre, l'ami n'est plus *qu'en nous, entre nous*. En lui-même, par lui-même, de lui-même, il n'est plus, plus rien. Il ne vit qu'en nous. Mais nous ne sommes jamais *nous-mêmes*, et entre nous, identiques à nous, un "moi" n'est jamais en lui-même, identique à lui-même, cette réflexion spéculaire ne se ferme jamais sur elle-même, elle n'apparaît pas *avant* cette *possibilité* du deuil, avant et hors de cette structure d'allégorie et de prosopopée qui constitue d'avance tout "être-en-nous", "en-moi", entre nous ou entre soi. Le *Selbst*, le *self*, le soi-même ne s'apparaît que dans cette allégorie endeuillée, dans cette prosopopée hallucinatoire – et avant même que la mort de l'autre n'arrive *effectivement*, comme on dit, dans la "réalité". » (*Op. cit.*, p. 49. Derrida souligne.) Pascale-Anne Brault et Michael Naas commentent cette dimension du deuil ainsi que certaines des propositions de *Mémoires – pour Paul de Man* dans « Compter avec les morts. Jacques Derrida et la politique du deuil » (*Chaque fois unique, la fin du monde*, op. cit., p. 26 et sq).

⁶⁵ D. Large, « "The Question of Art": Sarah Kofman's Aesthetics », dans *Sarah Kofman's Corpus*, loc. cit., p. 12.

Celui qui a disparu, qui n'apparaîtra plus jamais, celui-là dont l'existence est devenue cela même, ce fait qui n'en est plus un, ce *factum negativum* : de ne paraître plus au monde, de ne nous apparaître plus – celui-là, chaque disparu, ou celle-là, chaque disparue, ne cesse plus d'apparaître en tant que tel, en tant que ce perpétuel disparaissant dont l'image revient, d'autant plus insistante et présente qu'elle ne porte d'autre signe que son absence et que chacun de ses traits la retire. Du mort nous cherchons cette non-image qu'est pour nous la présence des vivants, le voisinage et la proximité qu'on ne regarde pas, qu'on ne dévisage pas car ce visage familier n'est pas donné à regarder mais on s'adresse à lui, on lui parle, on l'embrasse, on le prend dans ses mains. Du jour de la disparition commencent en même temps l'attente vaine durement déçue et la rencontre de l'image⁶⁶.

Selon Philippe Boutibonnes, malgré son absence, quelque chose de la philosophe subsiste dans ses dessins : « Nous ne sommes pas seuls... Présence de ces visages innumérés. Présence inépuisable de Sarah à travers eux. Sarah, *in absentia*⁶⁷. »

⁶⁶ J.-L. Nancy, *À plus d'un titre – Jacques Derrida (Sur un dessin de Valerio Adami)*, Paris, Galilée, coll. « Écritures/Figures », 2007, p. 9-10.

⁶⁷ P. Boutibonnes, « En ce commun effroi... », *Fusées*, *loc. cit.*, p. 15.

CONCLUSION

Oui, quel survécu dans le disparu ?

JEAN-LUC NANCY, *À plus d'un titre.*

Au terme de cette analyse de la question de la survie, il paraît indispensable de réfléchir à la postérité de Sarah Kofman et au rôle dévolu à ceux – amis, étudiants, lecteurs – qui lui ont survécu. Pour ce faire, il semble d'abord utile de citer une partie de la réponse qu'elle donna à la question « *Que reste-t-il de Sartre ?* », posée par Antoine de Gaudemar et Robert Maggiori du journal *Libération*, dix ans après la disparition du philosophe :

Si on n'identifie pas de façon métaphysique la vie à la vérité et la mort à l'erreur, [...], comment entendre le « reste vivant », et peut-on l'entendre de la même façon pour l'œuvre philosophique et littéraire [...] ? La vie et la mort peuvent-elles être définies, comme il est suggéré dans la question, par le caractère encore « opératoire » ou non des « idées » ou des « concepts », ce qui porterait à négliger les textes de fiction ou autobiographiques ? (*AM*, 25)

En 1990, la portée testamentaire de ce court texte ne pouvait sans doute pas échapper complètement aux lecteurs, mais les interrogations et les propositions qui

y sont formulées prendront une résonance particulièrement profonde et concrète après le décès de la philosophe le 15 octobre 1994.

Coïncidence troublante ou choix délibéré, Sarah Kofman s'est suicidée le jour du cent-cinquantième anniversaire de naissance de Nietzsche, penseur à qui elle avait consacré certains de ses plus importants travaux. Sous ce rapport, d'aucuns pourraient croire que ce geste marquait chez elle l'éclatant triomphe des forces actives ou, à l'inverse, l'aboutissement malheureux du développement des forces réactives dont nous avons démontré la présence agissante dans *Rue Ordener, rue Labat*. Selon Françoise Proust, « [e]n mettant fin à ses jours à l'âge de soixante ans, elle a affirmé que sa vie n'était plus vivable mais, en même temps, que la mort, dès lors qu'on se la donnait, était encore une affirmation de la vie¹. » Dans cet ordre d'idées, Philippe Boutibonnes soutient quant à lui que « [p]ar l'acte volontaire, la seule profération ou protestation à ses yeux justifiée, elle *déréalise* la mort – elle l'empêche de *se* réaliser – en lui ôtant son attribut fondamental : son irrévocabilité immaîtrisable². » Malgré l'indéniable intérêt et le précieux réconfort que peuvent offrir de telles interprétations « affirmatives », une nuance importante semble s'imposer. Fort pertinemment, celle-ci fut introduite dès novembre 1994 par Françoise Duroux qui écrivait : « [...] les discours au cimetière s'accordaient pour

¹ F. Proust, « Impasses et passes », *Cahiers du Grif*, *loc. cit.*, p. 5.

² P. Boutibonnes, « Une leçon, une lecture... », *Fusées*, *loc. cit.*, p. 36. L'auteur souligne.

admirer le geste de vie par lequel Sarah s'était donné la mort. J'ai un doute : la mort, même volontaire, est une solution ultime, à laquelle on est acculé ou contraint³. »

Sarah Kofman mit fin à ses jours l'année de la parution de *Rue Ordener, rue Labat*, récit dans lequel nous avons repéré et analysé dans cette thèse les traces d'émotions pénibles telles que le ressentiment et la mauvaise conscience. Tout en jugeant la question vouée à demeurer irrésolue, nous ne pouvons faire autrement que de continuer à nous demander, à la suite de Rachel Rosenblum :

Peut-on mourir de dire la catastrophe ? Faut-il voir le choix de la divulgation, avec tout ce qu'elle entraîne de retour des affects, comme un tournant fatal ? [...] peut-être n'y a-t-il aucune relation directe entre le processus au cours duquel un certain nombre de sentiments insupportables se retrouvent sur la place publique et la mort de ceux qui ont exprimé ces sentiments. Après tout, [...] Sarah Kofman était gravement malade⁴.

Nous pouvons également aborder le suicide sous un autre angle en évoquant la possibilité que Sarah Kofman ait pris (trop) au sérieux l'enseignement de Nietzsche au sujet de la philosophie et de la « maturité » :

Il faut commencer à temps et il faut aussi savoir s'arrêter à temps : il ne faut pas attendre d'être dans le malheur, comme le pensent ceux qui font dériver la philosophie du mécontentement. Ne pas philosopher dans la vieillesse ! Non parce qu'on ne serait plus apte alors à chercher la vérité, mais parce que les jugements qu'un vieillard porterait sur la vie seraient nécessairement

³ F. Duroux, « Comment philosophe une femme », *Les Cahiers du Grif*, loc. cit., p. 88. Duroux précise sa pensée : « Je livre juste ces quelques réflexions pour qu'un suicide ne soit pas interprété comme une victoire. Antigone aurait préféré vivre, et le suicide n'est que le dernier geste muet d'une parole qui n'a pas pu s'énoncer. » (*Ibid.*, p. 89.)

⁴ R. Rosenblum, « Peut-on mourir de dire ? », *Revue française de psychanalyse*, loc. cit., p. 114. Relativement aux ennuis de santé de Kofman, Françoise Armengaud notait : « Excès de la souffrance physique : permanentes douleurs, suite à un accident de voiture ; séquelles et angoisse de ce cancer pourtant opéré avec succès quelques années auparavant. » (« Le rire de Sarah », *Fusées*, loc. cit., p. 16.)

marqués par le ressentiment d'une vie affaiblie, malade. Parce que la philosophie est inséparable de la vie, parce qu'un système philosophique est toujours « une confession de son auteur, une sorte de mémoires involontaires » (*Par delà le bien et le mal*, 6), parce que toute thèse consciente renvoie toujours à une thèse inconsciente, anticipée, celle des pulsions, on ne doit pas philosopher à n'importe quel âge [...]. (*LD*, 160)

Quoi qu'il en soit, selon toute vraisemblance, plusieurs facteurs auront motivé ce passage à l'acte et rien ne nous autorise à prétendre pouvoir les identifier clairement (affects négatifs, témoignage, maladie, âge, etc.). Car, comme le souligne Françoise Armengaud : « Refuser le sens est une offense, mais le présumer est tout autant une violence. Et la dépositaire, qui seule pourrait dire, justement, s'en est allée⁵. »

Dans les témoignages apportés par les proches de Sarah Kofman peu ou longtemps après sa disparition, nous retrouvons parfois la référence au dernier entretien téléphonique qu'ils eurent avec elle. Jean Maurel – qui se reproche d'avoir cessé de la fréquenter et s'accuse de l'avoir négligée – confie : « Quelques jours avant ta disparition, je t'ai enfin téléphoné, éprouvant la faiblesse dérisoire des mots précipités pour te rassurer et pour me rassurer et pour tenter de me rattraper maladroitement, confusément, grossièrement, alors que je sentais qu'il était trop tard pour te parler, te reparler⁶. » Faisant elle aussi l'aveu d'un sentiment de culpabilité inaltérable, bien qu'éprouvé pour des raisons différentes, Françoise Armengaud exprime ainsi son chagrin : « Je me souviens comme d'un remords de notre dernière conversation au téléphone, l'avant-veille de ta mort, où tu m'exposais longuement tes multiples souffrances. De ces conversations, je croyais fermement que nous en

⁵ *Ibid.*, p. 16.

⁶ J. Maurel, « Enfances de Sarah », *Les Cahiers du Griffon*, loc. cit., p. 66.

aurions encore beaucoup d'autres, nous en avons déjà eu tant de semblables – plaintes et projets mêlés – dans le passé. Me voici donc à jamais coupable de n'avoir su déceler ce que celle-là portait d'ultime⁷. » Enfin, Gabrielle Colace, dont Sarah Kofman était la directrice de recherche, fait part de l'immense désarroi qu'elle ressentit à la suite de leur dernier entretien. Nous pouvons aisément imaginer la consternation semée chez elle par la révélation du funeste dessein de son interlocutrice : « Lorsque je l'appelai par téléphone à la fin de l'été pour lui dire que j'avais terminé la rédaction de mon mémoire, elle me fit part de ses regrets de ne pouvoir me lire et de sa décision de mettre fin à ses jours. Difficile conversation téléphonique. Douloureux sentiment d'impuissance après avoir raccroché⁸. »

Si Sarah Kofman avait pu confier son intention de mourir – obligeant la personne ainsi mise au courant à se projeter dans la position du survivant –, la possibilité de demeurer en vie après la disparition de la philosophe, d'être celui ou celle qui porterait le deuil, se sera profilée chez ses proches dès leurs premières rencontres avec elle. Précisons que ce sombre pressentiment n'était pas uniquement causé par les angoisses que pouvait leur exprimer Sarah Kofman et qu'il n'assaillait pas seulement ceux qui l'entouraient. C'est ce que nous fait remarquer Jacques Derrida dans son texte à la mémoire de la philosophe : « Dès le premier moment, les amis deviennent, par situation, des survivants virtuels, actuellement virtuels ou virtuellement actuels, ce qui revient presque au même. Ils le savent, les amis, l'amitié respire ce savoir, elle le respire jusqu'à l'expiration, jusqu'au dernier

⁷ F. Armengaud, « Le rire de Sarah », *Fusées*, *loc. cit.*, p. 17.

⁸ G. Colace, « Sarah Kofman », dans *Les Profs de philo vus par leurs élèves*, *op. cit.*, p. 215.

soupir⁹. » Plus tard, lorsque la mort arrive, elle laisse présager au survivant sa propre disparition, dont il ignore toutefois généralement si elle sera imminente ou lointaine. Elle l'amène inévitablement à y réfléchir, à se la représenter d'avance, à l'envisager paisiblement ou anxieusement, à l'accepter, à l'espérer ou à la redouter. En d'autres mots, selon Françoise Armengaud :

Une méditation sur la mort de l'autre, de l'amie, fait difficilement l'économie d'un retour sur soi. [...] Sarah [...] me donne à penser l'image anticipée de mon propre devenir/avenir, finitude brève en voie d'effacement, subjuguée par l'inexorable avancée des temps, indécise mesure de ce que l'on aimerait décrire comme un compte à rebours si, justement, les quantités n'étaient, comme on dit en algèbre, de parfaites inconnues¹⁰.

Bouleversés par sa mort, certains proches de Sarah Kofman ont témoigné publiquement de l'affection sincère qu'ils avaient pour elle. D'ailleurs, sur sa tombe : « Une petite plaque de marbre porte gravée l'inscription d'une promesse : "Sarah, notre amie, nous ne t'oublierons jamais". L'assurance de la mémoire du cœur, seul serment [qu'elle eût] pu exiger et accepter. L'amitié était une relation majeure pour [elle]¹¹. » Le lecteur de *Rue Ordener, rue Labat* peut observer l'importance qu'elle accorda dès sa jeunesse aux rapports amicaux puisque, dans les dernières pages du récit, elle décrit les liens forts qui l'unissaient à deux de ses camarades. Elle avait fait la rencontre de Monique Delrieu pendant la période où elle vivait au Moulin : « nous allions ensemble faire des matchs [de basket] dans les

⁹ J. Derrida, « [sans titre] », *Les Cahiers du Griffon*, loc. cit., p. 134. Sur ce point, cette « loi », nous renvoyons à l'introduction de Pascale-Anne Brault et Michael Naas, « Compter avec les morts. Jacques Derrida et la politique du deuil », dans Jacques Derrida, *Chaque fois unique, la fin du monde*, op. cit., p. 15-16, 30-32. Ce passage de l'hommage de Derrida à Kofman (dont une version abrégée constitue le chapitre XI du recueil) y est d'ailleurs cité (p. 32).

¹⁰ F. Armengaud, « Le rire de Sarah », *Fusées*, loc. cit., p. 15.

¹¹ *Ibid.*, p. 12.

petites villes voisines et nous devînmes vite des “inséparables”. » (R, 96) Par la suite, elle avait fréquenté le même lycée qu’Isaure de Lesseps¹², avec qui elle partageait des activités culturelles et entretenait une complicité intellectuelle : « je lui [« mémé »] parlai longuement [...] de mon amie Isaure qui me payait le “poulailler” à la Comédie-Française et le cinéma, et des discussions que j’avais avec elle des heures entières sur l’existence ou la non-existence de Dieu, assises toutes deux sur les marches d’un escalier au jardin du Luxembourg, où nous déjeunions d’un sandwich ». (R, 98)

Interrogeant la survie du point de vue de l’amitié, nous croyons nécessaire de rassembler quelques souvenirs conservés et relatés par ceux qui ont connu la disparue. Il paraît d’autant plus justifié de le faire que, dans « Cours, Sarah ! », Jean-Luc Nancy écrit, à propos de la philosophe, qu’« elle s’intéressait aux anecdotes en général, dont elle disait qu’elles sont “l’équivalent d’une ‘touche’ qui souligne l’essentiel, la beauté, la seule chose irréfutable, la seule qui demeure quand la ‘vérité’ du système a disparu” [NSP, 19]¹³ ». Nancy ajoute : « C’est pourquoi je raconte quelques anecdotes sur elle. Je ne peux pas la séparer de ces anecdotes. C’est ainsi qu’elle était absolument fidèle : n’oubliant rien, pas une “touche” de ses amis, car la fidélité lui était le cours même de la vie¹⁴. » Dans les hommages rendus

¹² Le nom de famille d’Isaure n’apparaît pas dans la version publiée, mais uniquement dans le manuscrit de *Rue Ordener, rue Labat*, *op. cit.*, f. 46.

¹³ J.-L. Nancy, « Cours, Sarah ! », *Les Cahiers du Grif*, *loc. cit.*, p. 30.

¹⁴ *Idem.* Dans cet ordre d’idées, dans « Compter avec les morts », Pascale-Anne Brault et Michael Naas mentionnent que, dans les hommages colligés dans *Chaque fois unique, la fin du monde*, « Derrida relate les souvenirs personnels qu’il a du défunt : les rencontres avec Maurice Blanchot en mai 1968, un voyage en avion à destination de Baltimore avec Roland Barthes, une balade en voiture à Chicago avec son fils et Paul de Man, des histoires racontées lors de dîners avec Sarah Kofman, les

à Sarah Kofman, nous retrouvons à l'occasion des anecdotes rapportées par ceux qui l'ont côtoyée, des détails rendant compte d'un aspect marquant d'une amitié ou d'une personnalité. Nous en donnerons trois exemples : successivement, ceux d'un ami, d'une collègue et d'une étudiante. Jean Maurel fait ainsi le récit de leur première rencontre :

[...] c'était dans les années soixante [...] : nous nous réunissions, comme des insurgés, je crois, pour tenter de changer quelque chose à l'enseignement de la philosophie. [...] Je me souviens que je devais garder un de mes fils, qui à l'époque était un tout jeune enfant [...]. Très sage [...], il ne tardait pas à s'endormir sur une chaise [...].

Tout le monde ainsi pouvait oublier cet enfant [...]. Quelqu'un pourtant, lui prêtait une tendre, silencieuse et émouvante attention, quelqu'un qui avait ce très rare sourire de connivence avec l'enfance [...] : c'était Sarah, telle que je l'ai découverte, la première et la plus forte image que je veux *garder* d'elle¹⁵ [...].

Signalant d'emblée qu'elle « n'appartenai[t] pas au cercle de ses intimes¹⁶ », Françoise Collin se remémore la prestation livrée par Sarah Kofman dans le séminaire auquel elle l'avait invitée dans les années quatre-vingt-dix :

Elle était arrivée avec ponctualité, emmitouflée, le bonnet enfoncé jusqu'aux oreilles, les traits serrés, brandissant au bout d'une ficelle la planchette qui lui permettrait de franchir sans douleur les trois marches du perron de l'École normale. J'avais à sa demande apporté deux coussins pour lui caler le dos sur sa chaise. Mais quand elle se fut mise à parler, son visage s'emplit de

derniers échanges téléphoniques avec Louis Althusser et Jean-François Lyotard, l'ultime lettre reçue de Michel Servière. Il en fait le récit et il se souvient, mais il se pose à chaque fois la question du tact et du goût qu'il y a à agir de la sorte ; il tente ainsi d'éviter le *pathos* insidieux du souvenir personnel. » (*Op. cit.*, p. 25. Les italiques sont dans le texte.)

¹⁵ J. Maurel, « Enfances de Sarah », *Cahiers du Grif*, *loc. cit.*, p. 55-56. Les italiques sont dans le texte. Dans un même ordre d'idées, Jean-Luc Nancy souligne : « Elle était, elle sans enfants, très attentive aux enfants des autres. Une fois échangées les nouvelles du métier, des livres, et de la santé, elle ne manquait jamais de s'informer exactement de ce qui arrivait à mes enfants, et elle n'oubliait rien. » (« Cours, Sarah ! », *Les Cahiers du Grif*, *loc. cit.*, p. 31.) Nancy disait aussi de Sarah Kofman qu'elle « comptait ses livres comme autant d'enfants ». (*Idem*) C'est à travers eux que la philosophe, selon l'expression courante, se survivra.

¹⁶ F. Collin, « L'impossible diététique. Philosophie et récit », *Les Cahiers du Grif*, *loc. cit.*, p. 11.

couleurs, et elle se débarrassa tour à tour de ses couches de vêtements, se leva de son siège, abandonnant sans même s'en apercevoir les indispensables coussins qui étaient tombés sur le sol. J'assistai ainsi à ce qui m'apparut comme un véritable strip-tease devant un public fasciné : un déshabillage de l'âme vers le beau sur le fil de la parole. C'est alors qu'elle déclara subitement, avec un sourire à demi-malicieux, qu'il lui arrivait de regretter de n'avoir pas fait des enfants plutôt que des livres. Peut-être Nietzsche l'en aurait-il aimée davantage. Et personne ne sut s'il fallait rire¹⁷.

Gabrielle Colace raconte quant à elle un quiproquo laissant percevoir en même temps l'intransigeance intellectuelle et la bienveillance touchante, la sollicitude inquiète de sa professeure :

Durant une pause, alors que j'avais à la main un livre de Nietzsche, Sarah m'apostropha avec un ton quelque peu agressif, me demandant ce que je pouvais bien fabriquer avec une telle traduction. La semaine suivante, elle me surprit en me demandant si j'allais mieux. Ne comprenant pas, hésitant une réponse, elle précisa qu'elle voulait savoir si mon rhume était parti. Elle avait remarqué un rhume que j'avais moi-même oublié. Je m'étais procuré une autre traduction et le texte allemand¹⁸.

De tels souvenirs peuvent (re)créer le sentiment d'une certaine proximité avec la disparue. De plus, les qualificatifs qu'utilisent ses proches pour la décrire sont susceptibles d'imprégner la mémoire des lecteurs et d'agir sur la perception qu'ils se feront d'elle : Jean-Luc Nancy dit qu'elle était « professeur “dans l'âme”¹⁹ » ; Françoise Collin signale qu'« elle était toujours tout à la fois au plus mal et absolument vivante²⁰ » ; Françoise Armengaud la présente comme « petite et clamante, volubile, agitée, espiègle, véhémence, fâchée, inquiète, susceptible,

¹⁷ *Ibid.*, p. 15.

¹⁸ G. Colace, « Sarah Kofman », dans *Les Profs de philo vus par leurs élèves*, op. cit., p. 217.

¹⁹ J.-L. Nancy, « Cours, Sarah ! », *Les Cahiers du Grif*, loc. cit., p. 31.

²⁰ F. Collin, « L'impossible diététique. Philosophie et récit », *Les Cahiers du Grif*, loc. cit., p. 16.

outrée, trépigante, volcanique jusqu'à paraître parfois odieuse²¹ » ; Jacques Derrida parle de « ses forces de vivante irrédentiste²² »...

Parmi les amitiés qui ont été déterminantes pour Sarah Kofman, il importe de revenir sur celle qui la liait à Jacques Derrida même si, comme l'admet publiquement le philosophe, leur relation fut souvent « tendue », voire conflictuelle. Rappelons qu'ensemble, ils assumèrent, entre autres, des responsabilités éditoriales et participèrent aux activités du GREPH (Groupe de recherches sur l'enseignement philosophique²³). Dans l'émouvant hommage qu'il lui rendit après sa mort, Derrida notait : « Ce que nous avons partagé dans l'espace public, voire dans les lieux de la publication, cela tint d'abord aux jeux, aux enjeux ou aux épreuves de la philosophie, de la pensée, de l'enseignement, de la lecture et de l'écriture. [...] Ceux que la chose intéresse en trouveront mille et mille petits signes dans nos publications respectives²⁴. » Et même dans un rêve, pouvons-nous ajouter depuis la parution de la transcription que fit Sarah Kofman de l'un des siens : « Éveillée par l'angoisse, pas tout à fait sûre d'avoir seulement rêvé, je murmure : “lait de ma mort...”²⁵. » Les lecteurs de Derrida reconnaîtront dans ce fragment chuchoté un vers composé et publié pendant son adolescence, cité dans *Glas*, puis *La Vérité en*

²¹ F. Armengaud, « Le rire de Sarah », *Fusées, loc. cit.*, p. 16.

²² J. Derrida, « [sans titre] », *Les Cahiers du Grif, loc. cit.*, p. 133.

²³ Sur ce combat commun, voir notamment le texte de Sarah Kofman : « Philosophie terminée, philosophie interminable », reproduit en annexe dans *Lectures de Derrida (LD, 153-184)*.

²⁴ J. Derrida, « [sans titre] », *Les Cahiers du Grif, loc. cit.*, p. 133-134.

²⁵ S. Kofman, « La mort blanche », *Fusées*, n° 16, 2009, p. 7. Ndr : « Cette brève transcription d'un rêve, non datée, a été retrouvée récemment dans les archives de Sarah Kofman par Alexandre Kyritsos, qui l'a confiée à la revue. »

peinture et dessiné par Valerio Adami : « Glu de l'étang lait de ma mort noyée²⁶ ». Une analyse du contenu de ce rêve s'imposerait mais, la sachant impossible hormis par la rêveuse elle-même, nous citons ici ce passage pour souligner l'incroyable vivacité de certaines impressions de lecture, la diversité des voies qu'elles empruntent pour s'exprimer et, surtout, l'influence significative exercée par la pensée de Jacques Derrida chez Sarah Kofman. Cette considération était réciproque puisque le philosophe témoigna de la haute estime dans laquelle il tenait son amie et ses travaux : « On ne peut pas tout dire, c'est impossible, tout dire de Sarah, de ce qu'elle fut, pensa, écrivit, d'une œuvre dont l'avenir n'en finira pas de dire la richesse, la force et la nécessité²⁷. »

La survie d'un philosophe, nous l'avons mentionné dans l'introduction, dépend grandement de ses lecteurs. C'est du moins ce que Sarah Kofman laisse entendre dans la conclusion de sa réponse à *Libération*, qui concilie une exigence intellectuelle et une forme de promesse à l'égard de l'auteur dont la mort est commémorée dans les pages du journal :

« *Que reste-t-il de Sartre aujourd'hui ?* » Cette question serait [...] fidèle au projet fondamental de l'auteur, celui de nous contraindre à le faire survivre

²⁶ Sur ce vers, cf. B. Peeters, *Derrida, op. cit.*, p. 43 et 328-329. Notons que, dans le rêve de Kofman, le vers partiellement cité n'est pas désigné comme tel ni attribué à l'auteur. Dans *Glas*, Derrida écrit : « J'oubliais. Le premier vers que j'aie publié : "glu de l'étang lait de ma mort noyée". » (Paris, Galilée, coll. « Digraphe », 1974, p. 219.) Dans *La Vérité en peinture*, le dessin d'Adami est reproduit (Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1978, p. 179.) Derrida écrit dans ce livre : « Sol ou abîme du tableau : touchant au fond de la mer, algue très vive et droite, autochtone, ou galère naufragée, épave immobile et monumentale, un vers déjà "cité" dans *Glas*, ici de très haut repêché, entre des guillemets, des angles, des noires aussi sans portée. Au commencement c'était le premier vers d'un mauvais poème qu'à dix-sept ans j'ai publié dans une petite revue méditerranéenne qui a sombré depuis et dont j'ai abandonné mon unique exemplaire dans un vieux coffre à El-Biar. [...] ». (*Ibid.*, p. 183.) Nous l'interrompons ici, mais le commentaire s'y poursuit.

²⁷ J. Derrida, « [sans titre], *Les Cahiers du Grif*, loc. cit., p. 135.

en l'incorporant. Ce qui implique de voir d'abord « Sartre » comme un vivant et ses textes comme des symptômes d'une certaine façon de vivre et de vouloir les choses humaines qui ont existé (en rapport avec des conditions déterminées, historiques, politiques, pulsionnelles, etc.), ont donc été possibles, et sont comme telles irréfutables, irremplaçables. C'est seulement de ce point de vue disons nietzschéen que Sartre reste bel et bien vivant : la lecture symptomale de son œuvre reste à faire. (*AM*, 25)

Sarah Kofman n'aura cessé de l'affirmer : « la philosophie est inséparable de la vie, le philosophe de son corps et de ses désirs. » (*LD*, 161) Dans un entretien, elle déclarait en ce sens : « Il y a pour moi une sorte de jubilation à montrer chez les philosophes les plus grands qui croient poursuivre une recherche rationnelle, pure, indépendante de leurs pulsions, qu'ils se trouvent à leur insu menés par elles, même si, évidemment, le destin de la pensée n'est pas réductible au destin des pulsions²⁸. » Nous avons suivi l'enseignement de Sarah Kofman et tenté d'observer, dans ses écrits autobiographiques, « les inhibitions autant que les actes, les disparitions autant que les événements, les choses latentes autant que les choses patentes²⁹ ». Nous nous sommes ainsi intéressés non seulement aux faits relatés et aux circonstances décrites dans les textes, mais aussi à ce qui n'y est qu'implicitement suggéré, à ce qui y est refoulé ou passé sous silence. En nous montrant attentifs aux phénomènes qui débordaient du cadre de la narration, nous souhaitons faire ressortir ce que l'œuvre contenait de plus intimement et extraordinairement (sur)vivant.

²⁸ S. Kofman, « La question des femmes : une impasse pour les philosophes », entretien réalisé par Joke Hermsem, *Les Cahiers du Griff*, n° 46, *loc. cit.*, p. 65.

²⁹ G. Didi-Huberman, *L'Image survivante*, *op. cit.*, p. 329. Nous reprenons les mots qu'utilise Didi-Huberman pour parler du « modèle symptomal freudien dans le champ des études historiques » (*idem*), afin de décrire partiellement notre « méthode » de lecture.

En terminant, nous voulons insister sur le caractère essentiel que revêtait l'écriture pour Sarah Kofman. Jean-Luc Nancy – élaborant une sorte de *cogito* kofmanien (« j'écris, donc je suis ») ? – considère que « Sarah *écrivait pour vivre*, comme on le dirait de quelqu'un qui en fait métier : mais dans son cas, au-delà du métier, là où il ne s'agit pas d'assurer sa subsistance, mais d'attester une existence³⁰. » Pour l'amie à qui Nancy rend hommage, l'écriture s'avérait certes indispensable à la vie. Mais tout permet de penser que le rythme de publication très soutenu qu'elle réussit à maintenir pendant plus de vingt ans traduisait aussi son inquiétude persistante par rapport à une survie menacée – nous avons pu l'observer tout au long de cette thèse – dès l'enfance. Ainsi, croyons-nous pouvoir associer la philosophe au projet qu'elle attribuait à Sartre, non loin de qui elle repose aujourd'hui au cimetière Montparnasse³¹ : « celui d'écrire [...] pour survivre,

³⁰ J.-L. Nancy, « Cours, Sarah ! », *Les Cahiers du Griffon*, loc. cit., p. 29. En italiques dans le texte.

³¹ F. Armengaud écrit : « Entrons dans ce cimetière par la porte Edgar Quinet. Dans l'allée qui abrite Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre, et à quelque pas de Marguerite Duras, ta tombe, simple, de pierre ocre. Un seul nom, le tien : Sarah Kofman. Deux dates : 1934-1994. » (« Le rire de Sarah », *Fusées*, loc. cit., p. 12.) À propos de Sartre, Françoise Armengaud fait référence dans son hommage au texte que Sarah Kofman écrivit au sujet du livre de Denis Hollier consacré à ce penseur (et dans lequel elle va plus loin que dans « Au-delà de la mélancolie ») : « tu notais ceci : “Le projet fondamental de Sartre [...] c'est d'écrire pour survivre : projet non dépourvu d'agressivité [...] projet de refuser – tel un *dibbouk* – de se laisser enterrer, projet de devenir un fantôme qui ne cessera de nous hanter comme notre propre double ; qui, tel un vampire, ne nous laissera pas en paix tant que nous ne l'aurons pas incorporé ; projet de faire de nous tous, à tout moment et partout, des mélancoliques, afin que nous éprouvions le manque de celui qui a nom Sartre, et dont la disparition devrait faire de nous des infirmes, des mutilés, des castrés [S, 143-144]”. Toi, ce serait plutôt : écrire pour ne pas manquer ; être en quelque sorte toujours présent-e par le texte. Le livre, la page, telles lignes, répondront toujours “Me voici !” à tout appel, à toute interrogation. Confiée à ses quelque vingt-cinq ouvrages (sans doute davantage) – qu'elle appelait ses “enfants” – l'écriture et la pensée de Sarah Kofman ne sauraient nous manquer. » (*Ibid.*, p. 14.) Sur ce dernier point, nous souhaitons *in fine* nuancer l'affirmation de Françoise Armengaud : car si les livres de Sarah Kofman « attestent [son] existence », et cela indéniablement, ceux-ci renvoient aussi inévitablement à l'absence de la disparue, au fait que sa présence fait désormais cruellement défaut et que son œuvre a été brutalement interrompue. De plus, dire « “Me voici !” », c'est espérer, nous semble-t-il, qu'on ne sera pas oublié, qu'un appel sera lancé auquel il faudra répondre, bref, qu'on aura bien dû manquer à quelqu'un pour que cet appel soit suscité et entendu. « “Me voici !” » ? Nous l'entendons comme une inflexion inquiète, une demande, une prière, une supplication même – oui, la voix de Sarah Kofman nous manque.

refuser de se laisser enterrer, et de faire donc de nous, les survivants, des mélancoliques éprouvant le manque de [celle] qui a nom » (*AM*, 25) : Sarah Kofman.

BIBLIOGRAPHIE

ŒUVRES DE SARAH KOFMAN CITÉES

KOFMAN, Sarah, *Camera obscura. De l'idéologie*, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 1973.

———, *Quatre Romans analytiques*, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 1974.

———, « Vautour rouge (Le double dans *Les Élixirs du diable* d'Hoffmann) », dans Sylviane Agacinski, Jacques Derrida, Sarah Kofman *et al.*, *Mimesis des articulations*, Paris, Aubier-Flammarion, 1975, p. 95-163.

———, *Comment s'en sortir ?*, Paris, Galilée, coll. « Débats », 1983.

———, *Nietzsche et la métaphore*, deuxième édition revue et corrigée, Paris, Galilée, coll. « Débats », 1983 [1972].

———, *Autobiogriffures – Du chat Murr d'Hoffman*, Paris, Galilée, coll. « Débats », 1984 [1976].

———, *Lectures de Derrida*, Paris, Galilée, coll. « Débats », 1984.

———, *L'Enfance de l'art. Une interprétation de l'esthétique freudienne*, Paris, Galilée, coll. « Débats », 1985 [1970].

———, *Nietzsche et la scène philosophique*, Paris, Galilée, coll. « Débats », 1986 [1979].

———, *Pourquoi rit-on ? Freud et le mot d'esprit*, Paris, Galilée, coll. « Débats », 1986.

———, *Conversions. Le Marchand de Venise sous le signe de Saturne*, Paris, Galilée, coll. « Débats », 1987.

———, *Paroles suffoquées*, Paris, Galilée, coll. « Débats », 1987.

———, « Shoah (ou la Dis-Grâce) », *Les Nouveaux Cahiers* (Paris, Alliance israélite universelle), n° 99, hiver 1988-1989, p. 67.

———, « Au-delà de la mélancolie », *Libération*, 23-24 juin 1990, p. 25.

———, *Séductions. De Sartre à Héraclite*, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 1990.

———, « *Il n'y a que le premier pas qui coûte* ». *Freud et la spéculation*, Paris, Galilée, coll. « Débats », 1991.

———, *Explosion I. De l'« Ecce Homo » de Nietzsche*, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 1992.

———, *Explosion II. Les enfants de Nietzsche*, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 1993.

———, « Les “mains” d'Antelme. Post-scriptum à *Paroles suffoquées* », *Lignes* (Paris, Éditions Hazan), « Robert Antelme, présence de *L'Espèce humaine* », n° 21, janvier 1994, p. 159-163.

———, *Rue Ordener, rue Labat*, Paris, Galilée, coll. « Lignes fictives », 1994.

———, *Le Mépris des Juifs. Nietzsche, les Juifs, l'antisémitisme*, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 1994.

———, *L'Imposture de la beauté*, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 1995.

———, « La mort conjurée. Remarques sur *La Leçon d'anatomie du docteur Nicolas Tulp*, 1632 Mauritshuis, La Haye », *La Part de l'Œil* (Bruxelles), « Médecine et arts visuels », n° 11, 1995, p. 41-45.

———, *Rue Ordener, Rue Labat: autobiographisches Fragment*, tr. allemande Ursula Beitz, Tübingen, Edition Diskord, 1995.

———, *Rue Ordener, rue Labat*, tr. anglaise Ann Smock, Lincoln et Londres, University of Nebraska Press, coll. « Stages », 1996.

———, « Tombeau pour un nom propre », *Les Cahiers du Griffon* (Paris, Descartes & Cie), hors série n° 3, « Sarah Kofman », 1997, p. 169-170.

———, « “Ma vie” et la psychanalyse », *Les Cahiers du Griffon* (Paris, Descartes & Cie), hors série n° 3, « Sarah Kofman », 1997, p. 171-172 ; texte d'abord paru dans *Première Livraison* (Paris, Christian Bourgois), n° 4, février-mars, 1976.

———, *Calle Ordener, calle Labat*, tr. espagnole, préface et édition de Luis Aragón González, Madrid, Cuatro, ediciones, 2003.

———, « La mort blanche », *Fusées* (Auvers-sur-Oise, Éditions Carte blanche), n° 16, 2009, p. 7.

DESSINS DE SARAH KOFMAN

KOFMAN, Sarah, « Surmoi », reproduit dans *Trois* (Laval, Éditions Trois), vol. 3, n° 1, automne 1987, p. 16 et dans *Les Cahiers du Grif* (Paris, Descartes & Cie), hors série n° 3, « Sarah Kofman », 1997, p. 27.

———, [Deux visages] reproduits dans *Fusées* (Auvers-sur-Oise, Éditions Carte blanche), n° 17, 2010, p. 6.

ARCHIVES

KOFMAN, Sarah, Manuscrit de *Rue Ordener, rue Labat*, cote KFM2.A15-01.01, fonds Sarah-Kofman (KFM), Institut Mémoires de l'édition contemporaine (IMEC – Abbaye d'Ardenne), Saint-Germain-la-Blanche-Herbe.

NANCY, Jean-Luc, Lettre à Sarah Kofman datée du 15/11/90, dossier « Correspondance avec Jean-Luc Nancy », fonds Sarah-Kofman (KFM), Institut Mémoires de l'édition contemporaine (IMEC – Abbaye d'Ardenne), Saint-Germain-la-Blanche-Herbe.

ENTRETIENS AVEC SARAH KOFMAN

DEGOY, Lucien, « Le mot d'esprit, l'humour, la mort et Freud selon Sarah Kofman », *L'Humanité* (Paris), 25 janvier 1994, p. 19.

HERMSEM, Joke, « La question des femmes : une impasse pour les philosophes », entretien réalisé le 12 avril 1991, *Les Cahiers du Grif* (Paris, Descartes & Cie), « Provenances de la pensée femmes/philosophie », n° 46, printemps 1992, p. 65-74.

JACCARD, Roland, « Apprendre aux hommes à tenir parole », portrait de Sarah Kofman, *Le Monde aujourd'hui*, 27-28 avril 1986, p. VII.

LÉVESQUE, Claude, « L'énigme de la femme dans les textes de Freud », dans la série *L'Énigme du féminin*, 24 avril 1985, Fernand Ouellette (réal.), cahier n° 17 (Montréal, Maison de Radio-Canada), 14 p.

RODGERS, Catherine, « Sarah Kofman », dans C. Rodgers, *Le Deuxième Sexe de Simone de Beauvoir. Un héritage admiré et contesté*, Paris, Montréal, L'Harmattan, coll. « Bibliothèque du féminisme », 1998, p. 165-186.

SUR SARAH KOFMAN ET SON ŒUVRE

ALTOUNIAN, Janine, « L'école de la République, jadis "mère adoptive" pour les sinistrés, l'est-elle encore ? », *Les Temps modernes* (Paris, Gallimard), septembre-octobre 2001, n^{os} 615-616, p. 167-179.

ARMENGAUD, Françoise, « *Sarahs Lachen* », dans *Sie ist gegangen. Geschichten vom Abschied für immer*, Traude Bürhmann (éd.), Berlin, Orlanda Frauenverlag, 1997, p. 123-130.

———, « Le rire de Sarah », *Fusées* (Auvers-sur-Oise, Éditions Carte blanche), n° 16, 2009, p. 12-18.

BOUTIBONNES, Philippe et Alexandre KYRITSOS, « Repères », *Fusées* (Auvers-sur-Oise, Éditions Carte blanche), n° 16, 2009, p. 5-6.

———, « Une leçon, une lecture », *Fusées* (Auvers-sur-Oise, Éditions Carte blanche), n° 16, 2009, p. 31-36.

———, « En ce commun effroi... », *Fusées* (Auvers-sur-Oise, Éditions Carte blanche), n° 17, 2010, p. 9-15.

CHANTER, Tina, « *Eating Words: Antigone as Kofman's Proper Name* », dans *Enigmas. Essays on Sarah Kofman*, Penelope Deutscher et Kelly Oliver (éds), Ithaca, Londres, Cornell University Press, 1999, p. 189-202.

COLACE, Gabrielle, « Sarah Kofman », dans *Portraits de maîtres. Les profs de philo vus par leurs élèves*, Jean-Marc Joubert et Gilbert Pons (dir.), Paris, CNRS éditions, 2008, p. 215-220.

COLLIN, Françoise, « L'impossible diététique. Philosophie et récit », *Les Cahiers du Griff* (Paris, Descartes & Cie), hors série n° 3, « Sarah Kofman », 1997, p. 11-26.

CONACHER, Agnès et Catherine DHAVERNAS, « Métaphore conjurée », dans *Que peut la métaphore ? Histoire, savoir, poétique*, Sylvain David, Janusz Przychodzen, François-Emmanuel Boucher (dir.), Paris, L'Harmattan, coll. « Épistémologie et philosophie des sciences », 2009, p. 223-236.

DEARMITT, Pleshette, « *Introduction* », dans *Sarah Kofman's Corpus*, Tina Chanter et Pleshette DeArmitt (éds), Albany (NY), State University of New York Press, 2008, p. 1-8.

———, « *Sarah Kofman's Art of Affirmation, or the "Non-illusory Life of an Illusion"* », dans *Sarah Kofman's Corpus*, Tina Chanter et Pleshette DeArmitt (éds), Albany (NY), State University of New York Press, 2008, p. 23-31.

———, « *Conjuring Bodies: Kofman's Lesson on Death* », *Parallax* (Londres, Routledge), vol. 17, n° 1, 2011, p. 4-17.

DERRIDA, Jacques, « [sans titre] », *Les Cahiers du Grif* (Paris, Descartes & Cie), hors série n° 3, « Sarah Kofman », 1997, p. 131-135.

DEUTSCHER, Penelope et Kelly OLIVER, « *Sarah Kofman's Skirts* », dans *Enigmas. Essays on Sarah Kofman*, Penelope Deutscher et Kelly Oliver (éds), Ithaca, Londres, Cornell University Press, 1999, p. 1-22.

DUROUX, Françoise, « Comment philosophe une femme », *Les Cahiers du Grif*, (Paris, Descartes & Cie), hors série n° 3, « Sarah Kofman », 1997, p. 87-105.

FRACKOWIAK, Mathieu, *Sarah Kofman et le devenir-femme des philosophes*, Paris, Hermann, coll. « Hermann philosophie », 2012.

HOROWITZ, Sara R., « Sarah Kofman et l'ambiguïté des mères », tr. française Alexandra Harvey, dans *Témoignages de l'après-Auschwitz dans la littérature juive-française d'aujourd'hui. Enfants de survivants et survivants-enfants*, Annelise Schulte Nordholt (éd.), Amsterdam, New York, Rodopi, coll. « Faux titre », 2008, p. 101-120.

LACOUÉ-LABARTHE, Philippe, « La naissance est la mort », *Fusées* (Auvers-sur-Oise, Éditions Carte blanche), n° 16, 2009, p. 8-11 ; d'abord paru dans *Pleine Marge. Cahiers de littérature, d'arts plastiques & de critique* (Paris, Peeters), n° 27, mai 1998, p. 41-44.

LARGE, Duncan, « *"The Question of Art": Sarah Kofman's Aesthetics* », dans *Sarah Kofman's Corpus*, Tina Chanter et Pleshette DeArmitt (éds), Albany (NY), State University of New York Press, 2008, p. 11-21.

MAUREL, Jean, « Enfances de Sarah », *Les Cahiers du Grif* (Paris, Descartes & Cie), hors série n° 3, « Sarah Kofman », 1997, p. 55-68.

MICHAUD, Ginette, « La douleur des filles », *Spirale* (Montréal), n° 139, février 1995, p. 5-6.

———, « Sarah Kofman : lire ce que l'œuvre rapporte à la vie », *Spirale* (Montréal), n° 160, mai-juin 1998, p. 3-4.

———, « Résistances du récit (Kofman, Blanchot, Derrida) », dans *L'Étonnement*, Francine Belle-Isle, Simon Harel et Gabriel Louis Moyal (dir.), Montréal, Liber, coll. « Espace de réflexion psychanalytique », 2000, p. 190-223.

NAAS, Michael, « *Fire Walls: Sarah Kofman's Pyrotechnics* », dans *Sarah Kofman's Corpus*, Tina Chanter et Pleshette DeArmitt (éds), Albany (NY), State University of New York Press, 2008, p. 49-74.

NANCY, Jean-Luc, « Cours, Sarah ! », *Les Cahiers du Grif* (Paris, Descartes & Cie), hors série n° 3, « Sarah Kofman », 1997, p. 29-38 ; repris dans *Fusées* (Auvers-sur-Oise, Éditions Carte blanche), n° 16, 2009, p. 19-26.

———, « Sarah dessine », *Fusées* (Auvers-sur-Oise, Éditions Carte blanche), n° 17, 2010, p. 7-8.

PROUST, Françoise, « Impasses et passes », *Les Cahiers du Grif*, (Paris, Descartes & Cie), hors série n° 3, « Sarah Kofman », 1997, p. 5-10.

RANNOU, Pierre, *Incipit. Stratégies autobiographiques dans Rue Ordener, rue Labat de Sarah Kofman*, Montréal, Le temps volé éditeur, coll. « De l'essart », n° 3, 2005.

RIZZUTO, Nicole, « *Reading Sarah Kofman's testimony to les années noires in Rue Ordener, rue Labat* », avec une introduction de Gayatri Chakravorty Spivak, *Contemporary French and Francophone Studies* (Londres, Routledge), vol. 10, n° 1, janvier 2006, p. 5-14.

ROSENBLUM, Rachel, « Peut-on mourir de dire ? Sarah Kofman, Primo Levi », *Revue française de psychanalyse* (Paris, Presses universitaires de France), « Devoir de mémoire : entre passion et oubli », tome 64, n° 1, janvier-mars 2000, p. 113-137.

SMOCK, Ann, « *Translator's Introduction* », dans *Rue Ordener, rue Labat*, tr. anglaise Ann Smock, Lincoln et Londres, University of Nebraska Press, coll. « Stages », 1996, p. vii-xiii.

STANISLAWSKI, Michael, « Sarah Kofman », dans *Autobiographical Jews. Essays in Jewish Self-Fashioning*, Seattle, University of Washington Press, 2004, p. 139-174.

TAN, Jean Emily P., *Sarah Kofman as Philosopher of the Uncanny Double: Sarah Kofman's Appropriation of Nietzsche and Freud*, vol. I, thèse de doctorat, Chicago (IL), Loyola University, Département de philosophie, 2009.

ARTICLES, CHAPITRES DE LIVRES ET OUVRAGES

« Une salle Sarah-Kofman », *Le Monde*, article paru dans l'édition du 17 juillet 1998. Disponible à l'adresse suivante : <http://www.lemonde.fr/web/recherche_breve/1,130,37154051,0.html?xtmc=sarah_kofman&xtr=13> [page consultée le 27 septembre 2012].

Les 11 400 enfants Juifs déportés de France (juin 1942-août 1944), plaquette réalisée par les Fils et Filles des Déportés Juifs de France ; la délégation générale à l'Événementiel et au Protocole de la Mairie de Paris ; la direction générale de l'Information et de la Communication, Mairie de Paris, 2007. Disponible à l'adresse suivante : <http://ffdjf.org/brochure_ffdjf_paris.pdf> [page consultée le 17 octobre 2012].

AGAMBEN, Giorgio, *Ce qui reste d'Auschwitz. L'archive et le témoin. Homo Sacer III*, tr. française Pierre Alferi, Paris, Payot & Rivages, coll. « Rivages poche/Petite Bibliothèque », 2003.

ALTOUNIAN, Janine, *La Survivance. Traduire le trauma collectif*, préface de Pierre Fédida, postface de René Kaës, Paris, Dunod, coll. « Inconscient et culture », 2000.

AMÉRY, Jean, *Jenseits von Schuld und Sühne. Bewältigungsversuche eines Überwältigten*, München, Deutscher Taschenbuch Verlag, 1970.

———, *Par-delà le crime et le châtement. Essai pour surmonter l'insurmontable*, tr. française Françoise Wuilmart, Arles, Actes Sud, coll. « Babel », 2005 [1995].

ANGENOT, Marc, *La Parole pamphlétaire. Contribution à la typologie des discours modernes*, Paris, Payot & Rivages, coll. « Langages et sociétés Payot », 1995.

———, *Les Idéologies du ressentiment*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Documents », 1997.

ANSART, Pierre, « Histoire et mémoire des ressentiments », dans *Le Ressentiment*, Pierre Ansart (dir.), Bruxelles, Bruylant, coll. « Droits, territoires, cultures », 2002, p. 11-30.

ANTELME, Robert, *L'Espèce humaine*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1957.

———, *Vengeance ?*, postface de Jean-Luc Nancy, Paris, Hermann, coll. « Le Bel Aujourd'hui », 2010.

ARAGON, Louis, *Œuvres poétiques complètes*, vol. II, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2007.

ASSOUN, Paul-Laurent, *Freud et Nietzsche*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige/Grands Textes », 2008 [1980].

AUFFRET, Séverine, *Nous, Clytemnestre. Du tragique et des masques*, Paris, Des femmes, 1984.

BACKES, Jean-Louis, Marie-Christine BELLOSTA, Jacques BODY *et al.*, « SEEBACHER (Jacques) », *L'Archicube. Revue de l'Association des anciens élèves, élèves et amis de l'École normale supérieure*, numéro spécial « Vie de l'Association/Notices », n° 5 bis, février 2009, p. 153-158.

BADINTER, Robert, « Préface », dans Sorj Chalandon et Pascale Nivelles, *Crimes contre l'humanité. Barbie – Touvier – Bousquet – Papon*, Paris, Plon/Libération, 1998, p. I-VIII.

BANKI, Peter, *The Forgiveness to Come: Dreams and Aporias*, thèse de doctorat, Département d'allemand, New York University, New York (NY), 2009.

BARON, Anne-Marie, *La Shoah à l'écran. Crime contre l'humanité et représentation*, tome I, Strasbourg, Éditions du Conseil de l'Europe, 2004 (réimpr. 2005). Disponible en ligne à l'adresse suivante : <http://www.coe.int/t/dg4/education/remembrance/archives/Source%5CPublications_pdf%5CShoahOnScreen_FR.pdf> [document consulté le 11 octobre 2012].

BARTHES, Roland, *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Seuil, coll. « Tel Quel », 1977.

BECKETT, Samuel, *L'Innommable*, Paris, Minuit, coll. « Double », 2004 [1953].

BENKIMOUN, Paul, « Jeanne Seebacher », *Le Monde*, 30-31 juillet 2006, p. 20.

BLANCHOT, Maurice, « La lecture de Kafka » (1943), dans *De Kafka à Kafka*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1981, p. 62-74.

———, « L'Idylle » (*Le Ressassement éternel*), dans *Après coup*, précédé par *Le ressassement éternel*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1983, p. 9-97.

BRAULT, Pascale-Anne et Michael NAAS, « Compter avec les morts. Jacques Derrida et la politique du deuil », dans Jacques Derrida, *Chaque fois unique, la fin du monde*, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 2004, p. 15-56.

BREUER, Josef et Sigmund FREUD, « Du mécanisme psychique de phénomènes hystériques. Communication préliminaire », tr. française Françoise Kahn et François Robert, *Œuvres complètes. Psychanalyse*, vol. II (1893-1895), Jean Laplanche (dir.), Paris, Presses universitaires de France, 2009, p. 23-38.

BREUER, Josef, « Considérations théoriques », tr. française René Lainé et Alain Rauzy, dans Sigmund Freud, *Œuvres complètes. Psychanalyses*, vol. II (1893-1895 Jean Laplanche (dir.), Paris, Presses universitaires de France, 2009, p. 205-278.

BRODY, Jeanne, *Rue des Rosiers. Une manière d'être juif*, avant-propos par Nancy L. Green, Paris, Les Éditions Autrement, coll. « Français d'ailleurs, peuple d'ici », 1995.

CADIOT, Pierre, « De quoi ça parle ? À propos de la référence de *ça*, pronom-sujet », *Le Français moderne. Revue de linguistique française*, 56^e année, octobre 1988, n^{os} 3-4, p. 174-192.

CARDIN, Hélène, Dr Marie-Thérèse MOISSON-TARDIEU et Pr Michel TOURNAIRE, *La Péridurale. La douleur de l'accouchement vaincue*, Paris, Balland, 1986.

CICCONE, Albert et Alain FERRANT, *Honte, culpabilité et traumatisme*, Paris, Dunod, coll. « Psychismes », 2009.

CIXOUS, Hélène, *Portrait de Jacques Derrida en Jeune Saint Juif*, Paris, Galilée, coll. « Lignes fictives », 2001.

CLÉMENT, Andrée-Madeleine, « Hyper vivant », *Spirale* (Montréal), n^o 207, mars-avril 2006, p. 35-36.

COHEN, Esther, *Les Narrateurs d'Auschwitz*, tr. française Yael Weiss Solis, préface de Silvestra Mariniello, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Champ libre », 2010.

CONAN, Éric, *Sans oublier les enfants. Les camps de Pithiviers et de Beaune-la-Rolande (19 juillet-16 septembre 1942)*, Paris, Grasset, 1991.

COQUIO, Catherine, « Utopie et témoignage chez Jean Améry », dans *Jean Améry (1912-1978). De l'expérience des camps à l'écriture engagée*, Jürgen Doll (dir.), Paris, L'Harmattan, coll. « Les mondes germaniques », 2006, p. 13-40.

COUVREUR, Catherine, « Les "motifs" du double », dans *Le Double*, Catherine Couvreur, Alain Fine et Annick Le Guen (dir.), Paris, Presses universitaires de France, coll. « Monographies de la "Revue française de psychanalyse" », 1995, p. 19-37.

CRÉPON, Marc, « Traduire, témoigner, survivre », *Rue Descartes* (Paris, Presses universitaires de France), vol. 2, n^o 52, 2006, p. 27-37.

———, *Vivre avec. La pensée de la mort et la mémoire des guerres*, Paris, Hermann, coll. « Le Bel Aujourd'hui », 2008.

DASEN, Véronique, *Jumeaux, jumelles dans l'Antiquité grecque et romaine*, Zürich, AKANTHVS Verlag für Archäologie, 2005.

DAWANS, Stéphane, *Sartre. Le spectre de la honte. Une introduction à la philosophie sartrienne*, Liège, Les Éditions de l'Université de Liège, 2001.

DEGUY, Michel, « Redite », *La Célibataire* (Paris, Éditions EDK), « Êtes-vous ressentimental ? Une étude psychanalytique du ressentiment », n° 5, été-automne 2001, p. 45-47.

DELEUZE, Gilles, *Nietzsche et la philosophie*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 1999 [1962].

DEMANZE, Laurent, *Encres orphelines. Pierre Bergounioux, Gérard Macé, Pierre Michon*, Paris, José Corti, coll. « Les essais », 2008.

DERRIDA, Jacques, « Abus de pouvoir à la Sorbonne », entretien d'Henri Guirchoun avec Jacques Derrida, *Le Nouvel Observateur* (Paris), 24-30 novembre 1988, p. 27.

———, *Mémoires – Pour Paul de Man*, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 1988.

———, *Mémoires d'aveugle. L'autoportrait et autres ruines*, Paris, Éditions de la Réunion des Musées nationaux, coll. « Parti pris », 1990.

———, *Donner le temps, 1. La fausse monnaie*, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 1991.

———, *Demeure – Maurice Blanchot*, Paris, Galilée, coll. « Incises », 1998.

———, « Des tours de Babel », dans *Psyché. Invention de l'autre*, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 1998, p. 203-235.

———, *Donner la mort*, Paris, Galilée, coll. « Incises », 1999.

———, *États d'âme de la psychanalyse. L'impossible au-delà d'une souveraine cruauté*, conférence prononcée lors des États généraux de la Psychanalyse le 10 juillet 2000, Paris, Galilée, coll. « Incises », 2000.

———, *Foi et Savoir*, suivi de *Le Siècle et le Pardon*, Paris, Seuil, coll. « Points/Essais », 2000.

———, « La forme et la façon (plus jamais : envers et contre tout, ne plus jamais penser ça “pour la forme” », préface à Alain David, *Racisme et antisémitisme. Essai de philosophie sur l'envers des concepts*, Paris, Ellipses – Édition Marketing, coll. « Polis », 2001, p. 7-27.

———, « Une certaine possibilité impossible de dire l'événement », dans Jacques Derrida, Alexis Nouss, Gad Soussana, *Dire l'événement, est-ce possible ? Séminaire de Montréal, pour Jacques Derrida*, Paris, Montréal, L'Harmattan, coll. « Esthétiques », 2001, p. 79-112.

———, « Le survivant, le sursis, le sursaut », réponse à la question « Pour qui vous prenez-vous ? », enquête de Bertrand Leclair auprès d'une centaine d'auteurs, *La Quinzaine littéraire*, 1^{er} au 31 août 2004, n° 882, p. 15-16.

———, *Apprendre à vivre enfin. Entretien avec Jean Birnbaum*, Paris, Galilée et *Le Monde*, coll. « La philosophie en effet », 2005.

———, « En composant "Circonfession" », dans *Des Confessions. Jacques Derrida/Saint Augustin*, tr. française Pierre-Emmanuel Dauzat, John D. Caputo et Michael J. Scanlon (éds), Paris, Stock, coll. « L'autre pensée », 2007, p. 45-61.

———, « Circonfession », dans Jacques Derrida et Geoffrey Bennington, *Derrida*, Paris, Seuil, 2008 [1991].

DE VILLERS, Marie-Éva, *Profession : lexicographe*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Profession », 2006.

DIDI-HUBERMAN, Georges, *L'Image survivante. Histoire de l'art et temps des fantômes selon Aby Warburg*, Paris, Minuit, coll. « Paradoxe », 2002.

———, *La Ressemblance par contact. Archéologie, anachronisme et modernité de l'empreinte*, Paris, Minuit, coll. « Paradoxe », 2008.

DONNET, Jean-Luc et André GREEN, *L'Enfant de ça. Psychanalyse d'un entretien : la psychose blanche*, Paris, Minuit, coll. « Critique », 1973.

ENRIQUEZ, Eugène, « "Plus jamais ça" », *Revue française de psychanalyse* (Paris, Presses universitaires de France), « Devoir de mémoire : entre passion et oubli », tome 64, n° 1, janvier-mars 2000, p. 189-199.

FERRO, Marc, *Le Ressentiment dans l'histoire. Comprendre notre temps*, Paris, Odile Jacob, 2008.

FREUD, Sigmund, *Correspondance (1873-1939)*, lettres choisies et présentées par Ernst Freud, tr. française Ann Berman, avec la collaboration de Jean-Pierre Grossein, Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », 1966.

———, « Sur le mécanisme psychique de l'oubliance », tr. française Janine Altounian, André Bourguignon, Pierre Cotet, Alain Rauzy, dans *Œuvres complètes*.

Psychanalyse, vol. III (1894-1899), Jean Laplanche (dir.), Paris, Presses universitaires de France, 1989, p. 241-251.

———, *L'Interprétation du rêve*, tr. française Janine Altounian, Pierre Cotet, René Lainé, Alain Rauzy et François Robert, *Œuvres complètes*, vol. IV (1899-1900), Jean Laplanche (dir.), Paris, Presses universitaires de France, 2003.

———, « L'intérêt que présente la psychanalyse », tr. française François Robert, dans *Œuvres complètes*, vol. XII (1913-1914), Jean Laplanche (dir.), Paris, Presses universitaires de France, 2005, p. 95-125.

———, « L'Inquiétant », tr. française Janine Altounian, André Bourguignon, Pierre Cotet, Jean Laplanche, François Robert, dans *Œuvres complètes*, vol. XV (1916-1920), Jean Laplanche (dir.), 1996, p. 147-188.

———, « Court abrégé de psychanalyse », tr. française par Janine Altounian, André Bourguignon, Pierre Cotet et Alain Rauzy, dans *Œuvres complètes. Psychanalyse*, vol. XVI (1921-1923), Jean Laplanche (dir.), Paris, Presses universitaires de France, 1991, p. 331-354.

GAULEJAC, Vincent de, *Les Sources de la honte*, Paris, Desclée de Brouwer, coll. « Sociologie clinique », 1996.

GENETTE, Gérard, *Seuils*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1987.

GRACQ, Julien, *En lisant, en écrivant*, Paris, José Corti, 1998 [1980].

GREEN, André, « Le double et l'absent » (1973), dans *La Déliaison. Psychanalyse, anthropologie et littérature*, Paris, Les Belles lettres, coll. « Confluents psychanalytiques », 1992, p. 43-67.

———, « Le double double : ceci et cela » (1980), dans *La Déliaison. Psychanalyse, anthropologie et littérature*, Paris, Les Belles lettres, coll. « Confluents psychanalytiques », 1992, p. 299-311.

———, *Le Discours vivant. La conception psychanalytique de l'affect*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 2004 [1973].

———, *Le Travail du négatif*, Paris, Minuit, coll. « Reprise », 2011.

GRODDECK, Georg, *Le Livre du Ça*, tr. française Lily Jumel, introduction de Roger Lewinter, préface de Lawrence Durrell, Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », 1973.

———, *Ça et Moi. Lettres à Freud, Ferenczi et quelques autres*, tr. française Roger Lewinter, préfaces de François Gantheret et de Roger Lewinter, Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », 1977.

GRYNBERG, Anne, *Les Camps de la honte. Les internés juifs des camps français (1939-1944)*, Paris, La Découverte, 1991.

GUIOMAR, Michel, *Principes d'une esthétique de la mort. Les modes de présences, les présences immédiates, le seuil de l'au-delà*, édition revue et corrigée, Paris, José Corti, 1988 [1967].

HAZAN, Katy, « Enfants cachés, enfants retrouvés », *Les Cahiers de la Shoah* (Paris, Les Belles lettres), vol. I, n° 9, 2007, p. 181-212.

———, *Les Orphelins de la Shoah. Les maisons de l'espoir (1944-1960)*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Histoire », 2000.

HUGO, Victor, *Les Misérables*, t. I, Yves Gohin (éd.), Paris, Gallimard, coll. « Folio classiques », 1995 [1973].

KAFKA, Franz, *Lettre au père*, tr. française Marthe Robert, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1957.

———, *Le Procès*, tr. française Bernard Lorthoraly, Paris, Flammarion, coll. « GF Flammarion », Paris, 1983.

KÈGLE, Christiane, avec la collaboration de Richard Godin et la participation de Claudie Gagné, Karine Fortin et Émilie Martz Kuhn, *Les Récits de survivance. Modalités génétiques et structures d'adaptation au réel*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, coll. « Mémoire et survivance », 2007.

KLARSFELD, Serge, *Le Mémorial de la déportation des Juifs de France*, 1978, n. p.

———, *La Shoah en France. Vol. 4 : Le Mémorial des enfants juifs déportés de France*, Paris, Fayard, 2001.

———, *Adieu les enfants (1942-1944)*, Paris, Mille et une nuits, 2005.

KLEIN, Melanie, « L'amour, la culpabilité et le besoin de réparation » (1936), dans Melanie Klein et Joan Riviere, *L'Amour et la haine. Le besoin de réparation*, tr. française Annette Stronck, Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 1968, p. 73-150.

LANZMANN, Claude, *Le Lièvre de Patagonie*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2009.

———, « Contre le bannissement du mot “Shoah” des manuels scolaires », *Le Monde*, 31 août 2011, p. 18. Article aussi disponible en ligne à l’adresse suivante : <http://www.lemonde.fr/idees/article/2011/08/30/contre-le-bannissement-du-mot-shoah-des-manuels-scolaires_1564775_3232.html> [article consulté le 5 janvier 2012].

LAPACHERIE, Jean-Gérard, « De l’amertume au ressentiment ou des avatars du ressentiment », dans *De l’amer*, Actes de la journée d’études « L’amer dans la littérature » (Pau, 26 janvier 2007), Véronique Duché-Gavet et Jean-Gérard Lapacherie (dir.), Biarritz, Atlantica, coll. « Sur le goût de la langue », 2008, p. 195-209.

LAPLANCHE, Jean, « Problématique du ça », dans *Problématiques IV. L’inconscient et le ça*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Bibliothèque de psychanalyse », 1981, p. 145-260.

LEJEUNE, Philippe, « Les souvenirs de lectures d’enfance de Sartre », dans *Lectures de Sartre*, Claude Burgelin (éd.), Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1986, p. 51-87.

LEROUX, Georges, « Arrogance et ressentiment. La crise des caricatures de Mahomet », *Spirale* (Montréal), n° 208, mai-juin 2006, p. 4-6.

LÉVESQUE, Nicolas, *Le Deuil impossible nécessaire. Essai sur la perte, la trace et la culture*, Québec, Éditions Nota Bene, coll. « Nouveaux essais Spirale », 2005.

LEWERTOWSKI, Catherine, *Les Enfants de Moissac (1939-1945)*, Paris, Flammarion, coll. « Champs histoire », 2009 [2003].

MAILLARD, Michel, « Anaphores et cataphores », *Communications* (Paris, Seuil), n° 19, 1972, p. 93-104.

MAJOR, René, « Du tout », entretien autour de *Glas*, paru dans Jacques Derrida, *La Carte postale, de Socrate à Freud et au-delà*, Paris, Flammarion, coll. « La philosophie en effet », 1980, p. 525-549.

MATHIEU-CASTELLANI, Gisèle, *La Scène judiciaire de l’autobiographie*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Écriture », 1996.

———, *Le Tribunal imaginaire*, Monaco, Éditions du Rocher, coll. « Voix intérieures », 2006.

MICHAUD, Ginette, « “Comme après la vie” : Derrida et Cixous, ou Apprendre à lire enfin », *Mosaic. A Journal for the Interdisciplinary Study of Literature* (Manitoba, University of Winnipeg), « *A Special Issue. After Derrida* », vol. 39, n° 3, septembre 2006, p. 133-150.

———, « Savoir voir. Petite étude sur *La Sainte Anne* de Léonard de Vinci », inédit, 2012.

Annette Muller, la petite fille du Vel d'Hiv. Du camp d'internement de Beaune-la-Rolande à la maison d'enfant, récit d'Annette Muller et de Manek, son père, contributions historiques de Katy Hazan, Henri Minczeles, Catherine Thion et Benoît Verny, préface de Serge Klarsfeld, Orléans, Les Éditions CERCIL, 2009.

NANCY, Jean-Luc, « La représentation interdite », dans *Au fond des images*, Paris, Galilée, coll. « Écritures/Figures », 2003, p. 57-99.

———, *À plus d'un titre – Jacques Derrida (Sur un dessin de Valerio Adami)*, Paris, Galilée, coll. « Écritures/Figures », 2007.

———, *Le Plaisir au dessin. Carte blanche à Jean-Luc Nancy*, avec Sylvie Ramond et Éric Pagliano, Paris et Lyon, Éditions Hazan et Musée des Beaux-Arts de Lyon, 2007.

NIETZSCHE, Friedrich, *Ecce Homo*, traduction, introduction, bibliographie, notes et index par Éric Blondel, Paris, GF-Flammarion, 1992.

———, *Sämtliche Werke. Kritische Studienausgabe in 15 Bänden: Der Fall Wagner/Götzen-Dammerung/Der Antichrist/Ecce Homo/Dionysos-Dithyramben/Nietzsche contra Wagner* (vol. 6), Munich, Giorgio Colli et Mazzino Montinari (éds), Deutscher Taschenbuch Verlag, 1999 [1967-1977 et 1988, Berlin et New York, Walter de Gruyter].

———, *La Généalogie de la morale*, tr. française Henri Albert, notes et commentaires de Jacques Deschamps avec la collaboration de Christine Thubert, Paris, Nathan, coll. « Les intégrales de philo », 2007 [1981].

PARENT, Anne-Martine, *Paroles spectrales, lectures hantées. Médiation et transmission dans le témoignage concentrationnaire*, thèse de doctorat en études littéraires, Université du Québec à Montréal, Montréal, 2006.

PEETERS, Benoît, *Derrida*, Paris, Flammarion, coll. « Grandes biographies », 2010.

PIC, Muriel, « Leçons d'anatomie. Pour une histoire naturelle des images chez Walter Benjamin », *Images re-vues* [En ligne], hors série n° 2, mis en ligne le 1^{er} janvier 2010. Disponible à l'adresse suivante : <http://imagesrevues.revues.org/409> [consulté le 25 juin 2012].

PONTALIS, Jean-Bertrand, « Entre Groddeck et Freud », dans *Perdre de vue*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/Essais », 1988, p. 157-170.

———, « La chambre des enfants », dans *Perdre de vue*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/Essais », 1988, p. 212-232.

———, « Derniers, premiers mots », dans *Perdre de vue*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/Essais », 1988, p. 335-360.

———, « ÇA en lettres capitales », dans *Ce temps qui ne passe pas* suivi de *Le compartiment de chemin de fer*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/Essais », 1997, p. 107-136.

POZNANSKI, Renée, *Les Juifs en France pendant la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Hachette, 1997.

RACINE, Jean, « Mithridate », dans *Théâtre complet*, t. II, Jean-Pierre Collinet (éd.), Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1983, p. 137-198.

RANK, Otto, « Le Double », dans *Don Juan et Le Double*, tr. française Dr S. Lautman, Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 1973, p. 7-104.

REY, Jean-Michel, *L'Oubli dans les temps troublés*, Paris, Éditions de l'Olivier, coll. « penser/rêver », 2010.

ROBIN, Régine, *Kafka*, Paris, Belfond, 1989.

ROUSSO, Henry, *Cités* (Paris, Presses universitaires de France), « Le vertige du mal », vol. 4, n° 36, 2008, p. 51-62.

SAGHAFI, Kas, « Biographies et bibliographies », dans Jacques Derrida, *Chaque fois unique, la fin du monde*, textes présentés par Michael Naas et Pascale-Anne Brault, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 2003, p. 333-411.

SARTRE, Jean-Paul, *L'Être et le néant. Essai d'ontologie phénoménologique*, édition corrigée avec index par Arlette Elkaïm-Sartre, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1943.

———, *Les Mots*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1964.

SAUVAGE, Sylvie, « Vocation littéraire et lectures d'enfance », *La Lettre de l'enfance et de l'adolescence* (Paris, Érès), n° 61, 2005/3, p. 49-56.

SCHELER, Max, *L'Homme du ressentiment*, Paris, Gallimard, 1958.

SEBALD, W. G., *Les Anneaux de Saturne*, tr. française Bernard Kreiss, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1999.

———, « Avec les yeux de l’oiseau de nuit. Sur Jean Améry », dans *Campo Santo*, tr. française Patrick Charbonneau et Sibylle Muller, Arles, Actes Sud, 2009, p. 143-162.

SÉGUR, Comtesse de, *Les Petites Filles modèles*, Paris, Hachette, coll. « La Bibliothèque rose », 2006.

SEMPRUN, Jorge, *Le Mort qu’il faut*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2001.

SIBONY, Daniel, *Le Sens du rire et de l’humour*, Paris, Odile Jacob, 2010.

STAROBINSKI, Jean, *Action et réaction. Vie et aventures d’un couple*, édition revue et corrigée, Paris, Seuil, coll. « La librairie du XXI^e siècle », 1999.

SULEIMAN, Susan Rubin, *Crises of Memory and the Second World War*, Cambridge (Massachusetts), Londres, Harvard University Press, 2006.

SZENDY, Peter, « L’Oreille de Derrida : “Écouter”, ausculter, ponctuer », dans *Derrida et la question de l’art. Déconstruction de l’esthétique*, Adnen Jdey (dir.), Nantes, Éditions Cécile Defaut, 2011, p. 201-236.

VERNANT, Jean-Pierre, *Mythe et pensée chez les Grecs. Études de psychologie historique*, nouvelle édition revue et augmentée, Paris, Éditions La Découverte, 1985.

———, « Hestia-Hermès. Sur l’expression religieuse de l’espace et du mouvement chez les Grecs », *L’Homme* (Paris, École des hautes études en sciences sociales), tome 3, n^o 3, 1963, p. 12-50.

WAINTRATER, Régine, « Des Lumières à l’obscurité... Robert Antelme et Jean Améry, deux itinéraires », *Topique : revue freudienne* (Le Bouscat, L’Esprit du temps), n^o 92, 2005, p. 95-110.

———, *Sortir du génocide. Témoignage et survivance*, Paris, Payot & Rivages, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2011.

WIEWIORKA, Annette, *Les Biens des internés des camps de Drancy, Pithiviers et Beaune-la-Rolande. Mission d’étude sur la spoliation des Juifs de France*, présidée par Jean Mattéoli ; rapport rédigé par Annette Wiewiorka, Paris, La Documentation française, 2000. Disponible en ligne à l’adresse suivante :

<<http://www.ladocumentationfrancaise.fr/var/storage/rapports-publics/004001395/0000.pdf>>.

YOURCENAR, Marguerite, « Clytemnestre ou le crime », dans *Feux*, Paris, Gallimard, 1974, p. 173-192.

ZAJDE, Nathalie, *Les Enfants cachés en France*, Paris, Odile Jacob, 2012.

ZAWADZKI, Paul, « Le ressentiment et l'égalité. Contribution à une anthropologie philosophique de la démocratie », dans *Le Ressentiment*, Pierre Ansart (dir.), Bruxelles, Bruylant, coll. « Droits, territoires, cultures », 2002, p. 31-56.

DICTIONNAIRES ET OUVRAGES DE RÉFÉRENCE

Base de données en ligne de l'Association pour la Mémoire des Enfants Juifs Déportés du XVIII^e arrondissement (AMEJD-18) : <<http://www.amejd18.org/>>.

La Bible de Jérusalem, traduite en français sous la direction de l'École biblique de Jérusalem, nouvelle édition entièrement revue et augmentée, Paris, Les Éditions du Cerf, 1973.

Trésor de la langue française informatisé, Nancy, Analyse et traitement informatique de la langue française, CNRS, Université de Lorraine : <<http://www.atilf.fr/>>.

ACADÉMIE FRANÇAISE, *Nouveau Dictionnaire de l'Académie française, dédié au Roy. Tome second (M=Z)*, deuxième édition, Paris, [Jean-Baptiste Coignard], 1718. Disponible en ligne sur le site de la Bibliothèque numérique Gallica : <<http://gallica.bnf.fr/>>.

———, *Dictionnaire de l'Académie française. Tome second (L=Z)*, revu, corrigé et augmenté par l'Académie elle-même, cinquième édition, Paris, J. J. Smits, 1798. Disponible en ligne sur le site de la Bibliothèque numérique Gallica : <<http://gallica.bnf.fr/>>.

ASSOUN, Paul-Laurent, *Dictionnaire thématique, historique et critique des œuvres psychanalytiques*, Paris, Presses universitaires de France, 2009.

BELFIORE, Jean-Pierre, *Grand Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Paris, Larousse, 2010.

CARPENTIER, L. J. et François-Joseph-Michel NOËL, *Dictionnaire étymologique, critique, historique, anecdotique et littéraire*, tome II, Paris, Librairie Le Normant, 1839. Disponible en ligne sur le site de la Bibliothèque numérique Gallica : <<http://gallica.bnf.fr/>>.

CASSIN, Barbara (dir.), *Vocabulaire européen des philosophies. Dictionnaire des intraduisibles*, Paris, Éditions du Seuil/Dictionnaire le Robert, 2004.

CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE (Centre de Recherche pour un Trésor de la Langue Française, Nancy), *Trésor de la langue française. Dictionnaire de la langue du XIX^e et du XX^e siècle (1789-1960)*, Paul Imbs (dir.), t. 5 (Cageot-Constat), Paris, Éditions du Centre National de la Recherche Scientifique, 1977.

CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE/INSTITUT NATIONAL DE LA LANGUE FRANÇAISE (Nancy), *Trésor de la langue française. Dictionnaire de la langue du XIX^e et du XX^e siècle (1789-1960)*, t. 14 (-ptère – salaud), Paris, Gallimard, 1990.

CORNU, Gérard (dir.), *Vocabulaire juridique*, septième édition revue et augmentée avec locutions latines, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige/Dicos Poche », 2005 [1987].

DELRIEU, Alain, *Sigmund Freud. Index thématique*, troisième édition revue, augmentée, mise à jour, Paris, Economica/Anthropos, Paris, 2008.

DUPRIEZ, Bernard, *Gradus. Les procédés littéraires (Dictionnaire)*, Paris, Union Générale d'Éditions, 1984.

FÉRAUD, Jean-François, *Dictionnaire critique de la langue française. Tome troisième (O=Z)*, Marseille, Jean Mossy, 1788. Disponible en ligne sur le site de la Bibliothèque numérique Gallica : <<http://gallica.bnf.fr/>>.

GODEFROY, Frédéric, *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX^e au XV^e siècle*, t. 7, Paris, Émile Bouillon, 1892. Disponible en ligne sur le site de la Bibliothèque numérique Gallica : <<http://gallica.bnf.fr/>>.

———, *Lexique comparé de la langue de Corneille et de la langue du XVII^e siècle en général. Tome II*, Nendeln (Liechtenstein), Kraus Reprint, 1971 [Paris, 1862]. Disponible en ligne sur le site de la Bibliothèque numérique Gallica : <<http://gallica.bnf.fr/>>.

———, *Lexique de l'Ancien français*, publié par les soins de Jean Bonnard et de Amédée Salmon, Paris, Librairie Honoré Champion, 1990. Disponible en ligne sur le site de la Bibliothèque numérique Gallica : <<http://gallica.bnf.fr/>>.

GREVISSE, Maurice et André GOOSSE, *Le Bon Usage. Grevisse*, Bruxelles, Éditions De Boeck Université, quatorzième édition, 2008.

GRIMAL, Pierre, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Paris, Presses universitaires de France, 1999 [1951].

HUGUET, Edmond, *Dictionnaire de la langue française du seizième siècle*, t. 6, Paris, Didier, 1965.

LA CURNE DE SAINTE-PALAYE, Jean-Baptiste de, *Dictionnaire historique de l'Ancien langage françois ou Glossaire de la langue française depuis son origine jusqu'au siècle de Louis XIV*, tome neuvième (R-S), Niort/Paris, L. Favre, éditeur/H. Champion, libraire, 1881. Disponible en ligne sur le site de la Bibliothèque numérique Gallica : <<http://gallica.bnf.fr/>>.

LAPLANCHE, Jean et Jean-Bertrand PONTALIS, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Daniel Lagache (dir.), Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige Référence », 2002 [1967].

LITTRÉ, Émile, *Dictionnaire de la langue française. Tome quatrième (Q-Z)*, Paris et Londres, Librairie Hachette et C^{ie}, 1874. Disponible en ligne sur le site de la Bibliothèque numérique Gallica : <<http://gallica.bnf.fr/>>.

MIJOLLA-MELLOR, Sophie de, « double (le -) », dans *Dictionnaire international de la psychanalyse. Concepts, notions, biographies, œuvres, événements, institutions*, Alain de Mijolla (dir.), Paris, Calmann-Lévy, 2002, p. 471-472.

PLON, Michel et Élisabeth ROUDINESCO, *Dictionnaire de la psychanalyse*, troisième édition, Paris, Fayard, 2006.

REY, Alain (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Dictionnaires Le Robert, 1992.

———, *Dictionnaire historique de la langue française*, édition en petit format, t. 3 (Pr-Z), Paris, Dictionnaires Le Robert, 1998.

———, *Dictionnaire culturel de la langue française*, Alain Rey (dir.), Paris, Dictionnaires Le Robert, t. II, 2005.

———, *Le Grand Robert de la langue française*, version électronique, deuxième édition du *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française* de Paul Robert, Paris, Le Robert/Bureau van Dijk. Electronic publishing, 2011.

ROQUEFORT, Jean-Baptiste-Bonaventure de, *Dictionnaire étymologique de la langue française. Tome deuxième (L-Z)*, précédé d'une *Dissertation sur l'étymologie* par Jacques-Joseph Champollion-Figeac, Paris, Decourchant éditeur-imprimeur, 1829. Disponible en ligne sur le site de la Bibliothèque numérique Gallica : <<http://gallica.bnf.fr/>>.

WAINSTEIN, Pr Jean-Pierre (dir.), *Le Larousse médical*, Paris, Larousse, 2009.